

UNIVERSITE DE PARIS VII

# DESCRIPTION SYNTAXIQUE DU SENS FIGURÉ

LA MÉTAPHORE

THÈSE DE DOCTORAT D'ÉTAT

PRÉSENTÉE PAR JOËLLE TAMINE

SOUS LA DIRECTION DE MONSIEUR LE PROFESSEUR M. GROSS

JGT  
78

1978

108, 110, 174

UNIVERSITE DE PARIS VII

185, 190 Cl. Rose et  
antiquée, was  
guère de rempl  
-acement-

197

# DESCRIPTION SYNTAXIQUE DU SENS FIGURÉ

## LA MÉTAPHORE

THÈSE DE DOCTORAT D'ÉTAT

PRÉSENTÉE PAR JOËLLE TAMINE

SOUS LA DIRECTION DE MONSIEUR LE PROFESSEUR **M. GROSS**

*Chevalier  
Gulio  
Jardun  
Stefanni*

UNIVERSITE DE PARIS VII

# **DESCRIPTION SYNTAXIQUE DU SENS FIGURÉ**

**LA MÉTAPHORE**

THÈSE DE DOCTORAT D'ÉTAT

PRÉSENTÉE PAR JOËLLE TAMINE

SOUS LA DIRECTION DE MONSIEUR LE PROFESSEUR **M. GROSS**

1978

\*\*\* Pourquoi, après tant d'autres, une étude consacrée à la métaphore ? C'est qu'en dépit d'apports intéressants, aucune ne m'a paru engagée assez avant dans la voie d'une analyse linguistique. J'ai jugé important de le démontrer, dans la première partie de cette thèse, pour mettre clairement en évidence les points sur lesquels j'espère me démarquer de mes prédécesseurs.

## 1. LA CRITIQUE

=====

Lorsqu'en effet, au cours du travail préparatoire de ma thèse de troisième cycle, Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just <sup>(1)</sup>, j'ai dû relever et classer les métaphores du corpus, je ne disposais que des instruments offerts par la rhétorique traditionnelle et la nouvelle rhétorique des contemporains. Devant leur manque d'efficacité, j'ai été amenée à abandonner l'analyse de discours pour une réflexion théorique sur la notion même de métaphore. Mais cette réflexion n'a pu se construire que par la prise de conscience des causes de l'insuffisance des analyses rhétoriques, et en particulier des études dites linguistiques sur la métaphore. C'est dire l'importance que revêt à mes yeux la partie critique de ce travail. C'est elle seule qui m'a permis de concevoir ce que pourrait être dans ce domaine une véritable analyse linguistique. Par voie de conséquence, elle m'a semblé nécessaire pour faire comprendre mes intentions et ma méthode.

J'ai tenté cette critique de la rhétorique de trois points de vue différents et complémentaires :

- en premier lieu, j'ai essayé de mettre en lumière les présupposés des analyses que j'examinais, surtout en ce qui concernait leur conception de la grammaire ou de la linguistique. J'ai ainsi pu constater que, considérée en théorie comme une discipline autonome, en pratique, la linguistique était le plus souvent mal distinguée d'autres sciences humaines comme la psychologie, la logique, l'esthétique etc. Par ailleurs, pas plus pour la métaphore que dans bien d'autres secteurs, ne sont distingués les différents domaines d'analyse : en particulier, les frontières de la syntaxe et de la sémantique restent le plus souvent mouvantes. Il m'est donc apparu que si là se trouvait une des raisons des insuffisances de la rhétorique, le premier impératif à observer devait être, pour reprendre une formule célèbre, de bien distinguer les niveaux de l'analyse linguistique, sans chercher à cerner la métaphore dans sa totalité.

- En second lieu, j'ai voulu tester la valeur opératoire des analyses proposées par la rhétorique. Si en effet on se place à l'intérieur de son champ, en restant fidèle à son esprit et en n'utilisant que les critères qu'elle propose, peut-on vraiment repérer et analyser les métaphores et sinon, quelles sont les causes de cet échec ?

- Enfin, sans plus me poser le problème de l'adéquation des méthodes proposées à l'étude des textes, j'ai voulu tester la cohérence de la rhétorique comme doctrine, en insistant sur certains traits

qui m'ont paru essentiels comme la notion de ressemblance, ou de terme propre, que l'on retrouve dans presque toutes les approches de la métaphore.

Cette triple approche critique de la rhétorique traditionnelle m'a permis de préciser les conditions d'une analyse linguistique de la métaphore. Il ne s'agit donc pas, dans cette thèse, d'une partie négative consistant à rejeter la plupart des analyses antérieures, mais bien, paradoxalement, d'une partie fondamentale et constructive.

Tout au long de cette première partie, je reste fidèle aux notions et à la terminologie de la rhétorique, sans me prononcer sur leur bien-fondé. C'est ainsi qu'à aucun moment je n'y remets en cause, par exemple, la classification des tropes en métaphores, métonymies, synecdoques, autonomases etc., la valeur et l'intérêt de ce système aux yeux du linguiste n'étant alors pas en cause, mais seulement sa cohérence interne par rapport aux critères explicites ou implicites présents dans la rhétorique. La remise en cause de la classification ne sera abordée qu'ultérieurement, une fois présentée ma propre démarche et exposés mes critères.

De même lorsque je m'interrogerai sur la cohérence dans la rhétorique de la notion de terme propre, je serai conduite à distinguer un terme propre paradigmatique, c'est-à-dire celui auquel s'est "substituée" la métaphore :

la mouise, ça fleurit qu'le jour  
                                   { prospère  
 Jeanne est une { cruche  
                                   { imbécile

et un terme propre syntagmatique, c'est-à-dire celui auquel la métaphore est syntaxiquement associée en contexte :

le poète solitaire, grande brouette des marécages      Char  
 l'homme est un roseau pensant                                      Pascal

Il ne s'agira là en aucun cas d'adopter en la raffinant l'analyse traditionnelle, mais seulement de montrer à quelles distinctions aurait dû aboutir la rhétorique, si elle avait été conséquente avec ses principes. On voudra donc bien se souvenir que jamais dans la première partie je ne reprends à mon compte les analyses traditionnelles. J'ai seulement pensé qu'il était plus convaincant de les juger selon leurs propres critères que selon des critères externes. Ainsi dans la première partie je m'attacherai plus à juger la consistance, la cohérence interne des analyses de la métaphore que leur valeur en soi.

## 2. LA DEMARCHE D'ENSEMBLE

=====

Toutes proportions gardées, ce travail reproduit la démarche de M. Gross cherchant à cerner la notion de complément d'objet <sup>(2)</sup>, moins ancienne sans doute, mais aussi courante que celle de métaphore. Comment pourrait-on en éprouver la cohérence et la valeur opératoire ? On peut d'abord juger la clarté et l'efficacité des définitions qui en ont été proposées. On sait qu'elles sont essentiellement sémantiques, telle celle de Grévisse :

"Le complément d'objet énonce la personne ou la chose sur laquelle passe l'action du sujet : cette personne ou cette chose est donc l'objet de l'action",

faisant intervenir essentiellement la notion d'action qui, définie

très strictement, éliminera des verbes comme subir, supporter, entendre etc., et largement, de manière à englober aussi ces verbes, n'aura plus aucun sens. Envisagée du seul point de vue sémantique, la notion de complément d'objet n'a guère de consistance et se dilue en plusieurs types de compléments exprimant aussi bien le terme, le résultat du procès que l'objet qu'il affecte réellement. On peut se faire une idée de ce foisonnement sémantique à partir de La structure des phrases simples en français de J. P. Boons, A. Guillet et C. Leclère, où les auteurs opposent par exemple les groupes nominaux objets présentant un caractère obligatoire d'"apparition" :

Jean a bâti une maison en briques  
Jean a (mijoté + mitonné) un coq-au-vin

aux systèmes de "conversion" :

Jean caramélise le sucre  
ce procédé purifie l'eau.

On s'aperçoit donc en premier lieu que les critères sémantiques de la grammaire traditionnelle sont trop imprécis pour permettre de cerner avec exactitude la notion de complément d'objet et que, par conséquent, ils ne sont pas opératoires : ils ne suffisent pas à faire repérer les compléments d'objets.

"Dans tous les cas, les définitions sont contradictoires, incomplètes ou inutilisables suivant le sens qu'on attribue à leurs termes primitifs". (4)

De plus, si l'on raffine l'analyse sémantique, on aboutit à un éclatement de la notion en plusieurs types de fonctionnement.

Et pourtant l'importance de la notion de complément d'objet dans les grammaires incite à chercher ailleurs que dans sa définition les critères de sa cohérence. C'est là justement la tentative

de M. Gross, soumettant à diverses manipulations destinées à faire apparaître leurs propriétés syntaxiques un certain nombre de compléments situés immédiatement à droite du verbe :

il dort la nuit  
il regarde la maison  
ce livre vaut les trois francs que j'ai dû payer  
Jean est chasseur

etc.

Le problème est alors de savoir si le complément d'objet se laisse repérer par la convergence de certaines propriétés syntaxiques. Sont ainsi testées entre autres :

- la transformation passive :

\* la nuit est dormie  
\* les trois francs sont valus par ce livre  
vs la maison est regardée

- la pronominalisation :

\* il la dort  
vs ce livre les vaut  
il la regarde  
Jean l'est

- la question :

\* que dort-il ?  
vs que vaut ce livre ?  
que regarde-t-il ?  
qu'est-il ?

et sur la base de ces différents tests, le complément d'objet perd toute cohérence syntaxique :

"La conclusion qui s'impose à nous après l'étude des données qui précèdent, est que les notions "transitif" et "objet direct" sont complètement inutiles pour les descriptions grammaticales, elles ne correspondent à aucun phénomène linguistique précis". (5)

C'est ce type de démarche que reproduit ce travail :

- dans la première partie, je teste la cohérence de la notion de métaphore dans le système rhétorique qui l'a définie. La figure éclate en plusieurs comportements sémantiques.

- Dans la suite de l'étude, je tente de voir s'il existe des critères linguistiques de définition de la métaphore, ou si, à ce donné culturel qui s'impose, il est impossible de faire correspondre un comportement formel. C'est d'ailleurs cette seconde hypothèse qui se révélera fondée, sans qu'il s'agisse à mes yeux d'un constat d'échec, étant donnée l'importance que me semble avoir le fait de délimiter l'ordre d'explication dont relève un phénomène. Il y a toutes chances pour que la caractérisation de la métaphore, qui s'impose intuitivement, soit à chercher ailleurs que dans la linguistique. Ce paradoxe d'une notion utilisée avec tant de fréquence dans un domaine dont elle ne relève pas, n'est pas isolé. Je pense en particulier aux remarques du sémiologue de la musique, Jean-Jacques Nattiez, renonçant à donner un contenu musical précis à la notion si répandue de fugue (6).

### 3. LES BUTS DE CE TRAVAIL

=====

En dehors du but limité que je viens d'exposer, c'est-à-dire faire correspondre un contenu linguistique précis au concept flou de métaphore, je me suis proposé des buts plus généraux.

3.1. Le premier est une réflexion sur la nature du sens figuré. La métaphore est en effet classée parmi les figures et son sens est dit figuré. Il n'est pas à chercher dans la lettre même du texte, il en est une interprétation.

Historiquement, cette notion est liée à l'exégèse biblique par la théorie des quatre sens dont on peut trouver un exposé suffisamment clair chez Dumarsais. Il distingue en effet deux grandes catégories, le sens littéral, "celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue, c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit" (7), et le sens spirituel "celui que le sens littéral renferme ...; c'est celui que des choses significatives par le sens littéral font naître dans l'esprit" (8).

A son tour, le sens littéral se subdivise en "deux sortes :

1. Il y a un sens littéral rigoureux; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise à la rigueur, stricte.
2. La seconde espèce de sens littéral, c'est celui que les expressions figurées ... présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un sens littéral figuré". (9)

Notons au passage que contrairement à l'usage actuel, figuré ne s'oppose pas à littéral.

Ce sens littéral permet d'interpréter l'Écriture Sainte, c'est "le fondement des autres sens de l'Écriture Sainte" (10), c'est-à-dire du sens moral, "interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs" (11), du sens allégorique, "une histoire qui est l'image d'une autre histoire" (12) et du sens anagogique, "sens mystique qui élève l'esprit aux objets célestes et divins de

*il y a des fois où l'on n'a pas l'envie de le faire.  
Il n'a pas levé le petit drapeau. ni aider la vie éternelle" (13)*

*Les deux "même et figure" sont identiques en eux-mêmes*

Le problème le plus important est donc la compréhension du sens littéral, sur lequel viennent se greffer les autres interprétations. Le sens figuré doit être décrypté pour arriver à "l'intelligence du sens littéral, qui est la règle infaillible de ce que nous devons croire et pratiquer pour être sauvés" (14).

A l'origine l'opposition du sens propre et du sens figuré à l'intérieur du sens littéral ne se comprend que dans une perspective bien précise : la recherche de la véritable interprétation de la Bible, et partant la recherche de la vérité.

De nos jours, le sens figuré a perdu ses attaches. Déjà la tripartition de Fontanier est une tentative pour ne relier la notion qu'à un contexte grammatical. Il distingue :

- le "sens objectif" :

"Le sens objectif de la Proposition est celui qu'elle a relativement à l'objet sur lequel elle roule" (entendons le sujet) (15)

qu'il subdivise en actif ou passif, collectif et général ou distributif et particulier, déterminé, défini ou indéterminé, indéfini;

- le sens littéral :

"celui qui tient aux mots pris à la lettre, aux mots entendus selon leur acception dans l'usage ordinaire : c'est par conséquent celui qui se présente immédiatement à l'esprit de ceux qui entendent la langue" (16)

- le sens spirituel :

"Le sens spirituel, sens détourné ou figuré d'un assemblage de mots, est celui que le sens littéral fait naître dans l'esprit par les circonstances du discours, par le ton de la voix ou par la liaison des idées exprimées avec celles qui ne le sont pas". (17)

La définition du sens objectif est en partie syntaxique, puisqu'elle met en cause la relation que le sujet entretient avec le verbe, ou son mode d'actualisation. Quant à la définition, oppositionnelle, des sens littéral et spirituel, elle n'est plus située dans la perspective d'une vérité à découvrir, mais passe par le système linguistique de "ceux qui entendent la langue". C'est la perspective des contemporains, comme l'exprime clairement Gérard Genette dans son introduction au texte de Fontanier :

"Pour la rhétorique, la figure n'est pas essentiellement ce qui s'oppose à l'expression commune, mais ce qui s'oppose à l'expression simple : ainsi, dans le cas des tropes, est trope-figure le mot pris dans un sens détourné qui s'oppose au mot pris dans son sens propre ou "mot propre" ... le figuré n'existe qu'en tant qu'il s'oppose au littéral, le figuré n'existe qu'autant qu'on peut lui opposer une expression littérale". (18)

Tout le problème est alors, dans le système linguistique, de repérer ce fameux sens propre. Or la plupart des analyses portant sur ce point sont peu satisfaisantes, qu'elles tendent à identifier le sens propre au degré minimal, essentiel, d'information, ou avec la norme : "la figure et le défaut se trouvent donc du même côté de la dichotomie en s'opposant à l'expression correcte, normative" (19). C'est la même problématique que celle de la définition du style. Dans les deux cas, il s'agit de définir un degré zéro de l'écriture, problème aussi insoluble que celui de l'origine du langage, et de plus absurde car il suppose un état de langue neutre, indépendant des conditions de parole, comme si l'on ne parlait pas toujours engagé dans une situation particulière.

Adopter, dans l'absolu, cette opposition sens propre vs sens figuré comporte un second inconvénient : dans cette perspective la métaphore devient essentiellement un fait de lexique. De même qu'il peut exister hors contexte entre deux termes une relation de synonymie :

{attacher  
lier

d'antonymie

{blanc  
noir

d'hyponymie

{animal  
cheval

on en vient à poser une relation métaphorique, proche de la relation de synonymie, à ceci près que l'un des termes est propre, et l'autre figuré :

{coup de poing  
marron

On néglige ainsi l'aspect syntaxique, à savoir que, comme le disait Dumarsais, il n'y a de métaphore "que par une nouvelle union des termes" (20).

Il me semblait donc important d'essayer, à travers une étude de la métaphore, de renouveler la problématique de ce fameux sens figuré.

### 3.2. Les rapports entre lexique, sémantique, syntaxe

Derrière ce problème particulier de la définition du sens figuré se dessine donc une réflexion plus générale sur les rapports entre le lexique, la sémantique et la syntaxe dont les frontières ne sont pas toujours nettes. A travers le rôle que jouent ces trois composantes dans le domaine de la métaphore, il me semble important d'essayer de préciser leurs limites.

\*\*\*  
\*

## N O T E S

=====

- (1) J. TAMINE, Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just, thèse de troisième cycle, juin 1972, inédit.
- (2) M. GROSS, "Remarques sur la notion d'objet direct en français", in Langue Française, n° 1, février 1969.
- (3) J.P. BOONS, A. GUILLET, C. LECLERE, La structure des phrases simples en français - 2. Classes de constructions transitives, Droz, Genève, 1976.
- (4) M. GROSS, op. cit., p. 65.
- (5) M. GROSS, op. cit., p. 72.
- (6) Intervention à La Table-Ronde CNRS-DGRST, "Informatique et Sciences Humaines", Marseille, déc. 1975.
- (7) DUMARSAIS-FONTANIER, Les Tropes (1729) - Slatkine reprints, Genève, 1967, T. I, p. 292.
- (8) Ibidem.
- (9) DUMARSAIS, op. cit., p. 293.
- (10) DUMARSAIS, op. cit., p. 307.
- (11) DUMARSAIS, op. cit., p. 301.
- (12) DUMARSAIS, op. cit., p. 303.
- (13) DUMARSAIS, op. cit., p. 307.
- (14) DUMARSAIS, op. cit., p. 308.
- (15) FONTANIER, Les figures du discours (1830), Flammarion, Paris, 1968, p. 56.

- (16) FONTANIER, op. cit., p. 58.
- (17) FONTANIER, op. cit., p. 59.
- (18) FONTANIER, op. cit., p. 10.
- (19) T. TODOROV, Littérature et signification, Larousse, Paris, 1967, p. 28.
- (20) DUMARSAIS, op. cit., p. 161.

\*

Première Partie

CRITIQUE DE L'APPROCHE SEMANTIQUE

DES METAPHORES

\*

Chapitre I

## LES DEFINITIONS TRADITIONNELLES

## DE LA METAPHORE

=====

En l'absence d'une théorie explicite des textes qui permettrait d'assurer le passage entre l'analyse des données textuelles et leur représentation dans un système formalisé ou au moins dans des modèles abstraits, la rhétorique constitue actuellement encore un réservoir de schémas qui peut être considéré comme la première ébauche d'une telle théorie <sup>(1)</sup>. C'est ce qui explique sans doute le renouveau d'intérêt qu'elle suscite depuis plusieurs années, aussi bien outre-Atlantique que chez nous.

1. L'INVENTIO ET LA DISPOSITIO

## 1.1

En effet, en ce qui concerne le texte dans son ensemble et dans ses grandes unités, les deux premières parties de la rhétorique <sup>(2)</sup>, l'in-

ventio - ou art de trouver des idées - et la dispositio - ou art de composer le discours - fournissaient des techniques d'argumentation et des schémas formels de composition qui dans chaque type de discours, assureraient par étapes réglées le passage du sujet du discours à son plan et à l'organisation abstraite des relations entre phrases. J'en donnerai un exemple, emprunté à Jean Molino; il porte sur la dispositio, "rerum inventarum in ordinem distributio" (3), mise en ordre du matériel fourni par l'inventio.

1.2

Les élèves des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, auxquels on enseignait la rhétorique, étaient non seulement invités à retrouver dans les discours des grands orateurs latins et grecs l'articulation logique qui les sous-tendait, mais aussi à produire eux-mêmes des plans, des synopsis de discours à partir des exemples qu'ils avaient précédemment analysés :

"Ainsi pouvons-nous retrouver les étapes mêmes de la création d'un texte classique, qui en constituent les articulations à différents niveaux ... Un exemple surprenant de cette méthode de composition nous est fourni par le plan du premier acte d'Iphigénie en Tauride, publiée en 1747 par Louis Racine. Chaque scène de l'acte apparaît sous la forme d'une synopsis qui indique les arguments utilisés par les personnages" (4)

Le texte final n'est donc que le résultat de ce travail de mise en ordre, sur lequel se greffe la rédaction définitive, qui n'est que la mise en mots de ce schéma général par l'elocutio.

## PLAN DU PREMIER ACTE DE IPHIGÉNIE EN TAURIDE

*Le manuscrit de ce plan, de la main même de l'auteur, fut déposé dans la bibliothèque du roi et publié, en 1747, par Louis Racine, non pas, dit-il, comme*

*un fragment curieux, mais comme un morceau propre à faire connaître la manière dont Racine, quand il entreprenait une tragédie, l'écrivait d'abord en prose.*

### Scène I : Iphigénie, une captive grecque.

Iphigénie vient avec une captive grecque, qui s'étonne de sa tristesse. Elle demande si c'est qu'elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on lui immole aucun étranger.

« Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisais une joie de ce que la fortune n'avait amené aucun Grec pour cette journée, et je triomphais seule de la douleur commune qui est répandue dans cette île, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étais à Mycène, dans la maison de mon père : il m'a semblé que mon père et ma mère nageaient dans le sang, et que moi-même je tenais un poignard à la main pour en égorgier mon frère Oreste. Hélas ! mon cher Oreste !

LA CAPTIVE  
« Mais, madame, vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe.

IPHIGÉNIE  
« Et ce n'est pas aussi ce que je crains ; mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille : les rois sont sujets à de grands changements. Ah ! si je l'avais perdu, mon cher Oreste, sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! car enfin j'ai plus sujet de l'aimer que tout le reste de ma famille ; tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avait condamnée dans l'Aulide ; tu étais un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi, et tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours.

LA CAPTIVE  
« Mais, madame, quelle apparence qu'il sache

l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une île détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce ? que ne répondez-vous à l'amour du prince ?

IPHIGÉNIE  
« Eh ! que me servirait de m'y attacher ? Son père Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant ; car ils ignorent tous deux ma naissance, et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiraient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le moment qu'on l'allait sacrifier pour le salut de la Grèce fût la fille du général de la Grèce ? Mais voici ce prince. »

### Scène II : Le fils de Thoas, Iphigénie, la captive grecque.

IPHIGÉNIE  
« Qu'avez-vous prince ? d'où vient ce désordre et cette émotion qui vous reste ?

LE FILS DE THOAS  
« Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île : je me réjouissais de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation ; et cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier.

IPHIGÉNIE  
« Comment, seigneur ?

LE FILS DE THOAS  
« On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étaient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendaient. J'ai couru sur le bord de la mer : je les ai trouvés à la porte du temple, qui vendaient chèrement leur vie, et qui ne songeaient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je le ai défendus moi-même ; j'ai désarmé le peuple ; et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole ; on

305

### PLAN DU PREMIER ACTE D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE

les a menés malgré moi à mon père : et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon père. »

### Scène III : Thoas, le fils de Thoas, Iphigénie, la captive grecque.

THOAS  
« Quoi ! madame, vous êtes encore ici ! Ne devriez-vous pas être dans le temple pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains des deux étrangers. »

IPHIGÉNIE sort.

### Scène IV : Thoas, le fils de Thoas.

Le prince fait quelque effort pour obtenir de son père la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le roi le maltraite, et lui dit que ce sont là les sentiments qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave.

LE FILS DE THOAS  
« Et qui vous dit, seigneur, que c'est une esclave ?

THOAS  
« Et quelle autre qu'une esclave aurait été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ?

LE FILS DE THOAS  
« Quoi ! ne vous souvient-il plus des habillements qu'elle avait lorsqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle allait recevoir le coup mortel ? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avaient eu ; et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. »

*Le prince sort déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire perdre plus cruellement.*

### Scène V : Thoas, le confident.

THOAS  
Le roi témoigne à son confident qu'il se fait violence en maltraitant son fils.

« Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonore ? Allons, et demandons tantôt à la déesse, parmi nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentiments plus dignes de lui. »

## 2. L'ELOCUTIO

Or, si l'inventio et la dispositio fournissent des schémas relativement précis, l'elocutio introduit dans un domaine beaucoup plus mouvant. C'est la partie de la rhétorique qui s'occupe du style - horatien, élevé, sublime, orné etc. - et des figures du discours, où se range la métaphore.

### 2.1 Les figures

Je ne discuterai pas les différentes définitions et classifications qui en ont été proposées - ce qui est hors de mon propos - et je me contenterai de citer la définition de Fontanier, qui permet de fixer les idées :

"Les figures du discours sont les traits, les formes ou les tours plus ou moins remarquables et d'un effet plus ou moins heureux, par lesquels le discours, dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments (5), s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune" (6)

On y distingue les figures de pensée et les figures de mots.

Les premières sont des "figures absolument indépendantes de l'expression et qui, bien que manifestées et connues par l'expression, comme c'est indispensable, ont pourtant toute leur existence dans le tour et la combinaison de l'esprit" (7). Fontanier en cite, entre autres, comme exemple, la prosopopée qui "consiste à mettre en quelque sorte en scène les absents (8), les morts, les êtres surnaturels, ou même les êtres inanimés; à les faire agir, parler, répondre, ainsi qu'on l'entend" (9), la délibéra-

tion qui "consiste à feindre de mettre en question, pour en faire valoir les raisons et les motifs, ce qu'on a déjà décidé ou résolu d'une manière à peu près irrévocable" (10).

Les secondes, les figures de mots, "bien que produites par l'artifice de l'esprit, n'en doivent pas moins en grande partie leur effet et leur agrément aux mots et à la manière dont ils expriment" (11); Fontanier y range par exemple l'inversion :

"Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?  
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthole,  
Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau,  
D'une robe à longs plis balayer le barreau ?" (12)

l'antithèse :

"Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage  
Sujets à même loi, subissent même sort" (13)

### 2.2 Les tropes

#### 2.2.1

C'est parmi les figures de mots que se rangent les tropes et donc la métaphore. Les tropes ont ceci de particulier que les mots n'y sont pas, comme dans l'inversion et l'antithèse, "pris dans un sens propre quelconque, c'est-à-dire dans une de leurs significations habituelles, primitives ou non" (14); mais qu'ils y sont "pris dans un sens détourné, autre qu'un sens propre, c'est-à-dire, dans une signification qu'on leur prête pour le moment, et qui n'est que de pur emprunt" (15). Dans un trope, les mots sont donc pris au "sens figuré". L'expression est employée par Dumarsais :

"Un mot est pris dans le sens propre lorsqu'il signifie ce pour-quoi il a été premièrement établi; par exemple : le feu brûle, la lumière nous éclaire, tous ces mots-là sont pris dans le sens propre.

Mais quand un mot est pris dans un autre sens, il paraît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle (16), c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord : alors on dit que ce mot est au figuré; par exemple : le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours" (17)

De toutes ces définitions des figures, retenons qu'elles sont vagues, et essentiellement sémantiques : la définition du trope fait uniquement appel au sens. Les schémas précis de l'inventio et de la dispositio ont fait place au flou.

#### 2.2.2

Langue est la liste des tropes. Je me contenterai de citer, avant la métaphore, la métonymie et la synecdoque. Sans parler même de Jakobson, qui réduit les tropes à deux catégories, Métaphore et Métonymie, j'ai sur ce point de nombreux prédécesseurs. A l'époque même où les classifications sont les plus complexes, les tropes, tels qu'ils sont enseignés dans les classes, sont en tout petit nombre. En témoigne le cours de rhétorique du père Baud, prononcé en 1756, où il ne mentionne que quatre tropes : la métaphore, la métonymie, l'antonomase, et la synecdoque. L'antonomase étant souvent assimilée à la synecdoque, ou à la métaphore, je ne la commenterai pas.

Je me contenterai donc d'opposer la métaphore à la synecdoque et à la métonymie.

#### 2.2.2.1

La synecdoque est définie par Fontanier comme "trope par connexion" consistant "dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet avec lequel il forme un ensemble, un tout, ou physique ou métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un se trouvant comprise dans l'existence ou dans l'idée de l'autre" (18).

Elle est donc fondée sur un rapport d'inclusion.

Fontanier y distingue entre autres - puisqu'elle comprend huit catégories (19) - la synecdoque ...

. de la partie :

"Laissez parler, Seigneur, des bouches si timides ...  
Depuis plus de six mois, éloigné de mon père,  
J'ignore le destin d'une tête si chère"

(RACINE) (20)

. du genre :

quadrupède pour lion

. de l'espèce :

la saison des roses pour la saison des fleurs.

#### 2.2.2.2

La métonymie, "trope par correspondance" consiste "dans la désignation d'un autre objet qui fait comme lui un tout absolument à part, mais qui lui doit ou à qui il doit lui-même plus ou moins, ou pour son existence, ou pour sa manière d'être" (21). Citons la métonymie de la cause pour l'effet :

il a le pinceau hardi pour il a une manière de peindre hardie

. du contenant pour le contenu :

boire un verre pour boire un verre de vin

. du lieu :

un madras pour un tissu de Madras

Synecdoque et métonymie s'expliquent donc par des rapports d'inclusion ou de contiguïté spatiale ou temporelle qui les rendent aisément décelables (22). Par opposition, la définition de la métaphore par la ressemblance paraît beaucoup plus confuse.

### 2.2.2.3

C'est pourtant la métaphore qui m'occupera, non que j'y voie, comme beaucoup de rhétoriciens contemporains, la figure par excellence (23), mais parce que, plus peut-être que les autres tropes, elle est susceptible d'une caractérisation linguistique. D'une part, il semble qu'elle se laisse décrire sans un détour par le référent, presque obligatoire dans le cas de la métonymie et de la synecdoque, et d'autre part, elle paraît impliquer, à la différence de ces deux tropes, une syntaxe. C'est l'idée qui s'impose lorsqu'on compare les exemples de métaphores, de synecdoques et de métonymies des traités classiques. Voici quelques uns de ceux qui apparaissent dans les longues listes de Fontanier :

. Métonymies :

Leur flotte impériale, asservissant Neptune,

Des bouts de l'univers appelle la fortune.

Descendu des grandeurs, il a pris la houlette.

. Synecdoques :

Depuis plus de six mois, éloigné de mon père,  
J'ignore le destin d'une tête si chère.

Et la mer vit les pins avec orgueil flottans  
Insulter la tempête et braver les autans.

. Métaphores :

Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.

Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture.

Les Scipions, ces foudres de guerre.

Tous les cœurs sont cachés, tout homme est un abîme.

On peut constater que les exemples de métonymies et de synecdoques sont exclusivement nominaux, en fonction de sujet ou de complément d'un verbe. Les métaphores, au contraire, appartiennent à diverses classes syntaxiques, et lorsqu'elles sont nominales, peuvent être appositions ou attributs. C'est dire qu'elles nécessitent une description syntaxique plus fouillée que les autres tropes.

C'est donc essentiellement par souci méthodologique que j'ai choisi d'en traiter, pour illustrer ce que l'on peut attendre d'études linguistiques précises dans ce domaine.

\*

### 3. LES DEFINITIONS TRADITIONNELLES DE LA METAPHORE

Pourtant, l'imprécision règne dans les définitions qui en sont proposées traditionnellement.

#### 3.1

De la définition d'Aristote, qui englobait presque toute espèce de trope :

"La métaphore est le transfert d'une chose à un nom qui en désigne une autre, transfert ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce, ou d'après le rapport d'analogie" (24)

la tradition n'a guère retenu que la notion d'analogie (25), qu'elle a fait reposer sur la ressemblance entre les deux choses mises en relation, c'est-à-dire en fin de compte, comparées. Ainsi pour Dumarsais :

"La métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit" (26)

Il en donne comme exemple : le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité où couleurs "signifie les dehors, les apparences; et cela par comparaison entre le sens propre de couleurs, et les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connaître les objets sensibles, elles en font voir les dehors et les apparences" (27).

Fontanier de son côté voit dans la métaphore "un trope par lequel, en vertu d'une certaine ressemblance entre deux idées, on présente l'une de ces idées sous le signe propre de l'autre" (28).

Ce critère de ressemblance, qui est loin pourtant de rendre compte de la plupart des métaphores, est présent dans un grand nombre de définitions postérieures, de façon plus ou moins déguisée. On pense à l'opposition jacobsonienne entre la Métonymie d'une part, fondée sur la contiguïté, et la Métaphore d'autre part, fondée sur la similarité, ou aux plus récents écrits sur le sujet, tel l'article de Dorothy Mack dans le numéro de Poetics consacré à la métaphore (29). Le propos y est celui d'un linguiste, puisqu'elle se réfère explicitement à la théorie des actes de langage d'Austin et à la grammaire transformationnelle pour dériver les "similes" (comparaisons) et les métaphores d'une même structure profonde. Or la justification qu'elle donne de ces dérivations n'est pas syntaxique, mais s'appuie sur la fonction de la métaphore que seule la notion de comparaison doit permettre d'expliquer :

"Without the notion of comparison in some deep or abstract structure, we will find it difficult to explain the non-equative, attributive function of metaphoring. We will also find it difficult to explain why certain odd constructions, such as  
(the concept of) triangularity barks  
are interpreted as anomalous" (30)

En dernière analyse, par le biais de la comparaison, la notion de ressemblance reste sous-jacente.

Les définitions que je viens de citer s'attachaient surtout à l'origine de la métaphore, en mettant en avant la relation sur laquelle elle est supposée se fonder. D'autres au contraire - et c'était déjà par-

tiellement le cas chez Dorothy Mack - insistent sur la nature linguistique de la figure, conçue comme anomalie sémantique, déviation, violation ... Parmi les plus récentes, citons celle de Robert Matthews, dans Concerning a "Linguistic Theory of Metaphor" (31) : la métaphore est "a deviating but interpreted sentence". Dans la littérature française, depuis Jean Cohen et la fameuse impertinence sémantique, les exemples abondent.

Enfin, pour conclure ce tour d'horizon sur les diverses définitions de la métaphore, il faut rappeler celles qui insistent cette fois sur ses effets, qu'on la donne pour un fait de classification des objets du monde dans de nouvelles catégories (32) ou pour une interaction entre les deux idées reliées dans la phrase métaphorique (33). Pour citer encore un écrit récent, laissons la parole à Ricoeur :

"Si la métaphore consiste à parler d'une chose dans les termes d'une autre, ne consiste-t-elle pas aussi à percevoir, penser ou sentir, à propos d'une chose, dans les termes d'une autre ?" (34)

C'est ainsi que la métaphore devient vision du monde.

### 3.2

Or, si l'on cite au hasard plusieurs figures communément décrites comme métaphores :

- a) l'homme est un loup pour l'homme
- b) la neige de leurs seins
- c) La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles.
- d) la rosée à tête de chatte
- e) mon cœur piaffe de génie
- f) j'ai reçu 

un marron	en pleine gueule
une pêche	
- g) ça sent le poulet (le policier)

Il est clair que toutes ces définitions ne s'y appliquent pas également :

En a), on peut concevoir qu'il existe une ressemblance entre l'homme et le loup sur la base d'un attribut commun, qu'on leur attribue culturellement : la cruauté. Et de même en b), il est peut-être possible de parler de ressemblance entre la couleur de la neige et celle d'un sein.

Avec c), cette notion n'est plus utilisable si l'on ne fait intervenir la relative qui seule explique l'assimilation entre la nature et un temple.

En d) et e), on ne peut plus parler que d'anomalies sémantiques fondées sur des rapprochements de mots insolites aboutissant peut-être à une nouvelle classification des objets du monde.

Quant à f) et g), seuls de très forts codages culturels permettent de les interpréter, sans que le recours à la notion de ressemblance ou d'anomalie sémantique soit d'une quelconque utilité.

Le seul trait commun que l'on pourrait reconnaître à ces sept métaphores est donc négatif : toutes refusent de se laisser ranger sous un rapport de partie au tout ou de contiguïté aisément décelable qui permettrait de les classer comme synecdoque ou comme métonymie.

### 3.3

Et de fait, pour peu que l'on se place dans le cadre d'une analyse de discours, on se rend aisément compte qu'il est impossible de s'appuyer sur les définitions traditionnelles pour repérer les métaphores. La notion d'anomalie sémantique ou de violation de contraintes de sélection peut s'appliquer à toute sorte de trope, ainsi à cette métonymie de Delille citée par Fontanier :

"Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein" (35)

ou à cette synecdoque :

"Et la mer vit les pins avec orgueil flottans,  
Insulter la tempête et braver les autans" (36)

Si bien que c'est le rapport de ressemblance qui devrait être utilisé pour décider parmi les anomalies sémantiques lesquelles méritent le nom de métaphores.

Or, il n'est absolument pas opératoire. C'est ce que j'ai montré en détail dans ma thèse de Troisième Cycle : Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just (37).

Le point de départ de l'analyse devait être en effet d'isoler les métaphores des autres figures. Or la notion de ressemblance m'a rarement permis d'y arriver, quelle que soit pourtant la banalité des figures, sans surprise dans ce type de discours (38). Soit en effet la figure suivante que l'on classe intuitivement comme métaphore :

"Portez la lumière dans le dédale de notre économie"

(SAINT-JUST)

Quel lien établir entre "désordre", terme propre auquel semble s'être substitué dédale, et ce "lieu coupé de chemins où l'on se perd" (39) que constitue le dédale, sinon que l'on peut se perdre dans le désordre - et c'est encore une expression figurée - comme on se perd dans un dédale ? C'est-à-dire que dédale et désordre sont assimilés parce qu'ils peuvent être compléments du même verbe, plutôt que parce qu'il y a entre eux une relation de ressemblance. Ailleurs, c'est parce qu'ils peuvent être sujet d'un même verbe que deux noms seront assimilés, ainsi masques et apparences qui tous deux peuvent s'employer avec dissimuler. On rencontre ainsi :

"Les deux comités n'ont donc rien dû perdre de l'estime publique et ceux-là seuls sont indignes d'eux, qui ont eu de l'ambition sous le masque du désintéressement"

(SAINT-JUST)

Si l'on parle encore dans ces cas-là de ressemblance, quel contenu peut-on exactement attribuer à ce terme ?

Jusqu'ici, on était pourtant dans le cas le plus favorable, celui des noms. Avec les verbes, le recours à l'attribut commun (40) n'est plus utilisable et la notion de ressemblance a encore moins de sens.

Lorsque Saint-Just emploie métaphoriquement le verbe crayonner :

"A ce sujet, je veux essayer de crayonner la politique avec laquelle tout se conduit"

on peut raisonnablement supposer que crayonner est là pour exposer les grands traits de. Comment relier le terme métaphorique à l'expression propre ?

Dans ces conditions, il devient licite de prétendre que l'intuition qui permet de relever certains tropes comme métaphores n'a pour guide que l'impossibilité de les classer autrement : la métaphore apparaît ainsi comme un résidu.

En pratique, j'avais donc été contrainte dans le relevé des métaphores chez Robespierre et Saint-Just, à retenir toutes les figures autres que nominales, et parmi les nominales, celles que je ne pouvais classer autrement :

a/ Les figures autres que nominales. Je m'appuyais sur une indication de Fontanier, selon laquelle seule la métaphore peut appartenir à toutes les classes syntaxiques :

"(elle) s'étend bien plus loin sans doute que la métonymie et que la synecdoque, car non seulement le nom, mais encore l'adjectif, le participe, le verbe, et enfin toutes les espèces de mots sont de son domaine" (41)

Dumarsais, implicitement, semble aussi de cet avis. Si on analyse les exemples qu'il donne des tropes, c'est pratiquement dans le seul article Métaphore qu'on rencontre des verbes. Dans la rubrique Synecdoque, on rencontre avoir une belle main que la "traduction" de Dumarsais (on dit "avoir une belle main" pour dire que "quelqu'un écrit bien" (42)) pourrait faire considérer comme une figure verbale. En fait, le trope ne porte que sur main, qui se substitue à écriture ou manière d'écrire et il s'agit d'une figure nominale.

Ce n'est qu'à l'article Métalepse :

"La métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède, ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit ... c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent ..." (43)

qu'on rencontre des verbes comme :

parler ou dire	pour croire
avoir vécu	pour être mort

ou en latin

desiderari (être regretté)	pour être absent, être mort
-------------------------------	-----------------------------

L'article Catachrèse du traité des tropes confirme cette partition. Selon Dumarsais, les catachrèses de verbes sont en effet de deux espèces :

1/ Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primi-

tive : c'est ainsi que succurrere signifie aider, secourir; petere, attaquer; animadvertere, punir : ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

2/ La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore; c'est lorsqu'il y a imitation et comparaison, comme quand on dit ferrer d'argent, etc. (44).

Les tropes verbaux sont donc des métalepses ou des métaphores. Or la métalepse est facile à déceler, puisqu'elle est fondée sur une relation constatable de succession temporelle. Par élimination, une figure verbale qui ne serait pas une métalepse est donc une métaphore.

b/ parmi les figures nominales, celles que je ne pouvais analyser comme synecdoques ou métonymies

J'avais donc eu recours à deux critères : un critère syntaxique, qui n'est mentionné comme tel par aucune théorie de la métaphore, et un critère sémantique, aboutissant à faire de la métaphore un fourro-tout regroupant tous les tropes inclassables. Aucune définition de la métaphore ne m'avait, en fait, été utile.

### 3.4

Si aucune des définitions proposées n'est opératoire et si toutes, au contraire, nagent dans l'imprécision, c'est qu'alors même qu'elles prétendent renvoyer à des théories globales de la Métaphore, elles ne sont en fait que des définitions partielles qui s'appuient sur une ou plusieurs pratiques et théorisations sans lien entre elles, et extérieures à la linguistique.

## 3.4.1

Tantôt, en effet, elles font appel à la logique en reliant la dénomination métaphorique à l'abstraction et à la création de concepts, ou on mettant l'accent sur les opérations qui sont à la base de la figure. Malheureusement, en appuyant la métaphore sur une relation entre le terme métaphorique et le terme propre, on s'interdit de traiter de tous les cas - et ils sont nombreux, spécialement pour les verbes - où aucun terme propre ne se laisse reconstruire derrière la métaphore, ainsi dans ces métaphores verbales de Léo Ferré :

1. La gaine fond sous la carasse.
2. La mer remonte  
met son visage  
au bord des houles  
qui vont qui ourlent  
toute une liste  
de poissons tristes.

bref, de toutes les métaphores qu'Aristote appelle métaphores par nécessité.

Si les analyses de ce type sont critiquables, ce n'est pas tant parce qu'elles sont sectorielles que parce qu'elles conduisent - et souvent même sous le titre de "théorie linguistique" - à négliger les signes dans lesquels s'incarne la figure, pour s'interroger presque exclusivement sur les rapports entre référents. Un exemple récent en est offert par l'article de N. Ruwet sur Synecdoques et métonymies, où une partie de l'argumentation tend à démontrer l'inexistence des synecdoques par le recours à la réalité :

"De fait, si on regarde les exemples de phrases donnés traditionnellement comme impliquant un emploi de voile pour "bateau", on s'aperçoit qu'ils se laissent presque tous ranger dans deux classes. On a d'abord des exemples tels que :

- (a) du haut du promontoire, Nelson a aperçu  
une voile à l'horizon.

(b) (il y a) une voile à l'horizon !

(c) voilà une voile au fond du golfe.

(d) je vois une voile dans le lointain.

Il n'y a pas de synecdoque du tout. Ces phrases sont interprétées littéralement. Soit (a). Admettons que cette phrase se trouve dans un récit de la vie de Nelson, que je suis en train de lire. Etant donné : (a) ma connaissance du français, (b) le contexte (Nelson est sur un promontoire d'où on a une bonne vue sur la mer, et il regarde du côté de la mer, plutôt que vers l'intérieur des terres), (c) mon savoir encyclopédique (je sais que les bateaux ont des voiles qui, vues de loin, en sont la partie la plus visible; je sais aussi qu'il n'existe pas d'autres êtres ou objets, distincts des bateaux, qui se promènent sur la mer avec des voiles - les baleines, par exemple, n'ont pas de voiles), je suis en droit de tirer, de cet énoncé, pris au sens littéral (où voile signifie "voile"), la conséquence, d'ailleurs seulement probable :

il y a un bateau à l'horizon" (45)

La réintroduction du référent et de considérations pragmatiques n'est pas toujours aussi nette. Elle se manifeste le plus souvent par un glissement des "idées des choses" aux choses elles-mêmes. Ainsi, chez I.A. Richards (46), dont se réclament la plupart des théories américaines de la métaphore, les termes tenor (teneur, i.e. le sens véhiculé par la métaphore) et vehicle (véhicule, i.e. le terme métaphorique) renvoient en principe aux signes, mais également aux choses, aux "subjects" (sujets) auxquels s'applique la métaphore (47).

Or, par la réintroduction du référent, on coupe les figures de leur dimension linguistique.

## 3.4.2

Ce type d'analyse logico-sémantique est souvent mêlé à l'approche grammaticale où l'on se sert comme d'un pivot de la notion de ressemblance pour lier la forme métaphorique à la forme canonique de la comparaison :

"Il y a cette différence entre la métaphore et la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font connaître que l'on y compare une chose à une autre; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère qu'il est comme un lion, c'est une comparaison; mais quand on dit simplement c'est un lion, la comparaison n'est alors que dans l'esprit et non dans les termes; c'est une métaphore"

lit-on dans le Traité des Tropes (48). Et l'on sait qu'une des définitions de la métaphore, depuis Quintilien, est précisément "similitudo brevior", comparaison abrégée.

Mais l'analyse grammaticale est le plus souvent seconde par rapport à la logique. C'est le cas chez des grammairiens comme Dumarsais pour qui l'analyse grammaticale, souvent précise, importe moins que l'analyse logique de la figure liée à la distinction entre idées principales et idées accessoires (49). C'est encore le cas même dans la plus linguistique des analyses de la métaphore, celle de Ch. Brooke-Rose (50), chez qui l'extrême attention aux formes métaphoriques ne réussit pas à supprimer le souci de les expliquer en termes de relations analogiques.

## 3.4.3

Ces deux approches traditionnelles et souvent mêlées de la métaphore - approches logique et grammaticale - vont le plus souvent de pair

avec une troisième préoccupation et débouchent sur la poétique, par l'appréciation de la justesse et de la beauté des métaphores.

Ainsi à l'époque classique conseille-t-on d'éviter les métaphores trop recherchées :

"(l'expression figurée) est même ordinairement plus vive et plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille le plus d'une image; elle attache ou amuse l'imagination et donne aisément à deviner à l'esprit" (51)

C'est aussi en liaison avec la poétique que Fontanier définit la fonction des tropes :

"Les tropes donnent au langage plus de noblesse et plus de dignité" (52)

"Les tropes donnent plus de concision et plus d'énergie au langage" (53)

"Les tropes donnent au langage plus de clarté et plus de force" (54)

"Les tropes donnent au langage plus d'intérêt et plus d'agrément, i.e. le rendent plus propre à toucher, à émouvoir, à pénétrer le coeur, et à réveiller, à flatter, à réjouir l'esprit" (55)

Mais c'est surtout dans la critique littéraire d'aujourd'hui qu'a éclaté cette tendance : la métaphore y est décrite comme le trope-roi, le lieu privilégié où l'inspiration du poète peut se donner carrière. On oppose alors sans critère décisif métaphores d'usage et d'invention en se berçant de l'illusion romantique qu'il n'y a de poésie que dans l'inspiration.

## 3.4.4

Cette approche littéraire a trouvé appui depuis quelque temps dans un nouveau point de vue sur la métaphore : la psychologie. Selon cette orientation, la métaphore est conçue essentiellement comme une activité de l'esprit : complément de l'attitude logique, la conception psychologique insiste sur les mécanismes qui sont à la base des opérations logiques. Ainsi, Barbara Leondar <sup>(56)</sup> ne voit-elle dans la métaphore qu'un outil d'acquisition et de construction de concepts. Mais l'attitude psychologique pourrait être surtout illustrée par La métaphore vive où Ricoeur substitue à la définition statique de la métaphore par la ressemblance entre objets une définition dynamique appuyée sur la notion de "voir comme". La ressemblance n'est pas objective, inscrite dans les choses, mais résulte d'une activité mentale, d'un "voir comme" subjectif :

"voir comme", c'est à la fois une expérience et un acte car, d'une part, le flot des images échappe à tout contrôle volontaire : l'image survient, advient, et nulle règle n'apprend à "avoir des images"; ... D'autre part, "voir comme" est un acte : comprendre, c'est faire quelque chose; l'image, a-t-on dit plus haut, n'est pas libre mais liée; et en effet, le "voir comme" ordonne le flux, règle le déploiement iconique. C'est de cette manière que l'expérience-acte du "voir comme" assure l'implication de l'imaginaire dans la signification métaphorique" <sup>(57)</sup>

On comprend qu'une telle attitude débouche sur la critique littéraire (quelques lignes plus loin, Ricoeur fait d'ailleurs explicitement référence à Bachelard). On peut en voir les prolongements dans la psychocritique, les analyses de J.P. Richard, etc..

## 3.4.5

Enfin, dernière-née des tentatives de saisie de la métaphore, citons la définition de la figure comme fait culturel <sup>(58)</sup>. Elle consiste à replacer la métaphore dans une culture donnée, à rechercher dans quel type de symboles s'incarne une civilisation et en ce sens est surtout le fait de mythologues et d'ethnologues.

## 3.4.6

Aucune des approches actuelles de la métaphore ne s'inspire d'un principe unique, logique, psychologique, littéraire, culturel ou grammatical. Toutes au contraire, à partir d'approches différentes dont la confusion n'est souvent pas aperçue, se donnent pour l'analyse de la métaphore. Or, si chacun de ces points de vue est en soi légitime, les confondre est dangereux, et toute approche prétendue globale est condamnable en ce qu'elle ignore la spécificité de chacun des angles d'attaque de la figure.

Le plus grave reproche qu'on peut sans doute adresser à ce type de définitions est qu'elles ignorent la dimension purement linguistique de la rhétorique. Or, avant d'être une attitude de l'esprit à l'oeuvre dans toutes les productions de l'activité humaine - on parle depuis Jakobson, de métaphores picturales, cinématographiques et autres - la métaphore est d'abord un fait de langage.

#### 4. LES DEFINITIONS LINGUISTIQUES DE LA METAPHORE

---

Les théories linguistiques sur la métaphore ne sont pas rares :

ollos fleurissent au contraire depuis les deux dernières décennies. Aucune n'a pourtant tenu ses engagements. J'en prendrai pour exemple dans la tradition d'expression française la Rhétorique Générale du Groupe »<sup>(59)</sup> et, dans les écrits anglo-saxons<sup>(60)</sup>, les articles de Bickerton : "Prolegomena to a linguistic theory of metaphor"<sup>(61)</sup> et Matthews : "Concerning a "linguistic theory of metaphor"<sup>(62)</sup>.

#### 4.1 La Rhétorique Générale

C'est un ouvrage qui connaît toujours une grande vogue et qui, lorsqu'il est paru, parce que ses auteurs se sont explicitement flattés de tenter une explication linguistique de la métaphore, a paru renouveler son approche. C'est ce qui explique que j'ai choisi d'en parler.

##### 4.1.1

En donnant à leur traité le titre de Rhétorique Générale, les auteurs annonçaient leur ambition : jeter les fondements d'une "science" qui ne soit pas limitée au langage. Dès l'introduction, ce but est clairement dévoilé :

"Les "figures" rhétoriques ... ne sont pas limitées au mode de communication linguistique. Il y a longtemps que les peintres et les critiques d'art ont parlé de "métaphore plastique". Négligeant les analogies superficielles, nous croyons qu'il y a moyen de comparer les procédés d'expression"<sup>(63)</sup>

C'est à quoi se consacre la seconde et dernière partie de l'ouvrage qui se propose d'aller "vers la Rhétorique Générale".

C'est donc d'emblée restreindre la portée de l'étude linguistique qui n'est conçue que comme propédeutique à une sémiologie.

##### 4.1.2

De fait, dans la première partie, qui analyse la "rhétorique fondamentale" à l'oeuvre dans le langage, le sens du mot linguistique est considérablement réduit, puisqu'aucune étude syntaxique n'est présentée. La diversité des schémas syntaxiques où s'inscrit la métaphore :

- verbo être :

"Si l'âme est un oiseau, le corps est l'oiselour"

(G. NOUVEAU)

- apposition :

"Bouquet de roses, sa bouche"

(E. SIGNORET)

- substantif et verbe :

"Le coeur me piaffe de génie"

(J. LAFORGUE)

apparaît secondaire par rapport à un effet sémantique d'analogie commun, au point que la comparaison, repérable par la présence de comme, que la tradition distinguait soigneusement de la métaphore, n'est plus considérée que comme un de ses "degrés".

C'est dire qu'en dépit des définitions ultérieures, la notion de ressemblance reste essentielle à l'analyse, qui est sémantique.

Linguistique ne signifie pas syntaxe et sémantique - entre autres - mais exclusivement sémantique : les figures sont définies comme des "scandales sémantiques" réglés par des transformations par rapport à l'"usage normal" du langage.

#### 4.1.3

Cet usage normal, ce "degré zéro" du langage, le Groupe de Liège le sait difficile à cerner, et n'en donne donc que des définitions "provisoires" (64), retenues parce qu'elles lui paraissent "opératoires" (65). C'est donc tantôt un discours "naïf" et sans artifices, dénué de sous-entendus, pour lequel "un chat est un chat" (66), tantôt "la limite vers laquelle tend, volontairement, le langage scientifique" (67). En pratique, comme on peut l'attendre de "linguistes", il semble que ce soit le plus souvent dans le "code linguistique" lui-même que la Rhétorique Générale cherche le point de référence auquel opposer les figures :

"Tout ce qui fait partie du code linguistique constitue une norme, c'est-à-dire un degré zéro : orthographe, grammaire, sens des mots" (68)

C'est ainsi que pour la détermination des métaplasmes ou "altérations de la continuité phonique ou graphique des messages" (69) - bénédiction pour bénédiction chez B. Vian -, la norme se confond avec l'ensemble des morphèmes attestés dans la langue. C'est ainsi encore que les métataxes, ou figures de construction, - ce que je respire, moi, c'est la jalouse et nostalgique admiration des êtres et des choses heureux pour : je respire la jalouse et nostalgique admiration des êtres et des choses heureux, chez Laforque - s'opposent à un degré zéro défini sur critères distribu-

tionnels : un inventaire exhaustif des phrases étant évidemment exclu, "le degré zéro syntaxique peut opératoirement se ramener à la phrase minimale achevée" (70). En réalité, les seuls critères linguistiques se révèlent vite insuffisants et aux résultats établis par la linguistique distributionnelle viennent s'ajouter des déterminations supplémentaires destinées à garantir l'application des opérations qui fondent la figure, une adjonction dans l'exemple cité :

"En ce qui concerne l'intégrité de la phrase, il est naturel qu'elle se définisse d'abord par un minimum. Mais on pourrait songer aussi à lui fixer une limite supérieure car (71), du point de vue de nos opérations, sans maximum reconnu, il n'y a plus d'adjonction perceptible" (72)

Faute d'arguments linguistiques fixant cette limite supérieure, la solution avancée est un problème "seuil de fréquence". En l'absence d'étude statistique étayant cette hypothèse, la norme est garantie de fait par l'expérience qu'a le locuteur de la longueur normale des phrases, expérience qui ne relève pas de sa compétence linguistique, mais s'élabore au contact de la performance.

On voit donc comment on abandonne peu à peu une perspective linguistique rigoureuse pour recourir à la pragmatique.

Mais c'est surtout dans le domaine des métasèmes ou figures de signification, c'est-à-dire les tropes, qu'apparaît clairement la conception que le Groupe  $\mu$  se fait de la norme.

Elle y est encore partiellement définie linguistiquement, puisque le degré zéro de la figure de signification est représenté par "le maillon de la chaîne lexicale qui assure l'isotopie de la phrase", les

métasèmes se signalent par une non-isotopie (73). La notion d'isotopie est difficile à cerner, mais les autres analyses de la Rhétorique Générale et surtout la définition qu'en donne J.M. Klinkenberg, co-auteur de l'ouvrage, dans son article sur "Le concept d'isotopie en sémantique et en sémiotique littéraire" (74), montrent qu'elle va de pair avec absence d'incompatibilité sémantique. Or ces incompatibilités qui fondent la figure ne sont pas définies linguistiquement en termes d'infraction aux contraintes de sélection lexicale, mais par rapport à ce qu'attendait le lecteur :

"Los écarts diminuent toujours la prévisibilité d'un message ...  
Ils créent donc toujours des attentes frustrées" (75)

ou plus nettement encore :

"Le degré zéro d'une position déterminée, c'est ce que le lecteur attend dans cette position" (76)

La référence à la théorie de l'information est implicite. Elle est ailleurs explicite :

"La relation avec les oppositions prévisible/imprévisible et banal/original de la théorie de l'information est évidente" (77)

"Les procédés spécifiques de la littérature ne sont pas les meilleurs moyens pour assurer une communication rapide et sans équivoque du contenu du message, pour exprimer et communiquer des informations" (78)

Or, déterminer l'information "essentielle" en face de l'information supplémentaire "inessentielle", "latérale" (79), c'est en dernière analyse étudier la relation que le langage entretient avec le monde.

L'univers sémantique se confond donc avec l'univers des objets : l'écart qui fonde la figure n'est pas proprement linguistique, ou, plutôt, ne peut trouver sa place que dans une linguistique

qui prend pour garant de la correction grammaticale la conformité aux données de l'expérience. Ainsi c'est la croyance préétablie qu'il n'existe actuellement aucun moteur pouvant fonctionner par incorporation d'un tigre qui permet au Groupe  $\mu$  d'admettre que la métaphore "mettez un tigre dans votre moteur" est perçue comme linguistiquement incorrecto. Et c'est seulement parce que le Groupe de Liège confond langage et reflet de la réalité "telle qu'elle est", et qu'il ne reconnaît au premier que deux fonctions étroitement liées, celles de "communication" et de "description fidèle de l'univers" (passim) que le degré zéro, défini "en dehors du langage" (80) peut se projeter dans le langage. L'écart qui crée la figure n'est donc pas la distance qui s'établit entre deux faits de langage, mais entre un fait de langage et la réalité qu'il est censé coder.

#### 4.1.4

Les opérations qui marquent la distance de ce fait de langage à l'expérience, de l'écart à la norme, sont définies en premier lieu dans le domaine où elles sont les "plus flagrantes", celui des métaplasmes, "altérations de la continuité phonique ou graphique du message" (81). La norme, rappelons-le, est ici identifiée avec l'ensemble des morphèmes attestés. Les transformations que peuvent subir ces morphèmes se ramènent à quatre :

• adjonction d'un élément :

antiquitaire pour antiquaire (B. VIAN)

• suppression d'un élément :

pitaine pour capitaine

. adjonction et suppression couplées (substitution) :

chuiche pour suisse (B. VIAN)

. permutation d'un élément :

portecuir en feuille de Russie

pour portefeuille en cuir de Russie (B. VIAN)

Le traitement du secteur phonique sert de modèle à l'ensemble de la description. Certaines opérations ne seront pas applicables dans tous les secteurs : ainsi la permutation n'affectera pas les figures de signification (métasèmes); cependant aucune opération nouvelle ne sera introduite, un même terme renvoyant à des phénomènes divers : l'adjonction désigne par exemple ce que peuvent avoir en commun une graphie parasite (82), une synecdoque particularisante (83), une hyperbole (84) et jusqu'au système général de la métrique et de l'harmonie (85). Au contraire des transformations linguistiques, la définition de ces opérations ne retient donc ni champ ni conditions d'application, elle ne s'attache qu'à leur forme pure.

Dans le domaine des tropes, et donc des métaphores, qui nous intéresse, les transformations ne peuvent jouer que sous l'hypothèse sémiologique. Définir des figures de signification par adjonction, suppression et substitution n'est possible en effet que si l'on admet une décomposition du signifié, en unités discrètes, non ordonnées linéairement (la permutation ne s'applique d'ailleurs pas dans ce type de figures). Dans le cas des métaphores, le terme attendu est remplacé par un terme autre qui a avec lui au moins un sème en commun. Ainsi la métaphore : cette jeune fille est un bouleau s'explique-t-elle par le trait commun flexible.

On peut adresser à cette approche une double critique. Le premier point concerne la validité de toute analyse en sèmes comme principe d'explication de la métaphore, le second la pratique même du Groupe U.

En premier lieu, en effet, se pose le problème de la délimitation des sèmes. Si on les définit en opposant les uns aux autres les termes d'un champ sémantique, et si donc il faut les considérer comme un ensemble minimal de traits conçus sur le modèle de la phonologie, ou s'ils sont à chercher dans les définitions de mots, telles que les reproduisent les dictionnaires, il est clair, pour reprendre l'exemple cité, que flexible - pourquoi pas gracieux d'ailleurs, ou élancé ? - n'est pas un sème commun à bouleau et à jeune fille. Si par sèmes il faut entendre tous les traits d'une description encyclopédique et toutes les associations d'un terme, alors flexible pourra être un sème commun aux deux mots. Mais il n'y a plus aucune limite au nombre de sèmes qui sont censés constituer le signifié d'un mot, chaque contexte pouvant en susciter de nouveaux. L'analyse sémiologique n'a plus alors aucun intérêt et se borne à enregistrer l'interaction du contexte sur un mot. Dans le cas des métaphores, elle n'est qu'une explication ad hoc, sur le mode de la devinette. Quel est le sème commun à jeune fille et à bouleau ? C'est flexible. Et à jeune fille et à platane ? A jeune fille et à sorbier ? La pseudo-explication sémiologique ne saurait révéler le fondement de la figure, elle se contente en fait de la constater.

C'est ce qu'a bien vu T. Todorov. S'interrogeant sur les "Problèmes actuels de la recherche rhétorique", il critique en ces termes l'analyse par P. Dubois, co-auteur de la Rhétorique Générale, de la métaphore "une neige de seins" (R. DESNOS) :

"Si l'on se place dans la perspective du discours, il est facile d'établir que l'intersection sémiologique des deux" - neige et seins - "est quelque chose comme "blancheur". Mais cette constatation n'explique pas la métaphore à partir du sens des mots préalable-

ment connu des locuteurs; elle pointe plutôt vers une conséquence de l'opération métaphorique, qui est la recherche d'une motivation. La motivation est un effet de la métaphore, non sa base. Si d'autre part, on se place dans la perspective de la langue, et donc du dictionnaire, il est exclu qu'on trouve dans la définition sémique de "seins" le sème blancheur ... Il faut même aller plus loin : à la limite, il n'existe pas de sème qu'on ne puisse attribuer à un mot, si l'on part pour cela des sens que celui-ci peut prendre dans chaque contexte particulier" (86)

En second lieu, le Groupe  $\mu$  affirme que les sèmes ne sont pas ordonnés : or il opère sur des emboîtements de classes de termes, chaque signification nouvelle se greffant sur la précédente comme un sème supplémentaire. Ainsi s'organise la série citée objet, arme, poignard où arme = objet + agressif + meurtrier et poignard = arme + lame. Ces séries sont donc très proches des définitions logiques des dictionnaires dont le principe est la définition aristotélicienne par le genre et la différence spécifique. On voit donc ici que la sémantique qu'utilise le Groupe de Liège n'est pas une sémantique linguistique, mais une logique abâtardie. Dans cette mesure, elle se rapproche de la lexicographie. Malheureusement, la confrontation avec cette discipline en marge de la linguistique n'est pas non plus à l'avantage du Groupe  $\mu$ .

Le Groupe de Liège croit en effet que les sèmes sont en nombre fini, tout comme les mots de la langue, qui constitueraient un registre clos, achevé :

"Toutes les unités de signification mises en oeuvre ... seront considérées comme des collections d'éléments, prélevés eux-mêmes dans des répertoires préexistants (les sons de la langue française, les mots du lexique, etc.)" (87)

Or la nomenclature que propose un dictionnaire de langue est toujours, elle, présentée comme une nomenclature parmi bien d'autres possibles pour cet ensemble ouvert et mal défini que constitue le lexique. Toute nomenclature n'en est qu'un sous-ensemble organisé selon l'importance que le lexicographe accorde aux items lexicaux et selon qu'il vise à un dictionnaire d'usage ou à un dictionnaire spécialisé (par niveaux de langue ou par domaine d'application). Et il ne s'agit pas là seulement d'étendue du registre, c'est la définition même des termes qui dépend en grande partie du nombre et de la nature des éléments retenus :

"Un problème grave se pose aux sémanticiens : en procédant par traits distinctifs" - les sèmes du Groupe  $\mu$  - "il leur faut limiter leur champ sémantique particulier; ce procédé étant généralisé au lexique tout entier, il leur faut limiter le lexique. Les traits pertinents seront donc variables selon le volume lexical choisi; et d'autant plus nombreux que le lexique sera plus vaste. L'analyse des traits pertinents de cinq noms de siège n'est pas la même que celle de cinquante noms de siège. Seule la sémantique des classes fermées se trouve à l'abri de telles difficultés" (88)

Or précisément la plupart des exemples de figures analysées par le Groupe  $\mu$  ne portent pas sur de telles classes mais sur des lexèmes comme poignard, jeune fille, dont l'appartenance à un champ sémantique n'est jamais explicitée. En négligeant la notion de champ, la Rhétorique Générale se condamne à rester très en-deçà de la linguistique, dont elle oublie les notions les plus élémentaires comme celle de système. C'est de ce prix qu'elle paie l'ampleur de sa visée : la rhétorique n'est générale que si elle méconnaît la spécificité des domaines à analyser.

Plus grave encore est la confusion - absente des bons dictionnaires - entre signifié et référent et entre signe et chose. On sait que

le signe linguistique est généralement défini comme associant un signifiant et un signifié. Dans la perspective saussurienne, le signifié ne peut être défini que par une mise en opposition avec les autres signifiés du système. La définition des dictionnaires ne passe pas en effet par le référent du signe, sans quoi lorsque ce référent est un objet, une photo en tiendrait lieu aisément. Or le signe, pour le Groupe  $\mu$ , ne renvoie pas à un référent, à une chose, il en est un substitut : "il remplace la chose" (89). Conséquence, "la fonction référentielle du langage n'est donc pas et ne peut être anéantie par le langage" (90). Il est alors indifférent de travailler sur le signifié ou sur le référent. C'est ainsi que les séries qui permettent au Groupe  $\mu$  de reconstituer les sèmes d'un mot sont tantôt "référentielles", tantôt "conceptuelles" (elles traduisent alors l'organisation des signifiés) :

"Cette brève incursion dans le domaine de la sémantique nous montre en définitive la possibilité de considérer le vocabulaire sous deux points de vue. Le premier ... établit des séries endocentriques qui retracent en quelque sorte l'acquisition successive des sèmes ... Ces endo-séries existent virtuellement dans le vocabulaire et s'accompagnent obligatoirement d'une décomposition sur le modèle ... conceptuel. Le second ... représente chaque entité matérielle (chaque référent) comme un ensemble de parties juxtaposées, possédées par elle simultanément" (91)

Comment dire plus clairement qu'il ne s'agit pas d'une sémantique linguistique, mais d'une description du monde ?

C'est du même coup admettre que le découpage linguistique premier et le plus intéressant à étudier est celui des noms, qui seuls peuvent vraiment refléter l'univers des objets. Et il est de fait que la plupart des métaphores analysées par le groupe  $\mu$  sont nominales, les ra-

res exemples de métaphores verbales étant réduits par des paraphrases explicatives à des métaphores nominales. Ainsi :

"Le coeur me piaffe de génie"

est-il expliqué par l'assimilation coeur/cheval.

Seuls les noms en effet se prêtent aisément à une définition sémiologique reflétant des classifications extra-linguistiques. S'il est facile de construire sur un nom toute une chaîne d'inclusion :

carré - rectangle - quadrilatère - figure

c'est déjà plus difficile pour les verbes et presque impossible pour les adjectifs et les adverbes puisque "l'inclusion logique est inclusion de classes de référents" (92). Mais ce faisant, on perd la possibilité de constituer une sémantique autonome :

"Le nom est la partie du discours qui tend à échapper au système des signes. De plus, l'analyse sémantique nominale présente plus que toute autre le danger de confusion entre la chose et le signe, entre la langue et la métalangue" (93)

Sa conception du langage comme reflet codé de la réalité conduit donc le groupe  $\mu$  à privilégier les noms, les seuls signes de la langue auxquels on puisse associer des objets. Et ce traitement limité l'empêche de voir le véritable fonctionnement linguistique des métaphores.

#### 4.2 Les écrits anglo-saxons

Les récents écrits américains ne sont malheureusement pas plus convaincants. En dehors de l'étude de Max Black Models and metaphors (94)

et de celle de I.A. Richards, The philosophy of Rhetoric <sup>(95)</sup>, ils sont relativement peu connus en France, bien qu'ils commencent à y faire l'objet d'un vif intérêt dont témoigne La métaphore vive. Leurs auteurs sont le plus souvent des philosophes.

On peut dans ces écrits distinguer deux courants principaux. Le premier voit surtout dans la rhétorique un art d'écrire. Il est bien illustré par l'ouvrage de Richard E. Young, Alton L. Becker et Kenneth L. Pike, Rhetoric : Discovery and Change, qui propose des modèles de composition et de rédaction. Je ne m'y attacherai pas, et ne considérerai que le second d'inspiration philosophique et linguistique. Il est représenté en particulier par Max Black, M. Beardsley, N. Goodman et M. Hesse, qui tous s'attachent à la nature des figures et à leur fonction dans les systèmes symboliques <sup>(96)</sup>. On peut trouver une bibliographie exhaustive de ces textes chez Warren A. Shibles <sup>(97)</sup>.

De cette multitude d'écrits, je ne retiendrai que l'article de Bickerton, "Prolegomena to a linguistic theory of metaphor" <sup>(98)</sup>, et la critique qu'en a donnée Matthews dans "Concerning a linguistic theory of metaphor" <sup>(99)</sup>. Ce sont en effet deux articles exemplaires de la façon dont la grammaire générative, à laquelle ils se réfèrent explicitement, traite de la métaphore. Pour de plus amples détails sur ce traitement, on pourra se reporter au livre de Juan-Luis Tato G. Espada, Semántica de la metáfora <sup>(100)</sup>.

#### 4.2.1 Prolegomena to a linguistic theory of metaphor

Le problème que se pose Bickerton dans cet article est - avec une formulation plus ambitieuse - celui qui est au cœur de cette thèse : est-il possible de sortir des descriptions habituelles de la métaphore pour en donner une caractérisation - "théorie", dit Bickerton - linguistique ?

"Should a new theory of metaphor be a linguistic theory" (101)

ou encore, plus nettement :

"While grounds have been given for regarding non-linguistic treatments of metaphor as unsatisfactory, it remains to be proven that linguistics ones can do better" (102)

##### 4.2.1.1

La première partie de l'article est donc consacrée à une critique de l'approche traditionnelle de la métaphore. Elle pourrait fort bien s'appliquer à la Rhétorique Générale.

Pour Bickerton, en effet, si les approches antérieures ont échoué, c'est qu'elles présentaient des vues erronées sur le langage :

"Most writers on metaphor share three implicit assumptions about language, all of which are probably false, viz. :

- i - words have fixed and definite meanings;
- ii - the meaning of a sentence is the sum of the meanings of the words that compose it;
- iii - the interpretability of text is mode-of-discourse free" (103)

Bickerton dénonce donc l'attitude qui consiste à isoler les mots de leur contexte et à leur supposer un sens entièrement préexistant au discours : il rejette donc les analyses "lexicales" et sémiques.

A cette approche "lexicale", Bickerton semble préférer une description syntaxique dans le cadre du discours :

"Syntactic structures strongly affect our interpretation, not only of poetry ... but of all modes of discourse"

ou encore

"Our linguistic expectations adjust themselves to the mode of discourse we are receiving" (104)

On le suivrait bien volontiers dans cette voie.

Il plaide donc pour une analyse des métaphores dégagées du recours aux référents :

"meaning exists, if anywhere, only in the relationship speaker-language-hearer, not in any one of the three, and least of all in any connection between language and the extralinguistic universe" (105)

On pourrait supposer, d'après toutes ces déclarations, qu'il oriente sa démarche vers une syntaxe interprétative.

Or, par syntaxe, il n'entend rien d'autre que contraintes de sélection et compatibilités entre mots contigus dans la phrase : le rôle du linguiste doit se borner à établir comment un sens peut naître du rapprochement de termes incompatibles.

#### 4.2.1.2

La solution avancée dans l'article pour résoudre ce problème est en fait, à l'intérieur même de ce cadre grammatical ainsi réduit, plus sociolinguistique que véritablement grammaticale puisqu'elle s'établit par le recours à la notion d'"attribut spécifique" dont, dans une culture donnée, seraient dotés certains signes de la langue :

"By specific attribute is meant a particular quality, usually assumed to belong to the denotatum of a sign. Thus, the iron, is assigned the attribute "hardness"" (106)

Ces attributs spécifiques varieront naturellement de langue à langue : en français, c'est pierre qui sera doté de l'attribut dur et non acier ou fer. Le principe d'explication des métaphores qui découle de cette notion est donc général, mais non le détail, qui varie d'une civilisation à l'autre. On voit aisément que l'aboutissement le plus intéressant d'une telle orientation serait une étude comparée des métaphores de langue à langue. Ce n'est malheureusement pas dans cette voie que Bickerton engage son article.

#### 4.2.1.3

Il préfère développer le principe général qui est à la source des métaphores en restant dans le cadre plus étroit de la "linguistique".

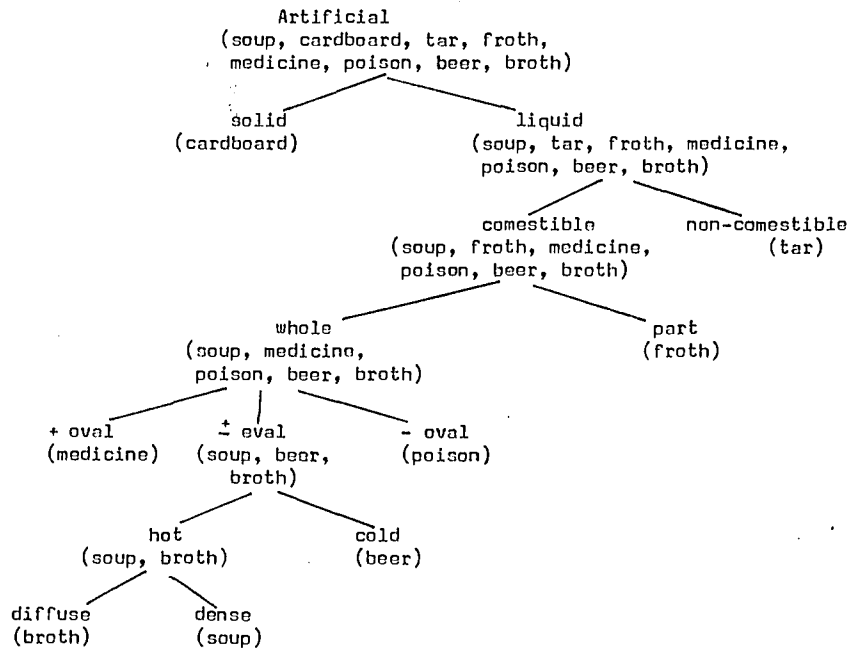
Les signes auxquels, par convention culturelle, sont attachés les attributs spécifiques seront dits "signes marqués" :

"Lexemes which have such attributes assigned to them will henceforth be referred as "marked signs" and those with no attributes as "unmarked signs"" (107)

La métaphore se fonde sur la possibilité qu'ont les signes marqués de se combiner ou de se substituer à d'autres signes, non marqués, auxquels peut s'appliquer le même attribut :

"Thus soup may be assigned the attribute "density", so that it may then give the pilot's soup (for dense cloud conditions), the Londoner's pea-souper (for dense fog), to be in the soup (for "to be in trouble" - trouble is dense rather than diffuse ...) and so on" (108)

N'est-ce pas là encore supposer un sens stable, sinon à tous les éléments du lexique, du moins aux signes marqués, que ce sens leur ait ou non été donné culturellement, et ne retombe-t-on pas dans les travers que Bickerton lui-même dénonçait au début de son article ? C'est ce que confirme la suite de l'analyse où les attributs assignés aux différents signes marqués sont presque tous conçus, de la façon la plus traditionnelle, sur le modèle des oppositions binaires de la phonologie. Telle est en effet la représentation de soup à l'intérieur de la série de termes où il s'insère :



(109)

Ce système d'oppositions est d'ailleurs chez Bickerton si rigide qu'il ne peut exister qu'une seule organisation d'attributs :

"Thus, while the choice of marked signs may be fairly arbitrary, the choice of attributes to attach to them is not; for the number of oppositions in a given language is almost certainly finite, probably quite limited ... and possible no-increasing" (110)

## 4.2.1.4

En somme, l'apport original de Bickerton que conférait à son article la part de la sociolinguistique, disparaît derrière le plus traditionnel des modèles, si bien qu'on peut reprendre à son propos la plupart des reproches déjà formulés à l'encontre de la Rhétorique Générale : la métaphore est abstraite du cadre de la phrase et son traitement, uniquement sémantique, est prisonnier d'une conception rudimentaire du sens, supposé pré-existant au texte et non construit dans le discours. Par voie de conséquence, la dimension syntaxique de la figure reste totalement ignorée.

## 4.2.2 Concerning a "linguistic theory" of metaphor

Je terminerai cette revue destinée à illustrer l'enlisement dans lequel se perdent les études "linguistiques" sur la métaphore par la critique adressée à Bickerton par R.J. Matthews. Elle est en effet très représentative de ces tentatives de renouvellement dans l'explication des métaphores qui avortent parce que leurs auteurs continuent à raisonner dans les termes d'une même problématique.

## 4.2.2.1

Matthews adresse à Bickerton plusieurs critiques :

a) Aucune indication n'est donnée dans son article sur la façon dont se reconnaissent les signes marqués.

b) A supposer même qu'on arrive à les reconnaître, suffisent-ils à expliquer les métaphores ? D'une part en effet, il ne semble pas qu'ils puissent rendre compte des métaphores originales, des métaphores d'invention :

"How do we account for the bulk of examples of metaphor, namely those original and creative metaphors which do not (and could not) involve a "marking" simply because they have not been previously constructed" (111)

D'autre part, la notion de signe marqué ne suffit pas à distinguer les métaphores des phrases déviantes :

"Given the proper context (linguistic and extralinguistic) almost any deviant sentence can be interpreted as metaphorical. As a consequence, the notion of "marked signs" loses all efficacy : this notion does not therefore establish necessary conditions for distinguishing potential metaphor from simple deviance" (112)

Pour Matthews en effet, toute théorie de la métaphore devrait remplir deux conditions :

"First, the theory of metaphor would have to be such that it establishes necessary and sufficient conditions for the distinguishing of metaphor from non-metaphor. Second, the theory of metaphor would have to be such that it accounts for how, in terms of linguistic competence, the speaker understands or interprets metaphors" (113)

#### 4.2.2.2

Matthews, pour obéir à ces deux conditions, est conduit à opposer nettement le plan de la compétence où la seule distinction à faire est entre phrases déviantes et grammaticales (deviant and non deviant sentences)

et celui de la performance où il devient licite d'opposer le sens propre au sens figuré en isolant parmi les phrases déviantes celles qui sont métaphoriques. Pour lui, donc, la métaphore n'est qu'un fait de discours, et non de compétence. C'est là une vue intéressante qui situe la métaphore du côté de l'interprétation des phrases :

"It is sentences, or more precisely deviant sentences which are intended as meaningful, and not "metaphorical words" which are focal in the understanding of metaphors" (114)

Notons au passage que si les métaphores n'ont rien à voir avec la compétence, c'est du même coup admettre qu'elles n'ont pas de syntaxe propre, ce qui somme toute n'a fait l'objet d'aucune vérification.

A ce point de son analyse, il est crucial pour Matthews de définir la "deviance" :

"An account of metaphor as a deviant but interpreted linguistic structure involves the central notion of a RULE-VIOLATION which formally specifies just what is meant when we designate a structure as "deviant"" (115)

Nous retrouvons là un problème qui se situe dans la plus traditionnelle des approches de la métaphore. Les critères de distinction des phrases acceptables et inacceptables sont en effet pour Matthews, comme pour bien d'autres avant lui, à trouver dans les contraintes de sélection et dans les traits lexicaux (lexical features). Et plus précisément encore, puisque la métaphore consiste dans l'interprétation de phrases inacceptables, Matthews ...

"... will try to show that, as Chomsky suggests, the understanding of metaphor as a deviant, but interpreted sentence, gives a full "accounting" of metaphor, and more specifically ... will attempt to demonstrate HOW, IN TERMS OF LEXICAL FEATURES AND THE SENTENCE'S PHRASE STRUCTURE, these deviant sentences "are interpreted by direct

analogy to well-formed sentences that observe the selectional rules in question" (116)" (117)

L'auditeur et le lecteur sont donc guidés dans l'interprétation métaphorique des phrases inacceptables par la structure de la phrase et par le sens non-métaphorique des mots qui constituent la métaphore. Matthews reste muet sur l'aspect syntaxique du phénomène, il s'étend sur l'aspect sémantique, qu'il développe en termes de traits lexicaux. Ainsi la métaphore :

The man is a wolf  
sera-t-elle expliquée à partir de la résolution des incompatibilités entre les traits lexicaux de man et ceux de wolf :

(the) man	is	(a) wolf
+ definite		+ count
+ count		+ animate
+ animate		+ mammal
+ mammal		+ canine (- human)
+ human		+ quadrupedal
+ adult		+ tail
+ male		+ hairy
+ linguistic		+ nocturnal
+ bipedal		+ vicious
		+ predatory
		+ avoids man

La métaphore ne retient en effet que certains des traits de wolf :

"The wolf-features which are most important in organizing our view of the man-system seem to be those which while retaining importan-

ce in the wolf-system are nonetheless less directly implicated in the selectional restriction violation" (118)

Je ne m'attarderai pas sur ces listes de traits hétéroclites et me contenterai de signaler qu'une fois de plus, on est retombé dans l'ornière sémique et l'explication de la métaphore par l'anomalie sémantique :

"The presence of a selectional restriction violation is thus a necessary and sufficient condition for the distinguishing of metaphor from non-metaphor" (119)

On se contente ainsi de constater les phénomènes dont on voulait rendre compte : la montagne a accouché d'une souris.

## 5. CONCLUSION

Je ne continuerai pas cette revue des récents écrits sur la métaphore. Il me semble qu'à travers ceux que j'ai cités, il est suffisamment clair qu'aucun progrès n'a été réalisé par rapport aux approches traditionnelles, qui avaient du moins le mérite de ne pas prétendre relever d'une "science" - la linguistique -.

S'il en est ainsi, c'est probablement en grande partie parce que la conception de la figure qui sous-tend toutes ces analyses est substitutive : la métaphore est supposée remplacer un terme propre, une expression littérale. Dès lors, on juge suffisant d'envisager les relations que ces deux éléments entretiennent, hors contexte, sur le modèle de la synonymie ou de l'antonymie.

Les textes que j'ai analysés ne prouvent donc pas qu'il est impossible d'étudier les métaphores linguistiquement, mais bien qu'il faut dépasser cette conception substitutive et exclusivement sémantique.

\*\*\*

\*

## NOTES DU CHAPITRE I

\*

- (1) Sur ces points, cf.
- a) les Actes de la Table-Ronde CNRS : "Procédures d'analyse et méthodes de validation dans l'analyse des données textuelles", Aix-en-Provence, décembre 1974.
- b) Joan MOLINO, Françoise SOUBLIN et Joëlle TAMINE, Communication à la Table-Ronde CNRS-DGRST, "Informatique et Sciences Humaines", Marseille, décembre 1975.
- (2) Les trois autres parties sont la memoria, ou art de se rappeler le discours, qui met en oeuvre toute une série de procédés mnémotechniques, l'actio, ou art de "jouer" le discours, et qui rassemble certains procédés d'acteur, et naturellement l'elocutio.
- (3) Cf. J. JOUVENCY, *Candidatus Rhetoricae*, Paris, J. Barbou, 1714, p. 229.
- (4) Jean MOLINO, op. cit.
- (5) Je respecte l'orthographe de Fontanier.
- (6) Pierre FONTANIER, Les Figures du Discours, Flammarion, 1968 (le texte reprend l'édition de 1827), p. 64.
- (7) FONTANIER, op. cit. p. 65.
- (8) Cf. note 5.
- (9) FONTANIER, op. cit. p. 404.
- (10) Ibid. p. 412.
- (11) Ibid. p. 66.

- (12) FONTANIER, op. cit. p. 284. Il souligne le dernier vers.
- (13) Ibid. p. 379.
- (14) Ibid. p. 66.
- (15) Ibid.
- (16) Cf. note 5.
- (17) DUMARSAIS, FONTANIER, Traité des Tropes, Slatkine Reprints, Genève 1967, qui reprend l'édition de 1729, T. I, pp. 26/27.
- (18) FONTANIER, op. cit. p. 87.
- (19) De la partie - du tout - de la matière - du nombre - du genre - de l'espèce - la synecdoque d'abstraction - la synecdoque d'individu ou antonomase.
- (20) Cité par FONTANIER, op. cit. p. 88.
- (21) Ibid. p. 79. Fontanier distingue les métonymies de la Cause pour l'effet - de l'instrument pour la Cause active ou morale - de l'effet pour la Cause - du contenant pour le contenu - du lieu de la chose pour la chose même - du signe pour la chose signifiée - du physique pour le moral - du maître ou patron de la chose pour la chose même - de la chose pour le maître ou pour le patron.
- (22) En contrepartie, il est très difficile d'en traiter sans un détour par le référent. C'est ce qui explique tous les écrits qui prétendent montrer l'inexistence de telle ou telle figure, ainsi le récent article de N. RUWET, "Synecdoques et métonymies" in Poétique 23.
- Ruwet conteste que voile dans je vois une voile soit une synecdoque pour vaisseau, car il se peut que l'on ne voie que la voile et non le vaisseau tout entier. Inutile de dire que de telles constatations n'ont rien à voir avec la linguistique.

- (23) Sur cette valorisation, voir l'article de Gérard GENETTE sur "La Rhétorique rostreinte" in Communications, 16.
- (24) Poétique 1457 b.6.9.
- (25) Par rapport d'analogie ou de proportion, Aristote entend que A est à B ce que C est à D, si bien que D pourra remplacer B, et inversement. Ainsi on pourra avoir le vaisseau se tient immobile pour le vaisseau est à l'ancre, ou l'homme est à l'ancre, pour l'homme se tient immobile, car entre un vaisseau et le fait d'être à l'ancre, il y a la même relation qu'entre un homme et le fait de se tenir immobile.
- |                   |   |                       |
|-------------------|---|-----------------------|
| A) vaisseau       | = | (C) homme             |
| B) être à l'ancre |   | (D) se tenir immobile |
- (26) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit. T. I, p. 155.
- (27) Ibid. pp. 155/156.
- (28) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit. T. II, p. 163.
- (29) Dorothy MACK, "Metaphoring as speech act : some happiness conditions for implicit similes and simile metaphors" in Poetics, august 1975, pp. 221-256.
- (30) Ibid. p. 233.
- (31) Robert J. MATTHEWS, "Concerning a "Linguistic Theory of Metaphor"" in Foundations of Language, vol. 7, n° 3, August 1971.
- (32) Cf. Hedwig KONRAD, Etude sur la métaphore, Paris, Lavergne 1939.
- (33) Cf. Max BLACK, Models and Metaphors, Cornell University Press, Ithaca, New York 1962.
- (34) Paul RICOEUR, La métaphore vive, "L'ordre philosophique", Le Seuil, Paris 1975, p. 109.

- (35) FONTANIER, op. cit. p. 86.
- (36) Ibid. p. 93.
- (37) J. TAMINE, Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just, doctorat de 3e Cycle, juin 1972, inédit.
- (38) On imagine aisément combien la difficulté est accrue dans la poésie moderne qui joue sur le rapprochement de réalités très éloignées.
- (39) Définition forgée à partir du Vocabulaire français de WAILLY, 1818.
- (40) Attribut est ici employé au sens philosophique, par opposition à substance, et non dans un sens strictement grammatical.
- (41) FONTANIER, op. cit. p. 99.
- (42) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit. T. I, pp. 81/82.
- (43) Ibid. p. 104.
- (44) Ibid. p. 76.
- (45) N. RUWET, "Synecdoques et métonymies", op. cit.
- (46) I.A. RICHARDS, The philosophy of Rhetoric, New York 1965, 1ère édition, 1936.
- (47) Sur ces difficultés, cf. J.J.A. MOOIJ, "Tenor, vehicle and reference" in Poetics 4, August 1975, pp. 257-272.
- (48) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit. T. I, p. 157.
- (49) "La liaison qu'il y a entre les idées accessoires, je veux dire entre les idées qui ont rapport les unes aux autres, est la source et le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots" DUMARSAIS, op. cit. T. I, p. 30.

Sur la distinction entre idées principales et idées accessoires, i.e. les "idées que l'esprit ajoute à celles qui sont précisément signifiées par les mots", cf. La Logique de Port-Royal, chapitre XV.

- (50) Christine BROOKE-ROSE, A grammar of metaphor, London, Secker and Warburg, 1958.
- (51) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit., T. I, p. 32.
- (52) FONTANIER, op. cit., p. 167.
- (53) Ibid., p. 170.
- (54) Ibid., p. 171.
- (55) Ibid., p. 173.
- (56) Barbara LEONARD, "Metaphor and Infant Cognition", in Poetics, vol. 4, August 1975, pp. 273-287.
- (57) Paul RICŒUR, op. cit., p. 270.
- (58) Cette attitude est déjà représentée au début du siècle par Gaston ESNVAULT, L'imagination populaire, métaphores occidentales, PUF, Paris, 1925.
- (59) J. DUBOIS, F. EDELIN, J.M. KLINKENBERG, P. MINGUET, F. PIRE, H. TRINON, Rhétorique Générale, Larousse, Paris 1970.
- (60) On pourra aussi consulter G.N. LEECH, "Linguistics and the figures of Rhetoric", in Essays on style and language, Roger Fowler ed., New-York, Humanities, 1966.
- (61) Derek BICKERTON, "Prolegomena to a linguistic theory of metaphor", Foundations of Language, February 1969, vol. V, n° 1.

- (62) Robert J. MATTHEWS, "Concerning a "linguistic theory" of metaphor", in Foundations of Language, vol. 7, n° 3, August 1971.
- (63) Rhétorique Générale (RG) p. 25.
- (64) RG p. 17.
- (65) RG p. 20.
- (66) RG p. 35.
- (67) RG p. 35.
- (68) RG p. 38.
- (69) RG p. 50.
- (70) RG p. 68.
- (71) C'est nous qui soulignons.
- (72) RG p. 69.
- (73) RG p. 38.
- (74) J.M. KLINKENBERG, "Le concept d'isotopie en sémantique et en sémiotique littéraire", in Le F.M., T. XLI, 1973, pp. 285-290.
- (75) RG p. 48.
- (76) RG p. 37.
- (77) RG p. 37.
- (78) RG p. 21.
- (79) RG p. 105.

- (80) RG p. 37.
- (81) RG p. 50.
- (82) RG p. 57.
- (83) RG p. 49.
- (84) RG p. 49.
- (85) RG p. 71.
- (86) T. TODOROV, "Problèmes actuels de la recherche rhétorique", in Le F.M. avril 1975, p. 195.
- (87) RG p. 31.
- (88) Josette REY-DEBOVE, Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains, Mouton, La Haye-Paris 1971, p. 216.
- (89) RG p. 26.
- (90) RG p. 19.
- (91) RG p. 97.
- (92) J. REY-DEBOVE, op. cit. p. 232.
- (93) Ibid. p. 314.
- (94) Max BLACK, op. cit.
- (95) I.A. RICHARDS, op. cit.
- (96) Richard E. YOUNG, Alton L. BECKER, Kenneth L. PIKE, Rhetoric : Discovery and Change, Harcourt, Brace and World, INC., New York 1970.

- BEARDSLEY, Monroe C., "Metaphor", Encyclopaedia of Philosophy, Paul Edwards, New York, Mac Millan, vol. 5, 1967, pp. 284-289; "The Metaphorical Twist", Philosophy and Phenomenological Research, 22, mars 1962, pp. 293-307.
- GOODMAN, Nelson, Languages of Art, an Approach to a Theory of Symbols, Indianapolis, The Bobbs Merrill Co., 1968.
- HESSE, Mary B., The explanatory function of metaphor in Logic, Methodology and Philosophy of Science, édité par Bar. Hillel, Amsterdam, North-Holland, 1965.
- (97) Warren A. SHIBBLES, Metaphor : an annotated bibliography and history, The Language Press, Whitewater, Wisconsin.
- Une bibliographie rapide est donnée par l'article "Metaphor" de l'Encyclopaedia of Poetry and Poetics, Alex Preminger ed., Princeton University Press, 1965.
- (98) Cf. note 61.
- (99) Cf. note 62.
- (100) Juan-Luis TATO G. ESPADA, Semántica de la metáfora, Instituto de estudios alicantinos, Diputación provincial de Alicante, 1975.
- (101) BICKERTON, op. cit., p. 34.
- (102) Ibid., p. 40.
- (103) Ibid., pp. 36/37.
- (104) Ibid., p. 37.
- (105) Ibid., p. 38.
- (106) Ibid., p. 39.
- (107) Ibid., p. 39.

- (108) BICKERTON, *op. cit.*, p. 42.
- (109) *Ibid.*, p. 44.
- (110) *Ibid.*, p. 47.
- (111) R.J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 415.
- (112) *Ibid.*, p. 415.
- (113) *Ibid.*, p. 413.
- (114) *Ibid.*, p. 418.
- (115) *Ibid.*, p. 418.
- (116) Citation de CHOMSKY, Aspects of the theory of syntax, MIT Press, Cambridge, Massachussets, p. 149.
- (117) R.J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 419.
- (118) *Ibid.*, p. 421.
- (119) *Ibid.*, p. 424.

## Chapitre II

### L' ECLATEMENT SEMANTIQUE

#### DE LA METAPHORE

=====

\*\*\* Avant d'essayer de proposer une nouvelle caractérisation linguistique des métaphores, il n'est pas sans intérêt de s'interroger sur les raisons de l'échec des études précédentes et de la stagnation de la sémantique de la métaphore. Ce sera l'objet de ce chapitre.

#### 1. LES CARACTERISTIQUES COMMUNES DES DEFINITIONS LINGUISTIQUES DE LA METAPHORE

---

##### 1.1

La plus frappante - et dont les autres ne sont peut-être que des conséquences - est que les auteurs des théories de la métaphore les bâtissent sur des exemples rarissimes, quelquefois même uniques. On le pardonne à des philosophes : chez Ricoeur, sur cinq cents pages de texte, on ne relève aucun exemple de métaphore analysé de près, si même l'ouvrage présente un seul exemple, chez Max Black, la seule métaphore véritablement prise en considération est la fameuse

"L'homme est un loup pour l'homme"

mais on ne peut excuser cette négligence envers les faits de la part de

linguistes. R.J. Matthews, en dehors de cette même métaphore, réduite chez lui à :

"L'homme est un loup"

en cite deux, et elles sont bâties sur le même modèle, puisque ce sont toutes deux des métaphores verbales :

"The volcano burped"

"Macbeth murders sleep"

A peine plus nombreux sont les exemples proposés par Bickerton. Encore sont-ils presque tous du type de iron discipline. Barbara Leondar s'appuie sur un exemple.

On pourrait allonger ad libitum cette liste de théoriciens qui bâtissent des cathédrales sur la pointe d'une aiguille (1).

Or, des pratiques aussi réductrices ont des conséquences extrêmement graves dont la principale est qu'elles conduisent à ignorer, ou à mépriser la syntaxe de la métaphore.

## 1.2

Ce faisant, on est ainsi conduit à ignorer la diversité des formes de la métaphore - métaphores verbales, adjectivales, adverbiales, nominales -, ou du moins à en minimiser l'importance tenue pour négligeable en face de la prétendue unité sémantique de la figure. De là à supposer que la métaphore ne possède pas de syntaxe particulière, il n'y a qu'un pas, que tous franchissent sans remords. C'est l'opinion d'auteurs d'horizons aussi différents qu'A. Henry :

"En ce qui concerne l'aspect proprement grammatical de l'expression, il n'y a rien de personnel à la métaphore, alors que la comparaison dispose de moyens propres" (2)

ou que Leech :

"No linguistic warranty can be found for metaphor : instead the compensatory connexion is to be sought outside language, in some kind of psychological, emotional or perceptual relation between the literal and figurative meaning of the item's concerned" (3)

Sur ce point également, les écrits les plus récents ne font preuve d'aucune originalité puisque c'est aussi l'opinion qui prévaut dans le numéro de Poetics consacré à la métaphore. On la trouve sous la plume de Barbara Leondar :

"The attributes of metaphor noted herein - its instability, its semantic absurdity, and its entrenchment in context - by no means exhaust its significant features. They are, however, the attributes most relevant to the problem in hand. Although a full description of the syntactic and logical structure of metaphor would surely prove enlightening, its mission need not be fatal" (4)

ou de Franz Guenther :

"I think it is easy enough to see why metaphor cannot be adequately distinguished (and even less explained) on a syntactic level. This is not to say that there is no way to characterize any metaphorical expression by syntactic means, e.g. deviant or semi-grammatical sentences; this would simply not relate to their "metaphoricity" just as the deviance of non metaphorical sentence does not affect their literality" (5)

Toutes ces affirmations péremptoires reposent sur l'absence d'études syntaxiques en ce domaine, qui ne se bornent pas aux violations

des contraintes de sélection. Seule, la Grammar of metaphor, de Ch. Brook-Rose, sur laquelle je reviendrai, est une tentative en ce sens. Mais elle n'est malheureusement jamais citée. On y voit pourtant, sur une masse d'exemples, qu'il existe au moins deux grands types de fonctionnements métaphoriques irréductibles : les métaphores verbales et les métaphores nominales.

## 1.3

Ces différences syntaxiques, si par hasard elles sont reconnues, n'en sont pas moins tenues pour négligeables : la syntaxe de la métaphore, transparente, doit s'effacer devant le sens. Certaines études en effet présentent un éventail assez complet des formes métaphoriques. Tel est le cas de celle de G. Genette sur la Rhétorique restreinte (6) qui, dans une terminologie particulière puisqu'il réduit la métaphore aux *in absentia* qu'il appelle "assimilation(s) non motivée(s) sans comparé" (7), propose une gamme de six formes :

comparaison motivée :	mon amour brûle comme une flamme
comparaison non motivée :	mon amour ressemble à une flamme
assimilation motivée :	mon amour (est) une flamme ardente
assimilation non motivée :	mon amour (est) une flamme
assimilation motivée sans comparé :	mon ardente flamme
assimilation non motivée sans comparé (métaphore) :	ma flamme

De même, le Groupe  $\mu$  dans sa Rhétorique Générale reconnaît qu'entre la comparaison canonique introduite par "comme" et la métaphore *in absentia* qui représente la substitution pure et simple, "les auteurs ont employé un large éventail de structures grammaticales intermédiaires, destinées généralement à atténuer le caractère rationnel du comme" (8). Sont citées, en propres termes, les formes suivantes :

comme et ses dérivés :

"Au loin le bois semble  
Un géant qui dort"

(Chanson populaire)

appariement :

"Voie lactée, ô soeur lumineuse,  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses

(APOLLINAIRE)

"est" d'équivalence :

"Si l'âme est un oiseau, le corps est l'oiseleur"

(G. NOUVEAU)

apposition :

"Bouquet de roses, sa bouche"

(E. SIGNORET)

substantif et verbe :

"Le coeur me piaffe de génie"

(J. LAFORGUE)

génitif et attribution :

"Le voilier d'un beau jour largue ses voiles blanches"

(R. VIVIER)

"Le revolver à cheveux blancs"

(T. TZARA)

Mais si ces formes sont enregistrées, ce n'est jamais pour reconnaître la spécificité syntaxique de chacune d'elles qui est tenue pour secondaire par rapport à la communauté de sens qui leur est attribuée. Le Groupe de Liège peut ainsi écrire :

"A parler strictement, selon les anciens, la métaphore véritable est in absentia. Une telle présentation exige soit un trux de redondance élevé dans le segment qui contient la figure, soit une large intersection sémique entre le degré zéro et le terme figuré ... C'est pourquoi les poètes ont eu peu à peu recours à la métaphore in praesentia, qui rend possibles des rapprochements beaucoup plus insolites :

"Stères des maisons qui branlent, et les flaques des vitres qui croquent" (M. DEGUY)

Au "comme" près, nous sommes en présence de comparaisons. Mais des degrés intermédiaires sont possibles où le degré zéro est présent dans le voisinage immédiat ... La présentation des métaphores in praesentia revêt toujours une forme grammaticale introduisant les relations de comparaison, d'équivalence, de similitude, d'identité ou des relations dérivées. A la limite, la marque d'identité la plus péremptoire est la substitution pure et simple et nous avons les métaphores in absentia" (9)

Il n'y a donc pas dans cette optique de différence de nature entre ces diverses formes de comparaisons ou de métaphores : il ne s'agit que de "degrés" dans l'affirmation de "l'identité".

G. Genette se donnait la partie encore plus belle puisque ses exemples sont entièrement fabriqués sur une seule comparaison, qui, sous la forme la plus développée, est la suivante :

"Mon amour brûle comme une flamme"

Tout se passe comme si les autres formes en étaient dérivées "par une série d'ellipses", pour reprendre le terme même de Genette (10). Le choix de l'une d'entre elles semble n'être soumis à d'autres contraintes que le désir d'insister plus ou moins sur la motivation de la comparaison. Moyennant donc cette différence d'accent, elles sont données pour concurrentes.

Je citerai un dernier exemple, particulièrement clair, de cette attitude : le récent article d'Irène Tamba, "Système de l'identification métaphorique dans les constructions appositives" (11). L'auteur y compare l'apposition :

X, vrai fléau

à la forme à verbe être où le rapport d'identité entre sujet et attribut est net :

"J'étais un vrai fléau"

(CELINE)

dans les termes suivants :

"Dans le cas d'une apposition, s'agit-il également d'un rapport d'identité ? Deux faits nous incitent à le croire : d'une part la présence de vrai devant le substantif qui "dit" quelque chose de l'appositif-support, et d'autre part la possibilité de transformer une apposition en groupe attributif sans dénaturer la relation qui unit les deux appositifs. Si affirmer : "ce fond de l'Adriatique est une vraie nasse" consiste à poser en la proposant l'identité entre "le fond de l'Adriatique" et une "nasse", le fait d'énoncer : "une vraie nasse, ce fond de l'Adria-

tique", ne revient-il pas à supposer cette même identité, ou plus exactement à la présupposer au dire ?" (12)

## 1.4

Or ce sont là des assimilations indues, sur la base de reconstructions que rien n'autorise, ni les textes, ni la syntaxe, ni même la sémantique.

## 1.4.1

Si l'on peut évidemment paraphraser hors texte :

une vraie nasse, ce fond de l'Adriatique

par une phrase à verbe être :

ce fond de l'Adriatique est | une vraie nasse  
vraiment une nasse

ceci est en contradiction avec le fonctionnement même des textes où ce type d'équivalences ne se rencontre pas, car les auteurs n'utilisent pas indifféremment, ce que laisseraient penser les analyses précédentes, les diverses formes de la métaphore. C'est ainsi que chez Robespierre et Saint-Just, les métaphores nominales à verbe être sont de loin les plus nombreuses, l'apposition et la préposition de étant rarissimes. Ceci s'explique par la situation de parole : les discours de ces deux orateurs sont peut-être plus didactiques que polémiques. On y trouve en effet un balancement constant entre des paragraphes où règnent les performatifs destinés à mouvoir le peuple et des paragraphes qui n'offrent que des présents d'éternité supposés faire connaître la "nature des choses". L'identification par

être qui seul présente ce ton d'autorité que réclame un discours qui se meut sur le plan de la raison et de la vérité éternelle est tout naturellement privilégié (13).

A l'inverse, le verbe être est absent d'une oeuvre, comme La Vie Immédiate, d'Eluard, sauf en fin de texte. En dehors de ces rarissimes exemples, les seules formes de métaphores qu'on y rencontre sont les suivantes :

Nom Adjectif : candeur magnétique  
GN nom de GN : les porteurs de la décision  
apposition : "Le grand soleil interminable,  
Crève-cœur des saisons"

métaphores verbales où la relation métaphorique s'établit aussi bien entre le sujet et le groupe verbal :  
la foudre / montre ses seins

qu'entre le sujet et le verbe d'une part, et le complément d'autre part :  
cette main qui défait / les orages

et qu'entre les trois termes :

"L'écume de mer / prescrit / les courants d'air" (14)

C'est que les poètes surréalistes refusent les métaphores trop facilement explicables pour jouer sur un choc entre réalités contraires. Le verbe être, beaucoup trop explicite, est donc abandonné.

La répartition des formes de la métaphore dans les textes semble donc moins résulter du libre choix de l'écrivain que de l'époque et du type de discours. Dans ces conditions, est-il vraiment licite de parler d'équivalence entre elles ?

## 1.4.2

Faisant fi des oeuvres dont ils extraient bien légèrement les exemples, les théoriciens de la métaphore font également table rase des contraintes et des propriétés propres à chaque tour. Je n'en donnerai qu'une brève illustration, que les chapitres suivants développeront :

1.4.2.1 L'apposition et le verbe être :

Réduire l'apposition à un groupe attributif à verbe être, c'est ignorer tout le jeu sur les déterminants et l'ordre des éléments qu'autorise la première et non le second. En face d'une forme unique à verbe être

L'homme est un roseau pensant

(le et ce n'apparaissent que si l'attribut présente une détermination supplémentaire :

L'homme est le roseau pensant qui ...  
de ...)

l'apposition présente une gamme plus complexe selon les déterminants, un, ce, le et le déterminant zéro ( $\emptyset$ ) étant en concurrence dans un même contexte :

L'homme		$\emptyset$	
		ce	roseau pensant
		un	
		le	

et selon la place du groupe apposé, qui, du moins s'il est apposé au sujet du verbe de la proposition, peut se trouver en tête, à l'intérieur et non en milieu de phrase :

	Roseau pensant, l'homme est supérieur au reste de la nature.
	L'homme, ce roseau pensant, est supérieur au reste de la nature.
	L'homme est supérieur au reste de la nature, ce roseau pensant.

1.4.2.2 Les métaphores en de :

A suivre par exemple la Rhétorique Générale, on pourrait penser qu'à toute métaphore à verbe être peut correspondre une métaphore en de où la préposition exprime l'identité. Or, s'il est vrai qu'à :

l'amour est une flamme

- je continue la gamme commencée par G. Genette - peut correspondre :

la flamme de l'amour

à :

mon fils est un feu follet

ne peut correspondre :

\* le feu follet de mon fils

La contrainte qui se manifeste ici, sur laquelle je reviendrai en détail, pour interdire la configuration en de est l'opposition entre [+ animé] et [- animé]. On ne la trouve nulle part signalée, faute d'un examen de détail.

## 1.4.3

Les contraintes syntaxiques ne sont pas seules en jeu pour interdire le passage d'une forme métaphorique à une autre. Elles peuvent être également culturelles. Si Genette avait pris comme forme de départ :

ma haine brûle comme une flamme

et non la comparaison éculée

mon amour brûle comme une flamme

il n'aurait pas pu en dériver ma flamme, car cette métaphore in absentia est toujours culturellement interprétée comme mon amour. De même lumières en français désigne-t-il l'intelligence, et son pendant latin lumina, les yeux.

## 1.4.4

Enfin, les différences sémantiques qui séparent ces différentes configurations sont loin de se ramener à une simple pondération de l'équivalence.

Sans entrer dans le détail d'une étude qui sera conduite plus loin, je citerai brièvement le cas de l'apposition.

Lorsque les auteurs des modernes traités de rhétorique mettent sur le même plan la métaphore avec être :

ses joues sont des roses (15)

celle en de :

les roses de ses joues

ou l'apposition :

ses joues, ces roses

ils supposent, sans jamais le dire explicitement, que la relation métaphorique d'équivalence s'établit entre deux noms, l'un qui est pris au sens propre - joues - et l'autre qui est pris au sens figuré - roses -.

Ceci est vrai pour la métaphore à verbe être : celui-ci est en effet en quelque sorte transparent et la relation sémantique qui s'établit entre les deux noms vient simplement doubler leur relation syntaxique. Ce n'est plus vrai de l'apposition, si l'on consent à ne pas l'extraire de son contexte, mais à l'y replacer avant tout examen. Pour peu en effet que l'on étudie dans un contexte suffisamment long une métaphore appositive, il est clair que la principale relation sémantique qu'elle entretient n'est pas avec le nom auquel elle est syntaxiquement liée, mais avec le verbe et souvent même avec le reste de la proposition. C'est ce qui se produit dans cet exemple de Saint-John Perse :

"Chamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cicatrices, que les collines s'acheminent sous les données du ciel agraire - qu'elles cheminent en silence sur les incandescences pâles de la plaine; et s'agenouillent à la fin, dans la fumée des songes, là où les peuples s'abolissent aux poudres mortes de la terre -"

D'une part, en effet, s'acheminer, cheminer et s'agenouiller impliquent un sujet [+ animé] ce qui les met en rapport sémantique direct avec le terme apposé métaphorique chamellos, que d'ailleurs ils justifient. D'autre part, la place de l'apposition dans cette phrase est telle qu'on ne saurait la réduire à n'être qu'une qualification de collines. En tête de phrase, elle est donnée comme une explication du procès. Si donc il y a bien relation syntaxique entre collines et chamellos, elle ne se double plus, comme dans le cas du verbe être, d'une relation sémantique, qui s'établit au contraire entre chamellos et les groupes verbaux. On pourra toujours glosier la métaphore. On explique que les collines sont assimilées à des chamelles en vertu d'une analogie de forme, que "les collines sont (comme) des chamelles". C'est ne pas voir que dans la phrase cette assimilation passe au second plan et s'efface devant le lien qui s'établit de chamellos à s'acheminent.

De même, dans ces vers de Mallarmé :

"Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique,  
Palmes !"

où l'apposition est fortement mise en relief, en fin de phrase et en rejet, ce serait une erreur née de l'ignorance de la syntaxe et de la versification que de la lier seulement, du point de vue sémantique, au groupe nominal auquel elle est apposée.

Il n'y a pas toujours isomorphisme entre la syntaxe et la sémantique, et c'est faute d'une attention fine à la syntaxe de la métaphore que la plupart des rhétoriciens ont ainsi grossièrement caricaturé son sémantisme.

## 2. L'ECLATEMENT SEMANTIQUE DE LA METAPHORE

Presque tous, en effet, ont réduit la complexité des phénomènes métaphoriques à un fonctionnement sémantique unique, quelle que soit la façon dont ils ont conçu ce fonctionnement. J'exposerai rapidement les trois principes auxquels il me semble qu'on peut ramener les explications sémantiques de la métaphore avant d'en étudier la complexité, le foisonnement.

### 2.1 Les différents modèles sémantiques

#### 2.1.1 La conception statique de la métaphore : -----

C'est la conception du Groupe de Liège, sur laquelle je me suis déjà étendue, et c'est aussi celle qui sous-tend la rhétorique classique de Dumarsais à Fontanier : la métaphore est considérée comme fondée sur

une communauté de sèmes, de traits, d'idées accessoires - la terminologie varie selon l'époque et l'auteur - entre les deux signifiés rapprochés. Le Groupe  $\mu$  peut ainsi dire que la métaphore repose sur une intersection sémiologique, la rhétorique traditionnelle sur un rapport de ressemblance : mutatis mutandis, c'est la même conception.

Tantôt, comme dans la rhétorique classique, l'accent est mis sur ce qu'ont en commun les signifiés du terme propre et du terme métaphorique : c'est l'aspect positif de la relation métaphorique, qui apparaît nettement dans ce passage de Fontanier :

"Or, quelles sont les conditions nécessaires de la métaphore ? Il faut qu'elle soit vraie et juste, lumineuse, noble, naturelle et enfin cohérente. Elle sera vraie et juste si la ressemblance qui en est le fondement est juste, réelle, et non équivoque ou supposée. Elle sera lumineuse si, tirée d'objets connus, et aisés à saisir, elle frappe à l'instant l'esprit par la justesse et la vérité des rapports. Elle sera noble, si elle n'est point tirée d'objets bas, dégoûtants ... Elle sera naturelle, si elle ne porte point sur une ressemblance trop éloignée, sur une ressemblance au-delà de la portée ordinaire de la pensée; si, dans sa plus grande hardiesse, elle ne sent point l'affectation, la recherche, et paraît s'être présentée comme d'elle-même à la passion, ou lui être échappée dans le besoin de s'exhaler au-dehors. Enfin, elle sera cohérente, si elle est parfaitement d'accord avec elle-même; si les termes en sont bien assortis, bien liés entre eux, et ne semblent pas s'exclure mutuellement" (16)

Derrière les considérations d'esthétique, on lit aisément que la métaphore réalise sa perfection lorsqu'elle révèle, éclaire cette ressemblance préexistante entre des objets.

Tantôt au contraire l'accent est mis sur l'aspect négatif de la métaphore qui avant tout doit "occulter" certains traits pour mettre en lu-

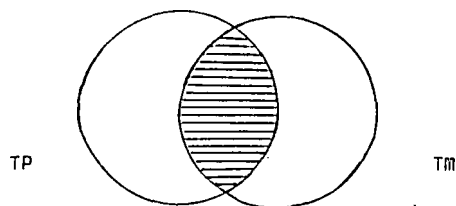
mière ceux qui sont communs aux deux termes. C'était le cas dans l'article de Matthews déjà examiné, où la métaphore

"man is a wolf"

était commentée en ces termes :

"With regard to our example, the features [+ hairy], [+ tail], [+ quadrupedal] etc. which are most closely connected with the selectional restriction violation [+ human] / [- human] seem less important in understanding the metaphor than wolf-system features which are not closely involved in the violation, e.g. [+ vicious], [+ predatory], [+ nocturnal]" (17)

Ces différences d'accent sont minimes et autorisent à poser un schéma unique que l'on peut représenter ainsi, si l'on désigne par TP le terme propre et TM le terme métaphorique :



Antérieurement à la métaphore, existe une communauté de traits entre les deux signifiés des termes propre et métaphorique, et donc un recoupement partiel. C'est sur cette communauté que se fonde la métaphore.

### 2.1.2 La conception dynamique de la métaphore :

Légalement différente est la conception de la métaphore comme interaction. Elle est évidemment illustrée par Max Black, pour qui la figure

est un échange, une interaction entre les traits sémantiques du terme propre et ceux du terme métaphorique : dans cette perspective, la métaphore n'enregistre plus une ressemblance entre signifiés, mais organise une nouvelle vision des choses :

"If to call a man a wolf is to put him in a special light, we must not forget that the metaphor makes the wolf seem more human than he otherwise would" (18)

Ainsi la métaphore "selects, emphasizes, suppresses and organizes features" (19).

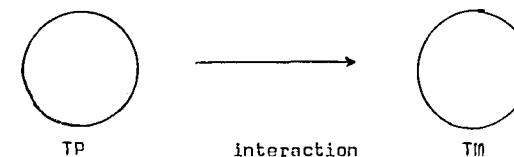
On trouverait la même vue chez Ricoeur, avec la théorie déjà citée du "voir comme", chez les surréalistes, avec la volonté du rapprochement des contraires d'où doit jaillir une nouvelle réalité "un autre monde donné ou donnable où, par exemple, une hache peut être prise pour un coucher de soleil" (20).

Qu'est-ce à dire, sinon qu'en définitive, la ressemblance n'est pas au départ, mais à l'arrivée de la métaphore. C'est ce qu'affirme en toutes lettres Max Black :

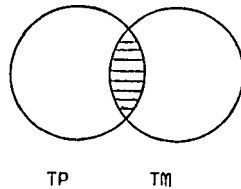
"It would be more illuminating in some ... cases to say that the metaphor creates the similarity than to say that it formulates some similarity antecedently existing" (21)

Si bien que de cette conception on peut tirer les schémas suivants :

a) au départ TP et TM sont disjoints



b) à l'arrivée, grâce à la métaphore, ils sont en intersection :



Conception statique et conception dynamique sont donc moins opposées qu'on ne pourrait le penser : elles ont de toutes façons en commun de supposer que la relation métaphorique implique deux termes seulement. En cela elles se différencient de l'explication par la proportion.

### 2.1.3 L'explication par la proportion :

C'est la troisième des grandes conceptions de la métaphore, que l'on retrouve, sous ce nom ou sous celui d'analogie, d'Aristote à nos jours (chez Albert Henry, par exemple).

On sait en effet qu'Aristote, dans la Poétique <sup>(22)</sup> distingue quatre sortes de métaphores :

- du genre à l'espèce,
- de l'espèce au genre,
- de l'espèce à l'espèce,
- par analogie ou proportion.

Les deux premières ont été appelées ultérieurement synecdoques et seules les deux dernières ont retenu le nom de métaphores. En fait, on peut considérer - comme Aristote lui-même dans la Rhétorique <sup>(23)</sup> - que l'analogie peut s'appliquer aux quatre espèces. Je n'entrerai pas dans le détail et me bornerai à préciser ce qu'on entend par proportion.

Selon ce rapport, si A est à B ce que C est à D, alors on pourra employer métaphoriquement B pour D ou D pour B, et A pour C ou C pour A. Ainsi, puisque la vieillesse est à la vie ce que le soir est au jour, on pourra appeler le soir la vieillesse du jour, et la vieillesse le soir de la vie.

Cette conception suppose donc que la métaphore met en jeu non seulement deux, mais quatre termes :  $\frac{A}{B} = \frac{C}{D}$ . Ceci suffit donc à montrer qu'analogie et ressemblance ne sont pas la même chose.

### 2.1.4

On a coutume de renvoyer dos à dos ces différentes conceptions et d'inviter à choisir entre elles. Il est bien certain que si l'on est convaincu que toutes les métaphores ne sont susceptibles que d'un seul et unique traitement, les deux premières conceptions d'une part et la troisième d'autre part sont incompatibles. Tout le problème revient donc à savoir si oui ou non les métaphores ne relèvent que d'un traitement. Je tenterai de répondre à cette question en examinant successivement la notion de terme propre et la classe syntaxique du terme métaphorique.

## 2.2 Les difficultés d'un modèle unique

### 2.2.1 Les différents termes impliqués dans une métaphore

J'ai jusqu'ici repris sans discussion la terminologie traditionnelle, en particulier en ce qui concerne l'emploi de "propre". Or sous ce terme unique se cachent des réalités et des usages très différents que je voudrais mettre en lumière. Je ne m'interrogerai pas ici sur leur bien-fondé et ne reprendrai pas à mon compte les notions que je serai forcée d'utiliser. Le seul point qui m'intéresse est de tester la cohérence interne des modèles traditionnels.

## 2.2.1.1

L'adjectif "propre" s'applique dans la rhétorique classique au sens premier, à la "signification primitive" du terme métaphorique. Ainsi, lorsque Dumarsais commente :

"Le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité"

c'est de cette façon qu'il l'emploie :

"En cette phrase, couleurs n'a plus sa signification propre ou primitive : ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs ou rouges ou jaunes etc. : il signifie les dehors, les apparences, et cela par comparaison entre le sens propre de couleurs et les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité" (24)

La signification "propre" du terme métaphorique est parfois la seule qui soit claire, comme dans la poésie surréaliste :

"Étends des linges transparents dans la clairière de tes yeux"

(ELUARD)

où l'interprétation à donner à la métaphore est énigmatique.

## 2.2.1.2

Propre est souvent joint à mot ou terme. Mot propre ou terme propre peuvent alors renvoyer à deux notions complètement différentes.

Terme (mot) propre peut recouvrir, lorsqu'elle existe, l'expression littérale à laquelle s'est substituée la métaphore (25) : soit amour dans l'exemple suivant :

il lui a déclaré		sa flamme
		son amour

Mais il peut aussi désigner le terme non métaphorique associé en contexte au terme métaphorique, soit jeune fille dans la métaphore suivante :

cette jeune fille est une fleur

Dans la rhétorique classique qui est au moins autant préoccupée du passage du sens primitif au sens métaphorique que de la relation entre le terme métaphorique et le terme non métaphorique, terme propre ne présente pas cette ambiguïté : c'est l'expression littérale, le "degré zéro" de la figure. Cependant, la nécessité d'un troisième terme se fait sentir chez Fontanier. Pour tous les tropes autres que la métaphore, il ne donne en général qu'une explication par la substitution, ainsi pour la métonymie :

"Nous disons d'après (les Anciens) Neptune pour la mer"

"On dit un Homère, un Virgile, un Racine, un La Fontaine, pour les ouvrages de ces auteurs" (26)

et pour la synecdoque :

"L'or, pour le vase d'or"

"Le Français, pour les Français" (27)

La métaphore, elle, a droit à un traitement particulier, puisque Fontanier, en plus d'une explication sur le modèle de celle des autres tropes :

"Parler, répondre sèchement, pour parler, répondre d'une manière froide et peu agréable; se tromper lourdement, pour se tromper d'une manière grossière" (28)

en propose un classement établi suivant les domaines où elle s'applique -

"Métaphore d'une chose inanimée à une chose inanimée, métaphore d'une chose inanimée à une chose animée, métaphore d'une chose animée à une chose inanimée, métaphore d'une chose animée à une chose animée" (29)

- or, comme le montrent ses exemples, ce classement implique la mise en relation du terme métaphorique et du terme auquel il est appliqué dans le contexte.

Ainsi :

"Son crime est son premier bourreau" (30)

illustre-t-il "La métaphore d'une chose animée à une chose inanimée",

"Ce ministre est la colonne de l'Etat" (31)

celle "d'une chose inanimée à une chose animée".

Mais c'est essentiellement dans les écrits contemporains que terme propre prête à confusion et ce, même chez quelqu'un d'aussi attentif au détail de la métaphore que Ch. Brooke-Rose. Ainsi, dans le chapitre sur les métaphores par substitution (simple remplacement) il est affirmé que le terme propre (proper term) correspondant chez Chaucer à fire est love, à the hostel of my heart est body, alors que ni love ni body ne figurent dans le contexte. Il s'agit là de reconstructions sur la base de seules intuitions sémantiques, love et body étant en relation paradigmatique avec respectivement fire et the hostel of my heart.

Au contraire, dans les chapitres sur la copule (copula), les formules "de reprise" (pointing formulae) et les métaphores génitives (genitive link), terme propre prend un tout autre sens :

"The next ... chapters (... copula, genitive link) deal with different ways of equating a noun metaphor with its stated proper terms" (32)

Il est question ici d'un terme propre exprimé - stated - explicitement relié par la syntaxe au terme métaphorique, et non plus reconstruit hypothétiquement. Les exemples proposés par Ch. Brooke-Rose sont tous bâtis sur le modèle de ce vers de John Donne :

"She is no woman, but a senseless stone"

où le terme propre est she, associé syntagmatiquement et non plus paradigmatiquement au terme métaphorique, senseless stone. Or, à s'en tenir aux

définitions qu'elle donnait pour les métaphores par substitution, le terme propre ne devrait pas être she, mais senseless human being reconstruit derrière senseless stone. Trois termes, et non pas seulement deux, sont donc impliqués dans la figure :

- stone : le terme métaphorique;
- senseless human being, le terme reconstruit, qui est relié sémantiquement et paradigmatiquement à senseless stone, et qui fonctionne comme degré zéro de la métaphore;
- she, le terme contextuel, auquel s'applique, par l'intermédiaire du verbe être, le terme métaphorique avec lequel il est en relation essentiellement syntaxique.

On peut donc raisonnablement se poser le problème de savoir si la ressemblance mise en avant dans la rhétorique pour expliquer la métaphore joue avec le terme propre absent, ou présent dans le contexte. Chez Dumas, d'après l'exemple de couleurs cité plus haut, il est clair que la métaphore s'appuie sur une communauté de traits entre couleurs et le terme propre absent du contexte, dehors, apparences. Par extension de sens, couleurs perd quelques uns de ses traits spécifiques pour ne garder qu'un contenu proche de celui de dehors. On est ici dans la perspective de l'explication des changements de sens d'un terme, qui annonce la sémantique de Bréal ou d'Ullmann.

Mais lorsque le Groupe  $\mu$  commentant

les roses de ses joues

l'explique par la réduction d'une comparaison

ses joues sont fraîches comme des roses

ses joues sont comme des roses

il ne peut plus être question d'une telle extension de sens, mais d'un simple rapprochement de termes dans le contexte, dont peu importe qu'il soit fondé ou non dans la réalité.

Ainsi pourrions-nous avoir

le citron d'or de l'idéal

(MALLARME)

Une théorie de la métaphore qui la fonde sur une ressemblance entre les signifiés des termes propre et figuré devrait au moins préciser de quel terme propre elle parle.

Pour clarifier cette question, je voudrais proposer pour les termes impliqués dans une métaphore une terminologie plus précise. Ce faisant, je ne me prononcerai pas encore sur l'intérêt de distinctions que l'on est conduit à dégager des différents écrits sur la métaphore.

### 2.2.1.3

Les terminologies existantes ne présentent pas d'étiquettes non ambiguës et adéquates. Les plus fréquemment utilisées : véhicule (véhicule, le terme métaphorique) et teneur (teneur, le contenu de la métaphore) qu'emploie I.A. Richards - et bien d'autres à sa suite - présentent le double inconvénient de ne pas dissocier la teneur présente dans le contexte de celle qui est située sur l'axe paradigmatique et de renvoyer tantôt aux signes, tantôt à leur contenu ou même à leur référent (33).

Max Black soul utilise une terminologie sans équivoque : foyer (focus) pour la métaphore et cadre (frame) pour son contexte. Mais cadre

s'applique à l'ensemble de la phrase où se situe la métaphore, alors qu'il est indispensable également de désigner le terme directement relié à elle par la syntaxe. D'autre part, Max Black, parce qu'il conteste toute explication de la métaphore par la substitution, ne fait aucune mention du terme propre reconstruit sur l'axe paradigmatique.

Je propose donc une terminologie très neutre, qui ne se réfère pas au contenu de la métaphore :

terme métaphorique : TM

terme propre paradigmatique : TPP

terme propre syntagmatique : TPS

Je reformule donc la question posée plus haut, en ces termes : toute métaphore implique-t-elle TM, TPP et TPS ?

### 2.2.1.4

A l'examen de plusieurs métaphores, il semble bien qu'à cette question il faille répondre négativement et que TM + TPP + TPS ne soit que la possibilité maximale :

#### 2.2.1.4.1

Trois termes sont impliqués.

La métaphore est alors du type :

TPS (est)	<table style="border-collapse: collapse; margin: 0 auto;"> <tr> <td style="padding: 0 5px;">TM</td> </tr> <tr> <td style="padding: 0 5px;">TP</td> </tr> </table>	TM	TP
TM			
TP			

Il pourrait être représenté par le vers de Donne cité plus haut ou par :

Achille est un lion impétueux  
un être

Achille, ce lion  
cet être impétueux

TM y est peu recherché, banal, de sorte que derrière lui on peut reconstruire TPP.

Dans cette classe de métaphores, ne se rencontrent que des figures nominales. C'est une très importante limitation syntaxique, sur laquelle je reviendrai.

#### 2.2.1.4.2

##### Deux termes sont impliqués.

Deux possibilités se présentent, selon que TPS ou TPP accompagne seul TM :

- TPS est seul présent.

La métaphore est du type

TPS (est) TM :

"L'homme seul est un escalier" (ARAGON)

"Le poète solitaire, grande brouette des marécages"

(CHAR)

Le terme métaphorique est si recherché qu'il fait énigme et qu'aucun degré zéro, aucun terme paradigmatique ne peut être proposé. On ne rencontre là encore que des métaphores nominales.

- TPP est seul impliqué.

La métaphore est du type

X	TM
	TPP

où X représente le contexte qui n'intervient pas directement dans la métaphore.

Ici, c'est donc TPS qui n'apparaît pas, comme dans les exemples suivants :

ma flamme (ne s'éteindra qu'avec moi)
mon amour

"on	tarira le commerce"	(SAINT-JUST)
	épuisera	

C'est ce qui se produit pour certaines métaphores nominales, celles que la tradition appelle in absentia, et pour toutes les métaphores verbales (adjectivales, adverbiales) par suite d'une limitation syntaxique que je commenterai dans un chapitre ultérieur.

#### 2.2.1.4.3

##### Un seul terme est impliqué : TM

Par suite de ces limitations syntaxiques, ou du choix de l'auteur, TM peut n'être relié directement à aucun terme du contexte de la même catégorie syntaxique - car bien sûr la liaison de nom à verbe est toujours possible, mais je ne l'envisage pas ici -. TM peut également, et c'est très fréquent en poésie moderne, être opaque, faire énigme si bien qu'il ne s'oppose à aucun terme paradigmatique facile à reconstruire :

"Ancien acteur qui joue	des pièces d'eau
	? ? ?

(ELUARD)

"... des mets en bon état

Qui	falsifient le cours des catastrophes
	? ? ?

(ELUARD)

On rencontre dans cette catégorie des métaphores nominales comme des métaphores verbales.

On peut regrouper ces résultats dans un tableau :

classe syntactique différents termes impliqués	métaphores nominales	métaphores verbales
TM	+	+
TM, TPS	+	-
TM, TPP	+	+
TM, TPP, TPS	+	-

On y lit clairement que seules les métaphores nominales peuvent impliquer un terme propre syntagmatique, et que les métaphores verbales, dans le plus complexe des cas, ne peuvent impliquer qu'un terme métaphorique et un terme propre paradigmaticque.

Ainsi apparaît à l'intérieur des métaphores une diversité de comportements due à leur appartenance à différentes classes syntaxiques. On peut donc raisonnablement se poser la question de savoir si cette appartenance n'a pas d'autre incidence sur leur fonctionnement. C'est ce que j'examinerai dans les paragraphes suivants. Je m'en tiendrai à des faits de surface, pour rester le plus possible dans le cadre de la rhétorique traditionnelle.

## 2.2.2 Noms et verbes

### 2.2.2.1 Les noms

#### 2.2.2.1.1

Les métaphores nominales consistent donc tantôt dans la mise en relation par la syntaxe d'un nom métaphorique et d'un autre nom du contexte; i.e. le terme propre syntagmatique :

. verbe être : "L'homme est un roseau pensant"

. apposition : "Soleil, cou coupé" (APOLLINAIRE)

. préposition de : "Le troupeau des ponts" (APOLLINAIRE)

tantôt dans la seule "substitution" du nom métaphorique au terme propre paradigmaticque :

Il lui a déclaré sa flammo.

Dans le premier cas, on peut concevoir que le fonctionnement sémantique de la métaphore est une intersection ou interaction sémique. Encore faut-il préciser que ceci est vrai surtout dans le cas de la métaphore à verbe être, puisque dans l'apposition et le cadre en de, il n'est pas évident que les liens sémantiques qui s'établissent jouent essentiellement entre le nom métaphorique et le nom propre syntagmatique, ni que ceux qui unissent les deux noms doivent être conçus comme pour le verbe être sur le modèle d'une assimilation.

Moyennant cette restriction aux métaphores mettant en jeu des noms qui renvoient à des référents le plus souvent sensibles et en tout cas définissables en eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de passer par d'autres

termes avec lesquels ils seraient en relation, s'appliquent très bien les deux premiers modèles. Il suffit de penser à l'analyse par Matthews de :

man is a wolf

où man et wolf sont définis par une liste de traits non relationnels, entre lesquels s'établissent ressemblances et différences. Ainsi s'explique que la plupart des exemples proposés par les tenants de ces deux conceptions soient des métaphores nominales in praesentia :

"l'homme est un loup pour l'homme"

"ses joues sont des roses"

ou des métaphores verbales réduites à des noms :

"le coeur me piaffe de génie"

métaphore verbale, dans la Rhétorique Générale, traitée comme s'il s'agissait de sa paraphrase nominale (34) :

mon coeur est un cheval qui piaffe.

Dans le deuxième cas, celui des in absentia, où le nom métaphorique n'est relié à aucun autre nom dans le contexte, les seuls liens sémantiques qui puissent apparaître s'établiront lorsque la métaphore est limpide, entre le terme métaphorique et le terme propre paradigmatique. Il est clair que le schéma d'interaction n'est plus recevable puisque les relations qui existent entre TM et TPP ne se construisent pas dans l'énoncé, auquel elles préexistent nécessairement.

Ainsi, c'est en vertu d'un code antérieur à l'énonciation - la plupart de ces métaphores sont usées et banales - que je reconstruirai derrière cruches dans la phrase suivante :

Je suis entourée de cruches

le terme propre paradigmatique imbéciles qui sur la base d'un tertium comparationis comme inerte pourra lui être comparé.

Ce type de rapport peut d'ailleurs être présent dans bien des métaphores in praesentia :

mes voisins sont des cruches

et c'est donc par une attention exclusive portée à l'un ou l'autre des aspects de la métaphore que les uns parlent d'interaction :

l'homme est un loup pour l'homme

en ignorant le terme propre paradigmatique, et les autres de la ressemblance :

le mensonge se pare des couleurs de la vérité

comme dans le texte de Dumarsais :

"Couleurs signifie les dehors, les apparences, et cela par comparaison entre le sens propre de couleurs et les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité" (35)

Les deux explications ne s'excluent pas : elles s'appuient sur des types de métaphores différents.

Que dire enfin des métaphores nominales in absentia où aucun terme propre paradigmatique ne se laisse reconstruire :

"Le rappel des paroles claires

Trace en tremblant des frondaisons"

(ELUARD)

sinon qu'elles ne peuvent être décrites qu'en termes d'impertinence, d'anomalie sémantique, de violation des contraintes de sélection ...

## 2.2.2.1.2

Or, la répartition de ces différents types de métaphores n'est pas sans dépendre du type de discours où elles sont insérées.

Ainsi, pour reprendre des exemples que j'ai déjà cités, dans les discours de Robespierre et Saint-Just, ce sont les métaphores où l'on peut reconstruire un terme propre paradigmatique qui sont les plus fréquentes, comme aussi dans la poésie classique. Il n'est donc pas étonnant que dans la rhétorique classique l'explication de la métaphore se fonde sur la ressemblance. Au contraire, dans la poésie moderne, ce sont les métaphores-énigmes qui sont les plus nombreuses. Lui empruntant de préférence leurs exemples, des théoriciens comme J. Cohen ou Todorov mettront en évidence les faits d'anomalie sémantique.

Les modèles uniques de la métaphore qu'en proposent ses analystes sont donc étroitement déterminés par les genres et les époques qui leur fournissent le matériel d'étude. Je m'attarderai sur deux de ces modèles, celui de Max Black et celui de la Rhétorique Générale.

Max Black commente :

l'homme est un loup pour l'homme  
dans les termes suivants :

"The metaphor works by applying to the principal subject a system of "associated implications" characteristic of the subsidiary subject ... These implications usually consist of "commonplaces" about the subsidiary subject, but may in suitable cases, consist of deviant implications established ad hoc by the writer" (36)

Sans doute, mais ces "deviant implications" ne sont pas forcément décelables par le lecteur, tandis que les lieux communs le seront toujours. Par voie de conséquence, Max Black privilégie les seconds et son modèle s'applique essentiellement aux métaphores codifiées par l'usage.

De même, la Rhétorique Générale qui explique la métaphore par une intersection sémique qui suppose toujours que l'on en connaît le terme propre, est une rhétorique du sens commun, du grand public. Il est à cet égard frappant de constater que les analyses précises, les "Rhétoriques particulières" du Groupe  $\mu$  se sont exercées dans des secteurs de la culture de masse :

"Les domaines ici abordés - figures de l'argot, titres de films, clé des songes, biographies de Paris-Match - ont au moins ceci en commun qu'ils constituent des pratiques rhétoriques frustes à destination sociale caractérisée" (37)

On reste sceptique sur les possibilités d'application de ce type d'analyse dans des pratiques littéraires beaucoup plus élaborées.

2.2.2.2 Les verbes

Pour les verbes, qui ne sont jamais en relation directe avec un autre verbe, non métaphorique, du contexte, les seules relations envisageables jouent naturellement entre le terme métaphorique et le terme propre paradigmatique, lorsque l'on peut le reconstruire.

## 2.2.2.2.1

Si l'on compare les deux métaphores suivantes, pourtant proches sémantiquement :

a. ce soldat est un lion (38)

b. ce soldat rugit il est clair qu'on

ne saurait en proposer un modèle unique. En a. où l'on a affaire à une métaphore nominale, les deux termes qu'implique la métaphore sont présents. En b. au contraire, le terme propre auquel cette fois "se substitue", dans la perspective traditionnelle, le terme métaphorique, crier, hurler, est reconstruit paradigmatiquement. Les relations qu'entretiennent en a. soldat et lion, et en b. crier et rugir ne sont pas du même type : la paraphrase

rugir c'est crier

est une reconstruction métalinguistique, alors que :

ce soldat est un lion n'en est pas une.

En admettant même que cette différence soit négligeable, peut-on établir que la relation qui lie soldat et lion est de même type que celle qui s'établit entre crier et rugir ?

Soldat et lion ont un certain nombre d'attributs communs : courageux, impétueux, féroce etc., qui, pouvant servir de "tertium comparationis" :

ce soldat est	courageux impétueux féroce	comme un lion
---------------	----------------------------------	---------------

fondent leur assimilation dans la métaphore. Celle-ci est donc susceptible d'une explication par l'intersection sémique ou l'interaction.

Crier et rugir au contraire ne peuvent être réunis dans une comparaison par le biais de ces attributs communs (39) et leur définition ne peut être conçue sur le modèle des listes de traits proposées par Matthews par exemple pour man et wolf : elle implique en effet l'enregistrement d'une partie au moins des constructions du verbe - relation avec le sujet et/ou le(s) complément(s) -. Ainsi, rugir est défini par le DFC de la façon suivante :

"Rugir : se dit du lion, du tigre, de la panthère  
qui poussent le cri propre à leur espèce"

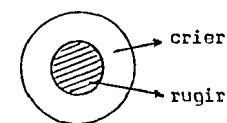
La mention d'une relation avec un sujet spécifique est nécessaire.

Si l'on compare cette définition à celle de crier, dans le même dictionnaire :

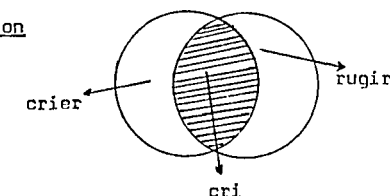
"Crier : pousser une violente émission de voix  
provoquée par une émotion ou destinée à attirer l'attention,  
consistant en un son inarticulé ou une parole prononcée"

il est bien évidemment toujours possible d'y voir une communauté de sèmes, puisque rugir comprend le trait [cri], et de s'en autoriser pour réduire le fonctionnement de la métaphore verbale à celui d'une métaphore nominale. C'est ignorer :

- a) Que cette communauté s'établit non sur le mode de l'intersection ou de l'interaction, mais sur celui de l'inclusion, rugir étant un hyponyme de crier (40) :



et non



- b) Qu'elle implique non pas seulement crier et rugir, mais par la comparaison de la relation qui unit soldat et crier, d'une part, lion et rugir d'autre part, quatre termes et non deux, i.e. le schéma de la proportion : l'action de crier est au soldat ce qu'est au lion l'action de rugir :

$$\frac{\text{crier}}{\text{soldat}} = \frac{\text{rugir}}{\text{lion}} = \text{pousser une émission de voix}$$

Il ne peut donc en aucun cas s'agir d'une communauté de sèmes analogue à celle qui peut exister entre noms.

Si donc il y a interaction, elle ne pourra être qu'entre soldat, présent dans le contexte, et lion, impliqué par rugir. Elle sera donc une conséquence seulement de la métaphore verbale et agira entre des noms. C'est ce qu'a bien vu la seule personne qui se soit attachée à la syntaxe de la métaphore, Ch. Brooke-Rose, lorsqu'elle écrit :

"The chief difference between the noun metaphor and the verb metaphor is one of explicitness. With the noun, A is called B, more or less clearly according to the link. But the verb changes one noun into another by implication. And it does not explicitly "replace" another action"

Dans l'exemple précédent, c'est le soldat qui était changé en lion. Dans la métaphore suivante :

"Je veux crayonner la politique avec laquelle tout se conduit"

(SAINT-JUST)

c'est la politique qui est assimilée à un dessin.

*crayonner = dessiner*

Métaphores nominales et métaphores verbales ne se laissent donc pas indifféremment appliquer n'importe quel modèle sémantique : aux noms, mais pas aux verbes, conviendront celui de l'intersection ou de l'interaction, et inversement, c'est surtout au verbe que conviendra celui de la proportion.

#### 2.2.2.2.2

Les exemples relevés dans les textes confirment que les explications sémantiques que l'on peut proposer pour les métaphores verbales n'ont rien à voir avec celles des métaphores nominales.

Soit en effet les deux métaphores suivantes, empruntées à Robespierre :

- 1) "La Constitution ne peut établir que ces règles générales, nécessaires pour bannir l'intrigue".
- 2) "En 1787, Louis XVI fit immoler huit mille personnes".

Il est en effet possible de faire reposer la première sur une proportion entre bannir et un coupable d'une part, et supprimer et l'intrigue d'autre part et il est clair que la seconde s'explique par la relation d'hyponymie qui lie immoler - tuer en sacrifice - à tuer, le terme générique. Le terme métaphorique apparaît ici comme une restriction, une spécification du terme propre. C'est cette relation qui est, de loin, la plus fréquente dans les discours de Robespierre et de Saint-Just. La spécification dans l'exemple cité portait sur les circonstances de l'action. Elle peut porter sur le sujet, comme dans la métaphore suivante :

"Les peuples ne jugent pas comme les cours judiciaires"

(ROBESPIERRE)

où juger signifie prendre des décisions / en qualité de juge, ou sur l'objet :

"On a semé la division parmi les généraux" (ROBESPIERRE)

où semer signifie répandre du grain.

Dans ce type de discours, la relation de proportion

les peuples	=	le juge
prendre des décisions		juge

n'est donc pas fondée sur une relation de ressemblance mais sur une relation de l'espèce au genre (42). Ceci n'est pas gênant dans l'optique d'Aristote, qui admet un tel principe d'explication comme fondement des métaphores, mais le devient pour toute théorie qui prétend à un modèle unique d'explication sémantique de la figure.

Peut-on même proposer une explication pour ces métaphores verbales, si nombreuses en poésie moderne, derrière lesquelles ne se laisse déceler aucun terme propre paradigmatique :

"Lune qui nous franchis" (CHAR)

"Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne"  
(MALLARME)

Ainsi, la métaphore éclate en plusieurs fonctionnements sémantiques et l'une des raisons de ce foisonnement ignoré des analyses traditionnelles tient à des causes formelles : l'appartenance de la figure à différentes classes morpho-syntaxiques.

### 2.2.3 Conclusions

De tous ces faits, on peut tirer deux conséquences :

#### 2.2.3.1

La première est que l'on ne peut raisonnablement tenir la métaphore pour un phénomène atemporel, immuable et unifié : sa forme et les

relations qui la fondent dépendent au contraire de l'époque et du type de texte dans lequel elle est utilisée et la fiction d'une description unifiée ne doit son existence qu'à l'attention exclusive apportée à un cas particulier au mépris de la diversité des exemples.

#### 2.2.3.2

La seconde est que bien des métaphores ne s'expliquent pas hors contexte, si bien qu'une étude complète devrait tenir compte de leur entourage.

En effet, la métaphore s'inscrit souvent dans des cadres propositionnels récurrents si bien qu'il est difficile de parler dans ces cas-là de forme de la métaphore sans prendre en considération les éléments qui l'entourent. Ainsi, chez La Rochefoucauld, les métaphores à verbe être sont le plus souvent continuées par une relative :

"L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner"

dont le rôle sémantique est très important, puisqu'elle justifie la figure (43). Plus qu'une communauté sémique entre terme propre et terme métaphorique, c'est la suite de la métaphore qui bien souvent la justifie a posteriori. Les exemples abondent :

"Les souvenirs sont cars de chasse dont meurt le bruit parmi le vent"  
(APOLLINAIRE)

"La nature est un temple où de vivants piliers ..."  
(BAUDELAIRE)

"Des gourmettes de courtoisie pour enchaîner le poncif"  
(ELUARD)

La clef de ces métaphores ne réside que dans le contexte. On comprend alors de quel intérêt peut se révéler l'étude de ce que la tradition appelle la "métaphore filée".

### 3. LA MÉTAPHORE FILÉE

#### 3.1 Les définitions

La plupart des théories de la métaphore, réductionnistes, l'ignorent. Christine Brooke-Rose elle-même l'écarte de ses analyses :

"The question of adding one metaphor to another is in a sense beyond the scope of my analysis, which is primarily concerned with metaphor as expressed in each part of speech" (44)

pour s'en tenir à la seule addition d'un verbe métaphorique à un nom métaphorique.

Rares et peu précises en sont donc les définitions, telle celle de Fontanier, qui la nomme allégorisme :

"L'Allégorisme, imitation de l'Allégorie, consiste dans une métaphore prolongée et continuée qui lors même qu'elle s'étend à toute la proposition ne donne lieu qu'à un seul et unique sens, comme n'y ayant qu'un seul et unique objet d'offert à l'esprit" (45)

Sa définition est sémantique : elle ignore la construction qui soutient le développement de la métaphore. De plus, elle ne connaît que l'enchaînement du système métaphorique, et méconnaît celui du système pro-

pre. Ainsi, dans l'exemple emprunté à Saint-John-Perse, que j'ai déjà cité :

"Chamolles douces sous la tonte, cousues de mauves cicatrices,  
que les collines s'achementent sous les données du ciel agraire  
- qu'elles cheminent en silence sur les incandescences pâles  
de la plaine; et s'agenouillent à la fin, dans la fumée des  
songes, là où les peuples s'abolissent aux poudres mortes de  
la terre"

serait reconnue la filiation qui lie chamolles, s'achementent, cheminent et s'agenouillent, et ignorées les relations qui s'établissent entre collines, mauves, ciel, plaine et terre, ainsi que celles qui jouent entre les deux systèmes. En un mot, la définition introduit un ordre et une clarté factices dans des entrelacements complexes.

La définition la plus complète de la métaphore filée est sans doute celle de Riffaterre dans son article sur "La métaphore filée dans la poésie surréaliste" (46) :

"Ce qu'on appelle métaphore filée est en fait une série de métaphores reliées les unes aux autres par la syntaxe - elles font partie de la même phrase, ou d'une même structure narrative ou descriptive - et par le sens : chacune exprime un aspect particulier d'un tout, chose ou concept, que représente la première métaphore de la série"

Cette définition a le mérite de prendre en considération la syntaxe, bien qu'elle n'envisage, en ce qui concerne la sémantique, que le sens métaphorique, dont elle simplifie à l'extrême la complexité.

En m'appuyant sur des exemples précis, je voudrais montrer que même dans ce domaine mouvant de l'au-delà de la proposition il est nécessaire de faire des études syntaxiques, et que les phénomènes sémantiques

impliqués dans la métaphore filée sont loin de se réduire à la continuation d'"un seul et unique sens". Je partirai pour le premier point des métaphores filées chez Robespierre et Saint-Just, et pour le second, de celles d'Alcools, d'Apollinaire.

### 3.2 Syntaxe

#### de la métaphore filée

Dans les discours de Robespierre et de Saint-Just, les métaphores développées sur plusieurs propositions sont très rares. Je n'examinerai dans ce paragraphe que les plus fréquentes, celles qui portent sur deux mots, et qui représentent donc l'extension minimale de la métaphore filée.

Toutes ces métaphores filées peuvent se classer selon des schémas récurrents qui impliquent forcément un verbe, soit que la métaphore se développe :

- de sujet à verbe :

"Un masque impénétrable peut couvrir les lois longtemps"

(SAINT-JUST)

- de verbe à complément d'objet :

"La jalousie de la liberté a brisé ses armes"

(SAINT-JUST)

"Il faut lever le voile"

(SAINT-JUST)

- de verbe à complément prépositionnel :

"Elle (une République) ensevelirait le peuple sous ses débris"

(SAINT-JUST)

"S'ensevelir sous les ruines de la patrie" (ROBESPIERRE)

Les autres possibilités de développement (de nom à nom, de nom à adjectif par exemple) se trouvent ainsi éliminées de fait au profit de ces cadres syntaxiques bien délimités.

Deux termes seulement sont reliés sans que des liaisons particulières s'établissent avec d'autres éléments du contexte et ils le sont en vertu d'une cohésion syntaxique de verbe à nom très forte. La relation sémantique qui en découle peut se décrire comme une simple compatibilité entre deux termes dont l'un est le plus souvent impliqué dans la définition de l'autre (ainsi couvrir dans la définition de masque). Syntaxiquement aussi bien que sémantiquement, il s'agit donc de relations limitées et rigides, ayant pour pivot le verbe de la proposition.

Les seuls exemples de métaphores filées sur deux termes qui ne soient pas insérés dans un schéma syntaxique contraignant présentent une antithèse :

"La crise révolutionnaire qui rendit quelque vigueur à la liberté expirante"

(ROBESPIERRE)

"Notre République serait un songe dont le réveil serait son déchirement"

(SAINT-JUST)

La relation sémantique est donc ici aussi fortement codifiée. Mais ces exemples, relativement rares au regard des premiers, ne suffisent pas pour modifier la conclusion qui se dégage de l'étude de ces métaphores étalées sur deux termes, et selon laquelle la syntaxe à elle seule, sans qu'il y

ait besoin de très fortes relations sémantiques, peut soutenir une métaphore filée. C'est donc minimiser l'importance de la sémantique, ou du moins affirmer qu'elle n'est pas seule à devoir être prise en compte.

### 3.3 La sémantique de la métaphore filée

A partir de l'exemple d'Alcools d'Apollinaire <sup>(47)</sup>, je voudrais attirer l'attention sur la multiplicité des relations sémantiques qui apparaissent dans certaines métaphores filées, et qui sont loin de se laisser décrire par le développement d'un seul sens, et sur leur possible liaison avec des relations formelles. J'abonderai donc dans le sens de l'article de Riffaterre sur "La Métaphore filée dans la poésie surréaliste", où il démontre que la "dérivation" des métaphores à partir d'une métaphore primaire "est caractérisée par une détérioration croissante des valeurs sémantiques" <sup>(48)</sup>, la relève étant assurée par des liaisons formelles.

L'analyse que j'esquisserai ne me semble pourtant pas faire double emploi avec celle de Riffaterre, car elle révèle un foisonnement sémantique qu'il ne montrait pas. L'exemple d'Apollinaire me semble par ailleurs plus riche et plus convaincant que celui des surréalistes dont la poésie n'est souvent qu'un défi au bon sens, une provocation pervertissant les relations sémantiques habituelles au point d'apparaître quelquefois comme un simple jeu formel sur le langage. Ce n'est pas le cas chez Apollinaire dont les textes ont toujours une signification, même si

elle est plus complexe, plus difficile à cerner que dans la poésie traditionnelle. Pour ces raisons, il me semble offrir un exemple particulièrement intéressant.

Plusieurs remarques s'imposent à l'examen des métaphores filées dans Alcools.

#### 3.3.1

Il existe le plus souvent, contrairement à ce que supposent les définitions de la métaphore filée et à ce qui apparaît dans les exemples empruntés à Robespierre et à Saint-Just, un double développement, propre et métaphorique, de la métaphore initiale, si bien que l'on ne peut réduire la métaphore filée à une courte allégorie. C'est ce que l'on constate dans le texte suivant :

"Mon beau navire, ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir"

(49)

où se développent deux systèmes parallèles :

navire - naviguer - onde - boire  
mémoire - divaguer - aube - soir

Il apparaît d'emblée impossible de se limiter, dans l'étude des métaphores filées d'Alcools, au seul développement métaphorique.

Cette possibilité de double développement dépend partiellement de la syntaxe. Chez Robespierre et Saint-Just, dont les métaphores filées se développent à partir d'un verbe, la métaphore primaire n'est jamais

Une métaphore in praesentia unissant un terme métaphorique à un terme propre syntagmatique et la métaphore filée ne peut jouer sur un entrelacement du système métaphorique et du système propre. Chez Apollinaire au contraire, la syntaxe de la métaphore primaire qui est souvent in praesentia et unit terme métaphorique et terme propre syntagmatique, autorise un développement jouant sur l'imbrication des systèmes propre et métaphorique.

L'importance de la syntaxe de la métaphore primaire est d'autant plus grande qu'elle ne se limite pas à autoriser les types de développement, simple ou double que l'on observe, mais qu'elle permet souvent de les prévoir. En effet, si dans certains cas, lorsque par exemple la métaphore initiale réunit deux noms dont le second est suivi d'une relative, il est impossible de prévoir le type de développement que l'on aura, les deux étant possibles :

- simple :

"La table et les deux verres devinrent un mourant  
Qui nous jeta le dernier regard d'Orphée" (50)

- double :

"Chaque nuit devenait une vigne  
Où les pampres répandaient leur clarté" (51)

il existe des configurations initiales qui permettent de prédire la nature du développement. Ainsi, lorsque la métaphore initiale  $M_1$  associe deux noms dans une phrase simple, le développement est double et présente une répartition régulière et alternée des éléments des deux systèmes :

"Bergère, ô tour Eiffel, le troupeau des ponts bâle ce matin"

$M_1$  associe syntaxiquement, grâce à l'apposition, Bergère et tour Eiffel et l'ensemble de la métaphore filée se range dans le schéma suivant :

Terme métaphorique (TM) terme propre (TP) TM TP TM TP

Ce schéma est obtenu dans certains cas au prix d'inversions, par rapport à l'ordre normal de la phrase :

"... sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse" (52)

ou par rapport à celui qui apparaissait dans la poésie antérieure :

"Bergère, ô tour Eiffel ..."

Chez Victor Hugo, par exemple, ce sont au contraire d'abord les termes propres qui sont présentés :

"Pure innocence ! vertu sainte !  
O les deux sommets d'ici-bas !"

Ces schémas d'alternance résultent donc très certainement d'un travail et non de l'inspiration débridée que l'on met trop souvent à la source de la métaphore.

### 3.2.2

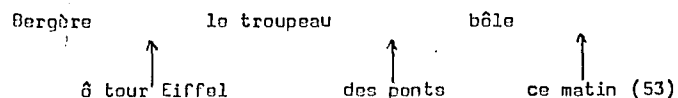
Le système métaphorique et le système propre, lorsqu'il est présent, se développent suivant toute une série de procédés qui assurent également la liaison des deux systèmes. Je ne citerai que les plus fréquents.

#### 3.2.2.1

Lorsqu'on est dans le cas déjà analysé d'un développement double à répartition alternée (Bergère, ô tour Eiffel), l'ossature de la phrase est constituée par le système métaphorique :

"Bergère, le troupeau bâle ..."

où sont injectés, à places régulières, les éléments propres :



C'est affirmer le peu d'importance de la relation sémantique entre signifié propre et signifié métaphorique supposée fonder la figure. Il suffit en effet que les termes métaphoriques et non métaphoriques appartiennent respectivement à des champs sémantiques cohérents pour que la métaphore puisse se développer sans relation particulière entre les deux systèmes, grâce à l'ossature syntaxique de la phrase. Nous avons ici un schéma de production de la métaphore, sur lequel on pourrait en fabriquer d'autres, en série, sans se soucier d'un quelconque principe de ressemblance :

"Table, ô mon coeur, l'assiette de mes douleurs se brise aujourd'hui"  
 "Mer, ô sanglots, les vagues de mes larmes déferlent ce matin"  
 "Chasseur, ô désir, l'arc des soupirs se tend ce soir"

Elles ne seraient pas plus absurdes que bien des métaphores surréalistes.

### 3.2.2.2

Le plus souvent, ni le système métaphorique, ni le système propre ne se développent comme dans l'exemple précédent de façon indépendante, chacun reposant sur cette organisation sémantique simple qu'est l'appartenance à un même champ notionnel. Presque toujours, les deux systèmes se développent et se relient grâce à un faisceau de relations complexes qui jouent autant au niveau du signifiant qu'à celui du signifié.

Les relations d'analogie - essentielles selon les modèles rhétoriques traditionnels, puisqu'elles sont présumées fonder la métaphore

initiale - ne sont qu'un cas particulier des relations au niveau des signifiés; ainsi l'exemple suivant :

"La cinquième (épée)  
 C'est la plus belle des quenouilles  
 C'est un cyprès sur un tombeau" (54)

joue-t-il sur des analogies de forme.

Les relations de synonymie et d'antonymie :

"Je suis sombre et terne  
 Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes  
 Une main qui tout à coup se posa devant les yeux  
 Une voûte entre vous et toutes les lumières" (55)

sont au moins aussi importantes.

Le plus souvent, les relations jouent à la fois sur le signifiant et le signifié, par plusieurs procédés. Je citerai entre autres :

- la polysémie d'un signifiant initial :

*Quel que l'océan que l'océan*  
 "La Bretagne où lame à lame  
 L'Océan châtre peu à peu l'ancien continent" (56)

Ici lame signifie à la fois "vague" et "couteau". Il s'intègre donc dans le système propre : Bretagne, océan, continent, et dans le système métaphorique avec châtre. Il assure de plus la cohésion des deux systèmes.

- la (pseudo)-dérivation morphologique et le jeu de mots :

"Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air  
 Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour regarder  
 ...  
 Ils crient qu'il sait voler, qu'on l'appelle voleur  
 Les anges voltigent autour du joli voltigeur" (57)

où sur la racine vol, indépendamment de son sens, s'établit la dérivation :

vol - er  
 vol - eur  
 vol - tiquer    voltig - eur

certaines termes, comme voltiquer ou voltigreur ne désignant que le mouvement, d'autres, comme voler et voleur, signifiant à la fois s'élancer (ou celui qui s'élance) dans les airs, et dérober (celui qui dérobe).

- les relations purement phoniques :

"Mon beau navire ô ma mémoire  
 Avons-nous assez navigué  
 Dans une onde mauvaise à boire  
 Avons-nous assez divagué  
 De la belle aube au triste soir"

Dans ce passage, ce sont essentiellement les sons /n/ /a/ /v/  
 /i/ et /g/ qui assurent le glissement de navire à navigué et à divagué :

navire    n. a. v. i  
navigu    n. a. v. i    + g.

et dans un ordre différent :

diva\_gué    i. v. a    + g.

On est donc bien loin d'un principe unique d'explication des métaphores filées.

Alors même que cette analyse porte sur un auteur antérieur et moins audacieux, elle retrouve certaines des conclusions mises en évidence par Riffaterre. Il montre en effet que dans la métaphore filée surréaliste, "le facteur contrôlant le déroulement des deux systèmes est l'écriture automatique ... c'est-à-dire un processus d'association verbale formelle. Un mot donné du système détermine l'occurrence des mots qui le

suivent : a) en vertu d'une similitude de forme laquelle l'emporte sur le sens s'il y a conflit ... b) en vertu de ses associations stéréotypées (appartenance à un groupe phonétique, à un cliché, à une citation, etc.) qu'elles soient ou non acceptables en contexte :

(REVERDY) Le rire de cristal de roche (rire de cristal --> cristal  
 de roche)" (58)

Et de même ces remarques convergent-elles avec les réflexions de Meschonnic sur La Vie Immédiate d'Eluard qui mettent l'accent sur la prosodie chez Eluard, dont la rhétorique ne saurait être disjointe :

"Les couplages syntaxiques et lexicaux rejoignent une composition en écho.

Echos, formants d'une manière de construire et inséparables d'une métaphorisation" (59)

et encore :

"La superposition des échos fait se former des rapports métaphoriques" (60)

L'analyse d'Alcools rejoint toutes ces remarques. Elle leur donne peut-être plus de portée en montrant l'imbrication du niveau sémantique et de l'aspect formel.

### 3.2.2

On pourra objecter à ces conclusions que le cas d'Apollinaire et des surréalistes est un cas limite, presque une caricature qui ne saurait servir de preuve de l'éclatement sémantique de la métaphore. Ils ne sont pourtant pas les seuls à le faire apparaître. Dans un genre aussi traditionnel, aussi peu attentif au travail sur le signifiant que les

discours politiques de Robespierre et de Saint-Just, c'est encore ce type de relations qui, en moins riche évidemment, assure le développement des métaphores filées les plus complexes, comme celle-ci, empruntée à Robespierre, qui est entièrement fondée sur la polysémie de circuler :

"Que la circulation dans toute l'étendue de la République soit protégée ... La subsistance publique circule-t-elle lorsque des spéculateurs avides la retiennent entassée dans leurs greniers ? ... Circule-t-elle, lorsqu'elle ne fait que traverser les contrées qui l'ont produite, aux yeux des citoyens indigents qui éprouvent le supplice de Tantale, pour aller s'engloutir dans le gouffre inconnu de quelque entrepreneur de la disette publique ? Circule-t-elle lorsqu'à côté des plus abondantes récoltes, le citoyen nécessaire languit ... ?

La circulation est celle qui met la denrée de première nécessité à la portée de tous les hommes ... Le sang circule-t-il lorsqu'il est engorgé dans le cerveau ou dans les poitrines ? Il circule, lorsqu'il coule librement dans tout le corps; les subsistances sont le sang du peuple, et leur libre circulation n'est pas moins nécessaire à la santé du corps social que celle du sang à la vie du corps humain. favorisez donc la libre circulation des grains, en empêchant tous les engorgements funestes" (61)

L'enchaînement des deux métaphores filées, celle du cours d'eau et celle du sang, tout comme leur rattachement au système propre - la circulation des denrées - se fait à partir de la polysémie de circuler, et du jeu sur le sens du mot.

D'époque à époque, de genre à genre, les procédés utilisés, ou du moins le poids accordé aux divers procédés, peuvent varier. Il reste que de toutes les analyses de textes une même conclusion se dégage : la métaphore ne saurait être expliquée dans les termes d'un modèle sémantique unifié.

#### 4. CONCLUSION

Des deux chapitres qui précèdent, se dégagent quelques impératifs qui guideront les chapitres ultérieurs.

En premier lieu s'est fait jour la nécessité d'analyses de détail sur des exemples abondants : la présentation rapide des différences principales entre métaphores verbales et métaphores nominales suffit à infirmer la fiction d'un fonctionnement unifié de la métaphore. Il importe de continuer dans cette voie et d'avancer dans le détail des analyses particulières. Que derrière les fonctionnements multiples qu'elles risquent de révéler, il soit souhaitable, pour répondre à l'intuition culturelle de "métaphore", de reconstruire une seule catégorie, est une question d'importance. Mais jusqu'à présent, aucune étude n'a proposé de solution satisfaisante, et ce n'est pas en ignorant l'éclatement syntaxique et sémantique de la métaphore qu'on fera progresser les choses.

D'autre part, il est clair que, si la plupart des théories de la métaphore restent vaines, c'est qu'elles mêlent souvent diverses approches et ne sont pas le résultat de l'application d'une méthode clairement définie. En particulier, celles qui se réclament de la linguistique définissent mal - ou pas du tout - les contours de cette discipline.

Il importe donc que la suite de ce travail précise les limites et le contenu d'une analyse linguistique de la métaphore.

En somme, de ces deux chapitres se dégage la nécessité d'analyses précises, menées suivant des critères explicites, appliqués systématiquement. Cette exigence est aux antipodes de la manie généralisatrice responsable du flou qui caractérise trop souvent les études sur les figures.

Les pages qui suivent préciseront, avant toute chose, les critères et le champ d'une étude conduite dans cette perspective.

\*\*\*

\*

NOTES DU CHAPITRE II

\*

- (1) Cette tendance est très répandue en linguistique, ailleurs que dans la description des métaphores. Je rappelle à ce sujet la discussion qui m'a opposée à J.Cl. Milner à propos de l'étendue des données à prendre en considération dans la "dislocation qualitative" lors du colloque de décembre 1974 à Jussieu sur les méthodes en syntaxe. C'est contre ce mépris des exemples que s'inscrit l'entreprise de Maurice Gross à laquelle je me rattache indirectement.
- (2) A. HENRY, Métonymie et métaphore, Paris, Klincksieck, 1971.
- (3) LEECH, op. cit. p. 154.
- (4) B. LEONARD, op. cit. pp. 275/276.
- (5) F. GUENTHER, "On the Semantics of Metaphor", in Poetics, vol. 4, août 1975, p. 203.
- (6) G. GENETTE, "La Rhétorique restreinte", in Communications n° 16.
- (7) G. GENETTE, op. cit. p. 165.
- (8) Rhétorique Générale, pp. 114/115.
- (9) Ibid. pp. 111/112.
- (10) G. GENETTE, op. cit. p. 164.
- (11) Irène TAMBA, "Système de l'identification métaphorique dans la construction appositive", in Le Français Moderne, juillet 1975.

- (12) I. TAMBA, op. cit., p. 245.
- (13) Cf. J. TAMINE, Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just, thèse de Doctorat de Troisième Cycle, juin 1972.
- (14) Sur ce point, cf. le mémoire de maîtrise de J.L. DI MEGLIO et Cl. SERRETTA, Les métaphores dans La Vie Immédiate d'Eluard, sous la direction de J. STEFANINI et J. TAMINE, Aix-en-Provence, juin 1973.
- (15) L'exemple est repris et modifié de la Rhétorique Générale.
- (16) FONTANIER, op. cit., pp. 102/103.
- (17) MATTHEWS, op. cit., p. 422.
- (18) Max BLACK, op. cit., p. 44.
- (19) Ibid., p. 44.
- (20) BRETON, Point du Jour.  
Cf. sur les thèmes surréalistes Les Manifestes du Surréalisme.
- (21) Max BLACK, op. cit., p. 37.
- (22) Poétique, XXI, 1.6.
- (23) Rhétorique, III x. 7.
- (24) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit., t. I, p. 155.
- (25) En employant le terme substituer, je ne fais que reprendre une partie de la terminologie traditionnelle, sans m'engager dans une conception particulière de la nature de la métaphore.
- (26) FONTANIER, op. cit., p. 79.
- (27) Ibid., p. 91.

- (28) FONTANIER, op. cit., p. 101.
- (29) Ibid., pp. 101/102.
- (30) Ibid., p. 102.
- (31) Ibid., p. 102.
- (32) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit., p. 68.
- (33) Sur ce point, cf. J.J.A. MOOIJ, "Tenor, vehicle and reference". in Poetics, 4, 1975, Theory of Metaphor.
- (34) Rhétorique Générale, p. 116.
- (35) DUMARSAIS, FONTANIER, op. cit., p. 199.
- (36) Max BLACK, op. cit., p. 44.
- (37) GROUPE  $\mu$ , "Rhétoriques particulières", in Communications, 16, p. 70.
- (38) La démonstration qui suit ne vaudrait évidemment pas si l'on avait affaire à une métaphore nominale in absentia, comme :  
Le lion impétueux s'élança sur les ennemis,  
où lion impétueux désignerait le soldat, ni à une métaphore nominale impliquant une nominalisation :  
le rugissement du soldat.  
Je simplifie ici volontairement et m'en tiens aux cas extrêmes, faute d'être entrée dans le détail de l'analyse syntaxique. Les chapitres suivants préciseront les différents types de métaphores nominales qu'il faut distinguer.
- (39) Cf. sur ce point F. SOUBLIN, "Sur une règle rhétorique d'effacement", in Langue Française, n° 11, septembre 1971.
- (40) Il ne s'agit pas d'un exemple isolé. Presque toutes les métaphores verbales dans les discours de Robespierre et de Saint-Just par exemple se laissent décrire de cette façon. Cf. J. TAMINE, thèse de Doctorat de Troisième Cycle.

- (41) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit., p. 206.  
Elle ajoute : "Not everyone would agree with this, however". Certes non ! et ce, par manque d'attention portée à la forme de la métaphore.
- (42) Et donc beaucoup plus propre des relations synecdochiques. Si la rhétorique n'avait pas rejeté les verbes du côté des métaphores, ces exemples seraient plus à leur place parmi les synecdoques.
- (43) Cf. Jean MOLINO, "Les Maximes de La Rochefoucauld", Rapport DGRST.
- (44) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit., p. 265.
- (45) FONTANIER, op. cit., p. 116.
- (46) M. RIFFATERRE, "La métaphore filée dans la poésie surréaliste", in Langue Française, n° 3, septembre 1969, p. 47.
- (47) Cf. sur ce point le mémoire de Maîtrise de Corinne TIMONE, Les métaphores filées dans Alcools d'Apollinaire, Aix-en-Provence, Juin 1975,
- (48) M. RIFFATERRE, op. cit., p. 52.
- (49) La Chanson du Mal-Aimé.
- (50) Poème lu au mariage d'André Salmon.
- (51) Vendémiaire.
- (52) Le Pont Mirabeau.
- (53) Ce matin pourrait être considéré comme neutre par rapport aux deux systèmes.
- (54) Les sept épées.
- (55) Cortège.

- (56) Vendémiaire.
- (57) Zone.
- (58) M. RIFFATERRE, op. cit., pp. 49/50.
- (59) H. MESCHONNIC, "Prosodie et langage du couple dans La Vie Immédiate d'Eluard", in Langue Française, n° 7, septembre 1970 : la description linguistique des textes littéraires, p. 46.
- (60) Ibid., p. 49.
- (61) ROBESPIERRE, Sur les subsistances.

Chapitre III

POUR UNE ETUDE DE LA SYNTAXE DE LA METAPHORE :

QUELQUES JUSTIFICATIONS

=====

\*\*\* Ce chapitre a pour but de définir et de justifier la perspective dans laquelle j'aborderai la métaphore et la méthode que j'utiliserai pour l'étudier. Il me paraît nécessaire de préciser trois points : le cadre général et théorique de l'analyse, l'intérêt majeur que j'accorde à la syntaxe, et ce que j'entends par analyse syntaxique.

1. LE CADRE THEORIQUE

== =====

1.1 LES TROIS NIVEAUX DE L'ANALYSE :

POIETIQUE, ESTHESIQUE, NEUTRE

1.1.1

Il me paraît fondamental, dans toute étude portant sur des productions humaines, d'opérer une tripartition entre l'analyse poïétique, qui envisage la fabrication de l'objet, l'analyse esthétique, qui envi-

sage la perception de l'objet, et une analyse "neutre" par rapport à ces deux perspectives opposées, et qui essaie de définir l'objet en lui-même.

Or la plupart des études que j'ai citées dans les chapitres précédents, outre les défauts que j'ai déjà signalés, présentaient l'inconvénient de ne jamais préciser à quel type d'analyse elles se référaient : elles se donnaient le plus souvent pour des analyses globales, totales, de la métaphore, alors qu'elles se relient tantôt au premier, tantôt au second, tantôt au troisième de ces points de vue, à moins qu'elles ne les confondent sans autre forme de procès.

Je citerai un passage particulièrement significatif de cette confusion : un commentaire du terme épiphore par Ricoeur :

"Épiphore, on s'en souvient, est le terme d'Aristote : c'est la transposition, le transfert en tant que tel, c'est-à-dire le procès unitif, la sorte d'assimilation qui se produit entre idées étrangères, étrangères parce qu'éloignées. En tant que tel, ce procès unitif relève d'une aperception - d'un insight - qui est de l'ordre du voir ... L'épiphore est le coup d'oeil et ce coup de génie : l'inenseignable et l'imprenable. En effet, le procès intuitif rapprochant des choses éloignées, enveloppe un moment irréductiblement discursif; le même Aristote, "qui contemplait le semblable" est aussi le théoricien de la métaphore proportionnelle où la ressemblance est plus construite que vue ...; c'est également ce moment discursif que Max Black exprime par une autre métaphore, celle de l'écran, du filtre, de la lentille, pour dire comment le prédicat choisit et organise certains aspects du sujet principal. Il n'y a donc aucune contradiction à rendre compte de la métaphore successivement dans le langage de l'aperception, c'est-à-dire de la vision, et dans celui de la construction. Elle est à la fois "le don du génie" et l'habileté du géomètre qui s'y connaît dans "la raison des propositions""

(1)

On voit comment est ici posée une correspondance entre deux aspects - qui ne sont pas forcément isomorphes - de l'analyse de la métaphore. D'une part est présentée une explication en termes d'intuition, d'imagination individuelles, puisque par la mention du moment de l'"insight", elle envisage l'acteur de la métaphore. D'autre part apparaît également une explication par le discours lui-même qui construit la signification métaphorique. Mais on n'a rien dit lorsqu'on affirme que la métaphore est à la fois instinct et construction, si l'on ne s'est pas interrogé préalablement sur la nature des rapports entre le discours et la volonté qui lui préexiste.

Plus loin, Ricoeur écrit encore :

"Le texte est une entité complexe de discours dont les caractères ne se réduisent pas à ceux de l'unité de discours ou de phrase. Par texte, je n'entends pas seulement ni même principalement l'écriture, bien que l'écriture pose par elle-même des problèmes originaux ... : j'entends, par priorité, la production du discours comme une oeuvre. Avec l'oeuvre, comme le mot l'indique, de nouvelles catégories entrent dans le champ du discours, essentiellement des catégories pratiques, des catégories de la production et du travail"

(2)

On y retrouve affirmée encore plus nettement la même confusion entre le moment de la production et le texte produit, qui suppose que les catégories du premier se retrouvent exactement dans le second. Or, la disproportion fréquente entre les intentions et les résultats est là pour prouver le contraire.

Si Ricoeur représente ainsi l'absence de distinction entre le stade de l'élaboration et le résultat, l'oeuvre, on pourrait illustrer par

Fontanier la confusion entre l'oeuvre et sa perception : c'est la querelle autour de la catachrèse qui en est le meilleur exemple.

Une des - nombreuses - critiques que Fontanier adresse à Dumas est de ne pas avoir reconnu la place à part qu'occupe la catachrèse parmi les tropes : ne s'opposant à aucune expression littérale, elle ne doit pas être mise au rang des figures. C'est donc un trope non-figuré. Soit en effet les expressions : feuille de papier, pied de la table. Feuille et pied, selon Fontanier, y sont bien des tropes, puisqu'ils ne présentent pas leur sens propre primitif. Ce ne sont pourtant pas des figures, car ils ne sont pas perçus sur le fond d'une expression littérale à laquelle ils se seraient substitués et ne sont donc pas le résultat d'un libre choix de l'auteur. Etant "d'un usage forcé" (3), les catachrèses seront exclues de l'étude des expressions figurées. Pourtant les mécanismes qui expliquent feuille dans feuille de papier et dans ces vers d'Apollinaire :

"Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Et tes mains feuilles de l'automne ?"

sont analogues, et c'est uniquement en intégrant dans la définition des figures des principes hétéroclites qui font intervenir le libre choix de l'auteur, les mécanismes logiques qui les fondent, et leur perception sur fond d'un degré zéro, que la catachrèse sera exclue des figures. Or, en l'occurrence, la seule prise en considération de son fonctionnement dans le discours suffit à montrer la vanité de la distinction entre tropes figurés et tropes non-figurés. Fontanier note comme exemple de catachrèse et donc d'expression non-figurée les ailes du moulin (4). Mais le contexte peut toujours filer le trope, qui à ce moment-là est forcément perçu :

"Les ailes du moulin, vaste oiseau blanc sur la colline"

Cet exemple-là est fabriqué, mais les textes en présentent bien d'autres. Ainsi trouve-t-on chez Saint-Just attacher, qui peut être considéré comme catachrèse puisqu'on ne peut reconstruire derrière qu'un terme lui-même métaphorique lier, utilisé comme départ d'une métaphore filée :

"Mais il (le peuple de Paris) ne peut point ne pas voir que le principe de votre institution l'attache aux départements par une chaîne oppressive des uns et des autres, plutôt qu'il ne l'unit à eux"

Comment tranchera-t-on, si l'on suit les distinctions de Fontanier : attacher figure ou non-figure ? C'est que le fonctionnement du discours est étranger à ces considérations de choix ou de perception.

### 1.1.2

Pour toutes ces raisons - absence de correspondance entre les intentions de l'auteur, le texte, et la perception de l'oeuvre, ignorance des liens précis qui relient le texte à l'auteur et au lecteur - il me semble plus juste d'adopter la tripartition proposée par Jean Molino entre niveaux poétique, esthétique et neutre. Ils correspondent aux temps de la création et de la perception, dont l'étude, à moins que l'on ne dispose de renseignements externes, suppose un niveau neutre, l'objet, pour nous, le texte, qui contient les éléments qui permettent, les uns de remonter aux intentions de l'auteur, les autres, d'expliquer la perception des lecteurs. En dehors des articles de J. Molino (5), on peut se faire une idée très claire de cette tripartition qui vaut pour l'étude de tou-

tes les oeuvres humaines à partir de l'ouvrage de Jean-Jacques Nattiez : Fondements d'une sémiologie de la Musique (6).

Nattiez se pose dans cet ouvrage à propos de la musique des questions analogues à celles que j'ai soulevées sur la métaphore, i.e. comment proposer de ce domaine une description cohérente qui s'établisse selon des critères précis, explicites, et qui sortent de la gangue des approches traditionnelles, globales et confuses. Le recours à la distinction des trois niveaux lui paraît un pas essentiel.

Il y définit donc comme étant du domaine de la poïétique "tout ce qui conduit de la conception à la réalisation de l'oeuvre musicale : les conditions philosophiques, sociologiques, psychologiques, historiques, esthétiques, matérielles qui motivent ou conditionnent le créateur jusqu'à ce que l'oeuvre soit considérée comme achevée" (7), et du domaine de l'esthésique : "la jouissance, la contemplation ou la lecture de l'oeuvre, ainsi que les approches scientifiques et analytiques de la musique" (8).

Il suffit de remplacer musique par texte pour que ces définitions s'appliquent à la littérature.

Quant au niveau neutre, sa définition découle de la conception de J. Molino que chacun des objets "doit être considéré comme la somme ouverte d'un nombre indéfini de caractéristiques dans lesquelles les sujets différents prévalent, selon des stratégies qui leur sont particulières, tel ou tel élément pertinent pour chacun d'eux" (9).

Nattiez en donne donc la définition suivante :

"Le niveau neutre est un niveau d'analyse où on ne décide pas a priori si les résultats obtenus par une démarche explicite sont pertinents du point de vue de l'esthésique et/ou de la

poïétique. Ce qui rend neutre ce niveau descriptif, c'est que les outils utilisés pour le découpage des phénomènes ... sont exploités systématiquement jusqu'à leurs ultimes conséquences, et ne sont remplacés que lorsque de nouvelles hypothèses ou de nouvelles difficultés conduisent à en proposer de nouveaux. "Neutre" signifie ici que l'on va jusqu'au bout de l'application d'une procédure donnée, indépendamment des résultats obtenus" (10)

Neutre ne signifie donc pas que l'on croit possible de définir l'objet en soi, mais seulement qu'il faut nécessairement supposer qu'il est composé d'un nombre indéfini de traits où chacun prélèvera ceux qui, en fonction de son expérience, de sa culture, de ses goûts etc., lui paraissent importants. La tâche de chaque analyste est donc de mettre en évidence ces caractéristiques, avant de sélectionner parmi elles celles qu'il jugera pertinentes pour le point de vue particulier qu'il envisage. Or ces traits sont hétéroclites : format, qualité du papier, typographie, illustrations, matériel linguistique ... par exemple pour l'oeuvre littéraire, et un seul analyste ne peut à lui seul s'occuper de tous. Il convient donc qu'il s'attache à la description systématique d'un de ces aspects en négligeant - provisoirement et méthodologiquement - les autres. Que ce soit là une attitude à la fois frustrante (à décrire seulement un aspect d'un phénomène, on n'en saisit pas nécessairement la spécificité et l'intérêt), et sécurisante (le moment de la description ne laisse pas de place aux questions générales), je n'en disconviens pas. Je la crois pourtant indispensable si l'on veut faire progresser l'analyse en sciences humaines, car en ce domaine, il ne saurait y avoir de description globale, totalitaire, d'un phénomène, mais seulement des approches distinctes et complémentaires.

i.e. la métaphore  
 Dans l'étude de la métaphore, l'adoption de ce principe a plusieurs conséquences :

a) Avant de s'interroger sur le rôle de la Métaphore dans une culture donnée, sur ses relations avec le psychisme, l'inconscient, sur ses affinités avec l'image, le symbole etc., il convient d'essayer de mettre en évidence le maximum des traits qui la composent, dans un seul domaine à la fois parmi ceux où elle peut apparaître, ce qui justifie l'idée d'une rhétorique restreinte, limitée au langage. Ainsi est-on situé aux antipodes de la manie généralisatrice en vogue depuis Jakobson. On se souvient de l'opposition qu'il établissait entre ces "pôles cardinaux" que sont, en poésie, la métaphore et la métonymie et qu'il étendait aux autres "systèmes de signes" :

"Comme exemple marquant, tiré de l'histoire de la peinture, on peut noter l'orientation manifestement métonymique du cubisme, qui transforme l'objet en une série de synecdoques; les peintres surréalistes ont réagi par une conception visiblement métaphorique. Depuis les productions de D.W. Griffith, le cinéma, avec sa capacité hautement développée de varier les angles, perspectives et réglages de prises de vue, a rompu avec la tradition du théâtre et employé une gamme sans précédent, de gros plans synecdochiques et de montages métonymiques en général. Dans des films tels que ceux de Charlie Chaplin, ces procédés se sont vus supplantés par un nouveau type, métaphorique, de montage, avec ses "fondus superposés" - véritables comparaisons filmiques" (11)

De telles affirmations méconnaissent la spécificité de ces systèmes de signes particuliers dont ils éliminent a priori les caractéristiques pour ne retenir que le petit nombre d'éléments qu'ils ont en commun. Ainsi la métaphore est-elle réduite chez Jakobson à la notion pauvre et sans intérêt de similarité.

Or, c'est précisément à définir les caractéristiques propres de chaque secteur que l'analyste devrait s'attacher, quitte à les dépasser

ensuite, mais cette fois en toute connaissance de cause, pour essayer de définir une catégorie abstraite de métaphore. Dans cette perspective, une analyse purement linguistique de la métaphore trouve sa place.

b) Mais il importe de bien délimiter les différents aspects d'une analyse linguistique, pour ne pas commettre l'erreur, à l'intérieur même de cette discipline limitée, d'une approche encore trop générale. Toute métaphore est en effet, du point de vue linguistique, susceptible de plusieurs caractérisations : phonologique, morphologique, syntaxique, lexicale et sémantique, rhétorique, métrique.

α) phonologique :

ce niveau de l'analyse prendra en charge, par exemple, les faits d'allitération présents dans une séquence métaphorique :

"Cerise cuve de candeurs"

"Bergamotte berceau de miel"

(ELUARD)

"L'une est phare et l'autre est flambeau"

(HUGO)

"Aboli bibelot d'inanite sonore"

(MALLARME)

ainsi que tous les jeux sur le signifiant dont Apollinaire donne de nombreux exemples pour l'enchaînement des métaphores filées :

"Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir"

## B) morphologique :

on consignera là les enchaînements de métaphores qui se fondent sur une - vraie ou fausse - dérivation morphologique. On peut penser à l'exemple déjà cité d'Apollinaire avec la série voler/voleur - voltiquer/voltiqueur. De même pourra-t-on partiellement expliquer par ce paramètre la métaphore suivante :

"Ancien acteur qui joue des pièces d'eau" (ELUARD)

qui joue sur une identité morphémique | pièce  
pièce d'eau.

## γ) lexicale et sémantique : (12)

on s'attachera à ce niveau au classement des métaphores par champs notionnels; par exemple les métaphores de l'ombre et de la lumière chez Hugo. Ce sont les études de ce type qui sont les plus nombreuses en critique littéraire (13).

C'est à ce niveau également qu'on étudiera les relations lexicales - synonymie, antonymie, hyponymie etc. - qui assurent le développement des métaphores filées.

## δ) syntaxique :

on repérera, classera les différentes formes de métaphores :

l'amour est un feu

l'amour ce feu

le feu de l'amour

etc.

leurs propriétés et les contraintes qui pèsent sur chacune d'elles.

## ε) rhétorique :

c'est le niveau de l'analyse qui prend en compte les affinités entre

les différentes figures, ainsi chez Robespierre et Saint-Just entre la métaphore et l'antithèse :

"Mener le peuple à l'esclavage par le chemin de la Liberté"

(SAINT-JUST)

"Quand un roi a été anéanti par le peuple, qui a le droit de le ressusciter"

(ROBESPIERRE)

## ζ) métrique :

on enregistrera, en poésie, la liaison de certaines métaphores avec certaines places du vers, avant une coupe, en fin de vers, en rejet. Mallarmé en offre de nombreux exemples :

"Victorieusement fin le suicide beau

Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !"

"... Enfin ? Et quelle nuit hagarde

Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?"

(MALLARME)

Une étude linguistique exhaustive et systématique des métaphores devrait prendre en compte chacun de ces facteurs, sans introduire parmi eux une hiérarchie a priori. J'emprunterai une fois de plus l'exemple d'une erreur à éviter au Groupe μ, dans le passage suivant :

"L'assimilation métaphorique et la contiguïté métonymique que l'ancienne rhétorique n'envisageait qu'entre deux signifiés, auxquels renvoie un unique signifiant, il nous est possible de les retrouver au plan des signifiants ... Dans l'extrait

suyant de Paul Eluard, on a un type de métaphore fondé sur l'allitération de lettres ou de syllabes :

"Cerise Cuve de Candeurs  
 DigiTale cristal soyeux  
 BERgaMotte BERceau de Miel  
 PENSée immENSE aux yeux de PAON"

On voit que le trait phonique est donné d'emblée comme le plus important pour la caractérisation et l'explication de la métaphore. Sans même que soient présentés les autres traits, c'est le paramètre phonique qui apparaît au sommet de la hiérarchie comme principe d'explication de la figure.

Au contraire, une analyse linguistique rigoureuse devrait évoquer séparément tous les paramètres que j'ai cités. Sans doute sont-ils quelquefois difficiles à scinder : facteurs phoniques et métriques sont souvent liés, ne serait-ce que par la rime :

"Tout son col secourra cette blanche agonie  
 Par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie"

(MALLARME)

et de même il est souvent difficile de traiter du facteur rhétorique sans faire appel au lexique : l'antithèse, par exemple, repose sur des relations lexicales d'opposition <sup>(14)</sup>. Du moins faut-il se fixer pour objectif de les séparer et d'en traiter à part.

C'est dans cette optique que j'ai choisi d'étudier systématiquement un de ces facteurs : la syntaxe de la métaphore. Les dimensions mêmes de ce travail m'imposaient de me limiter à un seul d'entre eux, et plusieurs raisons très différentes m'ont poussée à ne retenir que la syntaxe.

Avant toutes choses, il me semblait utile de rompre avec la tradition, aux résultats souvent décevants pour s'être presque toujours cantonnée dans le domaine de la sémantique. L'absence d'une méthodologie satisfaisante pour en traiter ne pouvait que me confirmer dans l'intention de ne pas, à mon tour, me lancer dans ce secteur. Or les facteurs sémantique et syntaxique sont les seuls qui soient présents dans toute métaphore : le facteur sémantique, parce que l'on peut supposer que toute métaphore a une signification, même si celle-ci n'est pas immédiate, le facteur syntaxique parce qu'il constitue l'ossature de la métaphore. De ce vers d'Apollinaire déjà cité :

"Bergère, ô tour Eiffel, le troupeau des ponts  
 bêle ce matin"

il est difficile de donner une caractérisation rhétorique, phonologique, ou morphologique <sup>(15)</sup>. Les seuls traits évidents sont les facteurs sémantique (appartenance à des champs notionnels homogènes : bergère - troupeau - bêle en face de tour Eiffel - ponts) et syntaxique : présence d'une apposition. De même dans ces vers de Hugo :

"L'une est phare et l'autre est flambeau"

on pourrait supprimer l'allitération, l'appartenance des deux termes métaphoriques à un même champ notionnel : le cadre syntaxique suffirait à faire naître une nouvelle métaphore :

"L'une est chaîne et l'autre est lumière"

C'est d'ailleurs la syntaxe qui soutient, souvent seule, bien des métaphores surréalistes :

cadre en de : "Des gourmettes de courtoisie" (ELUARD)  
 apposition : "Lune la feuille fleur le sein" (ELUARD)

On pourrait m'objecter qu'en choisissant, pour toutes ces raisons, de traiter de la syntaxe de la métaphore, je tombe dans le défaut que j'ai dénoncé plus haut : introduire un ordre d'importance parmi tous les facteurs d'une description linguistique des métaphores. Je pense que tel n'est pas le cas : car rien a priori ne permet de prévoir si la construction syntaxique, importante en apparence, caractérisera spécifiquement les métaphores parmi les autres figures et permettra de les opposer aux expressions non figurées. Les métaphores appositives pourraient, par exemple, ne pas différer de n'importe quelle autre apposition, ni les métaphores à verbe être de tout autre attribut. C'est donc sans aucune idée a priori sur la pertinence de la syntaxe en ce qui concerne une caractérisation spécifique des métaphores que je l'ai retenue. Je conviens malgré tout que je me suis facilité la tâche en choisissant le point sur lequel je pensais pouvoir obtenir le plus de renseignements, étant donné sa présence dans toute métaphore. C'est donc là surtout une question de méthode et je pense être fidèle aux principes de la description du niveau neutre en retenant un aspect des métaphores et en m'y attachant systématiquement.

## 2. LA METHODE

== =====

### 2.1 LES CORPUS

Le recours aux tests de compétence étant d'un maniement très difficile en ce domaine, où il n'existe pas de limite nette entre l'ac-

ceptable et l'inacceptable, un travail sur corpus se révèle seul possible. Le critère de l'acceptable se confond ici avec l'attesté. A-t-on en effet d'autres raisons pour retenir comme acceptable et métaphorique

"L'homme seul est un escalier"

présent chez Aragon, ou

"Le poète solitaire, grande brouette des marécages"

qui apparaît chez Char, et pour rejeter comme inacceptable

\* d'incolores idées vertes dorment furieusement

dont la syntaxe est pourtant claire. La situation pour les métaphores est ainsi très différente de la situation d'ensemble en linguistique, où la notion d'acceptabilité est, pour reprendre Maurice Gross, "remarquablement opératoire", car il existe toujours des "exemples bien tranchés, parfaitement reproductibles sur une population importante de locuteurs", qui se dessinent sur fond de "formes contrastantes" (16) :

\* il procède de manière vs. il procède de manière ridicule

\* il procède d'une manière vs. il procède d'une manière ridicule

Dans la perspective d'une description générale de la langue, il importe peu que les métaphores soient tantôt éliminées, tantôt retenues. Ainsi, chez Maurice Gross sont rejetées des phrases comme :

\* Paul scintille à Marie qu'un avion a été détourné

que l'on pourrait trouver dans des contextes métaphoriques, alors qu'est intégrée aux données de l'étude la série

Jean		aboie que
		rugit que
		mugit que
		miaule que

etc.

où que peut être précédé de cris d'animaux le plus inattendus : blatérer que, crouler que, car tous ces verbes s'insèrent dans le moule très productif de dire que, affirmer que, crier que etc.

C'est que la description ne porte pas sur les métaphores elles-mêmes. Il en va tout autrement lorsqu'elle porte sur ces cas marginaux.

Harris a clairement indiqué dans Structures Mathématiques (17) qu'il est impossible de s'en tenir à deux pôles opposés : l'acceptable et l'inacceptable, mais qu'il faut admettre toute une gamme de degrés d'acceptabilité définis en particulier par référence au contexte. S'il est facile en effet, dans le cadre d'une description syntaxique, d'opposer les phrases grammaticales aux phrases agrammaticales : I am here vs. ate qe the (18), l'acceptabilité qui met en jeu la sémantique est souvent impossible à définir :

"On voit donc que dans l'ensemble de toutes les séquences finies de mots, le sous-ensemble de séquences constituant les phrases de la langue n'est pas bien défini du tout. En plus de celles qui, sans aucun doute possible, appartiennent ou n'appartiennent pas à l'ensemble des phrases, il existe un grand nombre de cas marginaux de séquences de mots qui, à des degrés différents, et à titre divers, sont partiellement acceptés comme phrases.

Au lieu de parler de divers degrés d'acceptabilité des phrases, on peut parler de différents environnements de phrases : en effet, chacune des phrases marginales est acceptable (séparément ou sous l'action d'un opérateur portant sur les phrases dans un certain contexte)" (19)

et encore :

"On voit que le statut d'une séquence de mots ... par rapport à son appartenance à l'ensemble des phrases s'exprime non pas par deux valeurs OUI/NON, mais par un spectre de valeurs ex-

primant le degré et la nature de l'acceptabilité d'une phrase, ou bien, dans le cas d'une acceptabilité douteuse ou nulle, du type de discours ou d'environnement dans lequel la séquence serait acceptée comme phrase" (20)

Hors contexte, il est impossible de décider du statut de

L'homme seul est un escalier

qui, selon le cas, sera rejeté ou admis comme métaphore. Dans le cadre d'un poème, dont on peut supposer qu'il présente une signification, la phrase sera tenue pour métaphorique.

Je suis donc parti de textes où l'on peut raisonnablement s'attendre à rencontrer des métaphores : discours politiques et écrits littéraires surtout poétiques (21). Le relevé des métaphores a été fait suivant le critère - négatif - que j'ai indiqué dans la Première Partie : ont été retenus les tropes que je ne pouvais analyser autrement, i.e. ceux qui ne reposaient pas sur un rapport d'inclusion ou de contiguïté. Les résultats convergeaient d'ailleurs avec ceux de l'intuition immédiate.

En dehors des exemples déjà analysés par la tradition rhétorique et que j'ai quelquefois utilisés, et de quelques autres isolés, la plupart des métaphores sont empruntées aux textes suivants :

APOLLINAIRE : Alcools

BAUDELAIRE : Les Fleurs du Mal

Marcel BEALU : L'Air de Vie (recueil de poèmes)  
La Grande Marée (roman)

René CHAR : Fureur et Mystère

ELUARD : La Vie immédiate

V. HUGO : Les Contemplations, Les Rayons et les Ombres, Les Chants du Crépuscule, Les Châtiments

MALLARME	: <u>Poésies</u>
SAINT-JOHN PERSE	: <u>Eloques, La Gloire des Rois, Anabase</u>
SAINT-JUST	: <u>Discours à la Convention et aux Jacobins</u>
ROBESPIERRE	: <u>Discours à la Convention et aux Jacobins</u>

C'est un éventail assez hétéroclite aussi bien par l'époque que par les genres. Cet éclectisme m'a semblé présenter un avantage : permettre de se rendre compte si les formes métaphoriques sont dépendantes du type de discours où elles sont utilisées ou bien si à travers ces échantillons divers se dégage une syntaxe de la métaphore. Un corpus homogène n'aurait pas permis de trancher, faute d'éléments de comparaison.

## 2.2 A GRAMMAR OF METAPHOR

Un tel corpus de métaphores, emprunté à différents auteurs, du Moyen-Age à nos jours, a déjà été étudié par Christine Brooke-Rose dans son important ouvrage : A Grammar of Metaphor <sup>(22)</sup>. Par rapport à cette analyse, la seule qui jusqu'ici se soit préoccupée de la syntaxe de la métaphore, l'étude que j'ai entreprise pourrait paraître superflue. Il m'a donc semblé indispensable de présenter A Grammar of Metaphor et d'en indiquer les faiblesses. Ce sera du même coup préciser en quoi je me démarquerai de la méthode qui y est utilisée.

### 2.2.1. L'organisation d'ensemble de l'ouvrage

Paru en 1958, réédité en 1965, l'ouvrage est une étude des métaphores à partir d'un relevé pratiqué sur quinze poètes, de Chaucer à Dylan Thomas. Il satisfait donc d'emblée à un souci très louable de travailler en extension, et non sur un ou deux exemples éculés.

Cette étude est abordée sous l'angle "grammatical" ou "linguistique" - Chr. Brooke-Rose emploie indifféremment les deux termes - en réaction contre les critiques qui ne s'intéressent qu'au contenu de la métaphore :

"Most studies of metaphor, from Aristotle to the present day, have been concerned with the idea-content, rather than with the form : what is the mental process involved in calling one thing another ? How metaphor is expressed in words, and a metaphoric word reacts on other words to which it is syntactically and grammatically related ?"

(23)

Telle est la première phrase du livre : la métaphore est faite de mots, c'est donc du point de vue du langage qu'il est nécessaire d'en traiter en priorité, en s'intéressant à sa "grammaire", à sa "syntaxe". Malheureusement, cette description est située dès l'introduction dans une perspective stylistique qui en est la justification :

"It may be objected that a grammatical analysis is purely descriptive, a mere classification of phenomena, and that since a poet must express himself in language, he is bound to use verbs and nouns, the proportion in metaphor being fortuitous. I hope to show that this is not true, and that the different uses of language in metaphor by individual poets do reveal tendencies at least, if not conscious choice"

(24)

Par voie de conséquence, le dernier chapitre de l'ouvrage intitulé The poets est un essai pour caractériser le style de chacun des auteurs dépouillés à partir des différents types de métaphores qu'ils présentent.

L'étude syntaxique n'est donc pas autonome. De même, parallèlement à la description intrinsèque de la métaphore, sont souvent pris en considération ses effets : par exemple les verbes métaphoriques qui attribuent des actions humaines à des humains :

"Then do I die, as one with lightning fyled"

(SPENSER)

"Votre affreuse persévérance à poursuivre le projet d'égorger  
tous les amis de la Patrie"

(ROBESPIERRE) (25)

débouchent souvent sur une amplification et "are, in a sense, not verb metaphors, but lies, or exaggerations" (26). Mais l'hyperbole n'est qu'une conséquence de la métaphore, qui n'a pas à être prise en compte dans le cadre d'une analyse syntaxique.

C'est surtout de la sémantique que l'analyse grammaticale n'arrive pas à se libérer. Des notions comme concret, abstrait, animé, inanimé voisinent avec la mention de propriétés strictement syntaxiques, et chaque forme métaphorique est aussitôt interprétée en termes de sens. La définition initiale de la métaphore est d'ailleurs sémantique :

"In my study, any identification of one thing with another,  
any replacement of the more usual word or phrase by an other,  
is a metaphor"

(27)

Ce peu d'autonomie de la syntaxe pèse lourdement sur l'analyse.

L'ouvrage est organisé selon un critère syntaxique immédiat : l'appartenance des métaphores relevées chez les quinze auteurs aux différentes parties du discours. Les huit premiers chapitres traitent des métaphores nominales, qui constituent l'essentiel de l'analyse, le neuvième des métaphores verbales et le dixième des métaphores appartenant à d'autres classes syntaxiques, telles qu'adjectifs, adverbes, prépositions. Deux chapitres marginaux, "in a senso beyond the scope of my analysis", dit Ch. Brooke-Rose (28), terminent A Grammar of metaphor, le premier consacré à l'enchaînement de deux métaphores : "The Verb added to the Noun", le second aux poètes : "The Poets". A l'exception donc de ces deux derniers chapitres qui élargissent vers le style la perspective grammaticale de l'étude, l'organisation d'ensemble d'une Grammar of metaphor est ainsi gouvernée par un principe syntaxique.

Cette appartenance des métaphores à différentes classes syntaxiques rejailit sur leur fonctionnement. C'est ainsi que des métaphores nominales on peut dire que toutes "remplacent" un autre nom, alors que les métaphores verbales ne remplacent pas un autre verbe :

"The chief difference between the noun metaphor and the verb metaphor is one of explicitness. With the noun, A is called B, mor or less clearly according to the link. But the verb changes one noun into another by implication. And it does not explicitly "replace" another action" (29)

Ceci découle du type de définition des noms et des verbes, les premiers étant un ensemble d'attributs, "a complex of attributes", alors que les verbes ne peuvent être définis si l'on fait abstraction de la relation qui les lie aux noms avec lesquels ils sont employés, si bien que "when a verb is metaphoric, its adaptability to the noun is so great that

its relationship to it is direct, and much stronger than its relationship to the action it is "replacing" (30). Les métaphores verbales s'opposent donc radicalement aux métaphores nominales, de même que les métaphores adjectivales qui, elles aussi, supposent une relation directe avec un nom.

Ainsi, en adoptant un classement syntaxique comme principe d'organisation de son étude, Christine Brooke-Rose plaide du même coup contre un modèle unique des fonctionnements métaphoriques. C'est sans doute là que réside l'intérêt essentiel de sa grammaire.

Malheureusement, à l'intérieur de ces larges articulations - métaphores nominales, métaphores verbales, et "auxiliary words and phrases" - les critères utilisés ne sont plus seulement syntaxiques. C'est encore l'appartenance à la classe syntaxique - adjectifs, adverbes, prépositions, adjectifs possessifs - qui commande les subdivisions du chapitre sur les "auxiliary words and phrases". Mais pour les verbes, on glisse déjà de la syntaxe à la sémantique, puisque ce qui oppose les différentes métaphores verbales, c'est la place de la relation métaphorique, qui peut jouer de verbe à sujet :

"And very, very deadliness did nip  
Her motherly cheeks"

(KEATS)

"Branches où mûrit ma joie"

(CHAR)

et/ou de verbe à complément :

"Au loin la mer que ton oeil baigne"

(ELUARD)

Le verbe peut ainsi être "metaphoric in relation either to its subject or its object, or to both at the same time, and even to several objects, direct and indirect" (31).

Mais ces distinctions sont loin de recouvrir la distinction syntaxique entre verbes transitifs et intransitifs et ne s'appuient guère que sur des considérations sémantiques souvent contestables : étant donné un verbe, quels sont ses sujets et ses compléments "normaux", "naturels" ? Une métaphore comme :

"They swim in mirth" (ils nagent dans la joie)

est expliquée comme reposant sur une relation métaphorique d'où est exclue le sujet, entre le verbe swim et le complément in mirth sous prétexte que les humains sont capables de nager. On perd ainsi la sûreté des classifications syntaxiques.

C'est surtout pour les métaphores nominales que sont confondus critères syntaxiques et sémantiques. Les métaphores nominales sont classées en plusieurs chapitres :

- 1) - Métaphores par "simple remplacement", simple substitution : ce sont les métaphores que j'ai jusqu'ici appelées *in absentia*, et qui consistent dans la substitution du terme métaphorique au terme propre, qui se trouve ainsi paradigmatique. Elles ne peuvent être comprises que grâce à des éléments extérieurs à la métaphore elle-même, "from the context or from the reader's intelligence" (32). Citons entre autres :

"Yet no more [i.e. love] can be due to mee  
Then at the barquaine made was ment"

(DONNE)

"Muse Indignation ! Viens, dressons maintenant  
... Assez de piloris pour faire une épopée"

(HUGO)

2) - Pointing formulae, formules de reprise : le terme propre A est mentionné, puis repris par le terme métaphorique B sous les formes suivantes :

a) "a demonstrative expression" :

A ... that B

"her golden tresses ... that golden snare"

(SPENSER)

"A woman drew her long black hair out tight  
And fiddled whisper music on those strings"

(ELIOT)

"... contre le czar du Nord, contre ce chasseur d'hommes  
suivi de tous ses chiens"

(HUGO)

b) "parallel construction" :

A and B, A or B

"But he my Lyon, and my noble Lord"

(SPENSER)

"To women or the sea, my teares"

(DUNNE)

ce type de métaphores est quasiment inexistant en français.

c) "apposition" :

A , B

"The merry cuckow, messenger of Spring"

(SHAKESPEARE)

"... un monarque rageur,

Le guignon"

(MALLARME)

d) "vocative" :

((o) A), (e) B

"When by thy scoorne, o murtheresse, I am dead"

(DUNNE)

"Mother of being in me, heart"

(HOPKINS)

"O czar ! tyran ! vampire !"

(HUGO)

3) Copula : A is B :

"You are a poem"

(BROWNING)

"Car l'océan est hydre, et le nuage oiseau"

(HUGO)

Sous le terme de "copula", Ch. Brooke-Rose englobe les verbes

être, sembler, appeler ou être appelé, signifier, valoir, devenir.

4) The link with "to make" : C makes A into B :

"Thou art so truth, that thought of thee suffice

To make dreames truths; and fables histories"

(DUNNE)

"Il voulait, héros et symbole,

Faire du Louvre un Capitole"

(HUGO)

La métaphore suivante citée dans "the copula" n'est-elle pas alors aussi proche de to make que de to be ? :

"And all these [flowers etc.] I set  
For emblems of the day against the tower  
Emblematical of the night ..."

(YEATS)

De même, la classe des "Pointing Formulae" regroupe des formes hétérogènes, aux propriétés très différentes : l'apposition n'implique qu'une juxtaposition du terme propre et du terme métaphorique, alors que le parallèle suppose une coordination :

A , B	vs.	A	and	B
			or	

L'apposition est mobile :

The merry Cuckow, messenger of Spring,  
Messenger of Spring, the merry Cuckow,

mais non le deuxième terme d'un parallèle :

But he my Lyon, and my noble Lord  
\* But he and my noble Lord, my Lyon.

A l'inverse, ce n'est le plus souvent qu'au prix de considérations sur la situation de parole que le vocatif peut être distingué de l'apposition, dans une langue sans cas où il n'a pas de marque propre :

You, B

est en fait une apposition qui ne se distingue pas des autres par sa forme qui s'aligne sur le modèle A,B mais par l'adresse directe du locuteur à You. C'est donc You que l'on pourrait dire mis en apostrophe, au vocatif, mais sûrement pas B. Seuls sans doute les cas où n'apparaît que B pouvaient exiger une étiquette spéciale. Ch. Brooke-Rose reconnaît elle-même que vocatif et apposition sont souvent très proches :

"We can see the similarity to apposition as soon as several metaphors are added to the first vocative : they are really appositions, but partake of the vocative tone" (39)

Si bien que le vocatif tient à la fois pour la syntaxe de l'apposition et pour le sens de la copule :

"The vocative has something in common both with simple apposition and with the direct copula is, and thus form a useful transition into the next chapter" (40)

i.e. celui de la copule.

Quel sens peut bien offrir en syntaxe la notion de catégorie de transition ? Ou bien il existe des constructions différentes par leurs propriétés syntaxiques, ou bien non. Là se limite le choix. Mais précisément Ch. Brooke-Rose n'étudie pas des constructions pour elles-mêmes, mais selon leurs propriétés sémantiques.

Les grandes oppositions de l'étude : métaphores nominales, verbales, et les autres, sont les seules à être établies sur un fondement syntaxique net, l'appartenance aux différentes parties du discours. Partout ailleurs, la sémantique est au moins aussi importante que la syntaxe. C'est ce qui apparaît avec le plus de clarté dans le chapitre sur le Genitive Link. Je m'y attarderai donc plus longuement que sur les autres.

### 2.2.2. Les métaphores par Genitive Link

Ch. Brooke-Rose applique à la dernière catégorie des métaphores nominales l'étiquette de génitif, empruntée aux langues à cas, alors qu'en dehors des quelques exemples de "cas possessifs" en 's, il n'existe plus

en anglais, dans aucun des textes qu'elle étudie. C'est que cette étiquette lui permet une définition large de ce type de métaphores sous laquelle elle peut englober des éléments formellement très différents :

"The definition of genitive is "a grammatical form of substantives or other declinable parts of speech, chiefly used to denote that the person or thing signified by the word is related to another as source, possessor or the like" (41)

Cette relation peut s'exprimer par divers moyens syntaxiques :

"In practice as far as metaphor is concerned, this part-relationship between two nouns, which is essentially one of provenance from or attribution to, can be expressed with prepositional forms which are grammatically datives or ablatives, but, as I hope to show, the above definition of genitive can be stretched to include all these even a verb of possession, which normally takes an accusative in most inflected languages" (42)

La notion de génitif ne correspond donc à aucun fait syntaxique, mais seulement à un contenu sémantique, sous lequel sont englobées des formes qui n'ont rien à voir avec ce qu'était primitivement le génitif. Mutatis mutandis, on est donc proche de l'attitude d'un Ferdinand Brunot dans La pensée et la langue. Pour Brunot non plus, en effet, l'étude des faits de langue ne pouvait être conduite de façon autonome et séparée de la pensée :

"Après chaque tentative, je suis revenu à la même conclusion. Aucune retouche à l'ancien plan ne peut suffire, aucun classement des faits de langue ne donnera satisfaction ... Il faut se résoudre à dresser des méthodes de langage, mais d'après l'ordre des idées. Ce sont elles qui doivent être classées, non point sans doute en elles-mêmes, pour elles-mêmes comme elles le seraient par la psychologie pure, mais en vue de leurs signes et relativement à eux" (43)

Sont ainsi étudiés les différents moyens d'exprimer la détermination, la caractérisation, les volontés etc. Ch. Brooke-Rose procède selon la même démarche et rassemble dans ce chapitre les différents moyens d'exprimer la notion de "source", de "possession", ou des notions analogues (or the like). Ce chapitre confond alors tout naturellement des éléments appartenant à des classes syntaxiques différentes :

noms composés :

"... before the suncock cast  
Her bone to the fire"

(THOMAS)

prépositions :

"The thief of adolescence  
And she who lies  
Like exodus a chapter from the garden"

(THOMAS)

verbes : "He hath no desire nor sense"

(DONNE)

adjectif possessif :

"When the stars threw down their spray  
And water'd heaven with their tears"

(BROWNING)

puisque ce qui compte, c'est avant tout la sémantique. C'est particulièrement net pour les verbes "of owning, growing, producing", que Ch. Brooke-Rose ne classe pas parmi les métaphores verbales, en raison de leur sens qui leur permet d'établir, dit-elle, une relation entre deux noms, le sujet et le complément. Ceci est souvent en fait contestable, comme dans les exemples suivants :

"From my cold heart let heaven engender hail"

(SHAKESPEARE)

"And Paradise was open'd in his face"

(DRYDEN)

où l'on est bien tenté de voir dans engender ou open une véritable métaphore verbale.

A l'intérieur de cette catégorie très large et peu nette du génitif sont distinguées deux rubriques sémantiques :

- la formule à trois termes, "the three term formula", où le groupe B of C renvoie à un terme absent auquel il s'est substitué : B of C = A, soit par exemple :

the hostel of my heart = the body

sacristains de l'art (HUGO) = pédagogues

- la formule à deux termes, "the two term formula", où B = C. Elle se divise à son tour en deux rubriques, selon que le lien fourni par of exprime l'identité, "identity" :

"The mirror of malicious eyes"

(YEATS)

"Les deux petits ballons de ses yeux"

(BEALU)

où l'attribution pure, "Pure Attribution", "which is a split of one idea into two, a thing or person or personification, and an object attributed to it" (44) :

"The lips of Time" (THOMAS)

"L'œil bleu des pervenches"

(HUGO)

Par ailleurs, les exemples présentant la préposition of, le cas possessif (pour qui est utilisé le terme de genitive seul) ou un nom composé sont regroupés sous le nom de genitive proper et opposés à tous les autres exemples (prépositions autres que of, verbes suivis d'une préposition, adjectif possessif, verbes of "owning, growing, producing"). C'est la fréquence de ce type de métaphores, surtout de celles en of, ainsi que le flou du sémantisme dans tous ces cas de "genitive link", qui explique cette séparation. L'étude des métaphores au lien génitif est donc organisée de la façon suivante :

1) Genitive Link I : the Genitive proper, i.e. la préposition of et ses équivalents :

- a. of
- b. le "Genitive" : 's
- c. le nom composé

2) Genitive Link II : prépositions autres que of, adjectifs possessifs et verbes :

- a. prépositions autres que of et verbes + préposition
  - autres prépositions
  - verbe + préposition
- b. adjectifs possessifs
- c. verbes

Chacun des paragraphes a), b), c), à l'intérieur des rubriques I et II du "Genitive Link", se subdivise à son tour en étude de la formule à trois termes B of C = A, et de la formule à deux termes B = C. Et chaque fois, à l'intérieur de la formule à deux termes sont distinguées l'identité (identity) et la pure attribution (pure attribution). L'étude

sur le Genitive Link constitue ainsi un ensemble extrêmement touffu, difficile à suivre, et organisé selon des critères hétérogènes : la fréquence respective des différentes métaphores, leur appartenance à telle ou telle classe syntaxique, et surtout leur sens.

Je m'attarderai sur la préposition of, à laquelle Ch. Brooke-Rose attache le plus d'importance :

"The preposition of is the most frequent of all the grammatical tools. It is also the one which is used indiscriminately for all four relationships" (45)

Christine Brooke-Rose distingue donc dans l'étude de of les formules à trois et à deux termes. Dans la formule à trois termes, on peut reconstruire derrière B of C tout entier une expression non figurée :

"Ah sun-flower ! weary of time  
Who countests the steps of the Sun"  
(BLAKE)

est commentée ainsi : the steps of the sun, i.e. the hours or minutes (46).

Dans quelques cas, le terme propre est d'ailleurs donné dans le contexte :

She is the fountain of mercy

Ce qui importe, c'est que B of C, et non l'un de ses termes, puisse être remplacé par une expression littérale, ce qui ne sera pas possible dans la formule à deux termes. Une telle perspective obscurcit encore, si c'est possible, la notion déjà confuse de terme propre. Dans les deux exemples cités, si l'on peut remplacer toute l'expression B of C par un terme non figuré, il n'en reste pas moins que seul B, steps, fountain, est métaphorique. C, non figuré, mériterait donc d'être appelé aussi terme propre, pour peu que l'on ajoute des considérations syntaxiques à la définition sémantique de "propre" et qu'on y voit le terme non

figuré associé syntaxiquement au terme métaphorique". Dans ce cas, la distinction entre formule à trois et à deux termes ne s'impose plus, la formule à deux termes présentant elle aussi un terme métaphorique et un terme propre. La distinction s'impose d'autant moins que selon Ch. Brooke-Rose elle-même, la formule à trois termes, et celle à deux termes où of exprime l'attribution sont toutes deux fondées sur des "relations d'activité" paraphrasables par des verbes. La première, selon Ch. Brooke-Rose, pourrait fort bien être appelée : "The Replacing Type of Activity Relationship", car elle repose sur une notion d'activité :

"The body is called the hostel of the heart because the heart dwells or lodges there" (47)

Signalons au passage que la notion d'activité convient pourtant fort mal à dwells ou lodges. Of, ici, équivaut donc à un verbe. Lorsque of exprime la pure attribution, on a à nouveau affaire à une relation verbale :

"Pure Attribution is very close to verb metaphor, which changes the noun into something else and brings the thing before the eye in a more particular aspect" (48)

Et ce n'est que lorsque of, dans la formule à deux termes, exprime l'identité, qu'apparaît une relation non plus active, mais "functional and sensuous" :

"A is called B by virtue of what it looks like, or more rarely, sounds like, smells like, feels like, tastes like" (49)

Ne pourrait-on alors imaginer un classement où la formule à trois termes et la Pure Attribution seraient réunies et opposées au of d'identité ? Je ne veux pas dire que ce nouveau classement serait meilleur que celui de Ch. Brooke-Rose, mais simplement que tant que l'on utilise des critères aussi peu rigoureux que ces critères sémantiques, aucun classement ne peut s'imposer.

Ceci ne serait rien si Ch. Brooke-Rose, tout en se plongeant dans ces considérations sémantiques, avait étudié les problèmes que posent ces métaphores en of. Car si l'on regarde le détail des exemples qu'elle cite, deux points retiennent l'attention : d'une part la présence ou l'absence d'un déterminant après la préposition of, dont on peut se demander si elle est significative ou fait de hasard, d'autre part la répartition de noms [+ animé] ou [- animé] après of, qui offre de surprenantes lacunes. Ch. Brooke-Rose, préoccupée essentiellement de la relation métaphorique et des éléments qui la supportent, ici le seul of, ignore malheureusement l'environnement du "genitive link", qui mérite pourtant attention.

### 2.2.3. Conclusion

Quelle conclusion peut-on retirer d'une Grammar of Metaphor ? L'ouvrage comporte un aspect positif indéniable, puisqu'il recense pour l'anglais (mais ce recensement est aisément transposable au français) toutes les formes de métaphores, dont il donne un classement souvent net. Mais il présente des défauts nés en partie de l'excès de modestie de Ch. Brooke-Rose qui, inquiète devant la portée limitée d'une analyse grammaticale, tente, pour corriger ces limites, de déboucher sur la stylistique. De plus, elle travaille dans le cadre de la grammaire traditionnelle, exclusivement au niveau des parties du discours, ignorant des notions aussi importantes que celle de cadre syntaxique et de propriété.

Tout ceci converge pour la faire dévier de la syntaxe vers la sémantique, si bien que son travail ne peut en définitive offrir qu'un

premier défrichage à partir duquel devraient se poursuivre des études résolument syntaxiques.

### 2.3. QUELQUES INDICATIONS SUR LA DEMARCHE QUE J'UTILISERAI

De la confusion qui règne souvent dans les analyses de détail de Ch. Brooke-Rose, on peut tirer un enseignement important : séparer radicalement la syntaxe de la sémantique. C'est ce que je m'efforcerai de faire, sans chercher à appuyer cette distinction sur une quelconque théorie linguistique, à la manière, par exemple, de J.Cl. Milner<sup>(50)</sup>. En l'absence d'études de détail portant sur leurs relations, ce n'est que du point de vue méthodologique que la séparation me paraît s'imposer, comme préalable à toute étude future sur les rapports qui existent entre elles. Pourquoi en effet ne pas assigner - provisoirement - des frontières nettes à la syntaxe et à la sémantique, comme on le fait pour la phonologie et la morphologie ? Elles devraient permettre de préciser où et pourquoi s'épuise l'analyse syntaxique et les facteurs à intégrer pour remédier à ses insuffisances. De fait, je serai parfois conduite dans la suite de ce travail à envisager d'autres éléments que la syntaxe, mais je prendrai bien garde de marquer qu'ils appartiennent à un autre domaine.

L'étude des métaphores que je vais proposer est plus une description qu'une analyse proprement dite. Je me range en effet à l'opinion de Maurice Gross que "toute construction théorique a toujours été précédée d'un long travail d'accumulation systématique de données"<sup>(51)</sup>,

et c'est une contribution à un tel travail, dans le domaine des métaphores, que je voudrais apporter.

Je n'attends pas de cette description qu'elle résolve le problème de la métaphore et ce n'est pas parce que j'ai critiqué l'approche traditionnelle de cette figure que je crois être à même, grâce aux outils de la syntaxe, de répondre aux questions laissées en suspens. Devant l'échec de la caractérisation sémantique, il me paraît simplement nécessaire de tenter une étude plus systématique, dont on ne peut prédire si elle sera ou non pertinente pour le phénomène métaphorique.

Je me situerai essentiellement dans la perspective de la grammaire distributionnelle. Ce faisant, je dépasserai la notion de partie du discours pour utiliser celle de cadre syntaxique. C'est ainsi que des éléments comme la préposition de ne seront pas étudiés en eux-mêmes, à la façon de Ch. Brooke-Rose, mais par rapport au contexte : prédéterminants, nombre des noms qui l'entourent, etc.

L'utilisation des cadres syntaxiques aura une conséquence importante en ce qui concerne ce travail : je n'y aborderai pas l'étude de la métaphore filée. Celle-ci déborde souvent non seulement la proposition, mais encore la phrase tout entière, si bien qu'il est impossible de la circonscrire dans des cadres précis :

"Le souffle vital en nous est un fleuve au cours mystérieux, parfois simple fil sinuant entre les herbes, parfois torrent emportant le paysage. Jusqu'où m'ontraînerait ce flot tumultueux ?"

(BEALU)

Je me limiterai à l'étude de la métaphore dans la proposition, bien que j'aie parfaitement conscience que ce stade doit être dépassé.

Mais, en l'absence d'études linguistiques précises sur l'au-delà de la proposition et de la phrase, il me semble méthodologiquement plus sûr de m'en tenir à ces limites.

De plus, devant plusieurs métaphores qui se suivent, il est souvent difficile de décider s'il s'agit seulement d'un enchaînement, d'une succession, sans qu'existe de lien sémantique :

"Du tréfonds de la bassesse humaine aux influences maléfiques venues du cosmos, un faisceau de rayons le crucifie"

(BEALU)

ou d'une véritable métaphore filée. Comment traiter l'exemple suivant :

"Je voudrais entourer son infinie fragilité d'un mur de refus, d'indifférence"

(BEALU)

où la seule relation sémantique entre entourer et son complément prépositionnel, d'un mur de refus est de compatibilité, ou ces métaphores d'Apolinaire :

"Et changer un oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air  
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour regarder

...

Ils crient qu'il sait voler qu'on l'appelle voleur  
Les anges voltigent autour du joli voltigeur

...

L'avion se pose enfin sans refermer les ailes  
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles  
A tire-d'aile viennent les corbeaux, les faucons, les hiboux"

proches par le thème du vol, et cependant toutes différentes ?

Pour éviter d'avoir recours à des décisions arbitraires parce que fondées sur la seule intuition, j'ai préféré considérer toutes les séquences de métaphores, indépendantes ou non, comme des ajouts, si bien que j'ai étudié chacune séparément, dans le cadre syntaxique limité où elle s'insère.

Ainsi la séquence :

"Je voudrais entourer son infinie fragilité d'un mur de refus, d'indifférence"

sera-t-elle traitée parmi les métaphores verbales :

entourer son infinie fragilité de  $N_2$

et parmi les métaphores en de :

un mur de refus

un mur d'indifférence

De même la phrase :

"L'enfer des médiocres est l'ennui" (BEALU)

sera-t-elle prise en compte parmi les figures en de, l'enfer des médiocres, et dans le cadre des figures en être, où cette première métaphore n'apparaîtra plus que comme le terme métaphorique d'une figure plus vaste  $N$  est  $N_2$ . Mais je ne poserai jamais le problème de l'articulation de ces deux figures.

Encore une fois, il ne peut s'agir que de décisions provisoires, imposées par un souci de rigueur méthodologique.

J'utiliserai la notation suivante :

V : verbe

- GN : groupe ou syntagme nominal dont la position n'a pas à être spécifiée.
- $N_0$  : sujet du verbe.
- $N_1$  : premier complément du verbe ou groupe nominal apparaissant le premier dans un groupe nominal complexe comme GN de GN.
- Prép.  $N_1$  : premier complément du verbe, prépositionnel.
- $N_2$  : deuxième complément du verbe, ou groupe nominal apparaissant le second dans un groupe nominal complexe comme GN de GN.
- Prép.  $N_2$  : deuxième complément du verbe, prépositionnel.
- n : nom, éventuellement selon la position  $n_1$ ,  $n_2$ , etc..
- Dét. : déterminant du nom, éventuellement selon la position Dét.<sub>1</sub>, Dét.<sub>2</sub>, etc.
- $\Omega$  : élément qu'il n'est pas utile de spécifier.

\*\*\*

\*

## NOTES DU CHAPITRE III

-----

\*

- 1) RICŒUR : La métaphore vive, op. cit., p. 248.
- 2) Ibid. p. 277.
- 3) FONTANIER : Les figures du discours, op. cit., p. 213.
- 4) Ibid. p. 215.
- 5) Jean MOLINO : "Sur les titres des romans de Jean Bruce" in Langages, n° 35; "Fait musical et sémiologie de la musique" in Musique en Jeu, n° 17. En particulier, en ce qui concerne la différence entre les "deux univers sémantiques" du "créateur" et du "lecteur", voir "Sur un sonnet de Baudelaire", in Cahiers de Linguistique, d'Orientalisme et de Slavistique, n° 5-6, janvier-juillet 1975, en hommage à G. Mounin.
- 6) J.J. NATTIEZ : Fondements d'une sémiologie de la musique, collection. 10/18, 1975.
- 7) J.J. NATTIEZ, op. cit. p. 52.
- 8) Ibid. p. 52.
- 9) J. MOLINO : Les Maximes de La Rochefoucauld, conférence à la Faculté de Musique de l'Université de Montréal, 4 mars 1975, inédit, cité par NATTIEZ, op. cit. p. 89.
- 10) NATTIEZ, op. cit. p. 54.

- 11) R. JAKOBSON : Essais de Linguistique générale, Editions de Minuit, Paris, 1963, p. 63.
- 12) Cette assimilation du lexical et du sémantique est provisoire. Je serai amenée par la suite, dans des analyses plus détaillées, à les distinguer, ce qui exigera des justifications qui n'auraient pas été à leur place dans ce chapitre de généralités.
- 13) Citons entre autres : Edmond HUGUET, Les métaphores et les comparaisons dans l'oeuvre de Victor Hugo, Paris, Hachette, 1904-1905; L. LUCCHETTI, Les images dans les oeuvres de V. Hugo, Véroli, 1909.
- 14) Je regroupe sous ce terme générique des relations aussi variées que l'antonymie, la réciprocité, la complémentarité etc. Sur ce point, cf. LYONS, Linguistique générale, Larousse 1970, p. 352 et sqq.
- 15) A moins que l'on n'admette avec J.Cl. CHEVALIER ("Apollinaire et le calembour" in Revue Europe, Nov.-Décembre 1966) que berçère est formé sur berce. Mais cette dérivation n'est pas aussi évidente que la caractérisation syntaxique.
- 16) Maurice GROSS, Méthodes en syntaxe, Hermann, 1975, p. 23.
- 17) Z.S. HARRIS, Structures mathématiques du langage, Dunod, Paris 1971.
- 18) Exemple emprunté à Harris, op. cit. p. 57.
- 19) Ibid. p. 58.
- 20) Ibid. p. 59.
- 21) Je ne veux pas dire par là que les métaphores ne se rencontrent que dans ces types de textes, mais simplement qu'il est sûr qu'ils en présentent.
- 22) Ch. BROOKE-ROSE, A Grammar of Metaphor, London, Secker and Warburg, 1965, 1st edition, 1958.

- 23) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit. p. 1.
- 24) Ibid. pp. 21/22.
- 25) Après chaque exemple emprunté à Ch. Brooke-Roso, je donnerai un équivalent français.
- 26) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit. p. 213.
- 27) Ibid. p. 17.
- 28) Ibid. p. 265.
- 29) Ibid. p. 206.
- 30) Ibid. p. 209.
- 31) Ibid. p. 217.
- 32) Ibid. p. 24.
- 33) Ibid. p. 46.
- 34) Ibid. p. 68.
- 35) Ibid. p. 105.
- 36) Ibid. p. 132.
- 37) Ibid. p. 146.
- 38) Ibid. p. 132.
- 39) Ibid. p. 101.
- 40) Ibid. pp. 99/100.

- 41) Ibid. p. 146.
- 42) Ibid. p. 146.
- 43) Ferdinand BRUNOT, La pensée et la langue, Masson, Paris 1936, p. XX.
- 44) A Grammar of Metaphor, op. cit. p. 148.
- 45) Ibid. p. 149.
- 46) Ibid. p. 150.
- 47) Ibid. p. 149.
- 48) Ibid. p. 162.
- 49) Ibid. p. 155.
- 50) Jean-Claude MILNER, Quelques opérations de détermination en français : syntaxe et interprétation, thèse de doctorat d'Etat, à paraître.
- 51) Maurice GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit. p. 9.

\*\*\*\*

\*\*\*

Deuxième PartieDESCRIPTION SYNTAXIQUEDES METAPHORES

\*

\*\*\* Au cours des chapitres précédents, j'ai déjà eu l'occasion d'évoquer les principales configurations dans lesquelles se localisent les métaphores. Ce sont essentiellement, si on laisse de côté les figures adjectivales et adverbiales très rares :

a - L'association d'un verbe et d'un ou de plusieurs noms, quelle qu'en soit la fonction :

"Trop de tentations malgré moi me caressent"  
(APOLLINAIRE)

"Le hasard qui débride le coeur"  
(CHAR)

"J'étais obsédé par la vision de son long torse blanc, du ventre plat où affleurent sous la fourrure les pétales d'une fleur vivante"  
(BEALU)

b - Les figures à verbe être :

"Mon coeur est un palais flétri par la cohue"  
(BAUDELAIRE)

c - L'opposition :

"... .. la piété, lierre qui s'enracine,  
Hélas, s'attache aux rois comme à toute ruine !"  
(HUGO)

d - Les figures où deux groupes nominaux sont reliés par une préposition, principalement de :

"Les deux petits ballons de ses yeux"  
(BEALU)

Dans la seconde partie de ce travail, sans chercher à me prononcer sur un éventuel traitement général des figures, je décrirai chacune de ces configurations pour déterminer si, contrairement à ce qui apparaît lorsqu'on essaie de caractériser sémantiquement les métaphores, il est possible de leur trouver une unité syntaxique et des traits spécifiques. Je traiterai des différentes métaphores dans l'ordre où je viens de les énumérer.

Chapitre I

LES METAPHORES A PIVOT VERBAL

1. DEFINITION

Je range dans cette catégorie de métaphores aussi bien celles dont la tradition ferait des métaphores verbales :

"Trop de tentations malgré moi me caressent"  
(APOLLINAIRE)

que celles dont elle ferait des métaphores nominales :

"Mais en elle réside un diamant couvert de boue"  
(BEALU)

La plupart des auteurs qui se sont intéressés à la rhétorique les distinguent, rangeant les secondes du côté des métaphores nominales qui impliquent deux noms, comme :

"L'amour est une flamme"

Ainsi, G. Genette, dans son article sur "La rhétorique restreinte" (1), regroupe-t-il sous le nom d'assimilation les quatre formes :

Mon amour (est) une flamme ardente.

Mon amour (est) une flamme.

Mon ardente flamme.

Ma flamme.

reliant par conséquent la figure à verbe être, la figure à apposition, et celle où n'apparaît qu'un seul nom.

De même Ch. Brooke-Rose traite-t-elle dans des chapitres différents de ce type de métaphores nominales qu'elle appelle métaphores par simple remplacement (simple replacement) et des métaphores verbales. Elle n'appuie cette séparation que sur un argument sémantique : avec la métaphore nominale, un nom en "remplace" un autre, et ainsi appellera-t-on Satan "The Foe", "The Enemy", "The Tempter" (2), avec la métaphore verbale, il n'y a pas de changement aussi explicite :

"The chief difference between the noun metaphor and the verb metaphor is one of explicitness. With the noun, A is called B, more or less clearly according to the link. But the verb changes one noun into another by implication. And it does not explicitly "replace" another action" (3)

*synonyme* Comme chez G. Genette *par parenthèse* sont réunies les différentes formes de métaphores nominales, opposées dans leur ensemble aux métaphores verbales. Or, si l'on compare quelques exemples de métaphores nominales par simple remplacement :

1. "Now I feed myself  
With most delicious poison"  
(SHAKESPEARE)  
(i.e. her speculations, clear from context) (4)
2. "Therefore, on every morrow, are we wreathing  
A flowery bond to bind us to the earth" (5)  
(KEATS)
3. "Ces qualités presque excessives sont au service d'un vent mauvais"  
(BEALU)
4. "Mais en elle réside un diamant couvert de boue"  
(BEALU)

à des métaphores verbales :

5. "Authority melts from me"  
(SHAKESPEARE) (6)
6. "This grief is crown'd with consolation"  
(SHAKESPEARE) (7)
7. "L'homme rafraîchit sa nuque dans les âges"  
(SAINT-JOHN PERSE)
8. "Et mon âme dansait, dansait"  
(BAUDELAIRE)

il est clair qu'elles impliquent toutes l'incompatibilité du pivot verbal avec certains des noms construits autour de lui. Par ailleurs, si la localisation du sens figuré sur un terme de l'énoncé plutôt que sur un autre est quelquefois aisée, comme en (5) ou (6), elle est souvent incertaine, comme en (1) et surtout (2). C'est ce qui se produit dans la poésie contemporaine :

"Étends des linges transparents dans la clairière de tes yeux"  
(ELUARD)

"Lâsse dormir ton ancre tout au fond de mon sable"  
(CHAR)

Aussi peut-on réunir sous le terme de métaphore à pivot verbal les métaphores nominales par simple remplacement et les métaphores verbales. C'est d'ailleurs ce que fait la tradition, qui y voit des figures *in absentia*. J'utiliserai moi-même ce terme, en lui prêtant une définition différente, si bien qu'il me semble nécessiter quelques lignes.

En opposant les métaphores *in praesentia* :

L'amour est une flamme

aux métaphores *in absentia* :

L'amour brûle

Ma flamme

la rhétorique distingue en effet les cas où le terme propre est présent dans le contexte, sous la forme de ce que j'ai appelé un terme propre syntagmatique, et ceux où le seul terme propre est un hypothétique terme reconstruit paradigmatiquement. Il s'agit donc d'une opposition dépendante d'une conception purement substitutive de la figure et de notions dont j'ai montré la difficulté. Il me semble donc moins compromettant de leur donner un contenu purement descriptif en séparant les figures — in absentia — qui reposent sur des termes n'appartenant pas à la même catégorie morphosyntaxique, comme noms et verbes, noms et adjectifs, de celles qui impliquent des termes homogènes, c'est-à-dire deux noms reliés par un outil syntaxique quelconque — les in praesentia —. Les métaphores à pivot verbal sont donc une espèce des figures in absentia.

On peut y distinguer les métaphores où le terme figuré est un nom, et celles où c'est un verbe. Je ne m'appesantirai pas sur les premières; les noms n'étant pas généralement susceptibles d'être définis par un ensemble de propriétés syntaxiques, elles ne peuvent être décrites qu'en termes de violation des contraintes de sélection. Au contraire, les secondes, qui manifestent également ces anomalies, offrent souvent en outre des caractéristiques formelles qui les rendent plus intéressantes. C'est donc sur elles que je ferai porter l'analyse.

## 2. LE CLASSEMENT DE CH. BROOKE-ROSE

Ch. Brooke-Rose propose de classer les métaphores verbales suivant que la relation métaphorique s'établit de verbe à sujet et/ou de verbe à complément :

"Within the Intransitive Verb, there are three possible metaphoric relationships : to the subject, to the indirect object, to both. With the Transitive Verb, there are seven :

- to the subject :

"And very, very deadliness did nip  
Her motherly cheeks" (YEATS)

- to the indirect object :

"To the open fields I told a prophecy"  
(BROWNING)

- to both :

"I followed sleep who kissed me in the brain"  
(THOMAS)

- to the direct object :

"So, I swallow my rage"  
(BROWNING)

- to the subject and direct object :

"Till age snow white hairs on thee"  
(DONNE)

- to the direct and indirect objects :

"To kindle new desire,  
in gentle brest"  
(SHAKESPEARE)

- to all three :

"How time has ticked a heaven round the stars"  
(THOMAS)

(8)

Citons, entre autres, comme exemples tirés du corpus (j'affecte les termes de sujet, objet etc., des symboles que j'utilise d'ordinaire) :

### . Relation N o V

"Branche où mûrit ma joie"  
(CHAR)

"La vie s'effrite"  
(BEALU)

"Mais nos pensées déjà campaient sous d'autres murs"  
(SAINT-JOHN PERSE)

"L'arbre qui roucoule"  
(SAINT-JOHN PERSE)

"Et quand le soir saigne parmi les tuiles"  
(MALLARME)

"L'impuissance s'étire en un long baillement"  
(MALLARME)

"Le matin par trois fois la sirène y gémit,  
Une cloche rageuse y aboie vers midi"  
(APOLLINAIRE)

"L'océan monstrueux qui baise ses pieds roses"  
(HUGO)

• Relation V Prép. N

"Et tu recules aussi dans ta vie lentement"  
(APOLLINAIRE)

"La femme s'étire sur son ongle"  
(SAINT-JOHN PERSE)

"Nous établîmes en haut lieu nos pièges au bonheur"  
(SAINT-JOHN PERSE)

• Relation No V Prép. N

"... .. si mon nom  
"Aborde heureusement aux époques lointaines"  
(BAUDELAIRE)

"Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne"  
(MALLARME)

"Il se peut qu'aux trois plis de ce ventre réside  
Toute sécurité de ton royaume"  
(SAINT-JOHN PERSE)

• Relation V N<sub>1</sub>

"J'aviverai du sel les bouches mortes du désir"  
(SAINT-JOHN PERSE)

"Cuisinier aux appétits funèbres,  
Je fais bouillir et je mange mon coeur"  
(BAUDELAIRE)

• Relation No V N<sub>1</sub>

"Les hortensias géants hurlant le vieux mur"  
(BEALU)

"La mer que ton oeil baigne"  
(ELUARD)

"Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie"  
(APOLLINAIRE)

• Relation V N<sub>1</sub> Prép. N<sub>2</sub>

"Je ne viens pas ... / creuser  
Dans tes cheveux impurs une triste tempête"  
(MALLARME)

"Les cavaliers ... nourrissant à bout de lances les catastrophes  
pures du beau temps"  
(SAINT-JOHN PERSE)

• Relation No V N<sub>1</sub> Prép. N<sub>2</sub>

"Du tréfonds de la bassesse humaine aux influences maléfiques  
venues du cosmos, un faisceau de rayons la crucifie"  
(BEALU)

Le principe de ce classement, souvent difficile à appliquer, est donc le suivant : le verbe étant donné comme foyer de la relation figurée, celle-ci est décrite suivant les termes de la phrase, avec lesquels elle s'établit. C'est-à-dire que dans cette analyse prétendue grammaticale

la syntaxe n'intervient que dans la détermination des fonctions de ces termes. Elle a donc pour unique rôle d'attribuer des étiquettes générales à des variables lexicales. Cette typologie est ainsi doublement criticable. Du point de vue même selon lequel elle s'organise, elle est trop grossière, car la relation figurée joue souvent non pas du verbe à l'ensemble des groupes sujet, objet, etc., comme le dit Ch. Brooke-Rose, mais du verbe à l'un des éléments de ce groupe. Dans les exemples suivants de Saint-John Perse :

"Levez un peuple de miroirs sur l'ossuaire des fleuves"

"Les claquements du fouet déchargent aux rues neuves des tombeaux de malheurs inclos"

N<sub>1</sub> est constitué de deux groupes nominaux réunis par de. Or, c'est seulement entre le verbe et le second de ces groupes que réside la métaphore. Elle disparaîtrait pour peu qu'il soit compatible avec le verbe :

"Levez un peuple de guerriers"

"Décharger des tombereaux de terre"

Une analyse syntaxique plus fine est donc nécessaire.

Par ailleurs, si l'on compare ces deux métaphores à pivot verbal :

a. "J'aviverai du sel les bouches mortes du désir"

(SAINT-JOHN PERSE)

b. "Une rue pavée de nids d'oiseaux"

(ELUARD)

il est clair que la syntaxe permet plus qu'un simple étiquetage de fonctions : en (b) mais non en (a), la présence du complément prépositionnel est indispensable à la figure qui disparaît si on le supprime :

"une rue pavée"

Il me paraît donc nécessaire de dépasser le classement de Ch. Brooke-Rose, ou du moins de le compléter par une analyse qui mette en évidence les mécanismes réellement à l'œuvre dans les métaphores à pivot verbal.

### 3. LES MECANISMES SYNTAXIQUES DES METAPHORES A PIVOT VERBAL

#### 3.0

Soit les quatre exemples suivants :

a. "Le jardin où dort la mélancolie"

(APOLLINAIRE)

b. "Vous périrez, vous qui courez à la fortune"

(SAINT-JUST)

c. "Une rue pavée de nids d'oiseaux"

(ELUARD)

d. "Les tramways feux verts sur l'échine

Musiquent au long des portées

De rails leur folie de machines"

(APOLLINAIRE)

Tous peuvent se laisser décrire dans les termes de l'analyse précédente : relation verbe/sujet en a., verbe/sujet/objet en d., verbe/complément prépositionnel en b. et c., donnant ainsi l'illusion d'une unité de fonctionnement. Pourtant la figure à chaque fois repose sur des mécanismes différents : en a. la construction figurée est identique à la construction propre :

Le jardin où dort l'enfant.

et ne se signale que par une violation des contraintes de sélection. En b. au contraire, la figure se manifeste par un changement de préposition par rapport à l'emploi propre :

Courir vers un lieu.

En c. apparaît un complément prépositionnel absent dans l'emploi propre :

Une rue pavée.

sauf s'il est spécifié :

Une rue pavée de pavés faciles à enlever.

Quant à d., qui avec musiquer présente un néologisme d'emploi, il implique l'existence d'une série productive :

faire du chant --- chanter

faire du tricot --- tricoter

faire de l'escalade --- escalader

qui explique le terme créé :

faire de la musique --- musiquer

On voit donc que l'unité de traitement proposée par Ch. Brooke-Rose masque la diversité des processus mis en oeuvre. Les quatre exemples cités me paraissent représentatifs des plus importants. Je les examinerai successivement.

### 3.1 Le jardin où dort la mélancolie : les contraintes de sélection

On rangerait dans la même catégorie :

"La vie s'effrite" (BEALU)

"Les hortensias géants ourlant le vieux mur"  
(BEALU)

"Les fleurs fardent la terre"  
(ELUARD)

comme tous les exemples classés selon la typologie de Ch. Brooke-Rose.

C'est ce type d'exemples qui a suscité le plus de commentaires et dissimule généralement les autres mécanismes.

Les études faites sur le sujet parlent d'infraction aux contraintes de sélection, usant d'une terminologie syntaxique, ou d'anomalies sémantiques,

comme dans l'article de Todorov du même nom (9). Toutes achoppent sur le point de la détermination de la règle combinatoire violée. Lorsqu'il s'agit seulement de traits catégoriels, comme animé/inanimé/, humain/non humain, abstrait/concret, les choses sont relativement aisées. Mais peut-on se satisfaire de l'explication de Todorov à propos de cet exemple :

"Il écoute la musique qui reluit sur ses chaussures.

... le verbe reluire exige un sujet comportant le sème "visuel" alors que musique ne le possède pas, et comporte le sème "auditif" (10)

N'est-elle pas parfaitement ad hoc ? Dira-t-on pour expliquer

"La vie s'effrite" (BEALU)

que s'effriter demande un sujet [inanimé, friable] ? On tombe vite dans des traits plus encyclopédiques que linguistiques. Comme le note Jackendoff :

"Finally, violation of selection restrictions can occur either on the basis of knowledge of the language or on the knowledge of the real world ... And as with the analytic-synthetic distinction, it is impossible to tell where linguistic knowledge leaves off and extralinguistic knowledge takes over" (11)

Encore les exemples cités étaient-ils "simples", pour reprendre un terme de Todorov (12). Mais comment aborder ces cas plus complexes où l'anomalie ne joue pas seulement de verbe à nom, mais aussi de groupe nominal à groupe nominal comme dans l'exemple suivant :

"J'étais obsédé par la vision de son long torse blanc, du ventre plat où affleurent sous la fourrure les pétales d'une fleur vivante"  
(BEALU)

Comme le dit Harris, la sélection est "un phénomène graduel et individuellement décidable" et non une "règle de grammaire" (13). On pas-

sera ainsi d'une sélection faible, lorsqu'il est difficile de déterminer la liste des éléments avec lesquels un terme peut se combiner, à une sélection forte, lorsqu'un terme aura une forte "vraisemblance" d'occurrence avec un autre terme. Sur quoi en définitive, sinon sur la subjectivité, se fondera-t-on pour apprécier cette vraisemblance ?

Les difficultés liées à la notion de sélection ne sont pas le seul inconvénient de ce type d'analyses des métaphores. En décrivant les métaphores comme des ruptures, des infractions, elles en font des phénomènes marginaux et secondaires. Il est donc permis de préférer à cette approche celle de Weinreich, exposée dans "Exploration in Semantic Theory"<sup>(14)</sup>. Je citerai le résumé qu'on a donné Marie-Noëlle Gary-Prieur :

"L'interprétation de certaines phrases oblige à inventer une signification pour l'un de leurs constituants :

3. Les coquelicots dansent avec les enfants.

... Dans la théorie standard, ces phrases ne sont pas engendrées directement puisqu'elles violent des contraintes de sélection ... La nouveauté de la position de Weinreich est de se situer hors de la distinction déviant/non-déviant, et de considérer que des phrases de ce type sont prévisibles à partir de règles sémantiques ... elles sont régulièrement produites par la grammaire, mais leur acceptabilité dépend des conditions d'énonciation.

... La construction de la signification nouvelle est déclenchée, dans 3., par le transfert sur coquelicots du trait (+ Animé) de danser, et dans 4. par le transfert du trait (+ liquide) de cou-ler. On définit donc deux règles de construction différentes, dont l'application explique la différence de sens de coquelicot dans les deux phrases" (15)

L'intérêt de cette position est que les figures n'y sont pas considérées comme marginales, mais comme produites par la grammaire au même titre que les autres phrases. Il reste que les traits de transfert en eux-mêmes sont aussi peu rigoureux et généraux que les traits de sélection. Weinreich lui-même le reconnaît :

"The transfer features of the present theory corresponds, it seems, to Chomsky's selectional features; the difference lies in the fact that whereas Chomsky's grammar merely ascertains whether the selectional features of the verb correspond to the inherent features of the nouns in its environment ... our theory functions more actively -- by transferring the feature from the verb to the noun"

Traits de sélection et de transfert ont peut-être un rôle différent, ils sont identiques de nature et avec eux on touche aux limites de l'analyse syntaxique et peut-être même linguistique. Ces limites sont nécessairement franchies lorsque la figure manifeste ce que Todorov appelle une "anomalie référentielle"<sup>(16)</sup>.

Dans les exemples suivants :

Le percepteur les a égorgés.

Je ne peux pas travailler quand les deux monstres ne sont pas à l'école.

"Votre affreuse persévérance à poursuivre le projet d'égorger tous les amis de la Patrie"

(ROBESPIERRE)

qui ne présentent aucune infraction aux contraintes de sélection, c'est seulement la connaissance de la situation et un détour par le référent qui permettent de déceler l'emploi figuré, si bien qu'une même séquence pourra être prise soit au sens propre soit au sens figuré. Ainsi :

Le ministre a été battu.

sera-t-il compris différemment, selon qu'il s'agit d'un lendemain d'élections en France, ou de la dernière facétie d'Amin Dada.

Il est évident que la linguistique a peu de prise sur ce type de figures. Toutes les explications plus sémantiques et/ou référentielles que syntaxiques qu'on en propose ne rendent pas compte de façon sa-

tisfaisante des figures qu'elles prétendent expliquer. Elles se bornent à expliciter l'intuition qui permet de les repérer. Or une chose est de déceler la figure à partir d'indices sémantico-syntaxiques, une autre est de mettre en évidence les mécanismes linguistiques qui le sous-tendent. En définitive, le traitement sélectionnel se limite à la constatation de l'existence de la figure.

### 3.2 Vous qui courez à la fortune : les changements de construction Une rue pavée de nids d'oiseaux

Dans les deux exemples que je viens de citer, à la violation des contraintes de sélection se superposent des faits syntaxiques : la construction figurée est différente de celle qui est le plus souvent attestée dans l'emploi propre, qu'il s'agisse d'un changement de préposition ou de la présence obligatoire d'un complément facultatif dans l'usage non figuré.

#### 3.2.1 L'alternance de constructions

Je pense ici essentiellement à l'alternance due à un changement de préposition. Je citerai également quelques exemples isolés où l'alternance se marque autrement.

Ce sont les verbes de mouvement qui fournissent l'exemple le plus net d'un changement de préposition, ainsi courir, marcher et voler qui, employés figurément par Robespierre et Saint-Just, présentent la préposition à. Dans l'emploi concret, on peut rencontrer plusieurs prépositions, selon que le complément désigne le lieu où l'on est ou le lieu où l'on va.

*On ne connaît  
pas les emplois  
de Prep*

Dans ce dernier cas, c'est généralement la préposition vers qui apparaît :

(courir, marcher, voler) vers un arbre.

Avec ce même sens de but, des exemples figurés relevés chez Robespierre et Saint-Just offrent généralement la préposition à :

"On marche à ce but odieux par deux routes différentes"

(ROBESPIERRE)

"Vous périrez, vous qui courez à la fortune"

(SAINT-JUST)

"Il faudra qu'ils volent à la défense de la Patrie"

(ROBESPIERRE)

On rencontre chez Saint-Just une phrase particulièrement intéressante avec le verbe conduire :

"Malheur à vous, qui savez les chemins qui conduisent à la fortune et ne connaissez pas les chemins obscurs qui conduisent dans les asiles de la misère"

Conduire y est en effet employé de deux façons différentes. D'abord pris figurément, il est construit avec la préposition à, mais utilisé ensuite au sens propre, il est accompagné de dans.

Pour tous ces exemples, le changement de construction créateur de la figure est lié à l'existence d'une classe lexicale particulière, i. e. d'une classe définie à la fois par des propriétés syntaxiques et un noyau sémantique communs (17). Il ne peut donc s'agir d'un mécanisme général puisqu'il ne concerne qu'une fraction du lexique. Encore ne s'applique-t-il pas à tous les verbes de mouvement. Ainsi ne pourra-t-on avoir :

\* s'échapper au bonheur.

\* mettre les bouts à la liberté.

mais seulement

s'échapper vers le bonheur.

mettre les bouts vers la liberté.

comme on a, dans l'emploi non figuré :

s'échapper vers la mer.

mettre les bouts vers le large.

Ceci a notamment pour conséquence que le changement de préposition ne sera pas prévisible. Pourquoi avoir :

voler à la gloire.

mais beaucoup plus difficilement

? s'envoler à la gloire ?

En notant la différence de préposition qui entraîne la figure, on ne fait donc une fois de plus que constater son existence. On est bien loin d'avoir mis en évidence un mécanisme productif.

D'autres classes lexicales peuvent être affectées par ces changements de construction. On peut également penser aux "verbes psychologiques" étudiés par N. Ruwet (18). Il note en effet qu'un verbe comme frapper est susceptible de deux emplois, l'un propre :

Brutus a frappé César.

l'autre figuré :

Je suis frappé de la beauté de ce paysage.

Or ces deux emplois s'accompagnent de nettes différences syntaxiques :

a. Le "choix différent des prépositions dans les adverbiaux instrumentaux ou pseudo-instrumentaux" (19) :

Brutus a frappé César \* par son poignard.

vs. Brutus a frappé César par son ambition.

\* de son ambition.

b. Les "différences de comportement, à l'impératif et au progressif" (20) :

Frappez-le au visage.

vs. ?? Frappe-le par ton intelligence.

Ce comportement s'observe pour un très grand nombre de verbes dont Ruwet donne une liste partielle : agacer, altérer, affaiblir, brûler, briser, couler, chatouiller, éblouir, épater, fracasser, froisser, qêner, qlacer, ruiner, ronquer, travailler, tripoter, etc.

Notons que les verbes cités n'appartiennent pas dans leur emploi propre à une classe lexicale aussi précise que celle des verbes de mouvement. Ruwet la caractérise en effet d'une manière très floue :

"Les verbes décrivent un processus dont le NP sujet désigne la cause, et ce processus affecte, ou a un effet, d'une manière ou d'une autre, sur l'être ou l'objet désigné par le NP objet ... l'effet en question est d'ordre purement physique" (21)

Ceci confirme qu'il est difficile de prévoir quels éléments du lexique subiront un ou plusieurs changements de construction lors du passage du sens propre au sens figuré. On rencontre d'ailleurs à côté des verbes de mouvement et des verbes psychologiques des exemples totalement isolés qui n'impliquent l'existence d'aucune classe lexicale.

Ainsi présider, pris au sens propre, est-il construit directement :

présider une assemblée.

tandis qu'il est construit avec la préposition à dans l'emploi figuré :

"Qui peut répondre que l'intrigue et l'esprit de parti ne présideront point à la composition de la Garde Nationale ?"

(ROBESPIERRE)

La figure n'est plus ressentie comme telle de nos jours, précisément à cause de la distribution complémentaire entre les deux emplois, qui tend à la lexicalisation de la métaphore, perçue en définitive comme

une nouvelle unité lexicale. C'est d'ailleurs probablement ce qui est en train de se produire pour les verbes de mouvement.

Expirer offre un autre exemple de changement de construction, qui n'est pas dû cette fois à une alternance de préposition, mais au choix entre avoir et être. Employé au passé, expirer, dans les textes de Robespierre et de Saint-Just, présente l'auxiliaire être, s'il est pris au sens figuré :

"Voilà au moins six semaines que ma dictature est expirée"  
(ROBESPIERRE)

alors que l'emploi propre nécessite avoir.

Ces deux exemples en eux-mêmes n'ont pas grand intérêt, mais ils confirment que les changements de construction, quels qu'ils soient, entre sens propre et sens figuré, ne sont ni généraux, ni prévisibles.

### 3.2.2 Une rue pavée de nids d'oiseaux : présence d'un complément obligatoire

La différence de construction entre sens propre et sens figuré se manifeste ici par l'apparition obligatoire d'un élément dans l'emploi figuré. On trouve ce phénomène le plus souvent avec des verbes qui entrent dans le cadre No V N<sub>1</sub> (de N<sub>2</sub>), le complément prépositionnel étant facultatif et le plus souvent omis au sens propre. C'est le cas dans les exemples suivants :

"Je dus ... la saouler de mes paroles"  
(BEALU)

vs. je dus la saouler.

"Je m'enivre de mystérieuses clartés"  
(HUGO)

vs. je m'enivre.

Si, dans l'emploi non figuré, le complément prépositionnel est le plus souvent omis, c'est qu'impliqué dans le sens même du verbe, il serait "redondant" (22) :

- s'enivrer, c'est s'enivrer d'alcool, de vin;
- saouler, c'est saouler d'alcool, de vin.

En d'autres termes, s'enivrer et saouler n'admettent qu'un petit nombre de termes en de N<sub>2</sub>, et ces termes sont tous apparentés sémantiquement parce qu'impliqués par le sens du verbe. Certains des verbes figurés relevés dans le corpus avec une telle construction :

"Les législatures ... armées de l'amitié du peuple"  
(ROBESPIERRE)

"C'est en pavant les rues de nids d'oiseaux"  
(ELUARD)

"Nourri d'insultes et d'esclandres"  
(SAINT-JOHN PERSE)

"Nos filles parfumées qui se vêtaient d'un souffle"  
(SAINT-JOHN PERSE)

sont d'ailleurs paraphrasables par des constructions à opérateur dont le complément nominal est précisément le complément prépositionnel facultatif dans l'emploi propre :

- armer, c'est donner des armes;
- paver, c'est mettre des pavés;
- nourrir, c'est donner de la nourriture;
- se vêtir, c'est se mettre un vêtement.

Le nom impliqué dans le verbe peut être, comme dans les exemples pré-

cédents, morphologiquement apparenté au verbe. S'il ne l'est pas, il est soit unique :

frapper quelqu'un d'un coup (23)

soit choisi dans une liste restreinte de termes sémantiquement apparentés :

sacôler quelqu'un de vin, d'alcool.

Ce complément, généralement omis dans l'emploi propre, n'apparaît que s'il est spécifié syntaxiquement par un adjectif, un complément, bref un quelconque modifieur :

armer d'armes étincelantes

frapper d'un coup de poing

ou lexicalement :

armer d'un sabre.

Il est obligatoire dans l'emploi figuré et joue donc le rôle de spécification lexicale du complément omis dans l'emploi propre. En dehors des exemples déjà cités, on rencontre dans le corpus :

"Au tournant d'une rue brûlant  
De tous les feux de ses façades"

(APOLLINAIRE)

vs. au tournant d'une rue brûlant.

"Les horribles ferments de discorde dont on veut embraser le temple de la Liberté"

(ROBESPIERRE)

vs. on veut embraser le temple de la liberté.

"Les systèmes dont la République est inondée"

(SAINT-JUST)

vs. la République est inondée.

"Frapper de stupeur les partisans du roi"

(ROBESPIERRE)

vs. frapper les partisans du roi.

"Il est dit que tu nous dévêtiras d'un souvenir cuisant des champs de poivriers"

(SAINT-JOHN PERSE)

vs. il est dit que tu nous dévêtiras.

"L'Etranger tout habillé de ses pensées nouvelles"

(SAINT-JOHN PERSE)

vs. l'Etranger tout habillé.

Dans certains cas, la disparition du complément entraîne des séquences qu'une anomalie sémantique empêche de comprendre comme propres et qui demeurent ininterprétables :

"Les averses solennelles ... tissées de poudres et d'insectes"

(SAINT-JOHN PERSE)

vs. ?? les averses solennelles tissées

"L'année ... assaisonnée d'aurores et de feux"

(SAINT-JOHN PERSE)

vs. ?? l'année assaisonnée.

On retrouve donc là, pour des verbes n'appartenant pas à une classe lexicale particulière, les constatations faites par Jean-Paul Boone dans son article sur "Métaphore et baisse de la redondance" à propos des verbes tapisser, truffer, barricader etc., définis par le fait qu'ils "acceptent une paraphrase où figure l'opérateur mettre. Ainsi pour Pierre tapisse le mur de papier à fleurs, on a la paraphrase Pierre met du papier à fleurs sur le mur"<sup>(24)</sup>. Assaisonner figure d'ailleurs dans la liste. Ces verbes, comme ceux que j'ai cités, n'acceptent de complément prépositionnel que dans le cas d'une spécification propre :

truffer un pâté de truffes fraîches du Périgord,

ou figurée :

truffer un discours de plaisanteries.

L'alternance entre construction avec et sans complément prépositionnel apparaît donc plus étendue que ne le laissait supposer l'article de J.P. Boone puisqu'elle ne se limite pas à cette classe lexicale. Ajoutons qu'elle ne concerne pas seulement les compléments en de, mais aussi d'autres prépositions.

Si les exemples analysés jusqu'ici sont les plus nombreux dans le corpus, il en existe d'autres qui mettent en jeu des compléments introduits par (dans, sur, en etc.), dans des cadres syntaxiques divers :

- No V prép. N<sub>1</sub> : sortir de, nager dans
- No V N<sub>1</sub> prép. N<sub>2</sub> : ensevelir quelqu'un ou quelque chose dans
- No se V prép. N<sub>2</sub> : se baigner dans

Dans l'emploi propre, le complément prépositionnel est ici aussi le plus souvent absent :

je sors, je nage

on ensevelit les morts

je vais me baigner

car impliqué dans le sens du verbe :

nager, c'est forcément dans un élément liquide

ensevelir, c'est forcément dans le sol, etc.

S'il est présent, c'est qu'il apporte une spécification :

se baigner dans une eau froide, en mer (et non en rivière)

ensevelir dans un sol meuble, dans du sable.

Cette spécification est obligatoire dans l'emploi figuré, sous peine d'obtenir des séquences le plus souvent inintelligibles :

"Plusieurs mesures fatales au bien public sont sorties de ce tumulte"

(ROBESPIERRE)

vs. ?? plusieurs mesures fatales sont sorties (25).

"La monarchie, jalouse de son autorité, nageait dans le sang de trente générations"

(SAINT-JUST)

vs. ?? la monarchie nageait,

ou non figurées :

"Lindet est enseveli dans ses bureaux"

(SAINT-JUST)

vs. Lindet est enseveli.

"Tant d'autres semblaient attendre le signal du carnage pour se baigner dans le sang des représentants du peuple"

(ROBESPIERRE)

vs. Tant d'autres semblaient attendre le signal du carnage pour se baigner.

Dans tous ces exemples, le processus est identique à celui qui jouait dans le cas des compléments en de. Ajoutons qu'il s'exerce également dans le cas de compléments non prépositionnels.

Soit l'exemple suivant :

"Femme déchirée, femme déchirante ... griffant le ciel"

(BEALU)

si griffer n'était pas accompagné d'un complément d'objet direct :

femme griffant,

il aurait été compris comme propre, i.e. griffant quelqu'un. Griffer appartient en effet à ce que Mira Rothemberg appelle les verbes transitifs admettant la suppression d'un "objet prévisible de personne". Dans ce cas "l'objet non exprimé est un élément de l'ensemble constitué par la classe des personnes, incluant les parties du corps, ... ainsi que les défauts ou qualités que nous assimilerons à ces dernières, donc un élément du sous-ensemble de la classe des animés" (26).

La présence d'un complément obligatoire dans l'emploi figuré est donc attestée dans de multiples constructions, partout où dans l'emploi propre le verbe ayant une sélection très forte, pour reprendre ces termes de Harris, ne nécessite de complément que spécifié. Une fois de plus, il ne s'agit que d'un mécanisme particulier, non généralisable à l'ensemble des métaphores étudiées dans ce chapitre.

Signalons enfin qu'il ne s'agit pas d'un processus réservé aux constructions verbales, puisqu'il apparaît également dans certains cas de réunion de deux groupes nominaux par la préposition de, comme dans l'exemple suivant :

"Un tissu d'impostures atroces"  
(ROBESPIERRE)

vs. un tissu.

J'y reviendrai dans le chapitre consacré aux métaphores en de.

Il s'agit donc là d'un mécanisme assez largement répandu dans les métaphores mais qui n'est propre ni aux métaphores syntaxiquement hétérogènes ni aux métaphores homogènes. Il n'est ni général, puisque ne caractérisant pas toutes les métaphores impliquant un pivot verbal, ni spécifique, puisque jouant aussi dans le cas de métaphores ne reposant que sur des groupes nominaux. Ce sont les mêmes conclusions qui se dégagent de l'étude du dernier groupe de métaphores à pivot verbal que j'ai étudiées.

3.3 Les tramways feux verts sur l'échine  
Musiquent ... leur folie de machines : l'extension de propriétés

On constate ici qu'au substantif musique a été attribuée une des propriétés des substantifs tricot, escalade, chant, danse, etc. (27) :

pouvoir être corrélés, lorsqu'ils sont construits avec l'opérateur faire, avec un verbe dérivé :

faire du tricot --- tricoter  
faire de l'escalade --- escalader  
faire du chant --- chanter  
faire de la danse --- danser

On pourrait donc parler d'analogie pour caractériser ce type de métaphores qui vient combler une lacune du lexique. Ce n'était nullement le cas dans la catégorie précédente.

Les tables de verbes dressées par M. Gross et son équipe en fournissent les exemples les plus nets, avec l'extension à un verbe donné, ou à tous les verbes d'une classe lexicale de certaines des propriétés d'une classe différente, mais sémantiquement proche. Soit en effet la classe des verbes de communication : annoncer, apprendre, bafouiller, balbutier, bégayer, clamer, dire etc. (28). Elle se caractérise par un certain nombre de propriétés syntaxiques. C'est ainsi que le complément d'objet direct est obligatoire sauf, dans la courte liste citée, pour les verbes "exprimant une façon défectueuse de parler" (29), comme bafouiller ou bégayer. On aura :

annoncer	une nouvelle
asséner	

et non :

\* annoncer  
\* asséner

La plupart de ces verbes, par ailleurs, demandent un sujet [+hum] :

Jean balbutia quelques mots

vs. Médor balbutia quelques mots

et peuvent se construire avec une proposition complétive :

Jean nous a annoncé qu'il allait se marier.

Proches sémantiquement de ces verbes de communication sont les verbes désignant une émission vocale et en particulier les cris d'animaux : aboyer, barrir, bêler, beugler, braire, caqueter, chuintier, coasser etc. Ici, le sujet est [+ animé], [- hum] :

le chameau blatère

vs. ? Jean blatère

et il n'y a pas de complément d'objet (30), qu'il s'agisse d'un groupe nominal ou d'une complétive.

Or il est possible de former de manière très productive (31) des emplois figurés en donnant à ces verbes les propriétés des verbes de communication. Il suffira d'associer la présence d'un sujet [+ hum] à celle d'un complément d'objet, groupe nominal ou complétive, pour obtenir en série des métaphores :

L'adjudant aboya un ordre

Jeanne caquète les nouvelles

Jeanne couine qu'elle est malheureuse.

Cette extension de propriétés a ici pour conséquence une violation des contraintes sélectionnelles. Mais cette infraction est secondaire par rapport au processus qui n'affecte pas des termes isolés, mais une classe lexicale dans son ensemble. Si certaines métaphores sont mieux reçues que d'autres, ainsi avec aboyer, miauler, braire, rien n'interdit celles qui présenteraient des verbes aussi peu usités que crouler ou feuler (32).

Pour illustrer ce mécanisme de transfert de propriétés, on pourrait encore citer les verbes désignant des "bruits physiques" (33) tels que crépiter, grésiller qui, construits d'ordinaire sans complément :

la pluie crépite

le feu grésille

la robe (bruisse, froufroute) (34)

peuvent être employés avec une des constructions caractéristiques des verbes de communication :

$$\text{No V} \left| \begin{array}{l} \text{N}_1 \\ \text{que P} \end{array} \right| \text{à N}_2$$

N<sub>2</sub> étant [+ hum] :

La radio nous (crépète, grésille) que tout va mal (35)

"Sa robe (bruisse, froufroute) à Paul qu'il pourra la raccompagner (36)

Pour rompre avec les verbes de communication, citons enfin le cas des verbes de mouvement qui peuvent entrer dans la configuration spécifique des verbes de la table 5 (37) :

Il V Prép. N<sub>1</sub> que P

il importe à Marie que tu ailles la voir.

On pourra ainsi avoir les emplois figurés suivants :

Il m'est sorti de la tête que tu devais venir

Il m'est revenu à l'esprit que j'avais un rendez-vous à 17 h.

Une fois encore, on constate la productivité du processus et, si les deux exemples cités sont banals au point de ne plus être vraiment perçus, on pourrait fabriquer :

Il me galope dans la cervelle que ...

Il me fonce dans la tête que ...

métaphores facilement interprétables grâce d'une part à la construction et d'autre part à l'appartenance des deux verbes à une classe lexicale connue. En contrepartie de cette facilité de compréhension, on ne rencontre que très rarement ce type de figures dans les textes. Dans le corpus d'analyse, je

n'ai en effet rencontré que l'exemple d'Apollinaire sur musiquer. Encore est-il plus complexe que les métaphores que je viens de citer. Musiquer semble bien forgé par analogie sur la série tricoter, chanter, danser etc. Mais par ailleurs, on s'attendrait à ce que le verbe musiquer ait pour complément un terme impliqué dans son sémantisme, soit sur le modèle de :

faire du chant / chanter  
 chanter des (chansons, rengaines etc.)  
 faire de la musique / musiquer  
 musiquer des (airs, mélodies etc.)

Or, désignant un bruit, musiquer dans le passage d'Apollinaire est attiré dans la classe des verbes de communication qui admettent un plus large éventail de compléments :

(clamer, dire, crier, musiquer) sa folie

Sont donc en jeu à la fois des propriétés morphologiques, sémantiques et syntaxiques qui expliquent le néologisme. S'il est bien du même type que toutes les figures citées auparavant, il est beaucoup plus recherché. Très productif dans un certain niveau de langue, le processus d'extension de propriétés apparaît ainsi de peu de portée dans les textes littéraires.

Signalons enfin qu'il n'est pas réservé aux figures à pivot verbal puisqu'il apparaît avec la configuration Dét. <sub>1</sub> N<sub>1</sub> de <sub>1</sub> N<sub>2</sub>, où N<sub>1</sub> est un nom de qualité :

cet imbécile de Jacques  
 mon abruti de voisin (38)

Selon le procédé d'extension, la configuration peut être utilisée avec des éléments n'appartenant pas à la classe des noms de qualité :

son colonel de mari  
 cet animal de Jacques

Ils se chargent alors du même effet sémantique d'appréciation.

Les mécanismes d'extension ne sont donc ni généraux, puisqu'ils concernent certaines classes lexicales seulement, ni spécifiques des figures à pivot verbal.

#### 4. PROBLEMES GENERAUX

##### 4.1 Comparaision des trois types de figures à pivot verbal

Dans les trois catégories de figures que je viens de rappeler, un seul élément apparaît constant, si l'on excepte celles qui reposent sur des "anomalies référentielles" : ce sont les ruptures des contraintes de sélection. C'est malheureusement le plus subjectif, le plus imprécis, et celui sur lequel l'analyse syntaxique a le moins de prise.

Certaines figures se caractérisent de plus par des traits syntaxiques lorsqu'une construction particulière apparaît. Ceci se produit également pour le type a. courir à, ou paver de nids d'oiseaux et pour b. musiquer sa folie. Cependant, des différences essentielles apparaissent :

- en a. le verbe figuré peut appartenir à une classe lexicale donnée, comme celle des verbes de mouvement, mais ce n'est pas indispensable et on peut avoir affaire à des éléments isolés.

- en b. au contraire, la construction figurée est empruntée à une classe lexicale voisine de celle à laquelle appartient le verbe figuré. Les deux notions de classe lexicale et de productivité sont fondamentales.

On assiste donc à un éclatement syntaxique de la métaphore à pivot verbal, qui n'est pas susceptible d'être expliquée par un procédé unique.

#### 4.2 Figure et invention

Les exemples que j'ai cités pour illustrer les deux procédés syntaxiques à l'oeuvre dans certaines figures à pivot verbal, changement de construction ou extension de propriétés, étaient soit fabriqués - c'est le cas des phrases empruntées à M. Cross -, soit relevées presque exclusivement chez Robespierre et Saint-Just. C'est que leurs discours se caractérisent par un souci constant d'amoindrir, d'effacer l'effet des figures (39). Dans les textes poétiques où l'inverse est recherché, ces figures, trop facilement interprétables ou déjà lexicalisées, sont évitées. En définitive, les mécanismes lexico-syntaxiques mis en évidence ne produisent qu'un petit nombre de figures, qui courent le risque d'être de moins en moins ressenties.

#### 4.3 Une ébauche de grammaire de reconnaissance des figures

L'ébauche de distribution complémentaire qui apparaît pour certains verbes entre le sens propre et le sens figuré permet d'esquisser une grammaire de reconnaissance des figures.

La situation

	sens propre	sens figuré
construction 1	+ courir vers	-
construction 2	-	+ courir à

n'est pourtant pas, et de loin, la plus fréquente, car même pour les verbes avec lesquels elle se produit, il peut arriver que la construction du propre s'emploie pour le figuré. Ainsi, chez Robespierre et Saint-Just, marcher, pris au sens figuré, est construit aussi bien avec à qu'avec vers qui apparaît au sens propre :

"Alors sans doute nous marcherons ensemble d'un pas ferme  
vers le but commun de la félicité publique"  
(ROBESPIERRE)

"Et cependant nous en marchons sans nous en apercevoir vers  
une vie pareille"  
(SAINT-JUST)

A peine esquissée, la grammaire de reconnaissance trouve déjà ses limites.

#### 4.4 Les changements de construction dans le lexique : polysémie ou homonymie

Il y a d'ailleurs toutes chances pour que cette grammaire s'appuie sur des éléments qui ne sont pas spécifiques à la figure. Les changements de construction attachés à des changements de sens sont en effet largement attestés en dehors de l'opposition des sens propre et figuré.

Considérons la phrase :

Paul amuse Marie.

M. Gross note qu'elle est ambiguë : "la relation sujet-verbe peut être interprétée soit comme "active" (ou "volontaire") soit comme "non active" (ou "involontaire") (40). Cette ambiguïté est levée si amuser est accompagné d'un complément prépositionnel. Avec par :

Paul amuse Marie par sa naïveté,

l'interprétation est "non active", alors qu'avec favorise l'interprétation contraire :

Paul amuse Marie avec des jouets.

Si l'on peut dire indifféremment :

Marie amuse ses créanciers	avec par	des promesses

on hésitera devant

??? Paul amuse Marie avec sa naïveté

??? Paul amuse Marie par des jouets.

On a donc ici, comme pour certaines des métaphores à pivot verbal, correspondance entre une différence de sens et une différence de construction, si bien qu'on ne saurait trouver là un trait spécifique à la figure, dont la relation avec les problèmes généraux du lexique se trouve ainsi posée.

En lexicographie, les différences de construction sont un des critères utilisés pour choisir entre plusieurs entrées différentes pour une même forme — on sera alors dans un cas d'homonymie — ou un seul article polysémique. Là où par exemple le Dictionnaire du Petit Robert offre une seule entrée polysémique pour l'adjectif pauvre, le Dictionnaire du Français Contemporain en adopte deux, selon que pauvre s'emploie après ou avant le nom :

une fille pauvre vs. une pauvre fille

i.e. selon un argument syntaxique (41).

Ces différences de construction sont particulièrement intéressantes pour les verbes. Considérons relever (42). Il est licite de se demander si ses principaux sens :

- a. redresser : on relève une chaise du sol
- b. appartenir à : un professeur relève de l'Education Nationale
- c. remplacer : un soldat relève la sentinelle
- d. épicer : la cuisinière relève le plat trop fade

correspondent à une seule entrée polysémique, ou se répartissent entre des entrées différentes. La question ne se pose pas seulement en termes de sémantique (peut-on établir une filiation logique ou historique entre ces quatre sens ?) et les lexicographes modernes prennent en considération les constructions qui correspondent à ces sens différents :

- A.  $N_0$  relève  $N_1$  (de  $N_2$ )
- B.  $N_0$  relève de  $N_1$
- C.  $N_0$  [+ hum] relève  $N_1$  [+ hum]
- D.  $N_0$  relève  $N_1$  [- hum]

A ce critère syntaxique s'associe souvent un critère morphologique, selon qu'il existe pour la forme en question des dérivés spécialisés dans l'un des sens. Ainsi aura-t-on pour relever :

- relève associé au sens c. et à la construction C.
- relevé (adj.) associé au sens d. et à la construction D.

Ces restrictions de sens qui apparaissent dans les dérivés se produisent également pour les figures.

Aux phrases :

- a. Hiroshima a été anéanti par une bombe
- b. Le mur s'est écroulé

pourront correspondre :

- a'. l'anéantissement d'Hiroshima par une bombe
- b'. l'écroulement du mur

mais aux emplois figurés :

- c. le monde entier a été anéanti par la nouvelle
- b. Jeanne s'est écroulée à la nouvelle

ne correspondront pas :

- c'. \* l'anéantissement du monde entier par la nouvelle
- d'. \* l'écroulement de Jeanne à la nouvelle.

Adhérer offre un exemple net de spécialisation sémantique des dérivés nominaux. Je l'emprunte à Alain Guillet :

"Jean adhère à un club de bridge.

Cette toile adhère à toute surface lisse.

L'(\* adhérence + adhésion) de Jean à ce club de bridge a soulevé des difficultés.

L'(adhérence + \* adhésion) de cette toile à toute surface lisse est remarquable.

Le verbe adhérer porte un doublet de substantifs dérivés adhésion et adhérence, et à chaque substantif correspond un des emplois "propre" et "figuré" du verbe" (43).

Méthodes en syntaxe offrent d'autres illustrations du phénomène. Ainsi, certains verbes au sens figuré "psychologique", pour reprendre la terminologie de N. Ruwet, ont une forme en -ant spécialisée dans ce sens. "En général, l'adjectivalisation ne s'applique qu'au sens "figuré", la phrase :

cette voiture est écrasante pour Marie n'a pas le sens "propre" (44). Des remarques analogues ont été faites par N. Ruwet. A frapper figuré correspondra frappant :

Ces flèches sont frappantes par leur longueur.

mais non à frapper propre :

\* Ces flèches sont frappantes avec un bruit sec. (45)

Il est donc clair que les figures ont ici un comportement qui ne leur est pas particulier, et qu'elles ne représentent qu'un aspect d'un phénomène très général dans le lexique.

Or, les conclusions avancées dans le domaine des figures sont contraires à celles qu'adoptent les lexicographes qui s'appuient sur la linguistique. Ils choisissent en effet de considérer comme distinctes des formes dont les comportements sémantique, morphologique et syntaxique diffèrent, alors qu'en rhétorique l'opposition du sens propre et du sens figuré est généralement envisagée comme un changement de sens s'opérant à l'intérieur d'un terme unique polysémique.

On constate quelquefois chez certains auteurs que les deux emplois sont séparés, et c'est parfois le cas dans les tables de verbes de M. Cross. Ainsi, sortir, qui entre dans deux constructions différentes :

- emploi propre : Paul sort voir Marie

- emploi figuré : Il m'est sorti de la tête que tu devais venir.

est classé dans deux tables différentes, les n° 2 et 5. Mais c'est la solution la plus rare, car supposer deux entrées homonymes dans le lexique serait en contradiction avec la notion même de sens figuré : un sens figuré, s'il n'est plus relié à un sens propre, cesse aussitôt de l'être, puisqu'il ne peut exister que par contraste. C'est précisément ce qui explique

que des expressions comme marcher à, courir à, que leur construction tend à isoler, cessent peu à peu d'être perçues comme figures.

Ainsi les linguistes refusent-ils généralement cette solution qui présente par ailleurs l'inconvénient de multiplier le nombre d'entrées déjà suffisamment élevé du lexique. Comme l'écrit Jean-Paul Boons, "la solution inélégante de plusieurs entrées (est) supposée exclue" (46). Quant à M. Gross, il refuse comme "complètement inadéquat" un tel traitement, car "dans tous les exemples ... examinés, les différents emplois d'un verbe comportent une composante commune de sens" (47). C'est également, semble-t-il, dans un cadre théorique différent, l'opinion de N. Ruwet, lorsqu'il admet une "unité sous-jacente aux différences entre verbes de type A" (frapper au sens propre) "et de type B" (frapper au sens figuré) (48).

Je reviendrai plus loin sur la distorsion entre les solutions adoptées en lexicologie et en rhétorique. Je me bornerai ici à évoquer un dernier problème : si l'on admet, primant une fois de plus la sémantique, que la figure s'inscrit dans le cadre de la polysémie, il reste à expliquer comment s'opère le passage entre les constructions différentes d'une forme identique.

Dans le cas où ce passage s'accompagne de l'apparition d'un complément, on suit aisément J.P. Boons lorsqu'il écrit :

"Si la notion d'objet interne pouvait être sémantiquement généralisée au-delà du support morphologique fourni par certains des verbes, une seule entrée lexicale suffirait pour chacun d'eux : une règle spécifierait que le complément indirect ne peut apparaître que s'il comporte une information sémantique différente de celle de l'objet interne, que la différence se manifeste par spécification ou par métaphore. L'inscription formelle de cette règle dans la grammaire pourrait se faire de manière lexicaliste

ou transformationnelle. Dans le premier cas, l'incorporation par le verbe du complément identique bloquerait son engendrement; dans le second, il y aurait suppression en cas d'identité d'un complément toujours engendré" (49)

Les extensions de propriétés attestées sur des secteurs bien délimités du lexique ne posent pas non plus de problème. Ils surgissent avec les changements imprévisibles de prépositions et surtout avec les surprenantes restrictions qui passent tantôt sur le sens propre, tantôt sur le sens figuré pour interdire une transformation ou une dérivation morphologique. Le passif est dans certains cas aussi bien attesté avec le sens figuré qu'avec le sens propre :

Jeanne a été écrasée par une voiture

Jeanne a été écrasée par la douleur

avec d'autres verbes, difficilement prévisibles dans l'état actuel de nos connaissances, il est, dans l'un des deux emplois, soumis à des facteurs peu clairs :

Ces livres ont été donnés à Marie par Paul

vs. Le courage de réussir a été donné à Marie par Paul

Cet affreux courage leur a été donné par un goût effréné du pouvoir.

On rencontre quelquefois les formes en -ant associées aussi bien au sens propre qu'au sens figuré :

un torchon absorbant

une pensée absorbante

mais également tantôt seulement au propre :

un remède amaigrissant

vs. une douleur amaigrissante

tantôt seulement au figuré :

une douleur écrasante  
 vs. une voiture écrasante

Certains Verbes admettent sans restriction d'emploi des dérivés verbaux :

le matraquage des manifestants par la police.

le matraquage de l'opinion par la publicité.

alors que d'autres les limitent à l'emploi propre :

l'anéantissement d'Hiroshima par une bombe.

vs. l'anéantissement du monde par la nouvelle.

Or il est impossible de prévoir pour quels items du lexique se produisent ces spécialisations. Ceci revient à dire que pour chacun il faudrait spécifier si elles se produisent, et pour lequel des deux sens, propre ou figuré, ce qui en définitive est aussi "inélégant", pour reprendre le terme de J.P. Boons, que la multiplication du nombre d'entrées non reliées.

Il est donc très difficile de proposer un traitement général du passage du sens propre au sens figuré. C'est ce qu'exprime clairement M. Gross :

"Dans le cadre de notre description, il apparaît déjà que plus de 15 % des verbes du lexique sont dans une situation telle que leurs différentes entrées, bien qu'apparentées, ne peuvent pas être reliées par des transformations. Des études plus détaillées du lexique ne peuvent conduire qu'à augmenter notablement cette proportion. Cette situation ne serait guère modifiée si un nombre important de transformations nouvelles étaient définies, puisque chacune de celles-ci ne s'appliquerait qu'à un très petit nombre d'éléments lexicaux"

(50)

## 5. CONCLUSION

Ainsi donc, les figures à pivot verbal paraissent naître de deux processus différents. Le premier est syntaxique et lexical et met en jeu à la fois des propriétés syntaxiques et des classes ou des items lexicaux. Ce n'est malheureusement pas là un mécanisme spécifique, puisqu'il se présente comme un cas particulier d'un problème très général dans le lexique, ni prévisible, puisqu'il varie de verbe à verbe. Enfin, les figures qu'il concerne ne constituent qu'une faible proportion de l'ensemble des figures à pivot verbal. Soit l'exemple de scintiller analysé par M. Gross :

"Considérons par exemple le verbe scintiller dont un emploi "propre" apparaît dans la phrase :

Ce diamant scintille dans la lumière de la lampe.

Il existe un emploi "figuré" qui a la même construction syntaxique :

Paul scintille dans de telles conversations

mais il existe aussi un emploi apparenté à celui du verbe dire dans la phrase :

Paul dit à Marie qu'un avion a été détourné

Cet emploi est du type :

Le journal lumineux scintille à Marie qu'un avion a été détourné"

(51)

Telle est bien la situation générale : même pour les verbes dont un emploi métaphorique peut être caractérisé syntaxiquement, il en existe d'autres qui ne le peuvent pas, et qui sont beaucoup plus fréquents, du moins dans les textes. Des métaphores à pivot verbal, il est donc difficile de donner une caractérisation générale et spécifique, autre que sémantique.

\*\*\*

\*

## NOTES DU CHAPITRE I

\*

- (1) G. GENETTE, op. cit., p. 165.
- (2) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit., p. 27.
- (3) Ibid., p. 206.
- (4) Ibid., p. 56.
- (5) Ibid., p. 40.
- (6) Ibid., p. 220.
- (7) Ibid., p. 229.
- (8) Ibid., chap. IX.
- (9) T. TODOROV, "Les anomalies sémantiques" in Langages, n° 1, mars 1966.
- (10) Ibid., p. 103.
- (11) Ray S. JACKENDOFF, Semantic Interpretation in Generative Grammar, Cambridge, Mass., MIT Press, 1972, p. 19.
- (12) T. TODOROV, op. cit., p. 103.
- (13) Z.S. HARRIS, Notes du cours de syntaxe, Le Seuil, Paris, 1976.
- (14) U. WEINREICH, "Exploration in Semantic Theory", in Current Trends in Linguistics, T.A. Sebeok ed., Mouton, La Haye, 1966.

- (15) Marie-Noëlle GARY-PRIEUR, "Sémantique et créativité du langage", in Méthodes en grammaire française, Klincksieck, Paris, 1976.
- (16) T. TODOROV, op. cit., p. 113.
- (17) Sur cette classe, voir M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 239 et suiv.
- (18) N. RUWET, "A propos d'une classe de verbes psychologiques", in Théorie syntaxique et syntaxe du français, Le Seuil, Paris, 1972.
- (19) Ibid., p. 226.
- (20) Ibid., p. 226.
- (21) Ibid., p. 231.
- (22) Cf. Jean-Paul BOONS, "Métaphore et baisse de la redondance", in Langue Française, n° 11, septembre 1971.
- (23) De n'est naturellement pas dans ce cas paraphrasable par avec, sinon la liste des compléments serait immense.
- (24) J.P. BOONS, op. cit., p. 15.
- (25) J'admets naturellement :
- les décrets sont sortis
- au sens de :
- les décrets sont publiés.
- Mais il ne s'agit pas là du même emploi du verbe sortir. On peut en effet faire correspondre à cette phrase :
- |        |   |             |  |             |        |  |  |
|--------|---|-------------|--|-------------|--------|--|--|
| on a   | <table style="border-collapse: collapse;"> <tr> <td style="padding: 2px 5px;">sorti</td> <td style="padding: 2px 5px;"> </td> <td style="padding: 2px 5px;">les décrets</td> </tr> <tr> <td style="padding: 2px 5px;">publié</td> <td style="padding: 2px 5px;"> </td> <td style="padding: 2px 5px;"></td> </tr> </table> | sorti       |  | les décrets | publié |  |  |
| sorti  |   | les décrets |  |             |        |  |  |
| publié |   |             |  |             |        |  |  |
- Ce qui n'est pas le cas dans l'exemple du corpus.
- Sur ces correspondances entre constructions transitives et intransitives, on se reportera à J.P. BOONS et alii, La structure des phrases simples en français, op. cit., et à Mira ROTHEMBERG, Les verbes à la

fois transitifs et intransitifs en français contemporain, Mouton, La Haye, Paris, 1974.

- (26) Mira ROTHEMBERG, op. cit., p. 22.
- (27) Cf. J. GIRY, Analyse syntaxique des constructions du verbe faire, thèse de 3ème Cycle, LADL, Paris, 1972, à paraître chez Droz.
- (28) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., table 9.
- (29) Cf. M. ROTHEMBERG, op. cit., p. 21.
- (30) Une expression comme miauler sa faim ne présente pas en fait de complément d'objet, sa faim n'étant ni représentable par une particule préverbale :
- \* la miauler
- ni susceptible de devenir le sujet d'une tournure passive :
- \* sa faim est miaulée.
- Sur ce point, cf. Mira ROTHEMBERG, op. cit., p. 17.
- (31) M. GROSS, à propos de ces verbes, définit ainsi la productivité : "Certaines propriétés syntaxiques sont "productives". En d'autres termes, il est difficile de cerner avec précision les ensembles de verbes qui les acceptent" (Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 24). C'est ainsi qu'on hésitera à accepter la figure :
- ? Jeanne nous zinzinule un discours
- sans avoir de raison péremptoire de le rejeter.
- (32) M. Gross exclut d'ailleurs ces deux verbes de la table 9 qui comprend pourtant braire, bramer, glousser, hennir, etc. On est en droit de s'interroger sur les raisons de cette exclusion.
- (33) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 147.
- (34) Ibid., p. 191.
- (35) Ibid., p. 147.

- (36) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 192.
- (37) Ibid., p. 296 et suiv..
- (38) Sur cette configuration, cf. Jean-Claude MILNER, Arguments linguistiques, Mame, Paris, 1973; "Raisonnements linguistiques, quelques remarques ...", in Méthodes en grammaire française, Klincksieck, Paris, 1976.
- (39) Cf. J. TAMINE, Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just, op. cit.
- (40) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 51.
- (41) En l'occurrence, généralisable à un grand nombre d'adjectifs.
- Cf. un faux piano vs. un piano faux  
un grand homme vs. un homme grand etc.
- (42) Sur ce point, cf. A. BORILLO, F. SOUBLIN, J. TAMINE, Exercices de syntaxe transformationnelle du français, A. Colin, Paris, 1974.
- (43) Alain GUILLET, "Morphologie et syntaxe, quelques exemples d'interaction", in Recherches Linguistiques, n° 3, p. 2.
- (44) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 51.
- (45) N. RUWET, "A propos d'une classe de verbes psychologiques", op. cit., p. 227.
- (46) J.P. BOONS, op. cit., p. 16.
- (47) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 148.
- (48) N. RUWET, "A propos d'une classe de verbes psychologiques", op. cit., p. 239.
- (49) J.P. BOONS, op. cit., p. 16.

(50) M. GROSS, Méthodes en syntaxe, op. cit., p. 145.

(51) Ibid., p. 22.

## Chapitre II

### LE CADRE EN ETRE

Dans les trois chapitres qui vont suivre, j'étudierai surtout les métaphores qui impliquent la mise en relation de deux groupes nominaux. Elles prennent essentiellement trois formes :

N est N l'amour est un feu

N, N l'amour (d', le, un, ce) feu

N de N le feu de l'amour.

J'étudierai en premier lieu le cadre à verbe être. C'est à lui que l'on rattache généralement l'apposition et certaines configurations en de, si bien qu'il paraît fondamental. Dans un premier groupe de paragraphes, je montrerai, à travers sa description, les relations qu'il entretient avec les emplois non figurés et j'examinerai ensuite s'il est possible d'y rencontrer des éléments autres que les noms.

Pour cette configuration, il est particulièrement difficile de dissocier les aspects sémantique et syntaxique et les auteurs qui en ont traité n'ont pas cherché à y parvenir. Irène Tamba définit ainsi les figures en être comme exprimant l'identité. Commentant cet exemple de Céline :

"J'étais un vrai fléau"

elle écrit en effet :

"vrai souligne l'identité <sup>(1)</sup> du narrateur et d'un fléau, parce qu'une telle identité <sup>(1)</sup> relève de l'imagination plutôt que des données de l'expérience sensible" <sup>(2)</sup>

Senta Plötz, pour sa part, dans l'ouvrage qu'elle a consacré aux Simple Copula Structures in English <sup>(3)</sup>, explique, pour l'anglais, tous les exemples de métaphores en termes d'appartenance, "membership by metaphor" <sup>(4)</sup>. Les deux analyses sont différentes, mais le principe en est le même : les métaphores en être sont présentées comme ayant une unité sémantico-syntaxique. Plusieurs problèmes sont ainsi soulevés :

1. Est-il licite de les unifier ?
2. Présentent-elles des caractéristiques spécifiques ?
3. Quelles sont ici les relations entre la syntaxe et l'interprétation ?

Avant de les aborder au travers de la description, il me paraît important de rappeler la classification logique des différents sens du verbe être, puisque c'est à elle que sont empruntés les termes d'identité et d'appartenance. Je me fonderai à cet effet sur l'Esquisse d'une grammaire pure, de J.L. Gardies <sup>(5)</sup>.

#### 1. LES DIFFÉRENTS SENS DU VERBE ÊTRE EN LOGIQUE

A la suite de Frege, les logiciens ont coutume d'attribuer quatre sens au verbe être : existence, identité, appartenance et inclusion.

#### 1.1 L'existence

Lorsqu'il est employé absolument, être exprime l'existence, singulière :

Dieu est

ou générique :

des poissons-volants sont.

Ici, être ne met pas en relation deux concepts comme dans les autres configurations où il apparaît et ne fonctionne pas non plus comme n'importe quel autre verbe. Même si la syntaxe est apparemment la même, deux phrases comme :

le chien est

le chien aboie

ne véhiculent pas la même information, car l'existence n'est pas un prédicat ordinaire, mais constitue la condition nécessaire à l'apparition des autres prédicats. C'est pourquoi on la traduit généralement par des quantificateurs existentiels :  $\exists(x)$ , il existe un x.

En langue naturelle, être n'est pratiquement jamais employé avec cette valeur. Il est remplacé par existe :

Dieu existe

les poissons-volants existent.

ou il y a :

il y a un Dieu

il y a des poissons-volants

#### 1.2 L'identité

Dans l'exemple de Frege :

L'étoile du matin est Vénus

être signifie être identique à. Le verbe sert ici à identifier la référence des deux noms qu'il relie. Deux noms différents sont en effet utilisés en référence au même segment de réalité, et c'est être qui assure l'unicité de cette référence. Il s'agit, à la différence des autres emplois de être, d'une relation symétrique, si bien que l'on pourra dire indifféremment :

L'étoile du matin est Vénus

ou Vénus est l'étoile du matin.

### 1.3 L'appartenance

Dans ce cas, être sert à exprimer l'appartenance d'un objet à un ensemble ou, comme le dit Frege, le fait que cet objet tombe sous tel concept. C'est le cas pour :

L'étoile du matin est une planète

proposition qui, dit J.L. Gardies, "ne signifie évidemment pas qu'il y ait identité entre les deux termes étoile du matin et planète, mais que l'étoile du matin appartient à l'ensemble des objets auxquels on peut appliquer le concept de planète" (6).

C'est de cette façon que le logicien analyse :

Pierre est malade

et Pierre est un malade

sans tenir compte de la différence de distribution que constitue l'emploi adjectival de malade sans prédéterminant en face de son emploi nominal avec prédéterminant.

On voit ainsi que l'analyse de :

J'étais un vrai fléau

faite par Irène Tamba n'est pas recevable du point de vue logique. La permutation du sujet et de l'attribut est impossible :

\* un vrai fléau était moi

et il s'agit en réalité d'une appartenance.

### 1.4 L'inclusion

Elle est très proche du cas précédent, mais s'en distingue car ce n'est plus l'appartenance d'un objet à un ensemble qui est en cause, mais l'inclusion d'un ensemble dans un autre ensemble :

"La proposition l'homme est un mammifère exprime l'inclusion de l'ensemble des hommes dans l'ensemble des mammifères. Mais si je dis que Pierre est un mammifère, la nature logique du verbe être a complètement changé, puisque la copule indique ici non plus une telle inclusion, mais l'appartenance de l'individu Pierre à l'ensemble des mammifères"

(7)

### 1.5 La classification de Senta Plötz

Telle est exactement la classification que reproduit Senta Plötz, puisqu'elle aussi distingue, dans cet ordre :

a. L'appartenance :

Bridge is a game

Le bridge est un jeu

où is peut être paraphrasé par belongs to (appartient à) ou is a member of (est un membre de).

## b. L'inclusion :

A bird is an animal  
Un oiseau est un animal

paraphrasable par

Anything that is a bird is an animal  
Tout ce qui est un oiseau est un animal

## c. L'identité :

The Koran is the Moslom Bible  
Le Coran est la Bible musulmane

où l'on peut paraphraser is par is the same as (est la même chose que), is identical with (est identique à), is nothing but (n'est que).

Elle ajoute naturellement à cette liste l'appartenance par métaphore, où is est paraphrasable soit par is like (est comme) :

Love is a flower, is like a flower  
L'amour est une fleur, est comme une fleur

soit par seves as (sert de); makes a (fait un) :

Webster's is a hard pillow  
Le dictionnaire Webster fait un oreiller dur.

Cet ajout à la classification logique se fait encore dans ses termes.

On peut ainsi, me semble-t-il, se demander si le classement que Senta Plötz propose est véritablement linguistique, ou s'il revient à faire entrer dans un cadre a priori élaboré par la logique les phrases de la langue naturelle. C'est un problème qui devra être évoqué dans la description des métaphores en être qui va suivre.

2. DESCRIPTION DES METAPHORES EN ETRE

2.1 Classement provisoire  
des métaphores en être du corpus

Pour introduire plus d'ordre dans le corpus, on peut classer les métaphores selon que  $N_1$  et  $N_2$  sont ou non des noms propres,  $Npr$ , et selon les prédéterminants qui apparaissent en chacun d'eux. On obtient ainsi quatorze cas :

1. Le  $n_1$  est un  $n_2$  :

"L'être vivant est un signe"  
(BEALU)

"La plaine ...  
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,  
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge"  
(HUGO)

2. Ce  $n_1$  est un  $n_2$  :

"Ce n'est qu'un masque, un décor suborneur,  
Ce visage éclairé d'une exquise grimace"  
(BAUDELAIRE)

où l'on rétablit aisément :

Ce visage ..., c'est un masque, un décor suborneur.

Je reviendrai plus loin sur la présence et le rôle de ce.

3. Son  $n_1$  est un  $n_2$  :

"Je connais gens de toutes sortes,  
Leurs yeux sont des feux mal éteints"  
(APOLLINAIRE)

"Mon triste cerveau ...  
C'est une pyramide, un immense caveau"  
(BAUDELAIRE)

4. Un  $n_1$  est un  $n_2$  :  
"Une tache de sang n'est pas un soleil accablant"  
(ELUARD)

5. Tout  $n_1$  est un  $n_2$  :  
"Car dans ce siècle ardent toute âme est un cratère  
Et tout peuple un volcan"  
(HUGO)

6. Chaque  $n_1$  est un  $n_2$  :  
"Chaque religion est une tour sonore"  
(HUGO)

7. Le  $n_1$  est le  $n_2$  :  
"La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes"  
(BAUDELAIRE)

8. Ce  $n_1$  est le  $n_2$  :  
"Cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses potences,  
c'est le poème"  
(CHAR)

9. Son  $n_1$  est le  $n_2$  :  
"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis"  
(BAUDELAIRE)

10. Le  $n_1$  est son  $n_2$  :  
"La mer est ton miroir" (BAUDELAIRE)

11. Le  $n_1$  est  $\neq n_2$  :  
"La joie est lumière cernée de ténèbres"  
(BEALU)

12. Son  $n_1$  est  $\neq n_2$  :  
"Ton diacre est Trahison et ton sous-diacre est Vol"  
(HUGO)

13.  $N_{pr}$  est un  $n_2$  :  
"Venise est une chiourme et Naples est un tombeau"  
(HUGO)

14.  $N_{pr}$  est  $\neq n_2$  :  
"Oui, si Beauzée est dieu, c'est vrai, je suis athée"  
(HUGO)

L'on peut ainsi représenter les emplois du corpus :

$$\left\{ \begin{array}{l} (le, ce, son, un, tout, chaque) \\ N_{pr} \end{array} \right\} n_1 \text{ est } \left\{ \begin{array}{l} (le, son, un, \emptyset) \\ N_{pr} \end{array} \right\} n_2$$

La liste de tous les déterminants et prédéterminants <sup>(8)</sup> du nom est loin d'être représentée. Je me limiterai dans le cadre de ce chapitre à ceux qui figurent dans le corpus.

On observe quelques dissymétries entre les prédéterminants qui apparaissent dans les deux groupes sujet et attribut. En premier lieu, seul le groupe attribut a la possibilité de ne pas comporter de prédéter-

minant, en dehors naturellement des noms propres qui peuvent figurer on  $N_1$  comme en  $N_2$ . Il s'agit d'un fait très général en français où le sujet, à la différence des compléments, comporte obligatoirement un déterminant, en dehors de types de discours particuliers comme les proverbes :

Pauvreté n'est pas vice.

Cela n'appelle pas de remarque particulière, pas plus que l'absence de un en  $N_1$ . On sait en effet qu'en dehors des emplois génériques, il est très rare de commencer ainsi une phrase : une séquence comme :

un enfant joue dans la cour

étant remplacée le plus souvent par :

il y a un enfant qui joue dans la cour.

En deuxième lieu, on remarque que ne figurent en  $N_2$  ni ce, ni tout ou cha-  
que. L'éventail des déterminants de  $N_2$  apparaît donc plus restreint que celui de  $N_1$ . C'est un point qui mérite commentaire et j'y reviendrai dans la suite de l'analyse pour tester si cette répartition est due au caractère aléatoire de tout corpus ou si elle correspond à des faits d'ordre structural. On note enfin que certaines configurations sont beaucoup plus fréquentes que d'autres, comme (1) ou (4), alors que (2) ou (8) sont rarissimos. Il sera nécessaire d'interpréter cette disparité.

## 2.2 Les manipulations utilisées

### 2.2.1. Liste de ces manipulations

Pour raffiner le premier classement qui n'a guère consisté qu'à faire correspondre des symboles aux phrases du corpus, j'ai pratiqué cinq tests, qui sont soit des paraphrases, comme la permutation de  $N_1$  et de  $N_2$  :

"Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir"

(CHAR)

L'amour réalisé du désir demeuré désir est le poème  
soit des opérations à partir des phrases du corpus, comme la question :

"La mer est ton miroir" (BAUDELAIRE)

Quel est ton miroir ? La mer.

Certaines de ces manipulations ont déjà été utilisées par Senta Plötz.

J'ai ainsi testé :

#### 1. La possibilité d'avoir $N_1$ , c'est $N_2$ :

"L'être vivant est un signe"

(BEALU)

L'être vivant, c'est un signe.

#### 2. La permutation de $N_1$ et $N_2$ :

\* un signe est l'être vivant

mais ton miroir est la mer

C'est un test déjà utilisé aussi bien par les logiciens que par Senta Plötz.

#### 3. La possibilité d'avoir une question en quel, où quel remplace $N_1$ :

Quel est ton miroir ? la mer

mais \* Quel est un signe ? l'être vivant.

#### 4. L'insertion de comme :

L'être vivant est comme un signe

C'est le critère principal utilisé par Senta Plötz pour distinguer l'appartenance métaphorique des autres configurations à verbe être :

"(16) Politics is a comedy

(17) Karate is a weapon

are understood by analogy rather than as politics being in the class of comedies and Karate belonging to the class of weapons.

We can paraphrase (16), (17) by :

$N_1$  is like  $N_2$  in its effect  
since in general we can paraphrase ... (16) (17) by :

$N_1$  belongs to the class of things which are like  $N_2$   
(in some respect).

We see that, although the interpretation of these sentences cannot be membership, we are dealing with some kind of membership. We will call it membership by metaphor" (9)

Pourtant, il ne semble pas que l'insertion de comme dans les phrases du corpus permette toujours d'en obtenir une paraphrase. Ainsi :

"Vos vastes nuages en deuil  
Sont les corbillards de mes rêves"  
(BAUDELAIRE)

ne paraît pas entretenir avec

Vos vastes nuages en deuil  
sont comme les corbillards de mes rêves

la même relation que

L'être vivant est un signe  
avec L'être vivant est comme un signe.

5. L'insertion de vrai entre Dét.<sub>2</sub> et n<sub>2</sub> :

L'être vivant est un vrai signe.

Le maniement de ces tests est rendu délicat par le recours souvent nécessaire à des intuitions sémantiques. C'est ce qui se produit avec comme ou vrai par exemple. Mais je tempérerai le subjectivisme de l'utilisation de la sémantique en ne m'appuyant pas sur le contenu des séquences analysées mais sur des différences de sens entre elles. Ainsi je signalerai qu'entre :

L'être vivant est un vrai signe

et Le poète est la vraie genèse d'un être qui projette vrai présente une différence de sens sur laquelle point n'est besoin de s'étendre davantage, le contenu de vrai dans chacune des phrases important moins que la différence perçue entre eux. C'est ce que note M. Gross à propos de l'utilisation de la sémantique dans des études de syntaxe :

"Les quelques manipulations de sens que nous venons d'effectuer présentent des caractères divers qu'il est important de discuter. Le fait d'avoir qualifié d'"actif" ou de "volontaire" une composante de sens constitue une attribution absolue de sens ... Mais cette opération est secondaire pour nous, elle s'efface devant le type très différent d'opération qui consiste à comparer des sens. Lorsque nous effectuerons des comparaisons de sens ... nous dirons que nous procédons à des évaluations différentielles. La distinction entre évaluations absolues et évaluations différentielles est analogue à celle que l'on trouve dans la mesure des grandeurs physiques. Ainsi, la mesure absolue d'une température ou d'un poids est relativement grossière, les mesures différentielles de ces mêmes variables sont très fines. En comparant des phrases, nous avons donc pu mettre en évidence des différences de sens très fines ... et nous nous sommes posé le problème de comparer ces différences. Nous avons de plus évité de donner un nom à ces différences, c'est-à-dire de procéder à leur évaluation absolue. Cette démarche différente de celle de la grammaire traditionnelle nous semble beaucoup plus prometteuse. En effet, les intuitions différentielles de sens ... ont un caractère opératoire satisfaisant" (10)

## 2.2.2 Résultats

### 2.2.2.1 $N_1$ , c'est $N_2$

Seules les séquences où  $N_2$  présente un déterminant acceptent c'est, et on opposera par exemple :

Le ciel, c'est un dé à coudre  
 Venise, c'est une chiourme  
 La Haine, c'est le tonneau des pâles Danaïdes

à

? \* le mal, c'est joie  
 ? \* les villes, ce sont causerie lointaine.

Pour peu que réapparaisse un déterminant, c'est deviendrait possible :

Le mal, c'est (une, la) joie  
 Les villes, ce sont (des, les) causeries lointaines

Ce test définit donc deux types de figures à verbe être, résultat qui sera modifié par les manipulations suivantes :

#### 2.2.2.2 La permutation de $N_1$ et $N_2$

Elle est généralement possible lorsque le, ce ou son figure en  $N_2$  :

Le tonneau des pâles Danaïdes est la Haine

et, obtenu à partir de

"La mer est ton miroir" (BAUDELAIRE)

Ton miroir est la mer.

Les quelques difficultés rencontrées tiennent à des dissymétries singulier/pluriel entre sujet et attribut, comme dans :

"La cour et le vaste terrain sont la lice de nos ébats amoureux"  
 (BEALU)

? La lice de nos ébats amoureux est la cour et le vaste terrain  
 mais elles ne sont pas dues au cadre syntaxique lui-même (11).

On observe un seul cas d'impossibilité dans le corpus. A partir de la phrase :

"La crête de rochers que la marée en se retirant découvre  
 n'est-elle pas le dos d'un gigantesque animal ?"

(BEALU)

ramené à :

La crête de rochers ... est le dos d'un gigantesque animal  
 on ne peut en effet avoir

\* le dos d'un gigantesque animal est la crête de rochers.

La permutation serait possible avec le dos du gigantesque animal :

Le dos du gigantesque animal est la crête de rochers.

C'est donc la présence de un à l'intérieur de  $N_2$  qui bloque la permutation. J'interpréterai ce fait plus loin.

Si  $\text{Dét}_2 = \emptyset$ , la permutation est toujours impossible :

\* causerie lointaine sont les villes

\* joie est le mal

Une telle phrase est évidemment possible dans un contexte stylistiquement marqué, mais la permutation ne s'accompagne pas alors, à la différence des exemples où  $\text{Dét}_2 = (\text{le}, \text{son})$ , d'un échange des fonctions sujet et attribut. Causerie lointaine et joie seraient des attributs mis en tête par une inversion emphatique. Ou bien encore, il faudrait faire de  $N_2$  un  $N_{pr}$ , comme c'est peut-être le cas, en raison des majuscules, dans ce vers de Hugo :

"Ton diacre est Trahison et ton sous-diacre est Vol"

Trahison est ton diacre et Vol est ton sous-diacre  
 serait alors possible, mais il ne s'agirait plus de la configuration

$N_2$  est  $\emptyset N_2$

Enfin, la permutation est généralement impossible si  $\text{Dét}_2 = \text{un}$ , ce qui confirme l'observation faite plus haut à propos de le dos d'un gigantesque animal :

\* un signe est l'être vivant.

et à partir de :

"Ta gorge triomphante est une belle armoire"  
(BAUDELAIRE)

\* une belle armoire est ta gorge triomphante.

Les remarques faites précédemment sur l'inversion stylistique restent naturellement valables ici.

Il faut pourtant mettre à part un tout petit nombre d'exemples qui, dans le corpus, font exception à cette règle générale d'impossibilité de la permutation. Alors qu'il s'agit en apparence de la même configuration que précédemment :

"Leurs armes seront des lois insidieuses"  
(SAINT-JUST)

et éventuellement :

"Un bel arbre  
Ses branches sont des oiseaux"  
(ELUARD)

admottent :

Des lois insidieuses seront leurs armes  
Des oiseaux sont ses branches.

Ce comportement particulier ne semble pas dû à la présence de son en  $N_1$

puisque la figure :

"Je connais des gens de toutes sortes  
Leurs yeux sont des feux mal éteints"  
(APOLLINAIRE)

ne se prête pas à la permutation :

\* des feux mal éteints sont leurs yeux.

C'est le sons de être qui semble en être responsable.

"Leurs armes seront des lois insidieuses"

est en effet paraphrasable par

leurs armes consisteront dans des lois insidieuses.

Enfin,

"Une tache de sang n'est pas un soleil accablant"  
(ELUARD)

autorise

un soleil accablant n'est pas une tache de sang.

La configuration se différencie des deux précédentes en ce que  $Dét._1$  comme  $Dét._2 = un$ .

### 2.2.2.3 Quel est $N_2$ ?

Ce test confirme partiellement le précédent, puisque ce type de question est généralement impossible là où la permutation n'apparaissait pas. C'est un fait bien connu que cite par exemple N. Ruwet dans Les phrases copulatives en français. Il en donne comme exemple :

Barnabé est 

(a) le directeur de la banque
(b) un directeur de banque
(c) directeur de banque

quel est 

(a) le directeur de la banque
(b) * un directeur de banque
(c) directeur de banque

 ?

(12)

Quel n'apparaît que si  $Dét._2 = le$ , i.e. précisément dans le cas où la permutation est possible.

C'est bien ce qui se produit dans le corpus. Si  $Dét._2 = un$ , quel est exclu :

- \* quel est un signe ? l'être vivant.
- \* quelle est une belle armoire ? ta gorge triomphante.
- \* quelle est une chiourme ? Venise.

et de même, si  $\text{Dét}_2 = \emptyset$

- \* quelle est joie ?

Quel est au contraire généralement possible si un déterminant (Dét. déf.)

apparaît en  $\underline{N}_2$  :

- quelle est la citerne où boivent mes ennuis ? tes yeux.
- quel est ton miroir ? la mer.
- quel est le tonneau des pâles Danaïdes ? la haine.

à condition, comme pour la permutation, que un ne soit pas présent à l'intérieur du groupe  $\underline{N}_2$  :

- \* quel est le dos d'un gigantesque animal ? la crête de rochers.

On note pourtant deux exemples où  $\underline{N}_2$  étant défini, quel ne peut reprendre  $\underline{N}_1$ . A partir de :

"L'enfer des médiocres est l'ennui"  
(BEALU)

"Cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes ...,  
c'est le poème"  
(CHAR)

ce ne sont pas :

- \* quel est l'ennui ? l'enfer des médiocres.
- \* quel est le poème ? cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes.

mais :

quel est l'enfer des médiocres ? l'ennui.  
quelle est cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes ? le poème.

qui sont naturels, c'est-à-dire que quel reprend alors  $\underline{N}_2$ . Tout se passe comme si ces deux séquences métaphoriques étaient déjà le résultat d'une permutation à partir de :

l'ennui est l'enfer des médiocres.

le poème est cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes.

Ceci est confirmé si l'on fait intervenir le test de l'extraction en c'est ... qui. C'est une manipulation utilisée par Marie-Louise Moreau dans sa thèse sur Trois aspects de la syntaxe de c'est (13) pour faire apparaître le sujet profond des phrases  $\underline{N}_1$  et  $\underline{N}_2$ . Or, dans le cas de séquences comme :

"la haine est le tonneau des pâles Danaïdes."

où quel reprend  $\underline{N}_1$ , c'est ce même  $\underline{N}_1$  qui sera inséré entre c'est et qui de l'extraction :

c'est la haine qui est le tonneau des pâles Danaïdes.

c'est la mer qui est ton miroir.

ce sont tes yeux qui sont la citerne où boivent mes ennuis.

Au contraire, dans les deux exemples où quel reprenait  $\underline{N}_2$ , c'est précisément sur  $\underline{N}_2$  que porte l'extraction :

c'est l'ennui qui est l'enfer des médiocres.

et non :

? c'est l'enfer des médiocres qui est l'ennui.

c'est le poème qui est cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes.

et non :

? c'est cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes qui est le poème.

Il est donc licite d'aligner ces exemples sur tous ceux où  $N_2$  est défini, à condition de les considérer comme dérivés par permutation d'une séquence où  $N_2$  était en fait sujet et non attribut.

Restent les exemples où la permutation était possible, alors que  $Dét._2 = \underline{un}$ . On s'attend que quel, selon sa répartition générale, ne soit pas possible. C'est ce qui se produit pour :

"une tache de sang n'est pas un soleil accablant."

qui n'accepte ni

\* quel est un soleil accablant ? une tache de sang.

ni :

\* quelle est une tache de sang ? un soleil accablant.

si bien que les résultats de quel et de la permutation divergent pour une fois. Au contraire, quel est possible pour :

"leurs armes seront des lois insidieuses."

quelles seront leurs armes ? Des lois insidieuses.

et pour :

"un bel arbre  
ses branches sont des oiseaux."

quelles sont ses branches ? Des oiseaux.

et converge avec le résultat de la permutation. Il faut signaler que c'est  $N_2$  que reprend quel — et sur lequel porterait l'extraction :

ce sont des lois insidieuses qui seront leurs armes.

ce sont des oiseaux qui sont ses branches.

si bien qu'il faut considérer ces séquences comme dérivées de :

des lois insidieuses seront leurs armes.

des oiseaux sont ses branches.

(si l'on ne s'attache pas à la présence peu naturelle de des en tête de phrase) auquel cas, on retrouve exactement la configuration de :

"la mer est ton miroir."

si bien que ces exemples ne sont pas à classer avec ceux où  $Dét._2 = \underline{un}$ , mais bien avec ceux où  $Dét._2$  est défini. Ceci est confirmé par le fait que l'on pourrait avoir :

des lois insidieuses seront ces armes.

des lois insidieuses seront les armes.

mais non :

\* des lois insidieuses seront des armes.

où quel ne s'appliquerait pas.

\* quelles seront des armes ?

#### 2.2.2.4 Comme

On se souvient que pour Senta Plötz est comme (is like) était le test principal permettant de repérer les emplois métaphoriques. On s'attendrait donc à ce qu'il soit possible dans toutes les phrases du corpus, ce qui n'est pas le cas.

On n'est pas étonné qu'il soit interdit lorsque  $Dét._2 = \emptyset$ , c'est-à-dire lorsque  $N_2$  fonctionne comme un adjectif, car les séquences être comme Adj., en dehors d'expressions marginales du type être comme fou, ne sont pas attestées. Aussi ne peut-on accepter :

\* le mal est comme joie.

Comme est possible devant un déterminant, mais il est parfois ambigu. Il peut en effet être véritablement un outil de comparaison et laisser place pour un tertium comparationis adjectival :

$N_1$  est Adj. comme  $N_2$

même si sa reconstruction est toujours hypothétique :

	l'être vivant est un signe	
	l'être vivant est (mystérieux) comme un signe	

	Venise est une chiourme	
	Venise est (cruelle) comme une chiourme	
	(HUGO)	

	Tes baisers sont un philtre	
	Tes baisers sont (grisants) comme un philtre	
	(HUGO)	

Mais comme peut aussi être paraphrasable par en quelque sorte, une sorte (espèce) de. C'est le seul sens qu'il offre dans certaines configurations syntaxiques, ainsi  $N_0-V-N_1$  :

il voit		comme un nuage rouge		
		une sorte de nuage rouge		devant ses yeux
		en quelque sorte un nuage rouge		

Comme est ici en réalité un prédéterminant du nom <sup>(14)</sup> qui n'a rien à voir avec comme conjonction. Sémantiquement, il introduit une classification approximative :

Il voit quelque chose qui serait à classer grossièrement avec les nuages rouges.

Il est d'ailleurs renforcé par la présence obligatoire de un, et est incompatible avec le :

?? Il voit comme le nuage rouge.

Dans les métaphores à verbe être qui l'admettent, quel est donc le fonctionnement de comme ?

Lorsque Dét.<sub>2</sub> = un, comme est ambigu et peut être interprété soit comme un outil comparatif :

Tes baisers sont (grisants) comme un philtre

Ta gorge triomphante est (majestueuse) comme une belle armoire

soit comme un prédéterminant du nom :

Tes baisers sont		comme un philtre	
		une sorte de philtre	

Mon âme est		comme un tombeau	
		une sorte de tombeau	

(15)

et ce, y compris dans l'exemple marginal :

Une tache de sang est comme un soleil accablant. (16)

Au contraire, dans tous les exemples où Dét.<sub>2</sub> est défini, seule l'interprétation comparative est possible :

La Haine est comme le tonneau des Danaïdes (inépuisable)

L'ennui est comme l'enfer des médiocres (insondable)

Des lois insidieuses seront comme leurs armes (un instrument de défense)

Des oiseaux sont comme les branches (immobiles)

L'approximation est en effet incompatible avec le.

L'insertion de comme dans les séquences métaphoriques permet donc d'isoler les métaphores en être un, les seules où il offre deux interprétations.

#### 2.2.2.5 L'insertion de vrai

Elle est possible pour toutes les métaphores du corpus, mais s'accompagne d'interprétations différentes selon les cas. Vrai, au sens d'authentique opposé à faux peut apparaître, quelle que soit la configuration <sup>(17)</sup>.

Toute âme est un vrai cratère et tout peuple un vrai volcan.

L'être vivant est un vrai signe.

Leurs armes seront de vraies lois insidieuses.

Ses branches sont de vrais oiseaux.

La mer est ton vrai miroir.

La haine est le vrai tonneau des pâles Danaïdes.

Le mal est vraie joie.

(18)

Vrai en ce sens n'est donc pas intéressant. C'est lorsqu'il est paraphrasable par vraiment que son insertion est éclairante. En ce cas, il n'apparaît que lorsque  $\text{Dét.}_2 = \text{un}$ .

L'être vivant est 

un vrai signe
vraiment un signe

y compris dans

Une tache de sang est 

un vrai soleil accablant
vraiment un soleil accablant

Les résultats de l'insertion de vrai convergent donc avec celle de comme.

#### 2.2.2.6 Résultats

On peut regrouper les résultats obtenus pour chaque manipulation dans un tableau d'ensemble.

On y lira verticalement les configurations du classement provisoire des phrases du corpus établi en 2.1. Horizontalement sont indiqués les cinq tests. Dans la colonne comme, seront marqués [+] les cas où il peut indiquer l'approximation, [-] ceux où il est impossible ou n'introduit qu'une comparaison. De même [+] pour vrai ne signalera que les cas où vrai est possible au sens de vraiment.

manipulations configurations	$N_1$ , c'est $N_2$	$N_2$ est $N_1$	Quel est $N_2$	comme	vrai
le $n_1$ est un $n_2$	+	-	-	+	+
ce $n_1$ est un $n_2$	+	-	-	+	+
son $n_1$ est un $n_2$	+	-	-	+	+
un $n_1$ est un $n_2$	+	+	-	+	+
tout $n_1$ est un $n_2$	+	-	-	+	+
chaque $n_1$ est un $n_2$	+	-	-	+	+
le $n_1$ est le $n_2$	+	+	+	-	-
ce $n_1$ est le $n_2$	+	+	+	-	-
son $n_1$ est le $n_2$	+	+	+	-	-
le $n_1$ est son $n_2$	+	+	+	-	-
le $n_1$ est $\emptyset$ $n_2$	-	-	-	-	-
son $n_1$ est $\emptyset$ $n_2$	-	-	-	-	-
Npr est un $n_2$	+	-	-	+	+
Npr est $\emptyset$ $n_2$	-	-	-	-	-

Quelques constatations générales se dégagent de ce tableau.

Il permet de délimiter des classes assez nettes :

- a)  $N_1$  est  $\neq n_2$  qui regroupe tous les cas où  $N_2$  ne comprend pas de déterminant. Elle se caractérise par un profil entièrement négatif.
- b)  $N_1$  est (le, son)  $n_2$  qui admet toutes les manipulations, sauf l'insertion de comme prédéterminant ou de vrai paraphrasé par vraiment. Deux propriétés permettent de la définir : la permutation et la question en quel qu'elle est seule à accepter.
- c)  $N_1$  est un  $n_2$ . Lorsque  $N_2$  comprend le déterminant un, les faits sont plus complexes. Une troisième classe se dégage : les exemples qu'elle regroupe acceptent comme et vrai à la différence des deux précédentes. Il faut en excepter
- d) un  $n_1$  est un  $n_2$ , "une tache de sang n'est pas un soleil accablant", qui s'en distingue en ce qu'elle accepte la permutation.

Ces quatre classes, établies sur critères linguistiques, ne coïncident donc ni avec le classement à trois groupes des logiciens, ni avec la classe unique d'appartenance métaphorique de Senta Plötz. Elles se dessinent essentiellement à partir des prédéterminants qui apparaissent en  $N_2$  :  $\neq$ , le ou un, et ne tiennent pas compte, sauf pour un  $n_1$  est un  $n_2$ , de celui de  $N_1$ .

### 2.3 Régularisation des résultats

Avant de voir quelle interprétation on peut donner de ces différentes classes, il est nécessaire de répondre à une des questions sou-

levées au début de ce chapitre : l'absence de certains déterminants est-elle due au corpus, ou est-elle un fait de structure ?

Pour la deuxième classe, le corpus ne présente en  $N_2$  que le ou son, mais si ce que j'ai dit d'un exemple comme

Cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes ..., c'est le poème

dérivé de

le poème est cette forteresse ...

est fondé, il est clair que  $Dét_2$  peut être également ce.

Par ailleurs, lorsque  $N_1 = Np_1$ , le corpus ne présente en  $N_2$  que un ou  $\neq$ . Ceci est purement fortuit, et le pourrait très bien apparaître, comme dans le fameux

Vénus est l'étoile du matin.

Ce n'est qu'en (d) qu'il est nécessaire pour que la permutation soit possible que  $Dét_1 = un$ . Pour qu'apparaisse le ou cette, elle ne l'est plus.

(la, cette) tache de sang n'est pas un soleil accablant

\* un soleil accablant n'est pas (la, cette) tache de sang.

Le corpus ainsi régularisé, on peut donner la liste des quatre configurations dégagées :

- a)  $N_1$  est (le, ce, son)  $n_2$   
 b)  $N_1$  est  $\neq n_2$   
 c)  $N_1$  est un  $n_2$   
 d) un  $n_1$  est un  $n_2$

Les trois premières se définissent à partir de Dét.<sub>2</sub>, la quatrième seule prend en compte Dét.<sub>1</sub>.

L'objet des paragraphes suivants sera de faire apparaître plus nettement les différences qui les séparent.

### 3. CARACTERISATION DES DIFFÉRENTES CONFIGURATIONS EN ÊTRE

#### 3.0

Pour compléter la description des configurations en être, entamée dans les paragraphes précédents, et pour l'orienter vers une caractérisation sémantique, je continuerai à utiliser des éléments pris en compte par Senta Plötz, en l'occurrence l'opposition entre les types de noms, comptables ou non, qui peuvent apparaître en N<sub>1</sub> ou N<sub>2</sub>, et entre des prédéterminants génériques et non-génériques, cette dernière étant fondamentale dans son étude puisque c'est elle qui fonde la distinction entre inclusion et appartenance.

#### 3.1 N<sub>1</sub> est (le, ce, son) n<sub>2</sub>

Les prédéterminants qui apparaissent en N<sub>1</sub> peuvent être particularisants <sup>(19)</sup>, qu'ils aient valeur anaphorique et reprennent des éléments précisés par le contexte antérieur :

"Que la vitre soit l'art, soit la mysticité !"  
(MALLARME)

"La cour et le vaste terrain sont la lice de nos ébats amoureux"  
(BEALU)

ou s'articulent sur le monde extérieur

"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis"  
(BAUDELAIRE)

Mais on rencontre également des prédéterminants génériques :

"Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir."  
(CHAR)

"Le poète est la genèse d'un être qui projette et d'un être qui retient."  
(CHAR)

Ces mêmes emplois, particularisants

"La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes"  
(BAUDELAIRE)

ou génériques

"La mer est ton miroir"  
(BAUDELAIRE)

"Ses paroles  
... seront l'airain qui sonne  
Le cri qui chasse les corbeaux"  
(HUGO)

"L'innocence est le jouet des viles intrigues"  
(SAINT-JUST)

se retrouvent en N<sub>2</sub>.

De même les noms qui apparaissent dans chacune des deux positions seront-ils indifférents et se combineront-ils librement. Ce sont aussi bien des noms nombrables :

"La prison est son sanctuaire  
Et l'échafaud est son trépiéd"  
(HUGO)

"Vos vastes nuages en deuil  
Sont les corbillards de mes rêves"  
(BAUDELAIRE)

que des noms désignant des "substances massières". Cette expression, empruntée à Damourette et Pichon (20) recouvre ce que N. Gross sépare en noms de masse et noms abstraits (21). En fait, il est difficile de les distinguer formellement puisque, comme le dit M. Gross lui-même, ils peuvent tous prendre l'article défini et partitif et n'acceptent un qu'accompagnés d'un modifieur, soit pour reprendre ses exemples :

du sable vs un sable fin et doux  
de la timidité vs une timidité malade.

On rencontre ainsi dans le corpus :

"L'art, c'est la gloire et la joie"  
(HUGO)

"Ses paroles ... seront ... l'airain qui sonne"  
(HUGO)

"L'enfer des médiocres est l'ennui"  
(BEAUVILLE)

Cette diversité dans l'emploi des noms et des déterminants s'accompagne également d'une diversité dans les temps de être, puisque si le présent est le plus fréquent, le futur apparaît dans le dernier exemple de Hugo.

Deux éléments seulement assurent donc l'unité de cette catégorie de métaphores : la présence en  $N_2$  d'un déterminant défini

et généralement d'un modifieur (Modif.). En effet, en dehors des cas où  $N_2$  comprend son ou ce, dont le fonctionnement est analogue à celui de le + Modif. (22), et de quelques emplois avec substances massières dans un couple :

"L'art, c'est la gloire et la joie"  
(HUGO)

"Que la vitre soit l'art, soit la mysticité"  
(MALLARME)

une détermination supplémentaire est requise et s'ajoute à celle qu'introduit le :

"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis"  
(BAUDELAIRE)

"Sa doctrine est le ciel entr'ouvert"  
(HUGO)

"L'abondance est le fruit d'une bonne administration"  
(SAINT-JUST)

"La liberté du commerce est la mère de l'abondance"  
(SAINT-JUST)

"L'innocence est le jouet des viles intrigues"  
(SAINT-JUST)

De tous ces exemples, seul le second accepterait l'absence de Modif.

Sa doctrine est le ciel

C'est que ciel a un référent unique et est par là-même spécifié.

Dans tous les autres, Modif. ne pourrait disparaître que si le avait valeur anaphorique.

Tes yeux sont la citerne (dont je viens de parler).

Les deux exemples qui semblent contredire ces affirmations puisque  $N_1$  y est plus spécifié que  $N_2$  sont ceux-là mêmes qui faisaient difficulté lors du maniement de la question en quel et de l'extraction :

L'enfer des médiocres est l'ennui

"Cette forteresse épanchant la liberté par toutes ses poternes ... c'est le poème."

(CHAR)

Que  $N_1$  soit ici plus déterminé que  $N_2$  est donc un argument supplémentaire pour en faire le résultat d'une permutation. D'autant plus que ce sont les seules métaphores où le terme figuré apparaisse en  $N_1$ . Partout ailleurs, comme on s'en convaincra aisément à travers tous les exemples que j'ai cités, c'est en effet en  $N_2$  qu'il se présente, comme s'il y avait un ordre allant du plus connu — qu'il n'est donc pas nécessaire de spécifier par des Modif. — au moins connu, au plus énigmatique, qu'il faut spécifier pour le faire appréhender plus facilement.

Permutables,  $N_1$  et  $N_2$  n'en sont pas moins différents. On dit généralement (23) que c'est l'identité des déterminants des N de part et d'autre de être qui autorise la permutation. En fait, ce qui importe, c'est que  $N_2$ , défini, soit autant

L'art, c'est la gloire

L'aigle, c'est le génie

ou plus déterminé que  $N_1$

"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis."

Moyennant les difficultés qui pèsent sur l'emploi de un en tête de phrase et le cantonnent dans cette position au générique, on pourrait très bien avoir

Un poète est la genèse d'un être qui projette et d'un être qui retient

aussi bien que

"Le poète est la genèse d'un être qui projette et d'un être qui retient"

et l'ordre canonique de

"Leurs armes seront des lois insidieuses"

est d'ailleurs

Des lois insidieuses seront leurs armes.

Dans les deux phrases la permutation serait possible. Elle est donc liée à l'ordre des déterminants, interdite par

le (ce, son) ...  $\emptyset$

le (ce, son) ... un

mais autorisée par

un ... (le, ce, son)

(le, ce, son) ... (le, ce, son).

Ainsi, ce qui définit la configuration qui s'y prête, c'est que Dét.<sub>2</sub> est défini, et, en outre, que  $N_2$  comprend généralement des modificateurs qui lui confèrent une spécification au moins égale à celle de  $N_1$ .

Il est à noter de plus que les Modif. qui apparaissent en  $N_1$  ne sont pas sémantiquement compatibles avec  $N_2$ .

"Sa doctrine est le ciel entr'ouvert"

(HUGO)

"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis"

(BAUDELAIRE)

ce qui sera au contraire souvent le cas dans la configuration être un :

"Sa chair ardente ... m'est une envoûtante prison"  
(BEALU)

"L'usurpation est une énigme qu'on devine toujours  
trop tard"  
(SAINT-JUST)

où la suite, la queue de la métaphore a pour rôle de la justifier en la rapprochant de  $N_1$ .

Ici,  $N_2$  est donné comme distinct et sans rapport avec  $N_1$ . Ce qui est affirmé, c'est l'existence de deux objets distincts, a priori sans lien l'un avec l'autre. Que pour un esprit raisonnable, l'un de ces objets soit de pure fiction est sans importance. Le rôle de être est alors d'identifier ces deux éléments séparés. Cette identification n'est pas quelconque. Elle intervient à la suite d'une interrogation implicite portant sur le terme du couple le moins connu. C'est ce que révèle la question en quel que ce cadre est seul à accepter et dont le sujet est précisément  $N_2$ , terme figuré et donc opaque. Tout se passe comme si  $N_2$  délimitait un objet très bien spécifié, aux contours nettement tracés, mais énigmatique et mystérieux. Le rôle du cadre  $N_1$  est Dét. Défini  $N_2$  est justement de dissiper le mystère en identifiant la référence de  $N_2$  à une référence connue et claire, et qui, partant, nécessite moins de spécification.

On dit généralement qu'entre  $N_1$ , le sujet et  $N_2$ , l'attribut, existe un rapport de coréférence. C'est ce qu'admet par exemple Jean-Claude Milner. Après avoir distingué entre référence virtuelle ("l'ensemble des conditions caractérisant une unité lexicale") et référence actuelle ("le segment de réalité associé à une séquence") (24) et par conséquent entre coréférence virtuelle et

coréférence actuelle, il écrit : "il n'est pas d'exemple de coréférence actuelle entre deux unités nominales à l'intérieur d'une même phrase. Sauf si la coréférenciation est en quelque sorte imposée par une structure dont c'est la propriété distinctive; de cela il est deux exemples sûrs, les phrases à verbe être d'une part et les appositions d'autre part" (25).

Il est permis de s'interroger sur la pertinence du terme de coréférence.

Il me semble en effet que pour cette configuration en être le, dont les logiciens disent qu'elle est celle de l'identité, il est clair que le verbe oblige à assimiler les deux références de  $N_1$  et  $N_2$ . Mais pour que s'instaure cette identification des points de référence, il faut qu'au même moment  $N_1$  et  $N_2$  soient présentés comme ayant des références distinctes : pourrait-on dans le cas contraire identifier le même au même ?

Tout autre est le mécanisme de la coréférence anaphorique s'exerçant de phrase à phrase. Si l'on reprend quelques-uns des exemples de J.-Cl. Milner

un boeuf paissait; le quadrupède ... (26)

un chasseur est arrivé hier; l'imbécile avait manqué tous ses tirs (27)

on voit bien que si la référence virtuelle de quadrupède et d'imbécile est différente respectivement de celle de boeuf et de chasseur, la référence actuelle des groupes le quadrupède et l'imbécile est la même que celle de un boeuf et un chasseur, sans que soit posée l'existence de deux référents distincts. Milner le dit très clairement :

"Pour comprendre qu'il y ait coréférence, il faut savoir ... que le segment de réalité désigné possède à la fois les propriétés requises respectivement par la première et la seconde unité lexicale pour qu'il soit leur référence actuelle. Autrement dit, il faut savoir que deux références virtuelles distinctes sont satisfaites par le même segment" (28).

Ce n'est pas ce qui se passe dans le cas de être le (son, ce) où non seulement les références virtuelles des deux noms associés par être sont différentes, mais aussi les références actuelles de  $N_1$  et  $N_2$ . Ce que dit être, c'est que deux objets que l'on croyait différents, auxquels on attribuait des désignations distinctes, et dont l'un présentait un problème tandis que l'autre était connu, ne sont qu'une seule et même réalité. Être identifie ainsi deux points de référence a priori sans lien l'un avec l'autre, alors que dans la coréférence anaphorique, il faut qu'existent entre les deux noms certaines relations lexicales comme la relation d'espèce à genre jouant entre boeuf et quadrupède. Quel intérêt aurait-on à désigner sous le terme unique de coréférence des opérations sémantiquement si différentes, d'autant plus que des arguments syntaxiques viennent confirmer cette distinction ?

Dans les paragraphes qu'il consacre au problème de la coréférence à propos des groupes nominaux définis, M. Gross établit en effet que "coréférence et modifieurs restrictifs sont en distribution complémentaire" (29). Si une phrase comme

un étudiant est entré dans le bureau, l'étudiant  
a demandé l'heure

est possible avec coréférence entre un étudiant et l'étudiant, la coréférence est exclue dans

un étudiant est entré dans le bureau, le gros étudiant a demandé l'heure

un étudiant est entré dans le bureau, l'étudiant auquel nous avons été présentés a demandé l'heure.

Or on sait l'importance que prennent au contraire les modifieurs restrictifs dans les figures en être (le, ce, son).

Par ailleurs M. Gross cite une série de paraphrases possibles dans la coréférence. Elles font apparaître des modifieurs restrictifs particuliers comprenant un performatif :

un étudiant est entré dans le bureau, l'étudiant que je viens de mentionner a demandé l'heure

ou la reprise d'un élément de la première partie de la phrase :

un étudiant est entré dans le bureau, l'étudiant qui vient d'entrer a demandé l'heure.

De telles paraphrases sont impossibles dans le cas de être (le, ce, son). Sont en effet possibles les séquences

tes yeux sont la citerne que je viens de mentionner où boivent mes ennuis

Vos vastes nuages en deuil sont les vastes corbillards de mes rêves

mais elles ne sont pas des paraphrases des séquences de départ et les modifieurs insérés en  $N_2$  n'ont pas pour conséquence de souligner un lien — il est inexistant — entre  $N_1$  et  $N_2$ .

On peut signaler une dernière différence. Lorsque la coréférence joue de phrase à phrase, on peut en deuxième position trouver des noms qui, selon la terminologie de Milner, ne sont pas référentiellement autonomes :

Jean est tombé. L'imbécile s'est cassé le bras.  
 Pour cela, ils n'ont pas besoin d'être spécifiés. Au contraire, dans le cadre en être Dét. déf., ce type de noms n'est pas possible sans modifieur

?\* Jean est l'imbécile  
 vs  
 Jean est l'imbécile qui s'est cassé le bras.

On pourra objecter que ces différences tiennent précisément à ce que dans un cas il s'agit d'une coréférence interphrastique, et dans l'autre intraphrastique. Mais si les deux ont un comportement si opposé, pourquoi vouloir les réunir sous une étiquette commune ?

Je pense donc qu'il est sans intérêt d'utiliser dans cette configuration de métaphores le terme de coréférence et qu'il est préférable de parler d'identification de points de référence donnés pour distincts. Une coréférence naîtra bien évidemment de cette identification, mais elle est seconde et n'est pas inscrite dans le cadre syntaxique lui-même, dont le rôle est d'apporter une réponse à une interrogation implicite sur l'identité du second élément du couple (30).

Les phrases

"Leurs armes seront des lois insidieuses"  
 (SAINT-JUST)

"Un bel arbre  
 Ses branches sont des oiseaux"  
 (ELUARD)

que je considère – sur la base du test par quel et de l'extraction – comme le résultat d'une permutation, ainsi que des séquences comme

"La mer est ton miroir"  
 (BAUDELAIRE)

offrent une interprétation particulière.

En effet, une fois rétabli pour les deux premières l'ordre canonique, être est dans ces trois figures paraphrasable par constituer. On peut ainsi opposer :

Des lois insidieuses constitueront leurs armes  
 Des oiseaux constituent ses branches  
 La mer constitue ton miroir

à

\* La Haine constitue le tonneau des pâles Danaïdes  
 \* Sa doctrine constitue le ciel entr'ouvert.

Il n'y a aucune raison pour faire de ces phrases une classe à part comme le fait S. Plötz (31) puisqu'aucun critère syntaxique ne les distingue de celles qui offrent le cas général de la configuration N<sub>1</sub> est Dét. N<sub>2</sub> Déf. N<sub>2</sub>. Mais il est intéressant de signaler que cette interprétation particulière naît de la relation sémantique hors contexte qui existe entre les deux N. Dans l'exemple de Saint-Just, il s'agit d'une antithèse, dans celui d'Eluard, d'une relation de contiguïté, les oiseaux ayant coutume de se poser sur les branches, et dans celui de Baudelaire d'une ressemblance objective, l'eau et le miroir permettant que l'on s'y reflète. A l'inverse, une figure comme

"Sa doctrine est le ciel entr'ouvert"  
 (HUGO)

où les seuls liens entre doctrine et ciel naissent du rapprochement imposé par la syntaxe, ne peut être comprise de la même façon.

Bien que ces considérations débordent le cadre de la description des métaphores, puisqu'elles se situent dans une perspective esthétique, il m'a paru intéressant de citer un exemple clair où syntaxe et sémantique concourent également à une interprétation.

### 3.2 $N_1$ est $\neq n_2$

Comme dans la configuration précédente, les déterminants de  $N_1$  peuvent être individualisants, d'où dans certains cas l'emploi du pluriel :

"Les villes sont fer et causerie lointaine"  
(CHAR)

Dans ce cas  $n_1$  est un nom comptable.

Ils peuvent également accompagner une substance massière

"La joie est lumière cernée de ténèbres"  
(BEALU)

ou être pris génériquement

"Le mal peut être joie, et le poison parfum"  
(HUGO)

De même, le type de nom qui apparaît en  $N_2$ , comptable

"le mot ... est ... ver dans le fruit mûr"  
(HUGO)

ou non

"les villes sont fer" (CHAR)

importe peu.

Comme précédemment, ce qui permet de définir la configuration, c'est le déterminant de  $N_2$ , en l'occurrence  $\emptyset$ . On sait que

quelques classes lexicales comme les noms de métier ou de nationalité admettent dans le cadre en être, d'être ou non précédés d'un article, selon la nature de  $N_1$  :

Jacques	est	médecin
il		français

vs

c'est	un médecin
	un français

et selon qu'ils sont ou non accompagnés d'un modifieur, dont la présence entraîne généralement un déterminant

Jacques est médecin

vs

Jacques est un médecin réputé

Rien de tel avec les métaphores, où  $N_2$  n'appartient pas à une classe lexicale particulière et où il est souvent accompagné d'un modifieur. Sans que l'on puisse vraiment donner de règle, il semble que le modifieur apparaisse généralement — à l'inverse donc de ce qui se produit pour les noms de métier — sauf si  $N_2$  s'inscrit dans une série énumérative.

"Un être qui n'était que lumière, or et gaze"  
(BAUDELAIRE)

ou oppositive (32)

"Le mal peut être joie et le poison parfum"  
(HUGO)

"Et le fond est horreur, et la surface est joie"  
(HUGO)

"Car nous irons dans la sphère  
De l'éther pur;  
La femme y sera lumière  
Et l'homme azur;"  
(HUGO)

"Car l'océan est hydre et le nuage oiseau"  
(HUGO)

Dans cette configuration, si le nom qui figure en  $N_2$  garde son statut de substantif puisqu'il peut s'adjoindre des modificateurs, il fonctionne comme un adjectif, comme le prouvent les manipulations utilisées. On est donc proche d'emplois non figurés comme

Elle est femme

Elle est très femme

où un nom est utilisé comme adjectif, sans pour autant appartenir comme les noms de métier, à une classe du lexique particulière. Il s'agit d'emplois rares, aussi bien au propre qu'au figuré. De fait la proportion des métaphores de ce type est peu élevée dans le corpus. Elles sont absentes des discours de Robespierre et de Saint-Just et n'apparaissent guère qu'en poésie. Ainsi se manifeste l'incidence des genres littéraires sur la répartition des formes syntaxiques.

Si parler de coréférence dans la configuration précédente présentait un sens en dépit de nombreuses difficultés, cela n'en a plus aucun ici, car privé de déterminant,  $N_2$  n'a plus de référence actuelle. Comment alors parler de coréférence entre deux unités dont l'une seule a une référence ?

Au lieu de chercher à mettre en lumière une unité factice de toutes les configurations en être, mieux vaut souligner la spécificité de chacune d'elles. Si  $N_1$  est (le, ce son)  $n_2$  est le cadre de l'identification des points de référence,  $N_1$  est  $\neq n_2$  est celui de la prédication, i.e. de l'attribution à  $N_1$  des propriétés

qu'évoque  $N_2$ . Et c'est dans ce cadre seulement que le terme d'attribut retrouve le sens qu'il avait à l'origine dans le couple substance / attribut.

La prise en compte de quelques séquences extérieures au corpus vient appuyer cette analyse. J'ai exclu du cadre de ce travail limité l'étude des métaphores où  $N_1$  est un pronom. Si l'on considère ces métaphores, on y rencontre, surtout chez Hugo, un grand nombre de cas où  $N_1 = (\text{on}, \text{tout})$

"On est flot dans la foule, âme dans la tempête"  
(HUGO)

"Tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté"  
(HUGO)

"Tout est ruine et deuil"  
(HUGO)

Tout et on n'excluent naturellement pas un déterminant en  $N_2$ , comme dans

On est les vainqueurs

Parce qu'on est un juge, on se croit tout permis.

Dans ce cas, on renvoie à un groupe ou à des individus précis. Dans le corpus, on et tout étant indéterminés et désignant une entité aux contours mal définis, il est difficile de les ranger dans une classe ou de les identifier à des éléments extérieurs. Seule reste possible l'attribution de qualités.

### 3.3 $N_1$ est un $N_2$

Comme dans les configurations précédentes, l'utilisation particularisante ou générique des déterminants de  $N_1$

"La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit"  
(APOLLINAIRE)

"Je connais gens de toutes sortes  
Leurs yeux sont des feux mal éteints"  
(APOLLINAIRE)

"Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore"  
(BAUDELAIRE)

"Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite  
Depuis l'éternité je parcours, et j'habite"  
(BAUDELAIRE)

vs

"L'homme n'est qu'un atome"  
(HUGO)

"Toute spéculation mercantile est un brigandage et un  
fratricide"  
(SAINT-JUST)

"L'être vivant est un signe"  
(BEALU)

ou le type de noms qui apparaissent en  $N_1$  et  $N_2$ , noms comptables,  
comme baisers ou philtre, ou noms désignant des substances massières :

"L'art est un champ magnifique"  
(HUGO)

"L'opprobre est une lèpre et le crime une dartre"  
(HUGO)

"La nature est un drame"  
(HUGO)

sont sans incidence sur l'interprétation des figures.

La présence d'un modifieur en  $N_2$  semble dépendre du type  
de discours et/ou de l'auteur. Ainsi les - rares - exemples de  
cette configuration chez Eluard n'offrent-ils que le nom accompagné  
de un

Leur morsure est un tunnel  
Mon nom mon ombre sont des loups  
alors que Baudelaire et Hugo <sup>(33)</sup> en utilisent le plus souvent

"Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage  
Traversé ça et là par de brillants soleils"  
(BAUDELAIRE)

"La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne"  
(BAUDELAIRE)

"Mon coeur est un théâtre où l'on attend"  
(BAUDELAIRE)

"L'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent"  
(HUGO)

"L'homme sur la terre est un ange à l'essai"  
(HUGO)

C'est que dans cette configuration, à la différence de ce qui se  
passe dans le cadre de l'identification des points de référence,  
le modifieur apporte souvent une justification à la présence du  
nom qu'il accompagne et on comprend qu'Eluard, soucieux de préserver  
l'arbitraire de la figure, l'évite. Ainsi dans

"La guerre est une pourpre où le meurtre se drape"  
(HUGO)

meurtre fait écho à guerre et dans

"Sa chair ardente ... m'est une envoûtante prison"  
(BEALU)

l'adjectif envoûtante s'applique également à chair et à prison.  
Ainsi se trouve renforcée la liaison de  $N_1$  et de  $N_2$ .

Reste à expliciter la nature de cette liaison sémantique.  
On sait que les logiciens la scindent en appartenance - d'un élément  
à une classe - et inclusion - d'une classe dans une autre

classe. Senta Plötz adopte également cette distinction, jugeant même nécessaire de mettre à part

"the less clear cases of  
Milk is a liquid  
Red is a color  
Bridge is a game  
Hatred is an emotion" (34)

C'est sur le type de déterminant qui apparaît en  $N_1$  que se fonde cette répartition : défini dans l'appartenance, indéfini dans l'inclusion,  $\emptyset$  dans les autres cas. Intervient également le type de nom qui figure en  $N_1$ , puisque l'absence de déterminant va de pair avec l'utilisation de "noms non comptables", i.e. pour reprendre la terminologie que j'ai déjà utilisée, de noms désignant des substances massières.

Il est difficile en français d'utiliser de tels critères. Comme l'écrivaient Damourette et Pichon : "Toutes les espèces substantielles", i.e. les noms, "peuvent être conçues sous l'un et l'autre aspects", i.e. massier ou nombrier, "les substances originellement nombrières peuvent se présenter sous l'aspect massif (de la poire, du boeuf ...); les substances originellement massières prennent de même l'aspect numératif (un verre, des faïences, des ors éteints ...)" (35) et il n'est pas possible, comme en anglais, de déterminer de façon nette les "substances originellement massières", l'absence de déterminant étant impossible. Enfin, à l'exception des séquences un  $n_1$  est un  $n_2$ , toutes les phrases où Dét.<sub>2</sub> = un se prêtent aux mêmes manipulations.

Si donc (a) et (b)

- a. ce chien est un animal remarquable
- b. un chien est un animal remarquable

acceptent les mêmes opérations et les mêmes paraphrases, ce ne sont pas des considérations linguistiques mais logiques qui les distinguent en appartenance et inclusion. Or, comme l'écrit M. Gross :

"Nous pensons que l'intervention du sens doit être limitée à des éléments linguistiques, c'est-à-dire internes à la langue. Il n'existe aucune raison de penser que les éléments de sens de la logique appartiennent à la langue, ils ont été dégagés lors de l'étude de certains raisonnements mathématiques dont il est difficile d'affirmer qu'ils constituent des discours en langue naturelle" (36)

Opposer appartenance et inclusion, c'est créer des distinctions inutiles à l'intérieur du seul groupe que délimite la syntaxe. La langue ne distingue pas et possède un cadre qui permet de classer indifféremment un élément ou un groupe d'éléments dans un groupe d'extension plus vaste : un N réfère forcément à un ensemble, ce qui n'est pas toujours le cas de  $N_1$ , si bien que  $N_1$  et  $N_2$  sont nécessairement dissymétriques. On est donc loin de l'opération qui dans le cadre  $N_1$  est (le, ce, son)  $n_2$  consistait à identifier deux points de référence. C'est pourquoi ici, bien moins encore que dans la configuration être Dét. Déf. il me semble que l'on peut parler de coréférence. Car pour pouvoir le faire, il faut supposer contradictoirement que  $N_2$  désigne une classe et un élément de cette classe auquel identifier  $N_1$ . Dire

"Leur morsure est un tunnel"

c'est en fait, dans le même temps, affirmer que l'on peut extraire de certains objets des propriétés qui permettraient de les regrouper

dans un même ensemble, celui des tunnels, et que leur morsure possède ces propriétés. Parler de coréférence, c'est ne rien dire sur la caractéristique sémantique de cette configuration, qui est d'offrir la possibilité de susciter et de multiplier les classifications.

Point n'est besoin, pour que le référent de  $N_1$  soit classé dans le groupe que désigne  $N_2$  que  $N_2$  soit antérieurement à l'énonciation un classifieur, comme c'est le cas dans les phrases qui reproduisent les taxinomies de la botanique

la rose est une fleur

ou de la zoologie

l'homme est un mammifère.

$N_2$  deviendra un classifieur de  $N_1$  au moment de son insertion dans ce cadre syntaxique. Dans ces conditions, on peut douter que s'attacher à dresser, comme Senta Plötz, la liste des termes classifieurs d'une langue donnée ait un sens, à moins de reproduire ceux des sciences naturelles.

$N_1$  est un  $n_2$  permet à volonté, selon la situation, de créer des classements. La classification naît de la syntaxe elle-même, et quels que soient les noms qui s'inséreront en  $N_1$  ou  $N_2$ , elle sera possible, bien que souvent arbitraire.

"l'homme seul est un escalier"  
(ARAGON)

l'escalier est un homme seul

"l'être vivant est un signe"  
(BEALU)

le signe est un être vivant

à moins naturellement qu'entre le premier et le deuxième nom existent des relations précodées, auquel cas leur ordre d'apparition ne sera pas indifférent

la rose est une fleur  
mais \* la fleur est une rose.

La motivation de ces classifications sera souvent obscure, sauf si les modificateurs du nom attribut viennent la justifier :

"L'usurpation est une énigme qu'on devine toujours  
trop tard"  
(SAINT-JUST)

mais la syntaxe imposera ces classifications instables et subjectives. Se passe-t-il autre chose lorsque l'on dit, non figurément

Ce garçon est un imbécile, il refuse d'entendre  
raison ?

La phrase n'implique pas qu'il soit à jamais et pour tous placé dans un groupe constitué d'imbéciles, mais seulement que la situation impose à un énonciateur donné cette appréciation momentanée.

Ainsi  $N_1$  est un  $n_2$  comme les deux configurations précédentes possède-t-il son originalité et l'on ne saurait trouver de caractérisation commune à la prédication, à l'identification des points de référence, et à la classification.

#### 3.4 un $n_1$ est un $n_2$

S'il est vrai que dans les trois configurations précédentes, la composition de  $N_1$  n'a aucune importance et si seul compte le déterminant en  $N_2$ , on comprend mal le comportement particulier de un  $n_1$  est un  $n_2$  qui admet toutes les propriétés du cadre précédent -

absence de question en quel, reprise de  $N_1$  par ce, insertion de comme et vrai — et se prête de plus à la permutation.

Irène Tamba propose l'explication suivante :

"il ne s'agit là que de l'exploitation de la réversibilité inhérente aux relations de coextension coréférentielle instituées par la copule ou c'est entre le sujet et l'attribut nominal. Ce type ... est en effet attesté seulement avec les combinaisons de prédéterminants coextensifs, c'est-à-dire les couples ... de prédéterminants identiques" (37)

Ce serait donc le couple un ... un qui autoriserait ce fonctionnement particulier. Or, j'ai déjà signalé à propos du cadre de l'identification que l'identité des déterminants semblait moins importante que la spécification égale de  $N_1$  et  $N_2$ . D'autre part, alors que lorsque  $Dét._2 = (le, ce, son)$ , la permutation de  $N_1$  et de  $N_2$  n'entraîne pas de changement de sens, il est ici notable :

"une tache de sang n'est pas un soleil accablant"  
(ELUARD)

n'admettant pas pour paraphrase

un soleil accablant n'est pas une tache de sang.

Enfin, alors que dans le cas d'une identification, propre et figuré fonctionnent de la même façon

Monsieur X est le médecin du village
Le médecin du village est Monsieur X
Monsieur X est le serpent le plus venimeux du village
Le serpent le plus venimeux du village est Monsieur X

dans le cas où  $Dét._2 = un$ , propre et figuré ont des comportements différents :

un homme est un mammifère

n'admet pas la permutation

\* un mammifère est un homme.

Le renversement est possible en apparence à partir d'une définition complète, i.e. si  $N_2$  est déjà une paraphrase de  $N_1$ , comprenant, selon la terminologie des lexicographes, un définisseur générique et un définisseur spécifique :

- a. un homme est un mammifère doué d'intelligence et de langage
- b. un mammifère doué d'intelligence et de langage est un homme

En réalité, la permutation entraîne ici également un changement de sens que met en évidence la paraphrase de b. par

un mammifère doué d'intelligence et de langage  
s'appelle un homme

On ne saurait donc assimiler la permutation qui opère sur un  $N_1$  est un  $N_2$  à celle qui joue avec Dét.<sub>1</sub>  $N_1$  est (le, ce, son)  $N_2$ . La configuration un  $N_1$  est un  $N_2$  n'est donc pas un contre-exemple à la précédente : un apparaissant en  $N_2$ , il s'agit toujours bel et bien d'une classification. Et ce sont des facteurs plus extra-linguistiques qu'inscrits dans la langue qui rendent possible la permutation.

Dans l'emploi propre, si  $N_2$  définit exactement  $N_1$ , la classe de  $N_1$  coïncidera avec celle où l'on doit l'inclure et qu'indique  $N_2$ , d'où la possibilité de permuter  $N_1$  et  $N_2$ , qui ne peut apparaître si  $N_2$  non spécifié inclut  $N_1$ , comme dans

un homme est un mammifère.

Mais il ne s'agit pas d'une identification des points de référence,  $N_1$  et  $N_2$  n'ayant pas d'existence indépendante. Mammifère est un hyperonyme de homme, et la dissymétrie des deux termes ne peut être effacée par la spécification du premier. Aussi la permuta-

tion conserve-t-elle la relation entre  $N_1$  et  $N_2$ , homme n'apparaissant que comme un moyen de désigner la classe constituée par les mammifères doués d'intelligence et de langage.

Avec l'emploi figuré, dans l'ignorance où l'on est de la relation qui lie  $N_1$  et  $N_2$ , l'identité des déterminants suffit à permettre la permutation, mais celle-ci n'a rien à voir avec celle qui joue dans le cadre de l'identification des points de référence, et elle aboutit toujours à une nouvelle classification autorisée par l'absence de toute relation d'espèce à genre antérieure à l'énonciation entre  $N_1$  et  $N_2$ .

En définitive il s'agit donc avec un  $N_1$  est un  $N_2$  d'un cas particulier de classification identifiable en ce que Dét.<sub>1</sub> = un.

#### 4. LES TRAITEMENTS SUSCEPTIBLES D'ÊTRE PROPOSÉS POUR LES FIGURES EN ÊTRE

4.1. Ainsi l'examen plus détaillé des quatre configurations initialement dégagées permet de conclure à l'existence de trois classes de figures :

1.  $N_1$  est Dét.<sub>2</sub> Déf.  $n_2$ , cadre très productif de l'identification.
2.  $N_1$  est  $\phi$   $n_2$ , cadre de la prédication ou de l'attribution de qualités, qui est de loin le moins productif et le plus littéraire.
3.  $N_1$  est un  $n_2$ , cadre très productif de la classification.

Elles se distinguent uniquement selon le déterminant de  $N_2$ ,  $N_1$  étant sans intérêt particulier.

Deux constatations s'imposent. La première, et je n'y insisterai pas, c'est que les résultats obtenus sur la base d'arguments linguistiques ne coïncident pas avec ceux auxquels parvient la logique. La seconde, qui m'arrêtera plus longtemps, est que ces classes ne sont pas spécifiques du sens figuré.

Il est aisé de vérifier que les phrases qui illustrent les emplois propres se prêtent aux mêmes manipulations que les autres si bien qu'on peut ranger ensemble

A. Cette enfant est déjà femme

"La femme y sera lumière"

(HUGO)

B. Ce bâtiment est la mairie

"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis"

(BAUDELAIRE)

C. L'homme est un mammifère

"Le ciel est un dé à coudre"

(ELUARD)

On en trouverait confirmation dans les études de M. L. Moreau, N. Ruwet ou Senta Plötz déjà citées, qui analysent des emplois non figurés.

On peut donc renouveler une des constatations faites à propos des métaphores à pivot verbal sur l'éclatement syntaxique et l'absence de spécificité des figures.

Pas plus que dans le chapitre des métaphores à pivot verbal, je n'essaierai ici de proposer un traitement général des figures ni de les situer par rapport au sens propre. Je me bornerai à évoquer quelques-uns des traitements dont elles sont susceptibles si on les met sur le même plan que les emplois non figurés.

#### 4.2 Etre un

Senta Plötz offrant un panorama assez complet des phrases en être, c'est à elle que j'emprunterai la plupart des analyses qui vont suivre.

Senta Plötz ne propose qu'un traitement pour les métaphores en être un, qu'elle oppose sous le nom de "membership by metaphor" aux autres cas d'appartenance. Sa solution met en jeu comme réunissant deux phrases-noyaux. Ainsi dérive-t-elle

A man is a child  
Un homme est un enfant

de :

A man behaves in a certain way  
(Un homme se conduit d'une certaine façon)  
A child behaves in a certain way  
(Un enfant se conduit d'une certaine façon)

réunis par and. La dérivation se décompose ainsi :

A man behaves in a certain way and a child behaves  
in a certain way  
(Un homme se conduit d'une certaine façon et un enfant se conduit d'une certaine façon)

A man behaves in a certain way like a child behaves  
in a certain way

(Un homme se conduit d'une certaine façon comme un enfant se conduit d'une certaine façon)

A man behaves like a child behaves  
(Un homme se conduit comme un enfant se conduit)

A man behaves like a child  
(Un homme se conduit comme un enfant)

A man is like a child in its behaviour  
(Un homme est comme un enfant dans sa conduite) (38)

A man is (like) a child  
(Un homme est (comme) un enfant).

Elle donne ainsi comme formule générale de la source de ce type de métaphores :

$$\underline{N_1} \underline{V \Omega} \left| \begin{array}{c} \text{like} \\ \text{as} \end{array} \right| \underline{N_2} \underline{V \Omega}$$

rejoignant Harris lorsqu'il fait remonter les métaphores à pivot verbal à deux phrases-noyaux réunies par comme (39).

Je n'évoquerai pas ici les difficultés que soulève toute dérivation du sens figuré à partir du sens propre, puisque je leur consacrerai plus loin un chapitre. Je me bornerai à indiquer ici que si ce traitement semble suffisant dans le cas où  $\underline{N_1}$  et  $\underline{N_2}$  sont des noms-noyaux, des dérivations antérieures sont ailleurs nécessaires, comme c'est le cas pour les phrases non figurées que Senta Plötz sépare en plusieurs groupes selon le type de nom, "kernel noun", "operator noun", "derived noun", qui apparaît en  $\underline{N_1}$  et  $\underline{N_2}$ .

Ainsi, certaines phrases seront-elles des phrases-noyaux, comme celles où  $\underline{N_1}$  est un nom propre ou un nom noyau défini, et où

$N_2$  est un nom noyau. Certaines des métaphores du corpus remplissent ces conditions (40) :

"Venise est une chiourme"  
(HUGO)

"L'homme n'est qu'un atome"  
(HUGO)

Mais si  $N_1$  et/ou  $N_2$  sont des noms dérivés, les phrases en être sont issues d'une dérivation à partir de phrases noyaux. Certaines métaphores pourraient être traitées de cette façon.

"La création est une grande roue"  
(HUGO)

"Leur morsure est un tunnel"  
(ELUARD)

"Des hommes dont les mains n'étaient pas des nourrices"  
(ELUARD)

Dans d'autres cas, c'est une phrase entière qu'il faudra reconstruire derrière  $N_1$ , si  $N_2$  est un nom opérateur classifieur non pas de nom, mais de phrase, comme dans :

"La vie est un drame"  
(HUGO)

Ainsi, à supposer même que la solution qui consiste à dériver les figures de séquences non métaphoriques soit recevable, elle ne dispense pas de soulever d'autres problèmes non spécifiques de la métaphore.

De toutes façons, Senta Plötz elle-même l'admet, la solution de comme n'est pas satisfaisante dans le cadre de l'identité.

#### 4.3 Etre (le, ce, son)

Aux côtés de

Georges Washington is the first president

S. Plötz range

The American is the policeman of the world

Leningrad is the Venice of the North

dont il est clair que ce sont, par opposition à la première phrase, des métaphores. Pour les unes comme pour l'autre, Senta Plötz ne propose qu'une seule dérivation, ce qui est admettre l'absence de spécificité de la figure. Ainsi, pour la deuxième séquence, aura-t-on :

The American equals the policeman. The world has a policeman.

The American equals the policeman which the world has.

The American equals the policeman of the world.

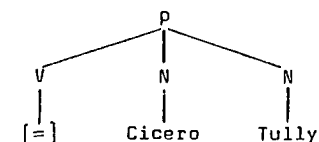
The American is the policeman of the world. (41)

Etre ici n'appartient donc pas à la structure profonde. C'est également l'opinion de R. T. Garner que je cite parce qu'elle confirme l'analyse sémantique que j'ai donnée plus haut de ces configurations. Garner (42) pense en effet qu'il n'est pas possible de représenter une séquence comme

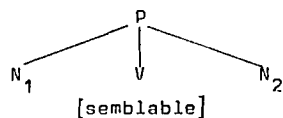
Cicero is Tully

(Cicéron est Tullius)

par la structure profonde suivante :

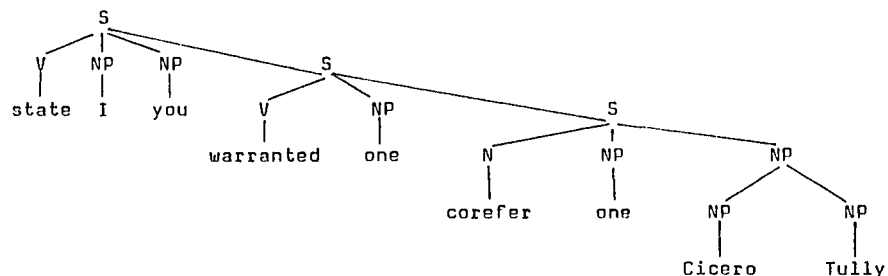


à moins de violer le principe de Postal (43) selon lequel dans une proposition de la forme



les deux N ne peuvent pas être coréférents.

Garner propose donc de faire intervenir un performatif, soit, pour l'anglais :



Cicero et Tully ne sont donc pas d'emblée coréférents, ils le deviendront, si bien que l'on pourra substituer l'un à l'autre. Ce type de dérivation est donc parfaitement compatible avec l'analyse sémantique que j'ai proposée.

Quoi qu'il en soit de la validité de ces dérivations, sur lesquelles je n'ai pas à me prononcer ici puisqu'elles ne concernent pas exclusivement les métaphores, il reste qu'elles isolent fortement ce type de figures du précédent, N<sub>1</sub> est un n<sub>2</sub>.

Ainsi, les métaphores en être semblent-elles relever de traitements différents, sans lien les uns avec les autres. Il est remarquable que ces divers traitements ne sont pas spécifiques à la

métaphore, et qu'ils sont liés à un problème général qui déborde largement la question de sens figuré : celui de l'analyse du verbe être qui, une fois rétabli l'ordre canonique de la phrase, est lié à son contexte droit.

Une fois de plus, force est donc de conclure à l'éclatement syntaxique des métaphores qui se dispersent dans plusieurs chapitres de la grammaire.

## 5. ETRE RELIANT DEUX TERMES AUTRES QUE LE NOM APPARTENANT A LA MEME PARTIE DU DISCOURS

### 5.0

Je n'ai pris jusqu'ici en considération que les figures où être reliait deux noms : ce sont de loin les plus fréquentes dans les textes et les seules que citent les ouvrages de rhétorique. Or, on rencontre quelques exemples qui mettent en jeu des verbes. Si sujet et attribut en sont tous deux (c'est le seul cas auquel je m'intéresse), ils sont forcément à l'infinitif (Inf.) et ce, assez rare pour les métaphores nominales (aucun exemple chez Robespierre, Saint-Just, Béalu, à peine 5 % des figures en être chez Baudelaire) est quasiment obligatoire (44). La configuration se présente alors sous la forme

Inf.<sub>1</sub>, c'est Inf.<sub>2</sub>

"Etre poète, c'est avoir de l'appétit pour un malaise"

(CHAR)

"Refuser la goutte d'imagination qui manque au néant,  
c'est se vouer à la patience de rendre à l'éternel  
le mal qu'il nous fait."

(CHAR)

"Invoquer sa postérité, c'est faire un discours aux  
asticots."

(CELINE) (45)

C'est très exactement le célèbre

"Partir, c'est mourir un peu."

La métaphore verbale à verbe être se présente donc, à la  
différence de la métaphore nominale, sous une forme unique.

Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'une caractéristique propre  
à la métaphore, puisqu'on ferait les mêmes constatations à propos  
des définitions.

#### 5.1 Les définitions

Lorsqu'elles mettent en jeu des noms, on rencontrera

	un lion est un mammifère quadrupède carnivore
	le lion " " " " "
	un lion, c'est un mammifère quadrupède carnivore
	le lion, " " " " "

Le nom dans cet emploi ne présente aucune particularité. Par ailleurs,  
comme pour les métaphores, les formes avec ou sans ce (c')  
sont également possibles, les formes sans ce étant les plus fréquentes,  
celles qui présentent ce se caractérisant par un effet d'emphasis.

Pour les verbes au contraire, on n'aura jamais que :

Rugir, c'est crier en parlant d'un lion

et non \* Rugir est crier en parlant d'un lion

Le verbe n'apparaît donc, comme dans le cas des métaphores,  
que sous sa forme la moins verbale, c'est-à-dire l'infinitif,  
et ce est obligatoire et non plus marqué stylistiquement.

Que signifient donc ces faits ?

Au nom actualisé par ses déterminants, et pouvant être  
employé dans une phrase, on peut, toutes proportions gardées, faire  
correspondre dans le cas du verbe, les formes conjuguées :

le lion rugit (rugissait, rugira, etc.)

Ces formes-là sont exclues d'un emploi avec être :

\* rugit est crie  
\* le lion rugit est crie  
\* le lion rugit est le lion crie

moyennant même la reprise du premier verbe par ce

\* rugit, c'est crie  
\* le lion rugit, c'est le lion crie  
\* le lion rugit, c'est crie

la seule formule possible étant non pas c'est, mais c'est-à-dire  
rugit, c'est-à-dire crie.

Un verbe conjugué ou une proposition ne peuvent en effet être utilisés  
en fonction de nom, et en particulier comme sujet de être,  
que s'ils sont employés de façon autonome (46), en mention et non  
en usage : le lion rugit est une proposition. En ce cas, la séquence  
x en question est paraphrasable par le mot x, l'expression x. Or

un tel emploi autonome est interdit dans les phrases citées plus haut, car si le lion rugit et le lion crie ont des contenus grossièrement équivalents, leurs signifiants diffèrent, si bien que les deux expressions ne peuvent être identifiées par être. Usage et mention étant également impossibles, on comprend que soient exclues les séquences citées plus haut.

Utilisé en fonction de nom, le verbe ne peut apparaître qu'à l'infinitif, i.e. sous sa forme nominale. En ce cas, employé comme sujet de être, il pourra admettre n'importe quel prédicat, qu'il s'agisse d'emplois de langue où il est en usage

Rugir est propre à certains animaux  
ou de métalangue, où il est autonome.

Rugir a deux syllabes  
Rugir est un infinitif.

Mais si le prédicat est de la forme être + infinitif attribut, ce qui est le cas du prédicat définitionnel, alors l'infinitif sujet devra être repris par ce :

Rugir, c'est crier en parlant d'un lion  
et non  
\* Rugir est crier en parlant d'un lion.

L'éventail des possibilités est encore plus restreint pour les adverbes et les adjectifs à qui la forme non fléchie ici obligatoire ne suffit pas à donner statut de nom. On pourra les utiliser de façon autonome, et en particulier avec des prédicats métalinguistiques :

laid est un adjectif  
méchamment est un adverbe

mais, en dehors de leur emploi avec des prédicats définitionnels, ils ne pourront être en usage, et, même dans ce cas le plus favorable, ils seront toujours repris par ce :

laid, c'est affreux  
et non  
\* ~~laid~~ est affreux  
méchamment, c'est cruellement  
et non  
\* méchamment est cruellement.

Encore faut-il signaler que ces séquences sont infiniment moins naturelles que celles qui présentent des infinitifs, ce qui explique qu'elles soient totalement absentes des textes.

Dans le cadre de la définition, les différences qui séparent les noms des verbes, adjectifs et adverbes sont donc les suivantes : ce est obligatoire partout sauf pour le nom qui, de plus, est seul à garder ses marques propres :

	est	c'est
Verbe		
fléchi	-	-
-----		
Inf.	-	+
Adj.		
fléchi	-	-
-----		
non fléchi	-	?+
Adverbe		
	-	?+

Le verbe, grâce à l'infinitif, constitue un intermédiaire entre le nom d'une part, l'adjectif et l'adverbe d'autre part. Mais verbe, adjectif et adverbe s'opposent également au nom en ce qu'ils

perdent leur caractère morpho-syntaxique et sont repris par ce, qui, privé ici de toute fonction stylistique, a pour rôle de leur donner statut de nom. Comme l'écrit Josette Rey-Debove :

"Le nom ... s'oppose aux autres parties du discours parce que seul il fonctionne en français comme sujet d'un prédicat définitionnel non métalinguistique ... Tout essai de prédication définitionnelle (est) dont le sujet en usage n'est pas un nom entraîne des énoncés agrammaticaux". (47)

et elle conclut :

"Ces remarques ... ont pour but de rejeter les prédicats définitionnels des parties du discours autres que le nom, qui ne peuvent être introduits que par c'est et non par est. En résumé, seul le nom tolère une prédication d'identité par est dans un énoncé français". (48)

## 5.2 Les métaphores

Ces considérations débordent largement le cadre de la définition et s'appliquent à toute séquence où deux parties du discours identiques sont reliées par être. On pourra ainsi rencontrer

Cette jeune femme est une garce

où il ne s'agit plus d'une définition, mais d'une classification consistant à ranger cette jeune femme dans la classe des garces, et naturellement des emplois métaphoriques du type :

Cette jeune femme est une vipère.

Les interdictions très générales qui pesaient sur la définition passeront sur le comportement des différentes métaphores, et l'on aura ainsi, reproduisant les formes déjà étudiées :

Cette jeune femme est une vipère  
 Cette jeune femme, c'est une vipère

tandis que pour les verbes seule la séquence

être poète, c'est avoir de l'appétit pour un malaise sera possible.

Les corpus étudiés n'offrant aucune configuration analogue pour les adjectifs et les adverbes, j'ai fabriqué celles que je propose, soit pour l'adjectif, à partir de

"des praticiens subtils, épineux"  
 (ROBESPIERRE)

subtil, c'est épineux  
 et non \* subtil est épineux

et pour l'adverbe à partir de :

"l'autorité publique doit religieusement exécuter vos décrets"  
 (SAINT-JUST)

scrupuleusement, c'est religieusement  
 et non \* scrupuleusement est religieusement.

Comme dans les définitions, ce est obligatoire et l'adjectif est privé de ses marques flexionnelles.

Ces caractéristiques syntaxiques ne sont pas seules à distinguer les métaphores nominales de celles qui impliquent deux verbes (deux adjectifs, deux adverbes). Pour ces dernières, la suppression du choix entre la forme avec ce et la forme sans ce, ainsi que l'identité formelle entre le sujet et l'attribut, ne sont pas sans conséquence sur les possibilités sémantiques.

Dans le cas des métaphores nominales, la configuration en être est interprétée différemment selon les déterminants du groupe attribut et, pour ne citer que les deux principaux cas, on a tantôt affaire à une classification :

"Car dans ce siècle ardent toute âme est un cratère  
Et tout peuple un volcan"

(HUGO)

tantôt à une identification :

"Vos vastes nuages en deuil  
Sont les corbillards de mes rêves"

(BAUDELAIRE)

La présence éventuelle de ce vient accentuer le didactisme de la copule :

"L'art, c'est la gloire et la joie"

(HUGO)

et grâce à l'emphase qu'elle véhicule, sert en particulier à mettre en relief des classifications ou des identifications déjà soulignées par la mise en tête de phrase du groupe figuré :

"Ce n'est qu'un masque, un décor suborneur  
Ce visage éclairé d'une exquise grimace"

(BAUDELAIRE)

"Cette forteresse épanchant la liberté par toutes  
ses poternes, c'est le poème."

(CHAR)

Dans le cas de l'identification, cette mise en relief permet un effet particulier lorsque  $N_2$  se présente comme une glose de  $N_1$ . Si  $N_1$  est peu clair, ou en tout cas l'est moins que  $N_2$ , ce qui se produit lorsque c'est le terme figuré qui est en position sujet,  $N_2$  joue le rôle d'une glose de  $N_1$ . Ainsi pourrait-on interpréter

l'exemple de Char — ce qui ne serait ni confirmé, ni infirmé par le contexte si peu éclairant —.

On observe ainsi des "traductions" pour des métaphores qui se développent autour d'un pivot verbal, comme celles-ci

"Eh bien ! Il est quelqu'un dans ce monde où nous  
sommes

Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes  
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,  
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,  
Un pèlerin qui va de contrée en contrée !"

(HUGO)

qui trouvent leur clef dans la suite du poème

Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu  
ou comme cette allégorie que seuls les trois derniers vers permettent d'interpréter comme telle :

"Un jour je vis, au bord des flots mouvants  
Passer gonflant ses voiles,  
Un rapide navire environné de vents  
De vagues et d'étoiles ...

La mer, c'est le Seigneur ...  
Le vent, c'est le Seigneur; l'astre, c'est le Seigneur;  
Le navire, c'est l'homme ..."

(HUGO)

Le déterminant qui apparaît en  $N_1$  est le ou ce, i.e. un anaphorique (49). Ici, la configuration en être n'a pas pour rôle la création d'une figure, mais l'explication d'une métaphore antérieure qui n'impliquait pas la réunion de deux noms. Dans les autres figures nominales en être le, la figure était le résultat de la syntaxe qui rapprochait des  $N$  évoquant des réalités disparates.

Ici, être ne fait qu'expliciter une relation qui préexistait au cadre. Garner qualifie ce type particulier d'identités de "language-world adjusters" (50), puisqu'elles ont pour rôle d'identifier non plus deux points de référence, mais le contenu de deux signes. L'unité de la configuration être le n'est pas rompue (51), mais les déterminants de  $N_1$ , ainsi que l'ordre des termes propre et figuré feront choisir l'une ou l'autre interprétation.

Lorsque être identifie le contenu de deux signes, ni l'un ni l'autre n'est autonome, ce que prouve l'impossibilité de la paraphrase

\* L'expression ce passant est l'expression Dieu

Si l'on n'est pas dans le cadre de la métalangue, il s'agit pourtant d'un usage particulier de la langue visant à apporter des informations sur le contenu d'un signe. Pour distinguer des autres cet usage particulier, on pourrait le qualifier d'épilinguistique.

Cette variété sémantique des figures nominales est neutralisée dans les figures verbales. Ce étant obligatoire, l'effet d'emphase n'existe plus, et les deux infinitifs de part et d'autre de c'est étant identiques formellement, le jeu sur les effets de classification, d'identification des références ou des contenus des signes ne sera plus possible.

Tout ce que l'on pourra dire, c'est que  $Inf_1$  et  $Inf_2$  apparaissent équivalents.

### 5.3 Conclusion

Quelques conclusions se dégagent des remarques qui précèdent. La première, c'est que les métaphores sont soumises à des contraintes très générales. Ici, ce sont les mêmes que celles qui pèsent sur la définition et il n'appartient à aucun poète de les transgresser. Bien loin d'être une violation des règles, la métaphore en est d'abord une reconnaissance. La seconde, c'est que ce n'est pas un hasard si les traités de rhétorique proposent essentiellement des exemples de métaphores nominales. C'est que leurs possibilités sont beaucoup plus vastes que pour les verbes. On les rencontre aussi bien dans les figures à pivot verbal que dans le cadre en être où elles offrent de multiples effets sémantiques. Au contraire, dans ce même cadre, les figures verbales sont soumises à des contraintes qui limitent leur interprétation à une seule : l'équivalence.

### 6. CONCLUSION D'ENSEMBLE

De l'étude de toutes les métaphores en être se dégagent quelques points intéressants. Une fois de plus se manifeste l'importance de contraintes syntaxiques générales qui jouent également dans les emplois propres : la plus forte est ici l'appartenance des termes reliés par être aux différentes classes morphosyntaxiques que constituent noms, verbes, adjectifs et adverbes. Seules les métaphores nominales ne sont soumises à aucune restriction, tandis

que les verbes présentent obligatoirement la forme nominale de l'infinitif et que les adjectifs et les adverbes ne fournissent que des séquences à la limite de la grammaticalité. Seules aussi les métaphores nominales, grâce à la possibilité de varier les déterminants qui apparaissent en  $N_2$ , se prêtent à des interprétations multiples, essentiellement l'attribution de propriétés, l'identification (des points de référence ou du contenu des deux signes) et la classification. Ces catégories linguistiques ne recouvrent pas celles des logiciens qui ne séparent pas l'attribution de la classification et distinguent dans celle-ci appartenance et inclusion. Cette variété dans l'interprétation se double d'une variété dans les traitements puisqu'il est vraisemblable par exemple que dans le cadre de l'identification, être n'est pas dans la base, alors qu'il l'est pour la classification. Je n'ai pas insisté sur ce point, puisqu'il est loin de concerner exclusivement les métaphores, sinon pour souligner leur absence d'unité syntaxique.

Une dernière conclusion mérite d'être relevée : c'est la grande productivité des métaphores nominales en être où tout nom peut apparaître en  $N_1$  comme en  $N_2$  (52), quel que soit le déterminant de  $N_2$ , et donc l'interprétation.

L'être vivant est signe  
le signe  
un signe

Le signe est être vivant  
l'être vivant  
un être vivant.

L'emploi de être permet, sans restriction, de multiplier à l'infini les métaphores. Ces configurations s'opposent ainsi aux figures à

pivot verbal étudiées dans le chapitre précédent dont on se souvient qu'elles étaient soumises à des contraintes — construction et appartenance à des classes du lexique — qui en limitaient la productivité. Ici au contraire être n'implique aucune construction particulière des noms. D'une manière générale ils ne sont d'ailleurs pas, à la différence des verbes, caractérisables par leurs propriétés syntaxiques (53). C'est ce qui explique leur liberté d'emploi sans bornes dans ces constructions en être dont l'intérêt pour les textes est qu'elles fonctionnent comme des machines à fabriquer des métaphores.

\*\*\*  
\*



- (20) DAMOURETTE et PICHON, Des mots à la pensée, Essai de grammaire de la langue française, éditions d'Artrey, Paris, 1911, t. I, pp. 296-297.
- (21) M. GROSS, Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit.
- (22) Cf. M. GROSS, ibid.
- (23) Cf. Irène TAMBA dans sa thèse.
- (24) J.-Cl. MILNER, "Réflexions sur la référence", in Langue Française, n° 30, mai 1976, p. 64.
- (25) Ibid., p. 72.
- (26) Ibid., p. 71.
- (27) Ibid., p. 67.
- (28) Ibid., pp. 67-68.
- (29) M. GROSS, Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., Chap. III.
- (30) Ce sont peut-être des considérations de cet ordre qu'avait en vue N. Ruwet lorsque dans son article sur "Les phrases copulatives en français" (op. cit.), il critiquait l'analyse de Marie-Louise Moreau et en particulier son incapacité à expliquer pourquoi, dans des configurations syntaxiquement identiques, quel et l'extraction portent tantôt seulement sur  $N_1$  :

1) Don Juan est le mari de Donna Elvire.

Quel est le mari de Donna Elvire ? Don Juan

et non

\* Quel est Don Juan ? Le mari de Donna Elvire

C'est Don Juan qui est le mari de Donna Elvire

et non

? C'est le mari de Donna Elvire qui est Don Juan

tantôt sur  $N_1$  ou sur  $N_2$  :

2) Le mari de Donna Elvire est l'amant de Donna Anna

Quel est le mari de Donna Elvire ?

Quel est l'amant de Donna Anna ?

C'est le mari de Donna Elvire qui est l'amant de Donna Anna

C'est l'amant de Donna Anna qui est le mari de Donna Elvire.

C'est que en (1), on observe la dissymétrie de spécification dont j'ai parlé, accompagnée de la présence en  $N_1$  d'un nom propre qui marque bien que l'on connaît l'identité de l'individu auquel il renvoie. La question implicite à laquelle répond la phrase copulative ne peut donc porter que sur  $N_2$ . Au contraire en (2),  $N_1$  et  $N_2$  sont également spécifiés et peu éclairants, si bien que le mari de Donna Elvire aussi bien que l'amant de Donna Anna peuvent faire l'objet de l'interrogation. Comme Ruwet le notait, l'analyse syntaxique ne suffit pas à rendre compte de ce type de phrases copulatives.

On note dans le corpus que j'ai étudié un exemple où l'on ne peut savoir lequel des  $N$  est sujet :

"L'aigle, c'est le génie"

(HUGO)

où  $N_1$  comme  $N_2$ , également connus sont susceptibles d'être le terme figuré sur lequel porte l'interrogation implicite.

On pourra aussi consulter F. R. HIGGINS, The pseudo-cleft construction in English, Reproduced by the Indiana University Linguistics Club, November 1976.

- (31) Elle propose en effet, reprenant une suggestion de Harris, pour ce type de phrase une analyse particulière, en considérant qu'elles sont dérivées de deux phrases-noyaux où  $\Omega$  signifie "à quelqu'un pour quelque chose"

$N_1$  serves  $\Omega$   
 $N_2$  serves  $\Omega$   
 $N_1$  serves  $\Omega$  and  $N_2$  serves  $\Omega$   
 $N_1$  serves as  $N_2$  serves  
 $N_1$  serves as  $N_2$

(Des lois insidieuses serviront d'armes) S. PLÖTZ, op. cit., p. 126.

- (32) On retrouve ici une observation faite par Cl. Blanche et A. Chervel dans "Recherches sur le syntagme substantif", in Cahiers de lexicologie, 1966, II, n° 9, selon laquelle, dans la phrase
- "A l'ombre des oliviers, narcisses, anémones, tulipes, croissaient en abondance"  
(GIDE)
- "Si l'on rapproche dans le discours narcisses et anémones, ou narcisses, anémones, le contraste ainsi obtenu sur l'axe du syntagme n'est autre chose qu'un calque de l'opposition inscrite sur l'axe paradigmatique de la langue. Pour chacun des deux noms, ce contraste s'ajoute au faisceau d'oppositions qu'il porte avec lui et l'on est fondé à parler d'un redoublement de l'opposition" (p. 12).
- Dans le cas qui nous occupe, le modificateur vient limiter la notion exprimée par le nom, sinon le rôle en revient à la série.
- (33) Sauf dans les cas de structure binaire, oppositive ou non  
"Venise est une chiourme et Naples est un tombeau."
- (34) Senta PLÖTZ, op. cit., p. 25.
- (35) DAMOURETTE et PICHON, op. cit., t. I, pp. 296-297.
- (36) M. GROSS, Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., p. 234.
- (37) J. TAMBA, thèse de doctorat d'Etat, op. cit., Chap. X.
- (38) Senta PLÖTZ, op. cit., pp. 126-127.
- (39) Cf. Z. S. HARRIS, Notes du cours de syntaxe, op. cit., pp. 236-237.
- (40) Senta PLÖTZ note elle-même (p. 125) que les métaphores "are not distinguishable by their noun subclasses" des phrases non figurées.
- (41) Ibid., p. 151.

- (42) Richard T. GARNER, "Meaning" in Syntaxe and Semantics, vol. 3, Peter Cole/Jerry L. Morgan eds, Academic Press, New-York, 1975.
- (43) Cf. "On the surface verb remind", in Studies in Linguistic Semantics, C. J. Fillmore/D. T. Langendoen eds, Holt, Rinehart and Winston, New-York, 1975.
- (44) Le corpus ne présente que des exemples avec ce, mais on rencontre chez La Rochefoucauld (exemple communiqué par Jean Molino) :
- "Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais service que ..."
- (45) Exemple emprunté à la thèse d'I. Tamba.
- (46) Cf. J. REY-DEBOVE, Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains, op. cit., p. 45 : "Le signe est parfois un objet qui signifie lui-même; nous disons qu'il est opaque et que le locuteur en fait mention. Le signifié du signe renvoie directement au signe et non au monde. Il renvoie indirectement et secondairement au monde. Ce signe est autonyme; la situation du mot antonyme est l'autonymie".
- (47) Ibid., p. 185.
- (48) Ibid., p. 187.
- (49) On rencontre ce type de paraphrases chez Alain GUILLET, "Morphologie et syntaxe : quelques exemples d'interaction", op. cit., pp. 10 sqq. à propos de
- Jean entrepose son bois dans la cave  
qui peut fournir
- L'entrepôt, c'est la cave.
- Alain Guillet commente ainsi cette paraphrase :
- "La forme des propositions peut varier sans qu'on constate une altération notable des résultats : ... c'est la cave qui est l'entrepôt, l'entrepôt est : la cave, etc. Les déterminants sont toujours définis, et ceci est rai-

sonnable quand on considère qu'ils ont une valeur anaphorique; il s'agit du V-n particulier au verbe V de la phrase de départ, et du N placé dans une certaine position de cette phrase."

(50) GARNER, op. cit., p. 356.

(51) Garner reconnaît également cette unité en parlant dans tous les cas de World-adjusters : language-world adjusters et belief-world adjusters qu'il explique ainsi : "When we hear that a = b, we look around our belief world and see if we have the name 'a' attached to one set of characteristics and the same 'b' to another. If we do, we know to combine these two sets of characteristics", op. cit., p. 358.

(52) A l'exception évidemment des cas où N<sub>1</sub> et N<sub>2</sub> sont liés par une relation d'espèce à genre.

(53) Sur ce point, cf. HARRIS, Notes du cours de syntaxe, op. cit., Chap. II.

\*

### Chapitre III

#### LES METAPHORES APPOSITIVES

=====

##### . GENERALITES

S'il était relativement aisé de donner une description du cadre en être et d'y comparer métaphores et emplois non figurés, l'apposition soulève plus de problèmes. Deux faits en témoignent parmi bien d'autres : les récents écrits de Jean-Claude Milner sur la "dislocation qualitative" (1) et, antérieurement, la querelle qui a agité le français Moderne sur les limites de la notion d'apposition (2).

Jean-Claude Milner essaie en effet de démontrer qu'à côté de l'apposition existe une configuration différente, la dislocation qualitative, réservée aux noms de qualité et présentant certaines propriétés spécifiques. Sont ainsi opposés :

(a) Jean, mon voisin, a cassé la tasse.

et (b) Jean, l'imbécile, a cassé la tasse.

Cette séparation, donnée pour assurée, suppose qu'au préalable l'apposition ait pu être clairement définie. Or les prises de position qui se sont succédé de juillet 1957 à juillet 1964 dans le français Moderne montrent qu'il est loin d'en être ainsi.

Les difficultés d'une définition non contestable de l'apposition naissent essentiellement du conflit entre un critère formel — l'apposition est définie par sa construction — et un critère sémantique — l'ap-

position implique "l'identité sémantique du déterminant et du déterminé" (3) -. On se condamne ainsi à des controverses sans fin sur des exemples comme :

le nom de Pasteur

la rue Pasteur

et à des affirmations étonnantes comme

"Pasteur est apposition dans le nom de Pasteur est célèbre et complément déterminatif dans la rue Pasteur : Pasteur est un nom, mais n'est pas une rue". (4)

Paradoxalement, des exemples comme :

"Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre"

(DAUDET)

ne sont jamais discutés. Pourtant, peut-on vraiment parler, à moins d'ôter au terme tout contenu précis, d'"identité sémantique du déterminant et du déterminé" ? Il est clair, en effet, que dans l'exemple cité la relation qui lie  $N_1$  et  $N_2$  est une relation d'inclusion, et non d'identité, au contraire de l'exemple suivant :

La subtilité et l'ironie, ses dons majeurs, sont partout (5)  
paraphrasable aussi bien par

La subtilité et l'ironie sont ses dons majeurs  
que par

Ses dons majeurs sont la subtilité et l'ironie.

Je n'utiliserai donc pas ces critères sémantiques imprécis et m'en tiendrai provisoirement dans le cadre de ce travail à la définition formelle de M. Dessaintes qui fait de l'apposition un mode de construction asyndétique d'éléments détachés n'ayant "pas de fonction syntaxique directe" par rapport au verbe et ayant "un terme de la phrase comme point d'incidence" (6). Je me bornerai aux cas où l'élément détaché et l'élément

point d'incidence que, suivant la terminologie de J.Cl. Milner, j'appellerai terme apposé et terme recteur, sont deux groupes nominaux, les problèmes posés étant suffisamment nombreux.

J'éliminerai ainsi toutes les constructions où élément recteur et élément apposé n'appartiennent pas à la même classe syntaxique, comme l'apposition - s'il faut vraiment l'appeler ainsi - d'un adjectif à un GN, ou celle d'un groupe nominal à une particule préverbale - qui est sans doute une opération différente, le détachement -, mon but n'étant pas d'étudier toutes les métaphores possibles, mais les plus significatives.

Je ne forai qu'évoquer à la fin du chapitre les questions que suscite la construction asyndétique de deux verbes (adjectifs, adverbes), pour faire un parallèle avec le chapitre sur les configurations en être.

Enfin, je laisserai de côté les métaphores où  $N_1$  et  $N_2$  ne sont pas séparées par une pause dans des textes pourtant ponctués et forment une sorte de nom composé comme le pâtre promontoire et le Vautour Fatalité chers à Hugo, mais sans postérité.

Seuls donc seront retenus des exemples du type de :

"L'amour, cette tempête" (HUGO)

# 1. DESCRIPTION DES METAPHORES APPOSITIVES

## 1.1 LES DETERMINANTS

Pour ne pas compliquer la description qui, je l'ai dit, est beaucoup plus complexe que pour le cadre en être, je n'étudierai pas l'adjectif possessif, qui est possible partout où l'est le.

La fonction du terme recteur ne semble pas exercer d'influence sur les déterminants du terme apposé. Dans tous les cas, on pourra rencontrer le, un, le, ce, c'est-à-dire les déterminants qui apparaissent déjà dans les configurations en être :

### . Sujet :

- le "L'amour, soleil divin, peut dorer d'un feu pur  
Le nuage errant de la vie"  
(HUGO)
- un "Et dans l'intérieur par moments luit et passe  
Une ombre, une figure, une fée"  
(HUGO)
- le "L'arme de tes maîtres, l'horloge des marées, achève  
de pourrir"  
(CHAR)
- ce "La musique montait, cette lune de l'art"  
(HUGO)

### . Complément :

- le "... il essouffle un cheval,  
Fantôme comme lui, rose apocalyptique"  
(BAUDELAIRE)
- le "J'ai mené mes franchises vers l'azur multivalve,  
la granitique dissidence"  
(CHAR)

ce "Il ne voit plus  
...  
Ni la campagne, ce murmure,  
Ni la mer ce rugissement"  
(HUGO)

un déjà rarissime avec une apposition au sujet n'est pas attesté, mais il est possible :

Il essouffle un cheval, un fantôme comme lui.

Ce serait à l'analyse des textes à en justifier l'absence.

Les déterminants du terme recteur ne semblent pas non plus imposer de contrainte impérative sur ceux du terme apposé, même si certaines combinaisons sont plus naturelles que d'autres. On peut ainsi observer :

### a. Avec un :

- un ... le :  
"Ces qualités excessives sont au service d'un vent mauvais, indomptable fièvre qui la pousse à des gestes irraisonnés"  
(BEALU)
- un ... le :  
"Ils courent sous le fouet d'un monarque rageur,  
Le Guignon ..."  
(MALLARME) (7)
- un ... ce :  
"Avec nos filles parfumées qui se vêtaient d'un souffle,  
ces tissus"  
(SAINT-JOHN PERSE)

### b. Avec le :

- le ... le :  
"Car mort là-bas était le Fanour ... acteur filou,  
chimiste du maudit voyage"  
(CHAR)

le ... un :

"Toujours le brouillard, un coten énorme"  
(CELINE)

le ... ce :

"Femme qui vous accordez avec la bouche du poète, ce  
torrent au limon serein"  
(CHAR)

L'exemple suivant de Hugo juxtapose deux combinaisons :

"L'Idéal, ce grand but, Mecque du genre humain"

c) Avec ce :

ce ... ø :

"Ce corps pareil à la terre, ce corps d'argile lui-même,  
gardien des éclairs et des sources"  
(BEALU)

ce ... le :

"Pour obtenir cet absolu inextinguible ... le feu non  
vu, indécomposable"  
(CHAR)

"Ces ombres — les prévarications du ciel contre  
la terre"  
(SAINT-JOHN PERSE)

ce ... un :

Le corpus n'en présente pas d'exemple, mais J. Tamba cite :

"Je pénètre dans ces beaux sous-sols chauds du cinéma  
"Tarapout" ... une véritable ruche de loges parfumées"  
(CELINE)

S'il s'agit d'une combinaison rare, elle est néanmoins possible.

Enfin, la succession de deux déterminants identiques apparaît  
toujours possible (9) :

un ... un :

"Et dans l'intérieur par moments luit et passe  
Une ombre, une figure, une fée ..."  
(HUGO)

le ... le :

"Arrive l'avenir, le gendarme de Dieu"  
(HUGO)

ce ... ce :

"Pour obtenir cet absolu inextinguible, ce rameau du  
premier soleil"  
(CHAR)

Si les déterminants et la fonction du terme recteur  $N_1$  sont  
sans incidence sur  $Dét_2$ , le déterminant du terme apposé, il n'en va pas  
de même de la place de ce dernier, ainsi que de sa constitution, selon  
qu'il comprend, ou non, un modifieur.

## 1.2 LA PLACE DU TERME APPOSE $N_2$

Les possibilités de déplacement de  $N_2$  sont plus grandes lorsque  
 $N_1$  est sujet. C'est donc par ce cas que je commencerai.

### 1.2.1 $N_1$ est sujet

Les faits sont beaucoup plus complexes que ne le laissent sup-  
poser les descriptions existantes de l'apposition. Ou bien en effet la

la question de la place du terme apposé par rapport au terme recteur n'est pas évoquée, comme dans la Grammaire Larousse ou la Grammaire Wagner et Pinchon, ou bien elle est donnée comme allant de soi et ne soulevant aucune difficulté. C'est la position de J.Cl. Milner qui, dans Arguments, affirme que l'apposition peut être déplacée à gauche du terme recteur et donc se trouver en tête de phrase, mais que les autres positions dans la phrase lui sont interdites, l'une de ses caractéristiques étant sa nécessaire contiguïté par rapport au terme recteur, soit seulement :

Victor Hugo, poète admirable, est encore lu de nos jours.

Poète admirable, Victor Hugo est encore lu de nos jours.

Au contraire, mais sans plus de commentaire, Blinkenberg, lui, écrit :

"Le caractère parenthétique "de l'apposition" est marqué par la pause qui sépare normalement le terme en apposition du mot qu'il détermine; à la pause peut s'ajouter encore l'intercalaison d'autres membres de phrase, le terme en apposition se plaçant assez librement au début, au milieu ou à la fin de la phrase". (10)

De même nul ne songe à mettre en relation Dét.<sub>2</sub> avec la place du terme apposé. Ainsi J.Cl. Milner pose-t-il dans l'absolu que l'absence de déterminant est "la situation" la plus fréquente, un venant ensuite, le et ce étant très rares, soit par ordre de fréquence décroissante :

X, professeur, arrive demain

X, un professeur, arrive demain

et beaucoup plus rares :

X, le professeur, arrive demain

X, ce professeur, arrive demain.

On peut opposer à ces affirmations les observations faites sur le corpus : un y est en effet très rare, le et ce au contraire assez fré-

quents, les métaphores appositives peuvent apparaître à d'autres places que celles qui sont immédiatement contiguës au terme recteur :

"Cet homme ...

Vit sous la brume et la bruine,  
Fruit tombé de l'arbre hasard"

(HUGO)

"... la Mort dans nos poumons

Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes"

(BAUDELAIRE)

sans qu'il s'agisse pourtant de cette liberté de déplacement dont parle Blinkenberg, car elle semble liée à la nature des déterminants. Ainsi, seule une apposition sans déterminant apparaît dans le corpus à gauche de N<sub>1</sub>.

Par ailleurs, Milner note que l'absence de déterminant en N<sub>2</sub> est liée à la présence d'un modifieur. Or Hugo présente :

"La censure, serpent ..."

Ces faits contradictoires nécessitent donc une description plus détaillée que celles qui sont d'ordinaire présentées. Je la tenterai en suivant deux rubriques principales : apposition sans modifieur et apposition avec modifieur. A l'intérieur de chacune d'elles j'examinerai successivement quatre positions possibles représentant le début, le milieu et la fin de la phrase dont parle Blinkenberg :

N<sub>1</sub>, N<sub>2</sub>, V Ω

N<sub>2</sub>, N<sub>1</sub> V Ω

N<sub>1</sub> V, N<sub>2</sub>, Ω

N<sub>1</sub> V Ω, N<sub>2</sub>

en liaison avec les déterminants de N<sub>2</sub> (Ω désigne les éléments qui suivent le verbe).

1.2.1.1 Apposition sans Modif.

Quelle que soit la place de  $N_2$ , les exemples en sont rares, en dehors des structures binaires :

"La beauté, ce rayon, la gloire, cet éclair"  
(HUGO)

"L'homme, ce spectateur, le monde, ce tableau"  
(HUGO)

a.  $N_1, N_2, V, \Omega$ 

Tous les déterminants sont ici possibles.

Si on ne relève dans le corpus que des exemples de ce et de le :

"Que lui fait le temps, cette brume,  
L'espace, cette illusion ?"  
(HUGO)

"La censure, serpent, l'ayant mordu au pied" (11)  
(HUGO)

on pourrait tout aussi bien avoir :

La censure, (un, le) serpent ...

Aucun problème d'acceptabilité ne se pose, sauf précisément pour le deuxième exemple de Hugo, qui n'est pas fabriqué.

b.  $N_2, N_1, V, \Omega$ 

$N_2$  est nécessairement sans déterminant.

Tous les exemples du corpus présentent un Modif. en cette position, mais une séquence comme :

Serpent, la censure l'avait mordu au pied  
serait tout à fait possible.

c.  $N_1, V, N_2, \Omega$ 

On relève dans le corpus :

"L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral ..."

(MALLARME)

"... ... le brouillard  
Brille, diamant, au collier des pervenches"  
(HUGO)

"L'énorme obscurité ...  
Enveloppe, linceul, les morts et les vivants"  
(HUGO)

Un paraît totalement exclu :

\* L'Angoisse, ce minuit, soutient, un lampadophore,  
Maint rêve ...

mais le, et surtout ce possibles :

L'Angoisse, ce minuit, soutient, 

le
co

 lampadophore,  
Maint rêve ...

Ils sont liés à des effets sémantiques sur lesquels je reviendrai dans l'examen des appositions non figurées.

d.  $N_1, V, \Omega, N_2$ 

Là aussi, les exemples sont rares dans le corpus. On trouve peut-être chez Mallarmé une configuration de ce type; si Palmes est à rapporter au sujet :

"Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor,  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique,  
Palmes !"

Dét.<sub>2</sub> y est le. Un, comme dans la position précédente, paraît tout à fait impossible, le et ce tolérables :

La censure l'ayant mordu au pied, 

le
ce

 serpent.

Céline, cité par J. Tamba, offre d'ailleurs :

"Le lendemain vint quand même, cette chaudière".

D'une façon générale, quelle que soit leur position, les exemples de métaphores sans modifieur sont rares, mais ils n'impliquent pas la présence d'un déterminant. C'est place et déterminant qui semblent liés, un étant exclu ailleurs qu'en  $N_1 N_2 V \Omega$ , et  $\acute{e}$  étant obligatoire en  $N_2, N_1 V \Omega$ .

#### 1.2.1.2 Apposition avec modifieur

Les métaphores de ce type sont beaucoup plus nombreuses, le rôle de Modif. étant le plus souvent de relier l'apposition au reste de la phrase :

"Juin ton soleil ardente lyre  
Brûle mes doigts endoloris"  
(APOLLINAIRE)

"Dernier repère inutile sur l'océan déjà obscur, le phare  
blanchâtre, phallus dérisoire, s'enfonçait lentement dans  
les flots"  
(BEALU)

"Nos compagnons ces hautes trombes en voyage, clopsydres en  
marche sur la terre"  
(SAINT-JOHN PERSE)

#### a. $N_1, N_2 V \Omega$

Comme en l'absence de Modif., tous les déterminants sont possibles, bien que  $\acute{e}$  soit de loin le plus fréquent.

"Les murs, gigantesque ostensor, ont avalé l'hostie lunnire"  
(BEALU)

"Ses yeux, sanglantes têtes d'épingles dans ce noir amas globuleux  
d'or, me poursuivent encore"  
(BEALU)

"La piété, lierre qui s'enracine,  
Hélas, s'attache aux rois comme à toute ruine !"  
(HUGO)

"Le tombeau, confident de mon rêve infini  
...  
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni  
Te dira ..."  
(BAUDELAIRE)

"Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève"  
(MALLARME)

Le et ce, dans une moindre mesure, sont beaucoup moins fréquents, mais attestés :

Le : "L'arme de tes maîtres, l'horloge des marées, achève  
de pourrir"  
(CHAR)

Ce : "Le ciel, cette grande urne ..."  
(HUGO)

"Les rochers, ces rudes hercules ..."  
(HUGO)

Quant à un, on en note un seul exemple :

"Et dans l'intérieur par moments luit et passe  
Une ombre, une figure, une fée"  
(HUGO)

Il est intéressant que les configurations peu attestées dans mon corpus soient beaucoup plus représentées dans celui d'I. Tamba, constitué exclusivement à partir de romans. Une typologie des discours serait donc nécessaire pour éclairer cette répartition.

#### b. $N_2, N_1 V \Omega$

Comme pour les appositions sans Modif., tout déterminant est impossible et seuls peuvent apparaître des exemples comme :

"Magicien de l'insécurité, le poète n'a que des satisfactions  
adoptives"

(CHAR)

"Chamelles douces sous la tonte, que les collines s'achèment  
sous les données du ciel agraire ..."

(SAINT-JOHN PERSE)

"Mort d'immortels argyraspidos  
La neige aux boucliers d'argent  
Fuit les dendrophores livides"

(APOLLINAIRE)

"Alors, nuage errant, ma haute poésie  
Vole ..."

(HUGO)

c.  $\underline{N}_1 \underline{V}, \underline{N}_2 \underline{\Omega}$

Les exemples en sont nombreux avec  $\underline{Dét}_2 = \underline{\rho}$

"Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre  
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords !"

(BAUDELAIRE)

"...           ... le poète sur la terre  
Console, exilé volontaire,  
Les tristes humains dans leurs fers"

(HUGO)

"Tous les êtres maudits ...  
Rampent, noirs prisonniers, dans la nuit, noir caveau"

(HUGO)

Un serait exclu :

\* Et mon âme dansait, dansait, une vieille gabarre

tandis que le et surtout ce sont possibles :

Et mon âme dansait, dansait, la vieille gabarre  
Et mon âme dansait, dansait, cette vieille gabarre.

d.  $\underline{N} \underline{V} \underline{\Omega}, \underline{N}_2$

Les exemples ici encore abondent lorsque  $\underline{Dét}_2 = \underline{\rho}$

"Cet homme ...

Vit sous la brumo et la bruine,  
Fruit tombé de l'arbre hasard"

(HUGO)

"Le sort nous use au jour, triste meule qui tourne"

(HUGO)

"...           ... si mon nom

Aborde heureusement aux époques lointaines,  
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,  
Vaisseau favorisé par un grand aquilon"

(BAUDELAIRE)

"La barque aux barcarols chantants  
Voguaît cygne mourant sirène"

(APOLLINAIRE)

"Le poète transforme indifféremment la défaite en victoire, la  
victoire en défaite, empereur prénatal seulement soucieux du  
recueil de l'azur"

(CHAR)

(12)

On rencontre également quelques exemples, beaucoup plus rares,

de ce :

"Voltaire alors régnait, ce singe de génie"

(HUGO)

"La musique montait, cette lune de l'art !"

(HUGO)

Le est absent du corpus, mais possible :

Voltaire alors régnait, le singe de génie.

Quant à un, il est une fois de plus impossible :

\* Voltaire alors régnait, un singe de génie.

1.2.2 N<sub>1</sub> est complément

Aucun phénomène nouveau ne se manifeste mais les possibilités précédentes sont restreintes. Le complément étant déjà à droite du verbe, il n'y a plus aucun sens à vouloir déplacer dans cette position le terme apposé : seul est donc théoriquement possible le déplacement à gauche du terme recteur.

En fait, avec un terme recteur complément prépositionnel, tout déplacement de N<sub>2</sub> est impossible, avant comme après la préposition :

- \* Femme qui vous accordez, torrent au limon serein, avec la bouche du poète. (14)
- \* Femme qui vous accordez avec, torrent au limon serein, la bouche du poète.

Si un déterminant est présent, le terme originellement apposé devient alors le terme recteur :

Femme qui vous accordez avec ce torrent au limon serein, la bouche du poète.

Si le terme recteur est un complément non prépositionnel, le déplacement à gauche est possible, comme l'attestent ces exemples de Hugo :

"On a derrière soi, roche partout dressée,  
Tout son siècle"

et de Mallarmé :

"Robes et peau, veux-tu lacérer le satin ?"

Aucun déterminant n'apparaît, sinon N<sub>2</sub> devient terme recteur :

On a derrière soi 

cette	roche partout dressée, tout son siècle (14)
la	
une	

Il faut enfin signaler que lorsque le déplacement est possible, la nouvelle phrase est ambiguë, le terme apposé pouvant être rapporté aussi bien au terme sujet qu'au terme complément. C'est grâce au seul lexique que l'ambiguïté peut être levée, comme dans l'exemple de Hugo.

1.2.3 Résultats

On peut regrouper ces résultats sous forme de tableau. Les métaphores apposées à un complément n'apportant aucun fait neuf, je ne m'occuperai que des métaphores apposées à un terme recteur sujet.

Métaphores appositives

Dét. place	Apposition sans modifieur				Apposition avec modifieur			
	ø	un	le	ce	ø	un	le	ce
N <sub>1</sub> , N <sub>2</sub> , V Ω	+	+	+	+	+	+	+	+
N <sub>2</sub> , N <sub>1</sub> V Ω	+				+			
N <sub>1</sub> V, N <sub>2</sub> , Ω	+		+	+	+		+	+
N <sub>1</sub> V Ω, N <sub>2</sub>	+		+	+	+		+	+

On peut comparer ce tableau avec celui qu'il est possible de dresser en suivant les observations proposées par J.-Cl. Milner sur l'apposition.

Configuration générale de l'apposition selon Milner

Dét. place	Apposition sans modifieur				Apposition avec modifieur			
	ø	un	le	ce	ø	un	le	ce
$N_1, N_2, V, \Omega$	-	+	+	+	+	+	+	+
$N_2, N_1, V, \Omega$	-	+	+	+	+	+	+	+
$N_1, V, N_2, \Omega$	-	-	-	-	-	-	-	-
$N_1, V, \Omega, N_2$	-	-	-	-	-	-	-	-

On constate que pour les métaphores, la présence ou l'absence de Modif. n'a pas d'incidence notable sur les déterminants. Par ailleurs, les possibilités de mobilité sont vastes, la métaphore appositive n'étant réfractaire à aucune place dans la phrase. Enfin, déterminant et position apparaissent liés : en tête de phrase, tout autre déterminant que ø est interdit et un, pourtant présenté par Milner comme le déterminant le plus fréquent après ø ne peut être employé que si le terme apposé suit immédiatement le terme recteur.

Si les descriptions généralement données pour l'apposition, que Milner, comme il le dit lui-même, a reprises sans discussion, sont correctes, il s'ensuit que les métaphores appositives présentent des caractères spécifiques qui permettraient d'ébaucher une grammaire de reconnaissance de la figure.

Or, quelques exemples non métaphoriques comme :

1. "Les troupeaux en Camargue vivent en liberté, taureaux et cavales, dans la vaste lande"  
(AICARD)

2. "La nuit était venue, une nuit sans lune avec un ciel criblé d'étoiles"  
(FREVILLE)

viennent jeter le doute sur la validité des affirmations généralement avancées.

Il est vrai, sans doute, que dans ces deux séquences le terme apposé entretient avec le terme recteur une relation sémantique particulière, inclusion en (1) et redite en (2). Pourtant, il s'agit de groupes répertoires comme appositions par la tradition. Il paraît donc indispensable pour se prononcer sur une éventuelle spécificité des appositions métaphoriques, d'examiner plus en détail comment se comportent les appositions non métaphoriques.

## 2. DESCRIPTION

### DES APPOSITIONS NON METAPHORIQUES

Il est naturellement hors de mon propos de faire ici une description — sans même parler d'une analyse — exhaustive de l'apposition. Je me bornerai à signaler quelques faits qui permettront de situer l'une par rapport à l'autre apposition métaphorique et apposition non figurée. Je reprendrai le plan adopté pour les métaphores appositives.

2.1 N<sub>1</sub> EST SUJET2.1.1 Apposition sans modifieura. N<sub>1</sub>, N<sub>2</sub>, V

Tous les déterminants paraissent possibles :

Mon voisin,	$\emptyset$	professeur	, ne travaille pas le samedi.
	un	israélite	
	le	fainéant	
	ce		

Ici encore est infirmée l'affirmation de Milner que l'absence de déterminant suppose la présence d'un modifieur (15).

Si l'on s'en tenait à ces trois exemples, tout serait simple.

Il suffit de varier le terme apposé pour que les difficultés surgissent.

Soit en effet les séquences suivantes :

1. Le coelacanthé, un poisson, en offre un bon exemple.
2. L'animal, un rat, l'avait cruellement mordu.
3. L'hydrangea, l'hortensia, demande des arrosages fréquents.

L'apposition n'y admet plus tous les déterminants possibles plus haut.

En (1) un et ce sont acceptables sans restriction :

Le coelacanthé,	un	poisson, en offre un bon exemple.
	ce	

le est exclu :

\* Le coelacanthé, le poisson, en offre un bon exemple.

et  $\emptyset$  possible si existe entre N<sub>2</sub> et le verbe une relation de causalité :

Le coelacanthé, poisson, vit dans un océan.

(2) admet le :

L'animal, le rat, l'avait cruellement mordu

mais refuse  $\emptyset$  :

\* L'animal, rat, l'avait cruellement mordu

et ce :

\* L'animal, ce rat, l'avait cruellement mordu

à moins que ce ne soit un anaphorique renvoyant à un élément du contexte antérieur ou un déictique.

(3) enfin n'admet que le et exclut :

* L'hydrangea,	$\emptyset$	hortensia, demande des arrosages fréquents
	un	
	cet	

Plus exactement, dans les exemples de ce type, le déterminant de N<sub>2</sub> reproduit généralement celui de N<sub>1</sub> :

Un hydrangea, un hortensia, demande des arrosages fréquents

et non :

* Un hydrangea	$\emptyset$	hortensia, demande des arrosages fréquents
	le	
	cet	

Cet hydrangea, cet hortensia, demande des arrosages fréquents

et non :

* Cet hydrangea	$\emptyset$	hortensia, demande des arrosages fréquents
	un	
	le	

Pour ne pas alourdir inutilement la description, je m'en tiendrai à la combinaison le ... le, étant bien entendu qu'elle représente tous ces couples de déterminants identiques.

Ces trois exemples, qui fonctionnent différemment les uns des autres, s'opposent à ceux qui présentent comme terme apposé professeur, israélite ou fainéant. C'est qu'ils ont en commun d'impliquer une relation sémantique entre  $N_1$  et  $N_2$  — espèce à genre en (1), genre à espèce en (2), synonymie en (3) — qui n'apparaît pas dans le cas général. On voit donc se manifester l'incidence de facteurs sémantiques sur la configuration d'aposition.

De même, si  $N_2$  est un terme relationnel, comme les noms de parenté, ami, voisin etc. (16), il s'emploiera presque obligatoirement avec un modifieur et ce, quels que soient son déterminant et sa place dans la phrase :

Madame Dupont,	ø	mère, est très dévouée
	une	
	la	
	cette	

à moins que mère ne fonctionne plus comme terme de parenté, mais comme un classifieur quelconque :

Madame Dupont, une mère

comme l'en a :

Madame Dupont, une ménagère

ou qu'interviennent des déterminations antérieures ou extralinguistiques :

Madame Dupont, la mère

i.e. :

Madame Dupont, la mère de ces enfants dont je viens de parler.

De multiples restrictions sémantiques et lexicales pèsent ainsi sur l'aposition. Elles se retrouvent à des degrés divers dans les configurations suivantes.

b.  $N_2, N_1, V, \Omega$

Comme dans le cas des métaphores,  $N_2$  déplacé à gauche de  $N_1$  exclut tout déterminant :

Professeur, mon voisin ne travaille pas le samedi

et non :

*	un	professeur, mon voisin ne travaille pas le samedi.
	le	
	ce	

Pourtant, même dans le cas où  $Dét_2 = \emptyset$ , toutes les appositions ne peuvent être mises dans cette position.

En effet, lorsque  $N_2$  représente le genre ou l'espèce de  $N_1$  la permutation est très difficile :

? Poisson, le coelacanthe a de très belles couleurs

? Rat, l'animal était de longue taille

à moins qu'existe une relation de cause à effet entre le terme apposé et le verbe :

Poisson, le coelacanthe vit dans l'océan

Rat, l'animal l'avait cruellement mordu et non griffé

Elle est quasiment impossible si  $N_2$  n'est qu'une redite de  $N_1$  :

\* Hydrangea, l'hortensia demande des arrosages fréquents

sauf peut-être si le contexte vient souligner la différence de registre de langue qui existe entre les deux termes :

Hydrangea, l'hortensia paraît plus exotique

Hortensia, l'hydrangea fait plus peuple.

c.  $\underline{N_1}, \underline{V}, \underline{N_2}, \underline{\Omega}$ 

En cette position, les tests sont d'un maniement plus difficile.

Il semble pourtant que, généralement, les déplacements soient possibles avec

$\underline{\text{Dét.}}_2 = \emptyset$  :

Mon voisin ne travaille pas, 

professeur		le samedi.
israélite		
fainéant		

et, dans des conditions sémantiques particulières que j'examinerai plus loin avec le et surtout ce :

Mon voisin ne travaille pas, 

le		professeur, le samedi
ce		

Ces déplacements n'existent pas, ou difficilement, partout où apparaissent précédemment des restrictions sémantiques et lexicales :

1. \* Le coelacanthe en offre, 

∅		poisson, un bon exemple
le		

? Le coelacanthe en offre, ce poisson, un bon exemple

2. \* L'animal l'avait, 

∅		rat, cruellement mordu
le		
ce		

3. \* L'hydrangea demande, 

∅		hortensia, des arrosages fréquents (17)
le		
cet		

d.  $\underline{N_1}, \underline{V}, \underline{\Omega}, \underline{N_2}$ 

On retrouve ici, aggravées, les difficultés de la configuration précédente. Il semble qu'interviennent des facteurs rythmiques éliminant un membre de phrase court en fin de phrase. Peut-être peut-on malgré tout accepter :

? Mon voisin ne travaille pas le samedi, 

∅		professeur
le		
ce		

Les éléments qui n'apparaissent pas dans la position précédente n'apparaissent pas ici non plus.

2.1.2 Apposition avec modifieur

Les configurations précédentes sont encore représentées, mais apparaissent des possibilités plus vastes qu'autorise la présence du modifieur. Ainsi, par exemple, seront représentés les termes relationnels.

a.  $\underline{N_1}, \underline{N_2}, \underline{V}, \underline{\Omega}$ 

Dans le cas général, tous les déterminants sont possibles :

Mon voisin, 

∅		jeune professeur, ne travaille pas le samedi
un		
le		
ce		

Les termes relationnels entrent dans cette catégorie :

Mon voisin, 

∅		père de quatre enfants, travaille beaucoup
un		
le		
ce		

Lorsque  $\underline{N_2}$  est en relation de genre à espèce avec  $\underline{N_1}$ , les possibilités de l'apposition sans Modif. sont maintenues, mais, de plus, peut apparaître le Dét.  $\emptyset$ , quel que soit le sens du verbe :

Le coelacanthe, poisson de l'Océan Indien, on offre un bon exemple Dét. =  $\emptyset$  reste peu naturel si  $\underline{N_2}$  est une spécification de  $\underline{N_1}$  :

\* L'animal, rat des champs, l'avait cruellement mordu

Il ne serait autorisé que si  $\underline{N_2}$  au pluriel était explicité par plusieurs termes coordonnés (que je fais entrer ici, pour ne pas créer une catégorie supplémentaire) :

Les troupeaux, taureaux et cavales, vivent en liberté (18)

Mais c'est en réalité l'existence d'une série qui autorise le Dét.  $\phi$ , et il ne s'agit pas d'un fait en relation avec la syntaxe de l'apposition (19).

Enfin, lorsque  $N_2$  est un synonyme ou une redite de  $N_1$ , la présence de Modif., qui est forcément épilinguistique, ne change rien aux conditions d'emploi des déterminants :

L'hydrangea, l'hortensia en d'autres termes, demande des arrosages fréquents.

b.  $N_2, N_1, V, \Omega$

La présence de Modif. n'apporte rien de nouveau par rapport aux appositions où il n'existe pas. On aura ainsi :

Jeune professeur, mon voisin ne travaille pas le samedi.

Poisson de l'Océan Indien, le coelacanthe en offre un bon exemple.

mais :

\* Rat de longue taille, l'animal l'avait cruellement mordu.

\* Hortensia en d'autres termes, l'hydrangea demande des arrosages fréquents.

c.  $N_1, V, N_2, \Omega$

Les possibilités supplémentaires par rapport aux appositions sans Modif. offertes en (a) sont ici conservées :

Le coelacanthe en offre, poisson de l'Océan Indien, un bon exemple.

Il est remarquable que certains modifieurs rendent plus naturels que d'autres le et ce. Ainsi :

Mon voisin ne travaille pas, ce professeur aux cheveux blonds, le samedi.

est-il peu acceptable, alors que l'est parfaitement :

Mon voisin ne travaille pas, ce professeur veinard, le samedi.

Je reviendrai sur ce point ultérieurement.

d.  $N_1, V, \Omega, N_2$

Le modifieur, en rétablissant l'équilibre rythmique de la phrase, rend plus aisés les déplacements difficiles en son absence :

Mon voisin ne travaille pas le samedi, 

$\phi$	heureux professeur
cet	
l'	

mais les possibilités exclues en (a) et (c) le demeurent.

## 2.2 $N_1$ EST COMPLEMENT

Comme dans le cas des métaphores, avec un terme recteur complément prépositionnel, tout déplacement est exclu, avant ou après la préposition :

"Nous approchons du Cap Cros, roche plate et basse"  
(MAUPASSANT)

ne pourra donner

\* Nous approchons, roche plate et basse, du Cap Cros

\* Nous approchons de, roche plate et basse, le Cap Cros.

Si  $N_1$  est objet non prépositionnel,  $N_2$ , obligatoirement sans déterminant, pourra se placer à sa gauche :

"J'ai nommé Ernest Jones, le dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître"

(LACAN)

J'ai nommé, dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître, Ernest Jones.

Ces déplacements sont soumis aux mêmes restrictions sémantiques que celles qui apparaissent avec  $N_1$  sujet. Ainsi ne pourra-t-on permuter  $N_2$  s'il se présente comme une spécification de  $N_1$  :

"Il lui donnerait son cadeau, un collier ancien"  
(TROYAT)

\* Il lui donnerait, collier ancien, son cadeau

ou, s'il en est une redite :

J'arrose très souvent mon hydrangea, mon hortensia.

\* J'arrose très souvent, hortensia, mon hydrangea.

### 2.3 RESULTATS

On peut récapituler ces résultats sous forme de tableaux identiques à celui des métaphores appositives. Je m'en tiendrai aux exemples où  $N_1$  est sujet, l'apposition à un complément ne manifestant aucun fait nouveau. Je proposerai quatre tableaux, un pour le cas général et pour chacune des configurations soumises à des restrictions sémantiques.

Je ne noterai que les possibilités générales et non celles qu'autorisent tel ou tel effet sémantique particulier, comme la relation de causalité entre  $N_2$  et le reste de la phrase.

### I/ Cas général

place \ Dét.	Sans Modifieur				Avec Modifieur *			
	∅	un	le	ce	∅	un	le	ce
$N_1, N_2, V \Omega$	+	+	+	+	+	+	+	+
$N_2, N_1, V \Omega$	+				+			
$N_1, V, N_2, \Omega$	+		+	+	+		+	+
$N_1, V \Omega, N_2$	+		+	+	+		+	+

\* Seuls cas valables pour les termes relationnels.

### II/ $N_2$ est en relation de genre à espèce avec $N_1$

place \ Dét.	Sans Modifieur				Avec Modifieur			
	∅	un	le	ce	∅	un	le	ce
$N_1, N_2, V \Omega$		+		+	+	+		+
$N_2, N_1, V \Omega$					+			
$N_1, V, N_2, \Omega$				+	+			+
$N_1, V \Omega, N_2$					+			

III/ N<sub>2</sub> est en relation d'espèce à genre avec N<sub>1</sub>

Dét. place	Sans Modifieur				Avec Modifieur			
	∅	un	le	ce	∅	un	le	ce
N <sub>1</sub> , N <sub>2</sub> , V Ω		+	+			+	+	
N <sub>2</sub> , N <sub>1</sub> V Ω								
N <sub>1</sub> V, N <sub>2</sub> , Ω								
N <sub>1</sub> V Ω N <sub>2</sub>								

IV/ N<sub>2</sub> est un commentaire épilinguiste de N<sub>1</sub> (lorsque Dét.<sub>1</sub> = le)

Dét. place	Sans Modifieur				Avec Modifieur			
	∅	un	le	ce	∅	un	le	ce
N <sub>1</sub> , N <sub>2</sub> , V Ω			+				+	
N <sub>2</sub> , N <sub>1</sub> V Ω								
N <sub>1</sub> V, N <sub>2</sub> , Ω								
N <sub>1</sub> V Ω N <sub>2</sub>								

A la lecture de ces tableaux, on peut faire plusieurs constatations :

- a) Les configurations N<sub>1</sub> V, N<sub>2</sub>, Ω et N<sub>1</sub> V Ω N<sub>2</sub> offrent pratiquement le même profil de + et de -. On pourrait songer à les regrouper dans une unique rubrique : apposition à la droite du verbe.
- b) On pourra contester les acceptabilités que j'ai consignées - de fait, la configuration d'apposition met en jeu tant de facteurs sémantiques qu'il est difficile de l'apprécier sûrement - mais on ne pourra nier que certaines phrases soient plus naturelles que d'autres, et que l'échelle ainsi dégagée fasse apparaître la nécessité de prendre en compte la relation sémantique que N<sub>2</sub> entretient avec N<sub>1</sub>.
- c) La présence de tel ou tel déterminant est ainsi moins à mettre sur le compte de l'éventuelle présence d'un modifieur que sur celui de ces relations.
- d) La place et le déterminant de N<sub>2</sub> ne sont pas indépendants, N<sub>1</sub>, N<sub>2</sub> permettant par exemple le plus libre choix, N<sub>2</sub>, N<sub>1</sub> au contraire n'autorisant que Dét.<sub>2</sub> = ∅.
- e) Enfin, la confrontation des métaphores avec ces appositions non figurées fait apparaître, une fois encore, leur absence de traits syntaxiques spécifiques, la métaphore s'alignant sur le cas général.
- f) Un dernier point mérite de retenir plus longuement l'attention. J'ai signalé sans m'y appesantir que la présence de le ou de ce en N<sub>2</sub> pouvait entraîner des effets sémantiques particuliers. Dans une séquence comme :

Mon voisin ne travaille pas, ce professeur, le samedi.  
 on peut comprendre ce professeur comme une appréciation équivalente en gros à cet heureux professeur, ce veinard de professeur. Puisque par ailleurs il existe d'autres appositions liées à des effets spécifiques, comme le commentaire épilinguistique, que l'apposition puisse se prêter à des interprétations différentes n'aurait pas fait problème si J.Cl. Milner n'avait supposé l'existence d'une opération totalement séparée de l'apposition, la dislocation qualitative (D.Q.), offrant ces effets d'appréciation, le plus souvent péjoratifs, et liée aux noms de qualité, imbécille, niais, salaud etc. S'il existait vraiment une telle opération, réservée aux seuls noms de qualité, alors une phrase comme :

Mon voisin ne travaille pas, ce professeur, le samedi.  
 présenterait une métaphore résultant du transfert dans la catégorie des noms de qualité d'un terme qui n'en est pas un.

Il convient donc de s'interroger sur cette "dislocation qualitative".

### 3. LA DISLOCATION QUALITATIVE

#### 3.0 GENERALITES

L'hypothèse de la D.Q. a été formulée par J.Cl. Milner dans Arqu-  
 ments linguistiques et dans sa thèse.

Son point de départ est le suivant : y a-t-il une relation entre les deux phrases suivantes :

a. Cet imbécile de Jean a cassé la tasse

b. Jean, cet imbécile, a cassé la tasse ?

(a) et (b) étant en relation de paraphrase, et leurs différences étant formellement descriptibles, on est autorisé à poser entre elles une transformation dont il faut alors déterminer l'orientation : joue-t-elle de (a) vers (b), de  $N_1$  de  $N_2$  vers la D.Q. ou de (b) vers (a) ? La seconde hypothèse admet implicitement que cet imbécile est apposé à Jean, mais si après examen il s'avérait qu'existe une D.Q. distincte de l'apposition, alors il faudrait la dériver de (a), cet imbécile de Jean.

Le point crucial de la démonstration, et le seul aspect qui m'intéressera ici est donc le rapport de Jean, cet imbécile que Milner prétend être une D.Q. avec Jean, un professeur, qui est une apposition. Plusieurs tests "assurés" (20), dit Milner, permettent d'opposer D.Q. et apposition. Ce sont :

1. Les conditions d'emploi des déterminants différents dans les deux cas;
2. la mobilité dans la phrase du groupe disloqué;
3. l'impossibilité d'insérer dans le groupe disloqué un adverbe de phrase;
4. l'impossibilité de le modifier par des incises modalisantes;
5. les difficultés d'emploi d'une D.Q. dans les subordinées;
6. l'emploi obligatoire de la D.Q. avec un sujet de surface;
7. les effets sémantiques liés à la D.Q.

J'examinerai chacun de ces tests successivement.

### 3.1 LES CONDITIONS D'EMPLOI DES DETERMINANTS

Pour Milner, je le rappelle, les déterminants le et un sont les plus fréquents dans l'apposition, tandis que dans la D.Q. ce sont le et ce. Deux remarques s'imposent. La première est que les déterminants de l'apposition semblent en fait liés au type de discours. Dans mon corpus, littéraire, un est rarissime, tandis qu'un rapide sondage dans les colonnes des journaux le place effectivement au premier rang. La seconde est que les noms de qualité admettent aussi le et un :

Jean, 

le		un
----	--	----

 imbécile, a cassé la tasse

Milner considère alors qu'il s'agit d'une banale apposition. Ceci suppose donc que l'on est sûr par ailleurs des propriétés particulières de la D.Q., et à lui seul le test des déterminants ne prouve rien puisque les appositions peuvent présenter le et ce et les noms de qualité le et un. La valeur de l'hypothèse de la D.Q. dépend donc de la validité des cinq autres tests.

### 3.2 MOBILITE DU GROUPE DISLOQUE DANS LA PHRASE

Selon Milner, une D.Q., à la différence d'une apposition, ne peut pas être placée à gauche du terme recteur :

\* 

le		ce
----	--	----

 salaud, un flic, m'a dressé contravention.

ce qui n'est pas pour étonner si l'on se souvient que pour pouvoir être ainsi déplacée, une apposition ne peut comporter de déterminant.

Salud, un flic m'a dressé contravention est donc possible, mais alors (cf. plus haut) il ne s'agit plus d'une D.Q. mais d'une apposition ! Une fois encore, il faut chercher ailleurs des critères décisifs qui permettent de les reconnaître.

A propos de ce même test, Milner affirme que seule la D.Q. serait librement mobile dans la phrase, en dehors naturellement de la position de tête de phrase :

Un flic m'a dressé, le salaud, contravention

Un flic m'a dressé contravention, le salaud

Mais sur les difficultés qu'il y a à déplacer une apposition, les avis sont partagés, puisque Blinkenberg pense exactement le contraire : "Le terme en apposition se place assez librement au début, au milieu ou à la fin de la phrase". Et les exemples que j'ai cités font également conclure à sa mobilité.

Dans "Raisonnements linguistiques", Milner admet d'ailleurs lui-même :

1a. Le censeur a interdit ce livre, le salaud

1b. La censure a interdit ce livre, serpent cruel

1c. Mon frère a interdit ce livre, le censeur

mais il commente ainsi ces trois exemples :

"Ce que je soutiens ..., c'est que (a) seul est grammatical, (b) et (c) ne l'étant pas, ... dire qu'une phrase est grammaticale ne signifie pas qu'elle ne puisse être attestée et interprétée : on peut toujours imaginer des conditions particulières où (b) et (c) soient recevables ... Mais je mets au défi qui que ce soit de citer des occasions où la différence qui les sépare de (1a) soit annulée". (21)

Il est vrai que (1b) peut être qualifié de "littéraire" parce qu'y apparaît une métaphore. Mais peut-on affirmer que le littéraire soit agrammatical, surtout quand les exemples sont si nombreux dans les textes, d'époque et de genre différents ?

Le moins que l'on puisse donc dire est que le test de la mobilité de la D.Q. et de l'apposition est trop sujet à discussion pour pouvoir révéler quoi que ce soit d'assuré.

### 3.3 IMPOSSIBILITE D'INSERER UN ADVERBE DE PHRASE DANS LE GROUPE DISLOQUE

Selon ce test, on pourrait opposer :

\* Jean, malheureusement cet imbécile, a cassé la tasse

à :

Paris, apparemment une ville superbe

Je pense plutôt que cette différence de comportement, loin d'être à mettre sur le compte de l'opposition entre D.Q. et apposition, doit être rapportée au problème des déterminants, car si imbécile est précédé de le ou un l'adverbe devient possible :

Jean, apparemment 

le
un

 imbécile

Ceci ne constituerait pas un argument aux yeux de Milner, puisque selon lui, imbécile n'étant pas précédé de le ou ce, il ne s'agit plus d'une D.Q., mais d'une apposition.

Plus troublante est donc sans doute l'impossibilité d'avoir, dans une apposition en le ou ce, un adverbe de phrase :

\* Paris, apparemment 

la
cette

 ville superbe

On est donc renvoyé à la différence des déterminants, dont on sait qu'elle ne suffit pas à établir la distinction des deux opérations. C'est donc circulaire et on est au rouet.

### 3.4 IMPOSSIBILITE DE MODIFIER LA D.Q. PAR UNE INCISE MODALISANTE

Milner met en regard :

La censure, serpent cruel s'il en est, a interdit ce livre.

Enoch Powell, un brillant helléniste, dit-on, est aussi un réactionnaire.

V. Hugo, le fils du général Hugo, on le sait, est né en 1802.

et

\* Pierre, 

cet
le

 imbécile 

s'il en est
on le sait
je crois
dit-on

 est arrivé on retard (22)

Ici aussi l'influence des déterminants semble en jeu, et pour peu qu'on les fasse varier, on voit se modifier l'acceptabilité :

? La censure, ce serpent cruel s'il en est.

? Enoch Powell, ce brillant helléniste, dit-on.

? V. Hugo, ce fils du général Hugo, on le sait.

Inversement, certaines incises modalisantes ne semblent pas exclues avec la D.Q. :

Pierre, cet imbécile, comment le qualifier autrement, est arrivé en retard.

On ne peut donc se fonder sur ce test non plus pour établir la distinction entre D.Q. et apposition.

### 3.5 DIFFICULTES D'EMPLOI D'UNE D.Q. DANS LES SUBORDONNEES

En 1973, dans Arguments, J.Cl. Milner avait la position suivante :

"Les appositions ... sont possibles dans tous les types de phrases, notamment les subordonnées. Au contraire, les incises qualitatives sont limitées, semble-t-il, aux principales : du moins elles semblent nettement moins acceptables dans les subordonnées déclaratives que dans les principales ou indépendantes et elles semblent encore moins acceptables dans les hypothétiques et les subordonnées relatives :

- (20) Jean, l'imbécile, a cassé la tasse.  
 (21) (a) Je me dis que Jean, l'imbécile, a cassé la tasse.  
 (b) J'ai vu Jean qui, l'imbécile, avait cassé la tasse.  
 (c) Si Jean, l'imbécile, casse la tasse, je la lui fais payer.

Dans mon usage, la phrase (21a) serait moins acceptable que (20); (21b) et (21c) seraient moins acceptables que (21a)". (23)

On note la prudence de ces affirmations, qui fait apparaître peu nettement la différence de comportement entre apposition et D.Q. De fait, bien des facteurs qu'Arguments ne signale pas viennent modifier l'acceptabilité des incises qualitatives en subordonnée. Même dans une hypothétique, la D.Q. paraîtra naturelle avec renvoi au passé :

Si son voisin, l'imbécile, n'avait pas agi ainsi, Jean n'aurait pas été obligé de lui intenter un procès.

Par ailleurs, on pourra opposer la phrase douteuse :

? Jeanne a raconté que son voisin, l'imbécile, lui avait créé des difficultés

aux séquences suivantes qui, impliquant je et/ou tu, sont tout à fait possibles :

Je te répète que mon voisin, l'imbécile, ne cesse de me créer des difficultés.

Si mon voisin, l'imbécile, ne cesse de me créer des difficultés, je lui intenterai un procès.

Il est d'ailleurs remarquable que ces facteurs (temps passé et personnes du dialogue), liés à l'énonciation, soient présents — en dehors même des subordonnées — dans les exemples de D.Q. cités par Milner :

Jean, cet imbécile, a cassé la tasse.

Un gendarme, le crétin, m'a dressé une contravention.

Mon fils, le salaud, a raté son examen. (24)

Avec un présent ou un futur, et absence de je, la D.Q. serait moins naturelle, alors même qu'il s'agit du cas donné comme le plus favorable, l'emploi en indépendante :

? Jean, cet imbécile, 

casse
cassera

 la tasse.

? Un gendarme, le crétin, lui 

dresse
dressera

 une contravention.

? Son fils, le salaud 

rate
ratara

 son examen.

J'essaierai d'interpréter ces faits plus loin. Je me borne ici à souligner combien le maniement des tests proposés par Milner est délicat, étant donné les facteurs sémantiques qu'ils impliquent.

On n'est donc pas étonné qu'en 1975, dans "Raisonnements linguistiques", Milner affirme que la D.Q. est tout à fait possible dans les relatives, pourtant présentées comme les configurations les plus défavorables dans Arguments. Il accepte ainsi :

Pierre, qui, 

cet	imbécile,
l'	

 est arrivé en retard.

et refuse l'insertion d'une apposition ordinaire dans ce même type de proposition :

\* Enoch Powell, qui, un helléniste, est aussi un réactionnaire.

\* V. Hugo, qui, le fils du général Hugo, est né en 1802.

à l'exception des appositions métaphoriques :

La censure, qui, serpent cruel, a interdit ce livre. (25)

Cette volte-face ne fait que refléter le manque de certitude des tests proposés. D'autre part, si effectivement les appositions dans une relative citées par Milner sont inacceptables, il n'est pas sûr que cela soit dû à la syntaxe de l'apposition, mais peut-être une fois de plus à la nature des déterminants. Ainsi, sans déterminant :

Enoch Powell, qui, helléniste brillant, est aussi un réactionnaire. est parfaitement tolérable. Enfin se manifeste également le rôle de paramètres sémantiques, car si entre l'apposition et le verbe de la relative existe une relation de causalité, on aura des séquences très naturelles :

V. Hugo qui, fils d'un général, a été bercé dans son enfance par des souvenirs de campagnes militaires ... .

Ce que révèle ce cinquième test, c'est donc moins l'existence de structures syntaxiques différentes à la base des incises qualitatives et des appositions que l'importance des restrictions sémantiques qui pèsent sur les unes comme sur les autres. La même conclusion se dégage du test suivant.

### 3.6 EMPLOI OBLIGATOIRE DE LA D.Q. AVEC LE SUJET DE SURFACE

La D.Q., dit Milner, ne peut jouer que si le terme recteur est le sujet de surface de la phrase. Il exclut en effet :

\* Je n'ai pas vu Jean, l'imbécile.

\* Je me suis promené avec Jean, l'imbécile.

\* J'ai donné beaucoup de livres à Jean, l'imbécile.

\* J'ai logé chez Jean, l'imbécile.

Une fois de plus, cette limitation est donnée "comme une propriété de fait de la transformation syntaxique elle-même".

Or, pour peu que s'y prête le sémantisme du verbe :

Il a été frappé par Jean, cette brute.

Il s'est disputé avec Jean, cet imbécile.

et surtout si apparaît en même temps la première personne du dialogue :

J'ai reçu un coup de poing de Jean, cette brute.

Je me suis disputée avec Jean, cet imbécile.

La D.Q. paraît tout à fait possible avec un complément pour terme recteur.

Les exemples de Milner ne prouvent pas grand chose, car ils sont mal choisis. Dans son interprétation sémantique des incises qualitatives, il insiste sur le fait que l'emploi de l'incise est lié au reste de l'énoncé. Or, comment pourrait-on qualifier quelqu'un d'imbécile parce qu'on ne l'a pas vu, parce qu'on s'est promené avec lui, qu'on lui a donné des livres, ou qu'on habite chez lui ? Ce que manifestent les exemples refusés, ce n'est donc pas une propriété syntaxique de la D.Q., mais seulement la nécessité de l'utiliser dans une phrase qui en donne le motif.

Aucun des six tests envisagés jusqu'ici ne s'est donc révélé concluant. Dans l'ensemble, ils sont fondés sur des acceptabilités si discuta-

bles que Milner est revenu sur sa position à propos des incises qualitatives dans les relatives ! Et par ailleurs, ils sont souvent liés à la répartition des déterminants qu'il met à la base de l'opposition entre appositions et incises qualitatives : le et ce d'une part. le et ce d'autre part.

Or, il arrive qu'un nom de qualité puisse être employé avec les déterminants d'une apposition :

Jean, 

un imbécile		a cassé la tasse.
pauvre crétin		

ou qu'une apposition offre ceux d'une D.Q. :

Mon voisin, 

le		professeur, ne travaille pas le samedi.
ce		

Dans le premier cas, dit alors Milner, le nom de qualité ne fonctionne pas comme une injure, mais comme une caractérisation, et dans le second, le et ce n'ont pas une valeur "affective", comme dans la D.Q., mais "définissante" (27).

On voit donc qu'on dernière analyse, il ne reste plus qu'un critère, qui est sémantique.

En effet, lorsque les noms de qualité sont employés dans le cadre général de l'apposition, i.e. en particulier sans déterminant et en tête de phrase :

Jean, imbécile, a cassé la tasse.

Imbécile, Jean a cassé la tasse.

leur interprétation diffère de celle qu'on leur attribue dans la D.Q. Avec celle-ci, c'est sur la base du reste de la phrase qu'est employé le nom de qualité, alors que, dit Milner, "l'apposition a une valeur de vérité indépendante de l'énoncé principal", si bien qu'elle peut diversement se combiner avec lui : "... comme une explication ... comme une adversative ...

comme une concession" (29). En d'autres termes, là où imbécile est précédé de le ou ce et ne peut donc apparaître en tête de phrase, est suscitée un type d'interprétation - je qualifie Jean d'imbécile parce qu'il a cassé la tasse - et on a affaire à la D.Q. Là au contraire où imbécile n'est précédé d'aucun déterminant et peut se mettre en tête de phrase, naît une autre interprétation - Jean est un imbécile qui, par ailleurs, a cassé la tasse - et on est dans le cadre de l'apposition.

Cette description est vraie pour un certain nombre d'appositions, mais il n'est pas sûr qu'elle ait une portée générale et l'on pourrait très bien soutenir que dans :

Jean, pauvre idiot, a cassé la tasse.

c'est le contexte qui justifie la qualification d'idiot. De tels exemples ne sont pas rares, au point que l'opinion de P. Imbs sur l'apposition est à l'opposé de celle de Milner : selon lui, elle "exprime une qualification acquise au moment même où se conçoit et se construit la phrase et valable (sauf correction expressément faite) pour une durée égale à celle qu'exprime le verbe principal" (29); tout comme, en somme, la D.Q. !

De toutes façons, il est deux types d'apposition où l'explication sémantique proposée par Milner est tout à fait hors de propos. Ce sont les commentaires épilinguistiques :

L'hydrangea, l'hortensia, demande des arrosages fréquents.

et ce que M. Desaintes appelle les relais syntaxiques (30) :

"La nuit était venue, une nuit sans lune avec un ciel criblé d'étoiles"

(FREVILLE)

dont il est difficile de voir comment ils "se combinent" avec "l'énoncé principal".

Si donc l'apposition est susceptible de plusieurs interprétations, explication, concession, commentaire épilinguistique, redite, pourquoi ne pourrait-elle pas se prêter au jugement appréciatif ?

### 3.7 CONCLUSION

Aucun des arguments avancés par Milner pour prouver l'existence de la D.Q. n'est vraiment convaincant. Ceci est dû en partie aux relations que la D.Q. semble entretenir avec l'énonciation. Son affinité avec certains temps, avec je, montre qu'elle ne peut sans doute pas être étudiée dans le seul cadre de l'énoncé. Impliquant l'insertion du locuteur dans l'énoncé, elle est liée à des facteurs subjectifs qui rendent très difficile le maniement des tests proposés.

Si aucun des critères examinés n'est décisif, il faut admettre que l'argumentation de Milner repose en dernière analyse sur l'existence dans le lexique des noms de qualité dont, dit-il, "de nombreux indices viennent attester la réalité :

- Position initiale dans un groupe de type un imbécile de X;
- Emplois holophrastiques du type : imbécile !, imbécile que tu es !;
- Existence de contextes lexicaux spécifiques : traiter X d'imbécile; espèce d'imbécile;
- Emplois anaphoriques : Jean est arrivé en retard; l'imbécile avait raté son train" (31).

Ces noms de qualité étant seuls à permettre avec le et ce un effet appréciatif, c'est donc qu'il existe une opération particulière de D.Q.

Si tel est bien le raisonnement, on pourrait le reproduire pour certains cas d'apposition. Faudra-t-il poser une configuration spéciale pour les commentaires épilinguistiques où n'apparaissent en  $N_2$  que certains termes du lexique ? pour les cas où  $N_2$  est une spécification de  $N_1$  etc. ?

D'autre part, on l'a déjà dit, les termes de qualité peuvent fonctionner comme des appositions ordinaires, avec n'importe quel déterminant, y compris le et ce qui, naturellement se réfèrent ici au contexte ou à la situation et n'introduisent pas d'appréciation :

Mon voisin 

/	un
le	ce

, imbécile (notoire), ne me crée que des difficultés.

et dans n'importe quelle position :

Imbécile (notoire), mon voisin ne me crée que des difficultés.  
 Mon voisin ne me crée, imbécile (notoire), que des difficultés.  
 Mon voisin ne me crée que des difficultés, imbécile notoire.

Toutes ces observations permettent de penser que la D.Q. n'est peut-être après tout qu'une configuration d'apposition se prêtant à une interprétation particulière due à la fois à l'effet d'emphase introduit par le ou ce et à la classe lexicale des noms de qualité. Ce serait un phénomène analogue à celui que l'on observe dans :

L'hydrangea, l'hortensia, demande des arrosages fréquents.  
 où l'interprétation de l'apposition comme une glose, un commentaire épilinguistique est dû au déterminant de  $N_2$  qui répète celui de  $N_1$  et à la relation sémantique qui lie les deux noms.

Deux hypothèses sont donc en présence. On peut considérer comme un phénomène autonome la D.Q., ce qui revient à mettre l'accent sur le lexique (32) en attribuant aux noms de qualité un fonctionnement spécifique.

Ceci conduirait à admettre un type de métaphores liées à un déplacement de catégorie — "un calembour syntactique", dit Milner — et une extension de propriétés comparables aux phénomènes déjà étudiés dans le cadre des figures à pivot verbal, pour les verbes de communication et de cris d'animaux. C'est pourquoi il était important de s'interroger sur la D.Q., car selon qu'on l'adopte ou non, la description des métaphores change.

Dans la seconde hypothèse, on n'admet au contraire qu'une configuration, l'apposition, dont l'interprétation varie suivant les déterminants, la place du terme apposé, et la relation sémantique qu'il entretient avec le terme recteur. C'est aux propriétés de l'apposition qu'on accorde alors le plus d'importance. Bien que le choix entre les deux solutions dépende de bien d'autres données que celles que j'ai citées, en particulier de l'analyse et de la source à proposer pour l'apposition ainsi que de la façon dont on envisage les relations entre la syntaxe, le lexique et la sémantique, je me déciderai pourtant sans hésiter pour la seconde et j'examinerai son incidence sur le traitement des métaphores.

#### 4. HYPOTHESE

D'UNE CONFIGURATION GENERALE D'APPOSITION  
SOUmise A DES RESTRICTIONS SEMANTIQUES.

Adopter l'hypothèse de "l'unicité d'un cadre syntaxique et d'une multiplicité de types interprétatifs", pour reprendre une expression de J. Cl. Milner (33), c'est supposer également qu'il existe pour l'apposition des règles générales (règles qu'il appartient à la théorie linguistique

d'établir), dont l'application peut être bloquée ou modifiée sous l'action de filtres que représentent le lexique et la sémantique. C'est rejoindre la position formulée par Chomsky dans sa conférence à Amherst sur "Questions of form and interpretation" :

"It seems to me fair to conclude that although there are, no doubt, systematic form-meaning connections, nevertheless the theory of formal grammar has an internal integrity and has its distinct structures and properties ... It seems to me reasonable to adopt the working hypothesis that the structures of formal grammar are generated independently, and that these structures are associated with semantic interpretations by principles and rules of a broader semiotic theory" (34)

Je n'ai pas l'intention dans ce paragraphe d'examiner en détail chacune des interprétations possibles de l'apposition, dans laquelle j'inclus naturellement la prétendue dislocation qualitative. Je me contenterai d'insister sur celles qui me permettront d'évoquer les métaphores.

#### 4.1 UNITE OU MULTIPLICITE SEMANTIQUE DE L'APPOSITION ?

Que le choix des déterminants de  $N_2$  soit en partie contraint par sa place ne les empêche pas d'être les facteurs décisifs dans l'interprétation de la configuration. C'est donc sur eux que je m'appuierai dans les remarques qui vont suivre.

#### 4.2 LES DIVERSES INTERPRÉTATIONS DE L'APPOSITION

Pour organiser les quelques réflexions qui vont suivre, j'examinerai successivement à l'intérieur de chacune des configurations définies par la place du groupe apposé les déterminants le, un, le et ce.

##### 4.2.1 N<sub>1</sub>, N<sub>2</sub>, V X

###### 4.2.1.1 le :

Dans cette position, on peut interpréter l'absence de déterminant comme apportant une qualification (35). On a alors la paraphrase N<sub>1</sub> est le N<sub>2</sub> :

Mon voisin, officier de carrière
Mon voisin est officier de carrière
La censure, serpent
La censure est serpent.

Dans ces conditions, on comprend qu'une glose épilinguistique exclue le :

\* L'hydrangea, hortensia.

N<sub>1</sub> et N<sub>2</sub> ayant même contenu, et ne se différenciant que parce qu'ils appartiennent à des registres de langue distincts, ne peuvent s'appliquer l'un à l'autre comme qualification.

De même, si N<sub>2</sub> est une spécification ou un classifieur de N<sub>1</sub>, la relation sémantique qui existe entre les deux termes est trop précise pour que N<sub>2</sub> apparaisse comme une qualification ou une description de N<sub>1</sub> :

\* L'animal, rat

\* Le coelacantho, poisson.

###### 4.2.1.2 un :

Comme dans le cadre en être, un introduit une classification, ce que prouve le fait qu'il soit seul autorisé lorsque N<sub>2</sub> spécifie N<sub>1</sub> :

L'animal, un rat.

Si l'on se réfère à ce que j'ai déjà dit sur les classifications, n'importe quel terme pouvant servir de classifieur à un autre (avec naturellement souvent des effets métaphoriques), un doit être toujours possible. Et il l'est, ce qui explique qu'il soit souvent donné comme le déterminant le plus usuel dans l'apposition. Une restriction cependant : la redite épilinguistique, sauf naturellement si N<sub>1</sub> comporte lui-même un. Ainsi aura-t-on :

Un hydrangea, un hortensia

L'hydrangea, l'hortensia

où un, comme le a pour unique rôle de répéter le déterminant de N<sub>1</sub>, et non :

\* L'hydrangea, un hortensia

car, sauf tautologie, on ne peut dire d'un hortensia, quel que soit le nom dont on le désigne, qu'il est un hortensia.

###### 4.2.1.3 le :

Comme avec un attribut, le introduit une très forte détermination, et pour reprendre le terme de Damourette et Pichon, il s'appuie sur une "notoriété" (36).

Cette notoriété peut être celle qui confère à un individu une propriété qu'il est seul à posséder dans un ensemble et qui donc permet de l'isoler. On comprend alors que soit inacceptable :

\* Le coelacanthé, le poisson

où la précision qu'apporte l'apposition suppose que l'on définit au sein de l'ensemble des coelacanthés celui qui est un poisson, et que par conséquent, il existe des coelacanthés qui ne sont pas des poissons, tout comme dans :

L'animal, le rat

il est admis qu'il existe des animaux qui ne sont pas des rats. A moins qu'étant donné l'identité des déterminants de  $N_1$  et  $N_2$ ,  $N_2$  n'apparaisse comme une redite de  $N_1$ , dont on pourrait inférer que seuls les coelacanthés sont des poissons.

Cette notoriété peut également naître d'une détermination antérieure ou situationnelle :

Mon voisin, le professeur

peut donc signifier :

Celui de mes voisins qui est professeur

comme :

Mon voisin, le professeur dont je t'ai parlé.

Damourette et Pichon citent un autre type de notoriété où le apparaît en raison des déterminations qui le suivent :

"On détermine l'être dont on parle au moyen de l'adjectif ou de l'adjectival qui y est épingle; ex. : le roi d'Espagne, l'homme boîteux".

(37)

On pourrait très bien concevoir, sans même recourir à un emploi "affectif" de l'article, que c'est ce qui se passe dans le cas de la pré-

tendue dislocation qualitative où le reste de la proposition vient déterminer le terme apposé. Dans :

Mon voisin, l'imbécile, a cassé la tasse,

imbécile est défini comme l'imbécile qui a cassé la tasse. Et cette forte détermination qui n'apparaît ni avec :

Mon voisin, imbécile, a cassé la tasse

ni avec :

Mon voisin, un imbécile, a cassé la tasse

pourra entraîner des effets secondaires, en relation avec le sémantisme du verbe de la proposition, souvent dépréciatif. Ces effets seront évidemment favorisés, si  $N_2$  présente un nom de qualité (38). Ainsi, dans :

Mon fils, l'imbécile, a raté son examen

l'imbécile fonctionnera comme une appréciation, grâce à la présence de le, au nom de qualité, et au sens du verbe, compatible avec l'apposition. Dans :

Son mari, le professeur, s'écoute toujours parler

la même interprétation s'imposera, étant donné la relation sémantique qui joue entre le terme apposé et le reste de la proposition, et l'impossibilité où est ce terme de définir  $N_1$ , dans notre civilisation monogame. L'interprétation qualitative s'impose donc.

Enfin, dans :

Mon fils, l'imbécile, a réussi à son examen

l'interprétation immédiate, en dépit de le et du nom de qualité, ne sera pas celle d'une incise qualitative, car il est paradoxal de qualifier quelqu'un d'imbécile parce qu'il a réussi à son examen. L'interprétation la plus immédiate sera donc :

Celui de mes fils qui est un imbécile a (pourtant) réussi à son examen.

En d'autres termes, deux exemples comme :

Mon voisin, le professeur

Mon voisin, l'imbécile

sont également ambigus <sup>(39)</sup>. Le peut servir à identifier mon voisin comme être appelé par le reste de la phrase. La seconde interprétation, qualitative, nécessite un contexte particulier :

Mon voisin, le professeur, n'est qu'un intellectuel

Mon voisin, l'imbécile, s'est fait renvoyer de son travail  
se prêteront à cet effet, mais non :

Mon voisin, le professeur, est très aimable

Mon voisin, l'imbécile, est très gentil avec moi.

Les modificateurs éventuels du terme apposé jouent également un rôle non négligeable pour décider d'une interprétation. Ainsi, la présence de cruel dans :

La censure, le serpent cruel, l'avait mordu au pied  
orientera-t-elle vers une appréciation, tandis qu'à l'inverse un modificateur sans lien sémantique avec le reste de la proposition, bloquera l'interprétation qualitative même avec un nom de qualité :

Mon voisin, l'imbécile aux cheveux roux, a cassé la tasse

La censure, le serpent aux écailles luisantes, l'avait mordu  
Tous ces faits montrent donc comment une configuration très générale :

$N_1, \underline{le} N_2, \underline{V} X$

peut se trouver bloquée par la relation sémantique qui lie  $N_2$  et  $N_1$  (par exemple celle de genre à espèce), et comment son interprétation dépend de toute une série d'éléments (classe lexicale de  $N_2$ , relation sémantique qu'il entretient avec le reste de l'énoncé, présence éventuelle d'un modificateur etc.).

#### 4.2.1.4 Ce :

On pourrait faire pour ce les mêmes remarques que pour le. Je ne m'y appesantirai donc pas, mon but n'étant pas d'étudier systématiquement l'apposition. J'ajouterai simplement que la détermination introduite par ce, qui est souvent plus forte que celle qu'offre le, lui permet d'apparaître dans certains cas où le était interdit, comme :

Le coelacanthe, ce poisson,

où l'élément démonstratif présent dans ce n'a aucune des implications fâcheuses de le. Ce même phénomène d'emphase facilitera l'interprétation qualitative :

Mon voisin, ce professeur, n'est qu'un intellectuel  
s'y prêtant mieux que :

Mon voisin, le professeur, n'est qu'un intellectuel  
et explique l'emploi fréquent de ce chez un auteur volontiers emphatique comme Hugo.

#### 4.2.1.5 Conclusion :

Si les remarques que je viens de faire sont fondées, on ne sera pas étonné que la métaphore puisse apparaître dans la configuration générale et donner lieu à toutes les interprétations :

- qualification : La censure, serpent
- classification : La censure, un serpent
- identification : La censure, 

le	serpent
ce	
- redite  
épilinguistique : La censure, (ou plutôt) le serpent
- appréciation : La censure, 

le	serpent (cruel)
ce	

C'est que  $N_2$  n'est pas marqué comme appartenant à une classe lexicale particulière, et qu'il est impossible de déterminer a priori, i.e. en l'absence de déterminant, quelle peut bien être la relation sémantique qui le lie à  $N_1$ . Entre animal et rat existe une relation précodée, antérieure au discours, mais entre censure et serpent ? Ainsi ne peuvent intervenir les restrictions sémantiques qui, dans les emplois propres, viennent interdire certaines configurations. Par ailleurs, lorsque le déterminant de l'apposition offre plusieurs possibilités d'interprétation, la métaphore, sauf si le contexte est très explicite, se prêter à toutes :

La censure, le serpent  
pourra être compris comme

La censure, ou mieux le serpent

La censure, le serpent bien connu

La censure, le serpent cruel.

En somme la métaphore se présente comme la plus indifférenciée des appositions qui, par là même, se prête au maximum d'interprétations.

Des conclusions identiques se dégagent des autres positions.

#### 4.2.2 $N_2, N_1, V$

Les remarques essentielles à faire reproduisent celles qui accompagnaient dans la position précédente l'étude du déterminant  $\delta$  puisqu'on se souvient que ce sont les termes qui dans la première position refusaient  $\delta$  que l'on ne trouve pas en tête de phrase.

#### 4.2.3 $N_1, V, N_2, \_$ et $N_1, V, \_ , N_2$

Je réunis ces deux configurations puisqu'en dehors des facteurs rythmiques, leurs conditions d'emploi semblent identiques. Les remarques faites à propos de  $N_1, N_2, V$  restent valables, mais on peut en ajouter quelques unes.

La séparation des termes recteur et apposé est un fait de style :

"L'oeuvre échappe, récit, aux pires méfaits de l'abstraction"  
phrase prononcée par Saint-John Perse à propos de l'oeuvre de Dante, se signale comme littéraire. On ne sera donc pas étonné que le plus grand nombre des appositions de ce type soient des métaphores, en poésie, et à des places privilégiées du vers :

"Par les carreaux glacés, hélas, mornes encore  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique,  
Palmes !"

(MALLARME)

"... la mort dans nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes"

(BAUDELAIRE)

Par ailleurs, la contiguïté des termes recteur et apposé étant supprimée,  $N_2$  risque de rester en suspens dans la phrase, d'où la difficulté d'interpréter certaines séquences comme celle de Mallarmé que je viens de citer. Certains facteurs permettent de rapporter avec certitude  $N_2$  à un terme recteur, et donc de lever la difficulté. C'est ainsi que les appositions que M. Dessaintes appelle relais syntaxiques<sup>(40)</sup> où sont identiques les deux noms présents en  $N_1$  et  $N_2$ ,  $N_2$  apportant des modificateurs supplémentaires, ne posent aucun problème :

"La nuit était venue, une nuit sans lune avec un ciel criblé  
d'étoiles"

(FREVILLE)

La répétition de nuit suffit à assurer la cohésion de l'ensemble.

De même, dans le cas des métaphores en particulier, certains attributs communs aux noms recteur et apposé peuvent permettre de les mettre à coup sûr en relation, comme dans ces vers d'Apollinaire :

"La barque aux barcarols chantants  
Voguaient cygne mourant sirène"

où chantants fait le lien entre cygne et sirène et barque.

Ce sont des facteurs de cet ordre qui jouent pour la prétendue D.Q. Plus que toute autre apposition sans doute, elle demande une cohésion sémantique de la phrase où elle s'insère, puisqu'elle est appelée et justifiée par l'ensemble de l'énoncé. On sait donc, à chaque fois, à quel terme recteur la rapporter, et il n'est donc pas étonnant que sa liberté de déplacement soit si peu contrainte. Mais cette liberté n'est pas le signe d'une particularité de structure, elle révèle seulement que certaines conditions sémantiques sont remplies.

#### 4.2.4 Conclusion

##### 4.2.4.1 Apposition et énonciation :

L'importance des restrictions sémantiques qui viennent interdire certains déterminants ou positions, le rôle du lexique et des facteurs sémantiques, sans compter les phénomènes intonatifs que je ne peux décrire ici, suggèrent que l'apposition est peut-être plus du ressort de l'énonciation que de l'énoncé. C'est également ce que révèle sa mobilité. Surtout lorsqu'elle est rejetée après le verbe, en milieu ou en fin de phrase,

se, il est clair qu'elle en rompt le cours. Damourette et Pichon ont bien décrit ce phénomène, sous le nom d'ambiance :

"L'ambiance est une adjacence ... lâche. ... Le régime y figure comme une circonstance accessoire dont l'omission ne modifierait essentiellement ni le rôle du régent dans la phrase, ni le sens général de celle-ci. Le plus souvent d'ailleurs, il faut un effort spécial d'analyse pour indiquer quel est le support de ce complément flottant, qui ne fait pas partie de l'édifice logique de la phrase, mais qui s'y présente comme un organisme indépendant dans un milieu qui l'enveloppe et le soutient".

(41)

Avec l'apposition se produit dans l'énoncé une rupture qui vient y inscrire la présence du sujet énonciateur. Deux cas en témoignent plus particulièrement, les commentaires épilinguistiques et les incises appréciatives.

Avec les premiers :

a L'hydrangea, l'hortensia, demande des arrosages fréquents  
paraphrasable par :

L'hydrangea, c'est-à-dire l'hortensia ...

b La censure, le serpent, l'avait mordu au pied  
paraphrasable par :

La censure, que dis-je, le serpent ...

le terme apposé vient corriger le terme recteur, qu'il en donne une explication comme en (a), ou un équivalent plus expressif comme en (b). Mais ce n'est possible qu'au prix d'une rupture sensible dans l'énoncé, qui se présente comme un commentaire du locuteur sur son propre énoncé, comme un épilangage greffé sur le langage.

Avec les secondes, on a pu noter l'importance des embrayeurs, temps et pronoms. C'est en effet à la suite d'actes commis — et non à

commettre — que l'on insultera quelqu'un, et surtout si ces actes nous concernent directement. Sauf si le sujet énonciateur est particulièrement lié à la personne lésée, une séquence comme :

Un flic a mis une contravention à Jeanne, le salaud  
sera moins naturelle que

Un flic m'a mis une contravention, le salaud  
où le sujet est directement concerné. Et si, dans une complétive :

Il affirme qu'un flic, le salaud, lui a mis une contravention  
est moins bon que :

J'affirme qu'un flic, le salaud, m'a mis une contravention,  
c'est que dans un cas seulement le discours relayé est sous la dépendance directe du sujet de l'énonciation.

L'analyse et la source de l'apposition ne m'intéressent naturellement pas ici. J'ai tenu malgré tout à signaler que je ne les concevais pas en dehors du cadre de l'énonciation, pour indiquer la différence qui, en dépit des conversions toujours possibles, sépare du cadre en être l'apposition. C'est probablement ce qui explique sa liaison avec l'exclamation. Bien souvent, seule une ponctuation ou un ô les différencient, comme dans cet exemple de Hugo :

"...           ... sous ce même plafond  
          Avaient passé jadis, ô splendeurs effacées !  
          De grands événements et de grandes pensées".

#### 4.2.4.2 Appositions propres et figurées :

Si j'ai paru m'éloigner du sujet de ce travail en n'évoquant les figures que de loin en loin, c'est que les descriptions données généralement de l'apposition me paraissaient trop peu détaillées pour que je puis-

se y situer la métaphore. Il n'était pas dans mon propos de suggérer une analyse du phénomène, mais seulement de souligner les points qui me permettraient de me prononcer sur une éventuelle spécificité des métaphores appositives.

Au terme de ces remarques, si, comme je suis fortement tentée de le faire, on adopte l'hypothèse d'une configuration très générale, incluant la D.Q., il faut conclure à l'absence de caractéristiques syntaxiques particulières à la figure, qui dans les exemples les plus marqués stylistiquement, ne se distingue pas plus de l'usage "normal" du langage que n'importe quel exemple littéraire non figuré. Qu'on se souvienne de celui de Saint-John Perse :

"L'oeuvre échappe, récit, aux pires méfaits de l'abstraction"  
Aucun des déterminants et des positions des appositions propres ne sont interdits aux figures qui ne font pas non plus apparaître de possibilités nouvelles. La seule différence qui peut les opposer est que pour les métaphores la relation sémantique entre  $N_2$  et  $N_1$  se construit dans l'énoncé, alors que dans l'usage non figuré, cette relation est souvent antérieure au discours. Et par conséquent, aucune restriction sémantique ne peut peser sur la figure pour lui interdire quelque configuration que ce soit.

Il ne s'agit pas là d'un phénomène isolé : les métaphores à pivot verbal où le terme figuré est un nom peuvent en offrir d'autres exemples. Il arrive quelquefois en ce cas que le nom, accompagné de le et surtout de ce renvoie à un nom, non figuré, du contexte antérieur. Ainsi, dans ce passage de Béalu feu d'artifice et brasier s'articulent-ils sur un précédent coucher de soleil :

"J'avançais contre la bourrasque, en tournant mes regards de  
l'est à l'ouest ... pour ne pas perdre une seule fulgurance

de ce feu d'artifice. ... Et de ce fantastique brasier émergeait lentement une immense pieuvre rose".

Or, n'importe quel nom, dans les emplois propres ne peut se présenter comme anaphorique d'un autre nom. Les noms génériques :

Un étudiant est venu me voir. Ce jeune homme voulait des renseignements

comme les noms de qualité :

Mon voisin est venu me voir. Cet imbécile m'a ennuyé une heure le pourront, mais non les termes de métier ou de nationalité par exemple :

Mon voisin est venu me voir. 

Ce professeur	venait m'emprunter
Cet Anglais	des livres.

Aucune limite au contraire ne vient restreindre les métaphores dans cet emploi :

Mon voisin est venu me voir. (Cette bûche, cet ours, cette perche, cette montagne de chair, ce cadavre ambulante ...) venait m'emprunter des livres.

Bien loin donc que les métaphores appositives manifestent des déviations par rapport à la syntaxe du sens propre, elles offrent les possibilités maximales que le sens propre ne peut pas toujours présenter.

L'étude de ce type de métaphores confirme donc les conclusions qui se dégagent des chapitres précédents sur l'absence de spécificité syntaxique des figures. Elles sont ainsi à chaque fois renvoyées à des chapitres généraux de la grammaire distincts les uns des autres.

## 5. LA JUXTAPOSITION DE DEUX VERBES (ADJECTIFS, ADVERBES)

### 5.0

Toutes les descriptions de l'apposition supposent qu'elle ne met en jeu que des groupes nominaux ou des syntagmes pouvant en remplir la fonction : propositions, infinitif. Or, si l'on définit par ailleurs l'apposition par sa construction — juxtaposition de deux groupes séparés par une pause — il existe des séquences qui, sans proposer des groupes nominaux, pourraient pourtant peut-être prétendre à la dénomination d'apposition :

- V<sub>1</sub>, V<sub>2</sub> :

"Le rayon de la lampe emmêle, tisse sa distraction sensuelle"  
(CHAR)

"Le ciel balaie, brasse ... tout"  
(BEALU)

- Adj.<sub>1</sub>, Adj.<sub>2</sub> :

"Les praticiens les plus subtils, les plus épineux"  
(ROBESPIERRE)

- Adv.<sub>1</sub>, Adv.<sub>2</sub> :

Scrupuleusement, religieusement

Sur la base de considérations sémantiques, il ne paraît pas non plus absurde de se demander si l'on n'aurait pas l'analogue, pour ces parties du discours, de l'apposition pour les noms. S'il est vrai que l'un des effets possibles de cette configuration est d'instaurer une équivalence entre les deux groupes nominaux reliés, tel semble bien être le cas des éléments juxtaposés dans les exemples que j'ai cités. Il faut

alors déterminer si cette équivalence résulte, comme pour les appositions nominales, du cadre syntaxique, ou s'il s'agit seulement de relations lexicales préconstruites, indépendantes de la syntaxe.

### 5.1 V<sub>1</sub>, V<sub>2</sub>

En dehors des configurations soumises aux restrictions sémantiques évoquées précédemment, on peut s'accorder sur deux propriétés fondamentales de l'apposition en général :

- a) la possibilité d'avoir ou non un déterminant dans le groupe apposé;
- b) la mobilité dans la phrase du groupe apposé qui, sauf exception, quelle que soit la fonction du terme recteur, peut toujours apparaître à sa gauche.

Peut-on trouver des équivalents de ces propriétés en ce qui concerne la juxtaposition de deux verbes ? On pourrait songer à rapprocher de la première la présence ou l'absence de sujet devant V<sub>2</sub> :

"C'est l'esprit familier du lieu.  
Il juge, il préside ..."  
(BAUDELAIRE)

"... le long Remords  
Qui vit, s'agite ..."  
(BAUDELAIRE)

Deux différences essentielles apparaissent par rapport à la présence ou à l'absence de déterminant devant le nom apposé :

- 1) L'absence de sujet devant V<sub>2</sub> n'est pas, comme dans le cas des appositions nominales, une propriété du cadre syntaxique. Elle est due à

un phénomène d'effacement général, selon lequel la seconde occurrence d'un élément déjà mentionné dans un énoncé peut être supprimée. La succession N<sub>0</sub>V<sub>1</sub>, V<sub>2</sub> est ainsi le résultat d'une transformation facultative d'effacement portant sur N<sub>01</sub>V<sub>1</sub>, N<sub>02</sub>V<sub>2</sub>, N<sub>01</sub> et N<sub>02</sub> étant identiques.

- 2) Par voie de conséquence, cette absence de sujet devant V<sub>2</sub> ne le rend pas dépendant syntaxiquement de V<sub>1</sub>. Il y a toujours deux syntagmes verbaux indépendants et non pas comme dans le cas de l'apposition nominale un seul groupe comprenant un élément recteur et un élément apposé.

Quant à la mobilité de V<sub>2</sub>, en face de celle du nom apposé, elle se limite à une permutation possible avec V<sub>1</sub> :

Le rayon de la lampe emmêle, tisse sa distraction

Le rayon de la lampe tisse, emmêle sa distraction  
sans que le verbe permuté soit dans la dépendance de V<sub>1</sub> maintenant placé à sa droite, alors que dans le cas d'une apposition nominale, N<sub>2</sub> continue à être rapporté à N<sub>1</sub>.

Enfin, cette permutation est possible que les deux verbes soient sémantiquement équivalents ou non, pourvu que le second n'implique pas le premier :

Il se lave, se coiffe  
Il se coiffe, se lave

Dans le cas des noms, au contraire, les appositions se distinguent des autres juxtapositions qui, en dehors des séries énumératives, présentent obligatoirement des déterminants dans tous les groupes juxtaposés, l'éventuelle permutation des groupes n'obligeant pas à supprimer le déterminant du N qui passe en tête :

Il voit les arbres, les buissons

Il voit les buissons, les arbres

et non :

\* Il voit arbres, les buissons.

En d'autres termes, la juxtaposition de deux groupes nominaux est à mettre au compte de deux phénomènes très différents :

- une coordination asyndétique,

- l'apposition,

tandis qu'il y a toutes chances pour que, quelle que soit la relation sémantique entre  $V_1$  et  $V_2$ , la configuration  $V_1, V_2$  soit toujours à interpréter comme une juxtaposition. Les faits suivants en apportent confirmation.

La séquence  $V_1, V_2$  est en effet très rare, si  $V_2$  n'est pas suivi d'un autre verbe, précédé ou non de et :

"Le ciel balaie, brasse, écrase, emporte tout"

(BEAUJOUR)

"Va, cours, vole et me venge"

(CORNEILLE)

"Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords"

Qui vit, s'agite et se tortille"

(BAUDELAIRE)

La configuration la plus naturelle pour une succession de deux verbes seulement est d'ailleurs  $V_1$  et  $V_2$ , soit une coordination :

"Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur"

Du sang que nous perdons croît et se fortifie"

(BAUDELAIRE)

Les paraphrases auxquelles dans le cas d'une succession  $V_1, V_2$  on peut avoir recours pour préciser la nature de la relation qui lie les deux verbes vont dans le même sens.

Soit en effet les exemples suivants :

a. J'examine, expose cette démarche

b. J'examine, étudie cette démarche

c. J'examine, pèse cette démarche

(42)

En (a),  $V_1$  et  $V_2$  ne sont pas en relation sémantique, il n'y a entre eux qu'un rapport de succession. Au contraire en (b) et (c)  $V_1$  et  $V_2$  sont liés : relation synonymique en (b), apparemment métaphorique en (c). Cependant, dans les trois cas, il sera possible de paraphraser  $N_{O} V_1, V_2$  par  $N_{O} V_1$  et  $V_2$  :

a'. J'examine et expose cette démarche

b'. J'examine et étudie cette démarche

c'. J'examine et pèse cette démarche

c'est-à-dire d'interpréter la juxtaposition des deux verbes comme une addition, reflétée par la coordination avec et. Rien de tel naturellement dans le cas des noms, où on opposera l'asyndète paraphrasable par et :

Il voit les arbres, les buissons

Il voit les arbres et les buissons

et l'apposition qui ne l'est pas :

Il voit les arbres, les gigantesques chandeliers

\* Il voit les arbres et les gigantesques chandeliers

D'autres paraphrases sont également possibles : elles font cette fois apparaître des différences. (a) peut être paraphrasé par :

a". Il faut examiner puis exposer cette démarche

Puis y indique que la juxtaposition des deux verbes est à interpréter comme renvoyant à une succession de procès. Cette paraphrase par puis est difficile pour (b) et (c) :

b". ?\* Il faut examiner puis étudier cette démarche

c". ?\* Il faut examiner puis peser cette démarche

qui au contraire peuvent être paraphrasées à l'aide de :

	ou plutôt
	je veux dire
	c'est-à-dire
	ou mieux

etc.

b". Il faut examiner | ou plutôt étudier cette démarche  
| je veux dire

c". Il faut examiner | c'est-à-dire peser cette démarche  
| ou plutôt

Ceci est très difficile pour (a) :

?\* Il faut examiner ou mieux exposer cette démarche

La série des paraphrases possibles pour (b) et (c) indique que  $V_2$  peut y être interprété comme un commentaire, une redite ou une correction de  $V_1$  par le locuteur. Les différentes expressions utilisées introduisent clairement une rupture dans le discours, implicite en (b) et (c), qui introduit un commentaire du locuteur sur son propre énoncé. Mais ces paraphrases ne sont possibles que parce qu'indépendamment de la relation syntaxique qui lie  $V_1$  et  $V_2$ , les relations lexicales et sémantiques qui les lient, antérieurement au discours, sont claires. C'est parce qu'il existe une synonymie relative entre examiner et étudier. Comme entre examiner et peser, si bien que peser pourrait se substituer à examiner, que la juxtaposition des deux verbes pourra être sentie comme une redite du premier par le second. La syntaxe à elle seule ne permet pas de choisir entre la paraphrase par puis et celles par ou plutôt, ou mieux etc. De fait, si le rapport sémantique entre  $V_1$  et  $V_2$  n'est pas établi d'avance, comme dans ces deux vers d'Eluard :

"Midi qui dort je veux l'entourer de clameurs  
L'honorer dans son jour de senteurs de lueurs"

seule la paraphrase par et :

L'entourer de clameurs et l'honorer dans son jour ...

sera possible. La juxtaposition de  $V_1$  et  $V_2$  sera saisie comme accumulation, sans qu'on puisse décider si elle est ou non redondante. En d'autres termes, le cadre syntaxique  $N_0 V_1, V_2$  n'offre qu'une interprétation : la juxtaposition dans le discours de  $V_1$  ou  $V_2$  renvoie à une addition. Savoir si c'est une addition d'actions ou une addition de signes utilisés par un locuteur pour désigner une action unique ne peut se faire que grâce au lexique et à la sémantique. On est donc bien loin de ce qui se passe dans l'apposition nominale où, en dehors de tout indice lexical ou sémantique, la syntaxe elle-même peut imposer une relation entre  $N_1$  et  $N_2$ . Il existe une configuration d'apposition nominale, il n'existe pas d'apposition d'un verbe à un autre, et donc, en ce qui concerne les métaphores, aucune possibilité d'avoir une métaphore verbale apposée à un verbe.

Ceci n'est sans doute pas étonnant pour peu que l'on admette que le statut référentiel des noms et des verbes n'est pas identique, ou encore, dans la terminologie guillaumienne, que seul le nom a une incidence interne, tandis que le verbe en a une externe, au nom précisément, ou enfin que noms et verbes ont des modes de signification différents. Seul le nom en effet renvoie à une substance, dont le verbe n'exprime que les attributs. Ne renvoyant pas à une substance, il ne pourra donc pas être prédiqué et ainsi n'admettra ni attribut syntaxique, ni apposition. Ce qui le caractérise au contraire — ou du moins est-ce généralement admis (43) — c'est d'être engagé dans le temps, si bien que la succession de deux verbes, dans le discours, aura tendance à être interprétée comme reproduisant une succession de procès — actions, ou actes de parole successifs du locuteur — ce que représente la paraphrase toujours possible par et.

Si bien qu'en définitive, lorsque dans la succession de deux verbes apparaît un verbe figuré, il n'est pas à mettre syntaxiquement en relation avec le premier : son traitement est du ressort de celui des figures à pivot verbal, soit non pas :

J'examine, Je pèse cette démarche



mais :

J'examine, Je pèse cette démarche



## 5.2 Inf.<sub>1</sub>, Inf.<sub>2</sub>

On se souvient que parmi les métaphores en être, l'infinitif constituait une catégorie intermédiaire entre les noms aux possibilités d'emploi non limitées et les verbes fléchis impossibles dans ce cadre. Leur insertion dans la configuration Inf.<sub>1</sub> c'est Inf.<sub>2</sub> s'accompagnait d'une neutralisation de la plupart des interprétations qui apparaissent avec N<sub>1</sub> (c') est N<sub>2</sub>, pour laisser place à un effet sémantique unique : l'identité du contenu des deux Inf.. Ont-ils également un fonctionnement particulier dans l'apposition ?

La juxtaposition des deux Inf. sera, comme pour les noms, à mettre sur le compte d'une coordination asyndétique :

Il faut examiner, exposer cette démarche

paraphrasable avec et :

Il faut examiner et exposer cette démarche

ou d'une apposition :

Être poète, avoir de l'appétit pour un malaise, est réservé à une élite

comme le prouve l'accord du verbe au singulier dans cet exemple, d'ailleurs fabriqué, ce type de séquence étant très rare. Sur ce point, les infinitifs s'éloignent donc des verbes. Mais, comme dans le cadre en être, ils n'acquièrent pas pour autant l'ensemble du fonctionnement des noms.

Inf.<sub>1</sub> et Inf.<sub>2</sub> étant formellement identiques, aucune variation analogue à celle des déterminants dans les groupes nominaux n'est possible, et par conséquent le déplacement du terme apposé est exclu. Du plutôt, sa permutation avec le terme recteur entraîne, à la différence de ce qui a lieu dans l'ensemble des appositions nominales, une modification des rapports entre les deux :

Être poète, avoir de l'appétit pour un malaise

terme recteur	terme apposé
---------------	--------------

Avoir de l'appétit pour un malaise, être poète

terme recteur	terme apposé
---------------	--------------

C'est exactement ce qui se produit pour ces appositions particulières que sont les redites épilinguistiques où l'échange des places s'accompagne d'un échange des fonctions, puisqu'aucun jeu sur les déterminants n'est possible :

L'hydrangea, l'hortensia

terme recteur	terme apposé
---------------	--------------

L'hortensia, l'hydrangea

terme recteur	terme apposé
---------------	--------------

De même, l'interprétation de Inf.<sub>1</sub>, Inf.<sub>2</sub> s'alignera-t-elle sur celle de ces appositions nominales : explication, glose, si le terme figuré, moins clair, se présente le premier, comme dans :

Avoir de l'appétit pour un malaise, être poète

paraphrasable par :

Avoir de l'appétit pour un malaise,	c'est-à-dire	être poète
	je veux dire	
	comprenez	

ou redite expressive avec l'ordre inverse :

Être poète, avoir de l'appétit pour un malaise

paraphrasable par :

Être poète	ou mieux	avoir de l'appétit pour un malaise
	ou plutôt	

Dans les deux cas, l'apposition introduit une équivalence entre le contenu de deux signes qui désignent de façon différente la même réalité.

Ainsi l'infinitif se situe-t-il cette fois encore à mi-chemin entre les noms aux multiples possibilités de configurations et d'interprétation et les verbes qui n'entrent pas dans le cadre de l'apposition.

### 5.3 ADJ.<sub>1</sub>, ADJ.<sub>2</sub>

#### ADV.<sub>1</sub>, ADV.<sub>2</sub>

Les adjectifs et les adverbes sont comme dans les métaphores en être à classer avec les métaphores verbales. Vu leur rareté, je les cite surtout pour mémoire.

Soit en effet :

- a. Les praticiens les plus subtils, les plus obstinés
- b. Les praticiens les plus subtils, les plus ingénieux
- c. "Les praticiens les plus subtils, les plus épineux"

(ROBESPIERRE)

Tous trois sont à ranger dans la configuration Adj.<sub>1</sub>, Adj.<sub>2</sub>. Comme pour les verbes fléchis, même si d'autres paraphrases viennent ultérieurement introduire des distinctions, ils s'alignent tous sur un fonctionnement unique et permettent la paraphrase avec et :

- a'. Les praticiens les plus subtils et les plus obstinés
- b'. Les praticiens les plus subtils et les plus ingénieux
- c'. Les praticiens les plus subtils et les plus épineux

De même pour les adverbes, aux trois exemples :

- a. Scrupuleusement, lentement
- b. Scrupuleusement, soigneusement
- c. Scrupuleusement, religieusement

correspondront des séquences avec et :

- a'. Scrupuleusement et lentement
- b'. Scrupuleusement et soigneusement
- c'. Scrupuleusement et religieusement

Pour ces deux classes syntaxiques et toujours possible quelle que soit la relation sémantique qui lie les deux éléments révèle donc que la juxtaposition n'est jamais à interpréter comme une apposition.

## 6. CONCLUSION GENERALE

L'étude des métaphores appositives aboutit à des conclusions semblables à celles des chapitres précédents : dissymétrie entre les métaphores qui réunissent deux noms et celles qui impliquent d'autres classes syntaxiques et absence de spécificité syntaxique des figures.

6.1 DISSYMETRIE  
DES METAPHORES EXCLUSIVEMENT NOMINALES  
ET DES AUTRES

---

Avec l'apposition, comme avec être, qui permettent de relier deux groupes nominaux, on a affaire à des processus extrêmement productifs, l'un ou l'autre de ces cadres permettant toujours de réunir librement deux noms, quel que soit le type ou le champ sémantique auquel ils appartiennent, pour que s'instaure entre eux une relation figurée. Les métaphores de Char :

"L'arme de tes maîtres, l'horloge des marées, achève de pourrir"

"Je ne verrai pas tes flancs, ces essaims de faim"

"Cette fourche de vapeur qui tient dans l'air un corps d'une envergure prométhéenne que la foudre illumine et évite, c'est le poème"

et d'Eluard :

"Le grand soleil interminable

Crève-cœur des saisons"

"Les nuits boule de neige"

"Le ciel est un dé à coudre"

sont là pour en témoigner. Dans un contexte approprié, la réunion par ces outils syntaxiques de deux groupes nominaux pourra toujours créer une métaphore dont l'interprétation sera modulée par des facteurs comme les déterminants, l'ordre des groupes etc.

A ces métaphores dont la productivité est quasiment illimitée (44) s'opposent celles qui offrent d'autres classes morpho-syntaxiques, soumises à des restrictions syntaxiques très fortes et aux effets sémantiques pauvres.

6.2 ABSENCE DE SPECIFICITE SYNTAXIQUE  
DES METAPHORES APPOSITIVES

---

Quelle que soit l'hypothèse adoptée sur la relation entre l'apposition et la dislocation qualitative, la description des métaphores dans ce (ou ces) cadre(s) n'apporte aucun élément nouveau par rapport aux chapitres précédents qui permettrait de conclure à un comportement spécifique des figures. Les métaphores se prêtent en effet à toutes les combinaisons syntaxiques et à tous les effets sémantiques du sens propre.

Les métaphores appositives font néanmoins apparaître plus clairement que le cadre en être que la figure, loin de se caractériser par des distorsions infligées à la syntaxe du sens propre, offre les possibilités de construction les plus nombreuses, tandis que le sens propre est soumis à des restrictions lexicales et sémantiques.

\*\*\*  
\*

NOTES DU CHAPITRE III

- (1) Cf. Arguments linguistiques, op. cit. - Quelques opérations de détermination en français : syntaxe et interprétation, thèse de doctorat d'Etat, 1975. - "Raisonnements linguistiques : quelques remarques" in Méthodes en grammaire française, op. cit.
- (2) Cf. Le Français moderne, juillet 1957, octobre 1961, mars 1962, juillet 1962, janvier 1963, octobre 1963, avril 1964, juillet 1964.
- (3) M. DESSAINTEs, "L'apposition : une fonction ou un mode de construction asyndétique", in Mélanges de Grammaire française offerts à Maurice Grevisse, Duculot, Gembloux, 1966, p. 69. Le problème y est clairement posé.
- (4) Ibid., p. 68.
- (5) Plusieurs exemples d'appositions non figurées sont, comme celui-ci, empruntés au mémoire de maîtrise d'E. Gallice, H. Grillo, T. Lacan et D. Morati : Essai de recherche systématique en syntaxe, l'apposition, rédigé sous la direction de C. Blanche-Benveniste et J. Stefanini, Aix-en-Provence, 1971.
- (6) M. DESSAINTEs, op. cit., pp. 102-103.
- (7) Cet exemple est un peu différent des autres puisque le terme figuré apparaît le premier, mais on peut rencontrer ailleurs que dans mon corpus d'étude l'ordre inverse :
- Il s'agit d'un personnage qu'on découvre à la fin, l'adolescent de la nuit, le veilleur aux colombes, la vieille âme très pure.
- (DELETTREZ)

- (8) Exemple emprunté à la thèse d'I. Tamba.
- (9) ǫ ... ǫ étant naturellement rarissime puisqu'un nom sujet ou complément présente le plus souvent un déterminant.
- (10) BLINKENBERG, Le problème de l'accord en français moderne, Munksgaard København, 1950, p. 128.
- (11) Cet exemple s'inscrit ainsi en faux contre cette affirmation d'I. Tamba : "le nom à article zéro ne saurait constituer à lui tout seul un membre de l'apposition".
- (12) Cette configuration est d'ailleurs largement attestée ailleurs qu'en poésie. Cf. Zola : "à gauche la plaine s'élargit, immense tapis vert".
- (13) Dans cet exemple, on ne peut comprendre torrent au limon serein que comme apposé à femme ou à vous.
- (14) En ce cas, la pause est supprimée après soi.
- (15) On pourrait objecter que c'est parce qu'il s'agit là de noms qui ont la particularité de prendre ou non un Dét. dans le cadre en être
- Mon voisin est professeur  
un professeur.
- Sans doute, mais d'une part ils sont très nombreux et très représentés dans les appositions non métaphoriques (cf. par exemple une page du Monde), et d'autre part cela ne dispensait pas d'évoquer leur cas pour préciser dans quelles conditions l'absence de Dét. suppose la présence de Modif.
- (16) Pour la définition de ces termes, voir HARRIS, Notes du cours de syntaxe, op. cit.
- (17) Que l'on puisse discuter sur les exemples que j'accepte importe peu à mon propos, car il est des cas non douteux qui représen-

tent la configuration d'apposition lorsqu'elle n'est pas soumise à des restrictions sémantiques et lexicales.

- (18) A partir de l'exemple d'Aicard déjà cité : "les troupeaux vivent en liberté, taureaux et cavales, dans la vaste lande".
- (19) Cf. A. CHERVEL et Cl. BLANCHE-BENVENISTE, "Recherches sur le syntagme substantif", op. cit.
- (20) Cf. "Raisonnements linguistiques : quelques remarques" in Méthodes en grammaire française, op. cit., p. 156.
- (21) Ibid.
- (22) Ibid., p. 157.
- (23) Arguments, op. cit., pp. 105-106.
- (24) Ibid., p. 99.
- (25) Raisonnements, op. cit., p. 157.
- (26) Arguments, op. cit., pp. 97-98.
- (27) Ibid., p. 109.
- (28) Ibid., p. 110.
- (29) P. IMBS, "Remarques sur la fonction épithète en français", in Mélanges Dauzat, éd. d'Artrey, Paris, 1951, p. 164.
- (30) M. DESSAINTEs, op. cit., p. 95.
- (31) Raisonnements, op. cit., p. 159.
- (32) Dans l'article "une discussion de méthode à propos de l'apposition", in Méthodes en grammaire française, op. cit., qui

reproduit le texte d'une communication au colloque Méthodes en grammaire, Jussieu, décembre 1974, j'avais également mis l'accent sur le lexique, considérant qu'il n'existait pas une, mais des configurations d'apposition, selon la classe lexicale de  $N_2$  et/ou sa relation sémantique avec  $N_1$ . Je suis revenue sur cette position : étant donné l'importance numérique des classes lexicales qui acceptent le fonctionnement de professeur, je pense aujourd'hui qu'il existe une configuration générale soumise à des restrictions sémantiques.

- (33) "Raisonnements", op. cit., p. 154. J.-Cl. MILNER ajoute :  
 "Supposons ... que les critères utilisés pour distinguer les types d'apposition — présence ou absence de l'article, nature de l'article, relation des noms recteur et apposé, etc. — soient considérés comme des repères pour l'interprétation".  
 Il est pour le moins paradoxal qu'il ne songe pas que parmi ces repères on puisse compter la présence d'un nom de qualité !
- (34) N. CHOMSKY, "Questions of form and interpretation", in Recherches linguistiques à Montréal, Mac Gill University, Université de Montréal, Université du Québec à Montréal, vol. 3, décembre 1974.
- (35) C'est la position de la grammaire Larousse, p. 78 :  
 "La présence ou l'absence de l'article devant le substantif est un critère très important, qui permet de distinguer la qualité (absence d'article) de l'identité (présence d'article)",  
 comme de la grammaire Wagner-Pinchon, p. 81, qui oppose la "simple valeur descriptive" où "le substantif se présente en général sans déterminant" à la "caractérisation précise qui permet d'identifier sans aucun doute la personne ou la chose évoquée par le terme auquel il se rapporte" où "le substantif en apposition est régulièrement déterminé au moyen de l'article défini ou de l'article indéfini".
- (36) DAMOURETTE et PICHON, Des mots à la pensée, op. cit., t. I, pp. 468 sqq.

- (37) Ibid., p. 477.
- (38) Cf. MILNER, "Raisonnements", op. cit., pp. 154-155 : "qu'à une interprétation donnée certaines classes lexicales se prêtent plus aisément que d'autres, cela ne saurait surprendre : dès lors, certaines classes lexicales ne se rencontreraient que dans certains 'contextes' appositifs; cela ne signifie pas cependant que la cause de la restriction distributionnelle soit du côté lexical : la relation serait inverse, ce serait par exemple parce que l'apposition au défini a telle propriété d'interprétation qu'on y rencontrerait telle classe lexicale".  
Il est paradoxal que Milner n'ait pas appliqué ces remarques à la D. Q. et aux noms de qualité.
- (39) C'est d'ailleurs ce que reconnaît Milner dans Arguments, p. 112, note 16. Mais il parle d'une ambiguïté structurale, alors que pour moi elle n'est que sémantique : "il apparaît que Jean, l'imbécile (l'idiot, le crétin, etc.) est venu hier est structurellement ambigu. Suivant une interprétation, l'imbécile est un nom ordinaire identifiant de façon unique le sujet, comme il est normal pour une apposition comportant l'article le : suivant l'autre interprétation, l'imbécile est un nom de qualité et l'article le a sa valeur 'affective' et non définissante".
- (40) M. DESSAINTEs, op. cit., p. 95.
- (41) DAMOURETTE et PICHON, op. cit., t. I, p. 123.
- (42) Exemples fabriqués à partir de  
Il faut examiner, peser cette démarche  
(SAINT-JUST)
- (43) Encore que ce point soit contesté; cf. Guy SERBAT, "Les temps du verbe en latin", in Revue des études latines, 53<sup>e</sup> année, t. LIII.

- (44) Il existe en effet quelques conditions lexicales et sémantiques qui imposent à ce type de séquences une interprétation non figurée. J'en traiterai plus loin.
- \*

## Chapitre IV

LES METAPHORES EN DE (1)D. GENERALITES

On s'étonnera sans doute de voir rassemblés dans un même chapitre des faits aussi différents qu'une nominalisation

"Elle fait fondre la neige

La nourrice des oiseaux"

(ELUARD)

un "complément de matière", où de N équivaut à un adjectif

"ta fierté de velours"

(ELUARD)

ou un groupe dont le premier élément nominal est en fait un déterminant :

"une nuée de fripons"

(ROBESPIERRE)

pour ne citer qu'eux.

Si j'ai regroupé ces métaphores, ce n'est pas que je considère que la présence de la préposition suffit à leur assurer une unité : une des conclusions de ce chapitre sera au contraire d'insister sur leur disparité. Il s'agit seulement là d'un regroupement provisoire, mais commode, étayé par deux arguments. Le premier est d'ordre morphosyntaxique : quelle que soit l'analyse qu'on peut en proposer, toutes ces métaphores reposent sur la jonction de termes appartenant à la même partie du discours, celle des noms. De façon encore plus nette que être ou l'apposition, de permet exclusivement des métaphores nominales. Adjectifs et verbes admettent évidemment des compléments prépositionnels en de :

digne d'admiration  
rêver de gloire

mais il s'agit là de constructions obligatoires pour certains d'entre eux que l'on ne peut étendre librement aux autres. De plus, dans les cas où apparaissent dans ces conditions des métaphores, elles sont du domaine des figures à pivot verbal, reposant sur la liaison de termes n'appartenant pas à la même classe morphosyntaxique. Lorsqu'au contraire de relie deux noms, on est en présence d'une construction très productive, permettant de construire toute une série de noms, quels qu'ils soient, de part et d'autre de la préposition :

le feu de l'amour  
" " de la haine  
" " de tes yeux  
" " de ses paroles

le puits profond de l'amour  
la prison de "  
le cimetière de "  
le torrent de "

En second lieu, se pose pour les métaphores en de un problème d'interprétation qui n'apparaissait ni pour celles du cadre en être ni pour celles de l'apposition. Les différences entre être un, être le, être ø ou entre  $N_1, \phi N_2$ ,  $N_1, le N_2$  ou  $N_2, ce N_2$  n'étaient pas en effet telles qu'on ne puisse immédiatement comprendre la figure, du moins pour autant que la syntaxe a part dans l'interprétation. Tel n'est pas le cas de la plupart des métaphores en de, dont on ne sait souvent, sans même se prononcer sur le sens exact qu'y prend la préposition, si elles impliquent une relation de  $N_2$  à  $N_1$ ,  $\overleftarrow{N_1 de N_2}$ , ou de  $N_1$  à  $N_2$ ,  $\overrightarrow{N_1 de N_2}$ . Pour les emplois non métaphoriques

les configurations, grâce aux indices contextuels – syntaxiques et/ou lexicaux – sont le plus souvent claires

possession le chapeau de ma tante  
matière une robe de laine  
qualité un imbécile d'automobiliste  
quantité une bande de voyoux.

Il n'en va pas de même pour les métaphores, en particulier en poésie :

"les étés de tes formes fragiles"  
(ELUARD)

"le joyau de l'oeil véridique"  
(MALLARME)

"des lacs de nudité"  
(ELUARD)

"le taillis recourbé de tes côtes"  
(BAUDELAIRE)

"ces grelottantes étoiles de fausses femmes dans vos lits"  
(APOLLINAIRE)

"les mots hongres du bonheur"  
(SAINT JOHN PERSE)

Il n'est donc pas possible d'emblée de classer les métaphores en de et de les répartir dans les différentes configurations auxquelles elles appartiennent. C'est pourquoi je les ai laissées réunies dans ce chapitre unique, tout en sachant bien qu'il faut les attribuer à des phénomènes linguistiques distincts.

Dans ce chapitre, je me poserai les mêmes questions que dans les précédents, en cherchant à déterminer, au fil de la description des différentes configurations, s'il existe des caractéristiques spécifiques du sens figuré.

D'autre part, j'aborderai rapidement un point nouveau en essayant de mettre en évidence les mécanismes sur lesquels s'appuie le lecteur pour interpréter les métaphores. J'abandonnerai donc pour un temps le terrain de l'analyse neutre pour me situer sur celui de l'analyse esthétique, étant donnée son importance dans ces métaphores si opaques.

### 1. LES ANALYSES EXISTANTES

Avant d'entrer dans la description des métaphores en de, je rappellerai brièvement les principales analyses qui en ont été tentées.

On se souvient <sup>(2)</sup> de celle de Christine Brooke-Rose, distinguant seulement deux rubriques :

- la formule à trois termes "the three term formula" où B of C renvoie à un terme absent auquel il s'est substitué :

The hostel of my heart = the body

"les sacristains de l'art"

(HUGO) = les pédagogues

Il va de soi que A est reconstruit, et non pas mentionné explicitement dans le contexte, si bien qu'une analyse véritablement syntaxique ne devrait pas faire une place à part à ces formules, qui du point de vue formel, ne se distinguent pas des autres.

- la formule à deux termes "the two term formula" où B = C. Y sont distingués les cas d'identité ("identity") où de est paraphrasable par être :

"The mirror of malicious eyes"

(YEATS)

"les deux petits ballons de ses yeux"

(BEALU)

et d'attribution ("pure attribution") où de est paraphrasable par avoir :

"The lips of Time" (THOMAS)

"Le visage des tentations"

(ELUARD)

Il s'agit donc d'une analyse extrêmement réductrice, puisqu'elle ne conçoit la configuration en de que comme permettant la description du N<sub>2</sub> par le N<sub>1</sub>.

Telle paraît être également la position de G. Genette lorsqu'il inscrit dans la gamme des métaphores possibles à la suite de l'amour est comme une flamme ardente, aussi bien

l'amour est une flamme

que l'amour, cette flamme

et que la flamme de l'amour.

Ces trois formes apparaissent comme sémantiquement équivalentes, ce qui permettra de trouver une unité à la catégorie de "métaphore", mais c'est précisément parce que n'est retenu comme exemple de métaphore en de que celui où apparaît, selon la terminologie de Ch. Brooke-Rose, une relation d'identité.

Pierre Guiraud, dans le chapitre qu'il consacre aux "caractères syntaxiques de la métaphore" dans Langage et versification d'après l'oeuvre de Paul Valéry <sup>(3)</sup> recense d'autres types, mais ils sont tout aussi restreints, puisqu'il se limite aux tours où "le qualifié ou le qualifiant peuvent jouer indifféremment le rôle de com-

plément : le velours du souffle ou le souffle de velours" (4). De plus, l'explication qu'il en propose fait également intervenir la notion d'identité.

"Dans souffle de velours, velours est une sorte de qualificatif, d'attribut épiphénoménal du souffle.

Dans la première construction, il participe à l'essence, c'est une partie constitutive du souffle; il y a donc identification complète". (5)

Plus détaillée apparaît l'analyse d'I. Tamba. Elle distingue, s'inspirant de Guillaume (6), "du point de vue formel ... deux types d'identification figurée intervenant entre deux noms unis par de : ceux où la préposition est suivie d'un nom prédéterminé et ceux où elle introduit un nom à article zéro". Mais, on le voit, la prise en considération de ce critère formel qu'est la présence ou l'absence d'article, déjà notée par Guillaume, s'efface derrière l'unité sémantique de "l'identification", elle-même à rapporter à l'effet plus général de coréférence, qu'elle donnait déjà comme expliquant les métaphores en être ou appositives :

"Dans les deux cas, qu'illustrent les syntagmes suivants

1. "le grand fleuve de feu"  
(GIONO)

2. ce petit coucou de soleil

nous obtenons, par conversion en tours attributifs :

1a. le grand fleuve qu'est le feu

2a. ce petit coucou qu'est le soleil

... une fois de plus donc le sens figuré résulte d'un rapport d'identification entre un terme référentiel et un autre qui lui est coréférent". (7)

Elle suppose ainsi un cadre syntaxique unique, où des nuances de sens peuvent être apportées par des facteurs lexicaux et référentiels qui viendront appuyer ou rendre difficile cette identification :

"D'une part en effet, le schéma syntaxique de détermination ... tend à imposer un signifié relationnel uniforme d'identité entre les deux noms unis par de. D'autre part, le sémantisme propre aux variables lexicales tend à diversifier ce signifié relationnel en l'infléchissant vers d'autres types de rapports impliqués par la rencontre, dans ce cadre syntaxique bien déterminé, de désignations notionnelles qui résistent à une identification". (8)

En définitive, bien que plus nuancée, c'est encore l'attitude de Ch. Brooke-Rose. Or l'examen de détail des métaphores en de impose de faire éclater cette unique catégorie, l'identité.

## 2. DESCRIPTION

### 2.1 LES CRITERES UTILISES

Plusieurs critères permettent de classer les métaphores du type N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub> en configurations distinctes. Ce sont des différences de distribution ou de manipulation.

#### 2.1.1 Les critères distributionnels

##### a - Les déterminants

Le fait qui est ici le plus important est sans doute la présence ou l'absence de déterminant devant N<sub>2</sub> :

"Les essaims du silence aux ruches de lumière"  
(SAINT JOHN PERSE)

Parmi les rares grammairiens qui se soient penchés sur les métaphores en de, on peut encore citer J. Thomas (9). Il explique que la pré-

sence ou l'absence d'article devant  $N_2$  est due au déterminant de  $N_1$ .  
Il est vrai que un devant  $N_1$  bloque l'apparition de tout déterminant devant  $N_2$

"une poignée de fripons"  
(ROBESPIERRE)

vs \* une poignée des fripons

sauf naturellement en cas de détermination contextuelle

une poignée des fripons dont nous parlions ...

ou extra-linguistique. Mais si Dét.<sub>1</sub> est différent de un, Dét.<sub>2</sub> pourra ou non apparaître, soit pour reprendre un exemple de J. Thomas :

mais | un filet de mémoire  
| \* un filet de sa mémoire

| le filet de mémoire  
| le filet de sa mémoire

En fait les deux déterminants semblent également dépendre du cadre syntaxique. Guillaume <sup>(10)</sup> l'avait déjà noté et c'est ce que confirment les analyses linguistiques contemporaines, comme celles du L.A.D.L. <sup>(11)</sup>.

#### b - Les contraintes d'accord

Dans certains cas en effet, il semble que  $N_2$  influence le genre et le nombre de  $N_1$ , comme dans les exemples suivants (d'ailleurs non métaphoriques)

vs | mon idiot de frère  
| \* mon idiote de frère

vs | mon idiote de soeur  
| \* mon idiot de soeur (12)

\* mes idiots de frère

\* mon idiot de frères

ce qui ne se produit pas dans les séquences suivantes :

une bande d'idiots

des robes de coton.

#### c - Les contraintes de nombre

Inversement, c'est  $N_1$  qui impose parfois des contraintes sur le nombre de  $N_2$ , qui sera forcément au pluriel, si  $N_2$  est un nom comptable :

et non | une poignée de fripons  
| \* une poignée de fripon.

#### d - Le lexique

Enfin, le lexique fournit, pour quelques cadres, des indications précieuses, selon la classe lexicale et le sens de  $N_1$  ou de  $N_2$ , selon les cas.

Ainsi dans le dernier exemple cité, poignée est un terme désignant une quantité, ce qui explique la contrainte sur le nombre de  $N_2$ .

Dans

mon idiot de frère

idiot est au contraire un nom de qualité. Dans

"ta fierté de velours"  
(ELUARD)

c'est un nom de matière qui apparaît en  $N_2$  etc. <sup>(13)</sup>.

Ces indices conjugués fournissent un classement des groupes en de que confirment les manipulations suivantes.

### 2.1.2 Les manipulations

Ce sont en particulier :

a - la pronominalisation du groupe de N<sub>2</sub> par en. On opposera ainsi

à	il a écrit "un bataillon d'alexandrins"
	il en a écrit un bataillon
	je déteste "ce grand niais d'alexandrin"
	* j'en déteste ce grand niais

b - la possibilité d'obtenir à partir de N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>, N<sub>2</sub>, son N<sub>1</sub> :

vs	"les pavots de la mort"	(HUGO)
	la mort, ses pavots	
	"(tes idées fixes) au coeur de plomb"	(ELUARD)
	*le plomb, son coeur	

c - la possibilité d'inverser, moyennant modification des déterminants, N<sub>1</sub> et N<sub>2</sub>, sans que la relation sémantique qui joue entre les deux termes en soit affectée

vs	le coeur de plomb	
	le plomb du coeur	
	"le coeur ... du soleil"	(CHAR)
	* le soleil du coeur	

d - la possibilité de paraphraser N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub> par N<sub>2</sub>, N<sub>1</sub> ou N<sub>2</sub> est N<sub>1</sub>

"Le citron d'or de l'idéal amer"
(MALLARME)
L'idéal amer, ce citron d'or
L'idéal amer est un citron d'or

"Ce grand niais d'alexandrin"
(HUGO)
l'alexandrin, ce grand niais
l'alexandrin est un grand niais

vs

"le flanc assombri de la rivière"
(CHAR)
* la rivière, ce flanc assombri
* la rivière est un flanc assombri.

e - la possibilité de paraphraser N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub> par N<sub>2</sub> (forme, constitue) N<sub>1</sub>

un bataillon d'alexandrins
les alexandrins (forment, constituent) un bataillon.

vs

le coeur du soleil
* le soleil (forme, constitue) un coeur.

f - la possibilité de paraphraser N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub> par N<sub>2</sub> V-n, V-n étant un verbe morphologiquement apparenté à N<sub>1</sub>

"Ce déferlement de rêves"
(BEALU)
Des rêves déferlent

Je n'insisterai pas sur le maniement de tels critères, puisque j'ai déjà longuement commenté leur utilisation à propos de métaphores en être et je donnerai directement le résultat qu'ils permettent d'atteindre.

## 2.2 LES DIFFERENTES CONFIGURATIONS

### 2.2.1 L'emploi qualitatif

On le trouve dans

"ce grand niais d'alexandrin"  
(HUGO)

Il est caractérisé par plusieurs propriétés syntaxiques bien établies. C'est en effet un tour sur lequel la littérature abonde (14). En particulier, il est décrit dans la thèse de J.-Cl. Milner.

a - Les déterminants de  $N_1$  : ce sont surtout un et ce, le est plus rare.

Le seul exemple clair relevé dans mon corpus est celui de Hugo. I. Tamba offre des exemples plus nombreux :

"cette petite crotte de ferme"  
(CELINE)

"D'énormes radis (...) ! De vrais potirons de radis"  
(CELINE)

"Entre des monstres de maisons"  
(CELINE)

Ce sont également ces déterminants que relève pour les emplois non-figurés Milner.

b - Les déterminants de  $N_2$

Tout déterminant est exclu en  $N_2$

- \* ce grand niais de l'alexandrin
- \* ce grand niais de son alexandrin.

Comme l'écrit J.-Cl. Milner :

"le nom A en  $N_1$  n'a pas de déterminants propres : l'ensemble  $N_1$  de  $N_2$  n'en admet qu'un seul jeu et ceux qui d'aventure précèdent  $N_1$  portent en fait sur  $N_2$ ".

Dans l'emploi non figuré en effet, on ne peut non plus avoir

\* cet imbécile de mon cousin  
mais bien  
mon imbécile de cousin.

c - accord entre  $N_2$  et  $N_1$

C'est bien ce que manifeste l'exemple de Hugo. On ne pourrait en effet avoir

- \* ces grands niais d'alexandrins
- \* ce grand niais d'alexandrin
- \* cette grande niaise d'alexandrin

Ces phénomènes d'accord, surtout visibles lorsque  $N_1$  est un adjectif en fonction de nom, ou comprend un adjectif, sont assez délicats.

L'accord en genre n'est en effet pas toujours respecté

Cette moule de Verdureau (15)

mais l'accord en nombre l'est toujours, et de même dans l'emploi propre :

ce chef-d'oeuvre de tableau  
ces chefs-d'oeuvre de tableaux.

d - Enfin, le tour est paraphrasable par  $N_2$  est  $N_1$

| ce grand niais d'alexandrin  
| l'alexandrin est un grand niais

ou plutôt par  $N_2, N_1$ , si l'on veut conserver le déterminant de  $N_2$

L'alexandrin, ce grand niais.

$N_2$  apporte donc, du point de vue sémantique, une qualification de  $N_1$ , qui a la caractéristique d'être appréciative, le plus souvent péjorative, note J.-Cl. Milner. Ainsi s'explique, en ce qui concerne le lexique, la présence en  $N_1$  d'un terme de qualité, comme niais (16).

Dans ce cadre qui n'est donc pas propre aux emplois figurés, la métaphore repose sur deux processus distincts. Comme dans l'exemple de Hugo, elle peut consister dans la qualification par le terme appréciatif d'un terme avec lequel il n'est pas d'ordinaire utilisé. On opposera ainsi

emploi propre	ce grand niais de Jacques
emploi figuré	ce grand niais d'alexandrin.

Mais elle peut également, comme dans

de vrais potirons de radis

naître d'un "calembour syntaxique", pour reprendre le terme utilisé par Milner à propos de la "dislocation qualitative".

C'est-à-dire que l'on fait entrer dans la classe des termes de qualité un mot qui ne lui appartient pas, mais auquel son utilisation dans ce cadre précis confèrera un effet appréciatif.

On retrouve donc ici le mécanisme — productif — de l'extension des propriétés d'une classe lexicale à d'autres éléments du lexique, déjà évoqué à propos des métaphores à pivot verbal.

## 2.2.2 Emploi quantitatif

Les exemples abondent ici. On distinguera deux cas, selon que  $N_2$  présente ou non un déterminant.

### Dét<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de ø N<sub>2</sub>

- "un cube de cervelles" (MALLARME)  
 "une éternité de malheurs" (HUGO)  
 "Regard, verger d'étoiles" (CHAR)  
 "que tombent ces vagues de briques" (APOLLINAIRE)  
 "Un champ de larmes claires" (ELUARD)  
 "des tombereaux de malheurs inéclos" (SAINT JOHN PERSE)

### Dét<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de Dét<sub>2</sub> N<sub>2</sub>

- "L'essaim des rêves malfaisants" (HUGO)  
 "le bataillon épineux des ajoncs" (BEALU)  
 "le pont de nos bras" (APOLLINAIRE)  
 "le bétail ahuri des humains" (MALLARME)  
 "le cercle ardent de ses délires" (ELUARD)  
 "la meute altérée / Des désirs errants et perdus" (BAUDELAIRE)

#### 2.2.2.1 Dét<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de ø N<sub>2</sub>

##### 2.2.2.1 Le lexique

Ici encore, c'est la classe lexicale de  $N_1$  qui se révèle intéressante. Selon la terminologie de Guillaume (17), il s'agit de

termes qui ont en commun de "dessiner une forme", dont  $N_2$  précisera le contenu, selon celle de M. Gross et d'A.-M. Dessaux, de termes de quantité.

On y rencontre des collectifs :

- "Au bestiaire de mensonges qui le tourmentait"  
(CHAR)
- "Et sur les bataillons d'alexandrins carrés"  
(HUGO)
- "Des troupeaux d'autobus rugissants"  
(APOLLINAIRE)
- "Montez à travers Blois cet escalier de rues"  
(HUGO)

des termes indiquant une mesure :

- "Le flot de foudres et d'hivers"  
(MALLARME)
- "des mers de soupirs"  
(MALLARME)

(mer comme flot s'inscrivent en effet dans une échelle quantitative où l'on trouve goutte, mare, lac, etc.)

- "une grande marée de constellations"  
(HUGO)
- "une poignée de fripons"  
(ROBESPIERRE)

une forme :

- "Ses regards laissaient une traîne  
D'étoiles dans les soirs tremblants"  
(APOLLINAIRE)
- "un cortège d'atomes"  
(HUGO)

un volume :

- "un cube de cervelles"  
(MALLARME)

"le tas d'ordures de nos vers"  
(HUGO)

etc.

#### 2.2.2.2 La paraphrase par $N_2$ (forme, constituée) $N_1$

Cette relation de matière à forme, de contenant à contenu, ou plus généralement, pour adopter un terme de M. Gross (18), d'inclusion entre  $N_1$  et  $N_2$  se traduit par la possibilité de paraphraser  $N_1$  de  $N_2$  par  $N_2$  (forme, constituée)  $N_1$  ou, avec tournure passive (ce qui permet d'éviter l'introduction d'un déterminant devant  $N_2$ )  $N_1$  est (formé, constitué) de  $N_2$  :

- "les bataillons d'alexandrins"  
(HUGO)
- les bataillons (formés, constitués) d'alexandrins.
- "des compagnies d'étoiles"  
(SAINT-JOHN PERSE)
- des compagnies (formées, constituées) d'étoiles.

#### 2.2.2.3 Propriétés syntaxiques

##### 2.2.2.3.1 Contraintes sur le nombre de $N_2$

Le rapport d'inclusion a également des incidences sur la syntaxe. En particulier, si  $N_2$  est un nom comptable, il sera nécessairement au pluriel

- "J'ôtai du cou du chien son collier d'épithètes"  
"une mêlée d'éclairs"  
(SAINT-JOHN PERSE)

$N_1$  exerce donc une contrainte sur le nombre de  $N_2$ .

Les termes désignant des "substances massières" restent naturellement au singulier. Ainsi, dans ce vers de Mallarmé

"un fleuve de pourpre et de parfums"

voit-on représentés les deux cas, pourpre, nom non comptable étant au singulier, alors que parfum, nom comptable, est au pluriel.

Ces indices lexicaux de même que la paraphrase en N<sub>2</sub> forme N<sub>1</sub> ou la contrainte sur le nombre de N<sub>2</sub> apparaissent également dans les emplois propres. Les listes d'exemples proposés par Guillaume faisaient d'ailleurs voisiner groupes figurés et non figurés, comme

"un océan de pâles et sombres frimas"  
(LAMARTINE)

et

"des touffes de primevères et de pervenches"  
(ZOLA)

(19).

Dans ces emplois, N<sub>1</sub> a un fonctionnement particulier, puisqu'il n'a pas un comportement de nom, mais de déterminant nominal (Dét nom).

#### 2.2.2.3.2 N<sub>1</sub> = Dét nom

Ce fait a été noté en particulier par J.-Cl. Milner dans sa thèse, par M. Gross dans La structure du groupe nominal et par A.-M. Dessaux dans "Déterminants nominaux et paraphrases prépositionnelles : problèmes de description syntaxique et sémantique du lexique" (20). C'est à cet article que je me référerai.

Outre les contraintes qu'ils exercent sur le nombre de N<sub>2</sub>, N<sub>1</sub> a d'autres propriétés de déterminants, qui les opposent à l'emploi nominal ordinaire.

- On note en premier lieu des "paraphrases prépositionnelles" qui leur sont spécifiques et que les autres emplois des mêmes noms n'ont pas" (21) :

Jean a mangé | une masse de bonbons  
| des bonbons en masse

Sur ce point, les emplois métaphoriques ne se distinguent pas :

"La mer avec ... | sa dentelle de poissons"  
| (BEALU)  
| ses poissons en dentelle

"un cube de cervelles"  
| (MALLARME)  
| des cervelles en cube

"les portées de rails"  
| (APOLLINAIRE)  
| les rails en portées.

- Contrairement aux autres groupes en N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>, deux accords sont possibles pour le verbe, lorsque N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub> est en position sujet une série de questions (a + ont) été posé(es) au candidat (22)

et pour l'emploi métaphorique, on aurait en effet aussi bien

"au bestiaire de mensonges qui le tourmentait"  
(CHAR)

que

au bestiaire de mensonges qui le tourmentaient.

- L'effacement de de N<sub>2</sub> est difficile et/ou s'accompagne d'un changement de sens :

Marie a mangé une assiette de soupe  
? Marie a mangé une assiette.

De même, avec les métaphores, le sens change complètement au point, le plus souvent, de détruire la figure

- "J'ai pris et démolé la bastille des rimes"  
(HUGO)
- vs
- J'ai pris et démolé la bastille
- "J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier  
D'épithètes"  
(HUGO)
- vs
- J'ôtai du cou du chien son collier
- "... l'avant fastueux qui coupe  
Le flot de foudres et d'hivers"  
(MALLARME)
- vs
- l'avant fastueux qui coupe le flot.

— Enfin, toujours selon A.-M. Dessaux, "les restrictions de sélection s'exercent entre  $N_2$  et  $\underline{V}$  et non entre  $N_q$ " (le nom de quantité) et  $\underline{V}$ :

Marie a mangé une assiette de pommes de terre  
Marie a mangé des pommes de terre

ce qui explique la facilité avec laquelle on peut supprimer  $N_1$ .

Les métaphores à première vue s'opposent alors aux emplois non figurés. Ce type de métaphores quantitatives reposent souvent en effet sur la compatibilité de  $\underline{V}$  et  $N_1$ , tandis que  $\underline{V}$  et  $N_2$ , et par conséquent  $N_1$  et  $N_2$  sont incompatibles :

J'ai pris et démolé la bastille / des rimes  
J'ôtai du cou du chien son collier / d'épithètes

d'où justement, l'impossibilité de supprimer  $N_2$  sans supprimer la figure.

En somme, on a affaire à deux phénomènes inverses. Dans l'emploi propre  $\underline{V}$  et  $N_2$  étant liés sélectionnellement, on ne peut

supprimer  $N_2$ . Dans l'emploi figuré,  $\underline{V}$  et  $N_2$  étant incompatibles, d'où l'effet de figure, supprimer  $N_2$ , c'est supprimer la métaphore, qui demeure au contraire en l'absence de  $N_1$  :

j'ai pris et démolé les rimes.

En réalité, il est difficile d'accorder un grand crédit à ce type de considérations, bien que beaucoup d'auteurs en fassent état, puisque c'est également sur elles que s'appuie J.-Cl. Milner dans sa thèse pour différencier les syntagmes où apparaît de et opposer à

une maison de campagne  
une table de bois  
un tremblement de terre

les tours quantitatifs

(un kg., une miche, une miette) de pain.

A ne considérer que des séquences comme

a - j'ai acheté (une maison de campagne, une table de bois)

b - j'ai acheté (un kg., une miche) de pain

il est clair que les relations sélectionnelles jouent en (a) entre  $\underline{V}$  et  $N_1$  - ce qui est important, c'est que j'ai acheté (une maison, une table) - et en (b) entre  $\underline{V}$  et  $N_2$  - j'ai acheté du pain -.

Mais qu'en est-il d'un groupe comme tremblement de terre que cite J.-Cl. Milner ? Il donne comme preuve que l'acceptabilité est "réglée par le premier nom"

un tremblement de terre a ravagé la ville  
\* la terre a ravagé la ville.

Mais dirait-on davantage

?? un tremblement a ravagé la ville ?

Il n'est pas permis en ce cas d'affirmer que les contraintes de sélection ne jouent qu'entre  $\underline{V}$  et  $\underline{N}_1$ .

En sens inverse, avec l'emploi quantitatif, peut-on vraiment affirmer que  $\underline{N}_1$  n'entretient pas de contrainte sélectionnelle avec le verbe, si l'on considère

? j'ai acheté une miette de pain  
qui est pour le moins bizarre ?

On pourrait multiplier les exemples, opposer

j'ai mis le feu à une table de bois  
et  
?? j'ai mis le feu à une table de fer  
à  
j'ai réussi à porter 20 kg. de pommes de terre  
et  
?? j'ai réussi à porter 100 g. de pommes de terre, etc.

Le sens des contraintes sélectionnelles varie donc selon les phrases, et il est difficile d'en tirer argument pour l'établissement des différents groupes en de. En particulier, on ne saurait en déduire une différence de comportement entre métaphores et emplois non figurés. D'autant plus qu'on rencontre également des métaphores où c'est entre  $\underline{N}_2$  et  $\underline{V}$  qu'existe la compatibilité :

"d'étranges jets d'oiseaux blancs s'élevaient du bord  
de la falaise"  
(BEALU)

"Que tombent ces vagues de briques"  
(APOLLINAIRE)

"Le poète impuissant qui maudit son génie  
A travers un désert stérile de Douleurs"  
(MALLARME).

La prise en considération des contraintes de sélection n'est donc pas un facteur décisif.

#### 2.2.2.4 Les mécanismes sur lesquels repose la figure

Plus intéressants sont les deux mécanismes distincts sur lesquels reposent les métaphores de ce cadre.  $\underline{N}_1$  peut en effet y être "intrinsèquement", selon le terme d'A.-M. Dessaux<sup>(23)</sup>, un nom de quantité, comme troupeau, auquel cas la métaphore naît de son utilisation insolite avec  $\underline{N}_2$  :

"Des troupes d'autobus mugissants"  
(APOLLINAIRE)

ou bataillons :

"Des bataillons d'alexandrins carrés"  
(HUGO)

mais peut également n'acquérir ce sens que par son insertion dans le cadre  $\underline{N}_1$  de  $\underline{N}_2$  :

"La maison, simple rectangle de granit sous un bonnet  
d'ardoises"  
(BEALU)

"Ce zodiaque de tyrans"  
(HUGO)

"Un désert stérile de Douleurs"  
(MALLARME)

"à l'heure de la bruyère d'ossements"  
(CHAR)

"Des rafales de cris"  
(ELUARD)

Il s'agit donc ici une fois de plus d'un déplacement de catégorie. C'est un phénomène très productif, qui rend difficile la caractérisation exacte de  $\underline{N}_1$ , comme le note M. Gross :

"Les noms déterminatifs  $\underline{Nd}$  sont très variés, et ils se définissent par des emplois tels que

Luc a mangé une valise de gâteaux  
 Luc a construit toute une rue d'immeubles en bois  
 Luc a amusé un immeuble entier de locataires grincheux.

... Il semble qu'il suffise qu'il y ait entre  $N_1$  et  $N_d$  une relation d'inclusion (référentielle) extra-linguistique pour que l'on accepte de tels exemples. Cette inclusion est fort peu spécifique, ainsi

Luc a mangé toute une rue de gâteaux  
 est acceptable, interprétable comme synonyme de

Luc a mangé les gâteaux des pâtisseries de toute une rue.

... Il est donc clair que la distinction des  $N_d$  comme classe syntaxique n'offre aucun intérêt. Pratiquement, tous les  $N$  concrets entreraient dans cette classe alors qu'ils ne sont interprétés comme  $N_d$  que dans des conditions particulières" (24)

A.-M. Dessaux analyse également ce processus d'extension en tentant de préciser "les conditions de la métaphorisation" :

"Pour qu'un nom puisse devenir  $N_q$ " (Nom de quantité) "de façon claire, il faut que  $N_2$  soit pourvu de traits compatibles avec ceux du verbe, de façon à pouvoir être interprété comme son complément. Mais la nature de l'opération diffère selon le jeu des restrictions de sélection entre  $V$  et  $N_q$  d'une part,  $N_q$  et  $N_2$  d'autre part" (25)

Elle oppose ainsi

Jean a mangé un panier d'oranges

où  $V$  et  $N_q$  ne sont pas compatibles, et

Jean a rencontré un régiment de fourmis

où c'est  $N_q$  et  $N_2$  qui ne le sont pas. Dans les deux exemples  $V$  et  $N_2$  sont compatibles. C'est bien ce qui se produit pour les exemples les moins originaux où  $N_q$ , bien que n'étant pas "intrinsèquement" un terme de quantité, est lié à  $N_2$  par une relation d'inclusion claire. Mais dans les textes, comme la plupart des exemples que j'ai cités le prouvent,  $N_2$  n'est pas en fait compatible avec  $V$  :

"neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées"  
 (MALLARME)

"J'étais du cou du chien son collier d'épithètes"  
 (HUGO)

"J'ai pris et démoli la bastille des rimes"  
 (HUGO)

J'avais déjà signalé à propos des métaphores à pivot verbal que les textes n'illustraient guère ce phénomène, si productif en théorie, qu'est l'extension de propriétés. C'est une remarque du même ordre qui s'impose ici : l'extension de propriétés ne suffit pas à assurer l'intérêt de la figure, elle s'accompagne de ruptures sémantiques, comme dans les métaphores où  $N_1$  est intrinsèquement un  $N_q$ .

A. M. Dessaux semble avoir aperçu les deux fonctionnements, extension de propriétés et simple incompatibilité entre un  $N_q$  intrinsèque et  $N_2$ , puisque parmi les types de noms susceptibles de fournir des métaphores, elle donne "les noms en  $é$  précédemment cités", dit-elle, "dans la rubrique des noms intrinsèquement  $N_q$ ". Elle en propose comme exemple :

"je vais lui servir une platée de délices et horgues (sic) pour deux personnes avant d'en écraser"  
 (SAN ANTONIO)

Mais elle ne voit pas qu'il contredit les conditions de métaphorisation qu'elle a précédemment posées (exigence de compatibilité entre  $V$  et  $N_2$ ) et que par conséquent, il lui aurait fallu établir une rubrique entièrement distincte.

L'opposition sémantique — souvent floue (26) il faut bien le dire — entre noms intrinsèquement quantitatifs et noms qui le de-

viennent par leur insertion dans un cadre approprié, se double parfois d'une différence de construction. Les premiers demandent en effet à être spécifiés par un complément : un kilo, c'est nécessairement un kilo de —, un troupeau, un troupeau de —, un litre, un litre de —, etc. Au contraire, bonnet, tissu, orage, désert, horizon qui peuvent être utilisés comme  $N_q$

"un bonnet d'ardoises"  
(BEALU)  
"un tissu d'impostures atroces"  
(ROBESPIERRE)  
"un orage de haines"  
(ROBESPIERRE)  
"un désert stérile de douleurs"  
(BAUDELAIRE)  
"Dans cet horizon de ténèbres"  
(HUGO)

existent indépendamment de toute détermination. On retrouve ici l'opposition établie par Guillaume entre les noms de sens extrinsèque, qui ont leur signification en dehors "de la forme qu'ils représentent — tels sont les noms de quantité — et "les noms de sens intrinsèque, qui ont leur signification dans la forme qu'ils représentent" (27), comme tissu, orage, etc.

De fait, dans leur emploi propre, des termes comme tissu, orage, désert, n'ont pas besoin de s'adjoindre un complément. Il n'apparaîtra qu'en cas de spécification

un tissu (de laine, soie, coton, etc.)  
un orage (de grêle)

et la figure, où le complément est obligatoire, fonctionne comme une spécification d'un type particulier. On retrouve donc ici un fait déjà signalé à propos des figures à pivot verbal comme

paver une rue de nids d'oiseaux.

Il est remarquable que les métaphores de ce type se rapprochent parfois des verbales sur deux points : extension de propriétés et apparition d'un complément obligatoire.

#### 2.2.2.2 : Dét<sub>1</sub>-N<sub>1</sub> de Dét<sub>2</sub>-N<sub>2</sub>

Ces emplois ne se distinguent des précédents que par la présence de Dét<sub>2</sub>. On y retrouve les mêmes contraintes sur le nombre de N<sub>2</sub>, au pluriel

"Jouis ! C'est au fleuve des ombres  
que va le fleuve des vivants"  
(HUGO)

"l'essaim des pédagogues tristes"  
(HUGO)

"le bétail heureux des hommes"  
(MALLARME)

"Sous le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse"  
(APOLLINAIRE)

Les paraphrases sont les mêmes

"le treillis recourbé de tes côtes"  
(BAUDELAIRE)

tes côtes (forment, constituent) un treillis recourbé.

Et comme précédemment, la métaphore réside tantôt dans l'incompatibilité entre les N, en particulier lorsque N<sub>1</sub> exprime "intrinsèquement" la quantité :

"l'essaim blanc des idées"  
(HUGO)

tantôt dans le transfert dans cette classe de noms d'un terme qui n'acquiert le sens de quantité que par son insertion dans ce cadre syntaxique particulier :

"le suaire des nuages"  
(BAUDELAIRE)

"Te souviens-tu du long orphelinat des gares"  
(APOLLINAIRE)

"La terre se couvre du manteau frémissant des mouettes"  
(BEALU)

Les propriétés syntaxiques des métaphores sont les mêmes que celles des emplois non figurés, si bien qu'elles devront recevoir le même type d'analyse. Sur ce point, les avis diffèrent. Si l'on en croit J.-Cl. Milner, ce tour est très différent du précédent, sans déterminant en  $N_2$ , où  $N_1$  ne fonctionnait pas comme un véritable GN. Ici, on aurait affaire à deux groupes nominaux, dont le second serait un complément partitif du premier. Maurice Gross, au contraire, semble postuler une analyse unique, le problème étant seulement celui des dépendances entre  $Dét_1$  et  $Dét_2$  ainsi qu'entre  $Dét_1$  et les modificateurs de  $N_1$ , qu'obligent à prendre en considération le paradigme

	Un groupe de garçons	est entré
?*	Un groupe des garçons	-----
	Le groupe de garçons	-----
	Le groupe des garçons	-----
	Un groupe des garçons de l'école	-----

Je n'ai naturellement pas à choisir entre ces solutions, dont la première met l'accent sur les structures profondes et la seconde sur des propriétés distributionnelles, mais seulement à signaler qu'une fois de plus la métaphore est renvoyée à des problèmes qui la débordent largement.

### 2.2.3 Les nominalisations

Elles sont repérables en ce que  $N_1$  est un dérivé, caractérisé morphologiquement comme tel, d'un verbe

"le flamboiement d'amour de l'infini"  
(HUGO)

ou d'un adjectif

"Nous sommes la triste opacité de nos spectres futurs"  
(MALLARME)

La présence ou l'absence de déterminant en  $N_2$  n'est pas due au cadre en de, mais à la construction verbale ou adjectivale qui en est la source. C'est ce que l'on trouve clairement expliqué chez Guillaume :

"Soit à expliquer deux traitements différents comme amour de la gloire et désir de gloire. Il faut considérer pour y parvenir que le deuxième nom prend l'article qu'exigerait la forme verbale de l'idée. On est ainsi amené à voir dans l'amour de la gloire la proposition 'Quelqu'un aime la gloire' et dans le désir de gloire la proposition 'Quelqu'un désire de la gloire', ce qui donne en portant les articles ainsi obtenus dans le forme nominale : 1° amour de + la gloire; 2° désir de + de la gloire. Tels sont les deux groupes à l'état complet. Le premier se conserve tel quel, la préposition de étant compatible avec l'article la, mais le second perd son article intérieur, la préposition de étant incompatible avec les articles du, de la, des." (28)

Dans le second cas il ne s'agit de rien d'autre que de l'application de la règle de "cacophonie" de Port-Royal (29). Sur ce point, la métaphore a exactement le fonctionnement décrit par Guillaume. On opposera ainsi

"La tendresse des hauts murs"  
 (CHAR)  
 Les hauts murs sont tendres

à

"ce déferlement de rêves"  
 (BEALU)  
 des rêves déferlent.

Une fois de plus, la métaphore suit ici des règles non spécifiques. C'est ainsi que  $N_2$  pourra représenter le sujet du verbe comme dans l'exemple précédent, ou son objet

"O fermoirs de la bible humaine"  
 (HUGO)  
 Vous qui fermez la bible humaine

sans que le choix soit toujours clair, comme dans

"l'enfant épelait la rêverie du ciel glacé"  
 (CHAR)

qui peut être

le ciel glacé rêve

comme

l'enfant rêve du ciel glacé.

Dans

"le flamboiement d'amour de l'infini"

d'amour est un complément du verbe

l'infini flamboie d'amour.

Il est donc difficile de voir dans ce type de figures de véritables métaphores nominales in praesentia et elles sont en fait à étudier avec les figures à pivot verbal (adjectival) dont elles ne sont qu'une forme dérivée.

#### 2.2.4 Les compléments de matière

Du point de vue du lexique, c'est ici  $N_2$  qui importe. Il s'agit en effet d'un terme désignant une substance continue, le plus souvent un terme de matière

"le coeur d'eau noire du soleil"  
 (CHAR)

"ta fierté de velours"  
 (ELUARD)

"Les nuages de crêpe et d'argent"  
 (HUGO)

"les calmes journées azurées, tout de nacre et  
 d'émeraude"  
 (BEALU)

"Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire"  
 (APOLLINAIRE)

Ceci se traduit dans la syntaxe par le fait qu'il est toujours au singulier.

Par ailleurs,  $Dét_2$  est forcément absent, sa présence entraînant une toute autre configuration. On opposera ainsi

a. le coeur d'eau noire

dont la paraphrase est

le coeur est	d'eau noire
	en eau noire

et

b. le coeur de l'eau noire

qui équivaut à

l'eau noire a un coeur.

Enfin, en (a) il est possible de renverser la formule sans altérer la relation sémantique qui lie les deux noms

l'eau noire du coeur  
ce qui n'est pas possible en (b).

Lorsque  $N_2$  est sans aucun doute possible un terme de matière, la métaphore est le résultat de son emploi inattendu avec  $N_1$  :

"Cette femme de neige et de feu"  
(BEALU)

"ton sein de pierre"  
(MALLARME)

"Je me souviens de la campagne baïllonnée  
Par le soleil duvet de plomb sur un orage d'or"  
(ELUARD)

Lorsqu'il s'agit d'un nom abstrait, c'est son insertion dans la configuration qui en fait un nom de matière

"des gourmettes de courtoisie pour enchaîner le poncif"  
(ELUARD)

"Des lacs de nudité"  
(ELUARD)

"la fleur d'épouvante"  
(BEALU)

"un mur de refus, d'indifférence"  
(BEALU)

"avec des fils d'harmonie"  
(HUGO)

"la muse jette au vent sa robe d'innocence"  
(HUGO)

"Il y a des feux de terreur dans ta nuit"  
(ELUARD)

et la métaphore résulte une fois de plus d'un déplacement de catégorie, favorisé par le fait que  $N_2$  est un nom non comptable. Mais il peut aussi, bien que beaucoup plus rarement, être un terme comp-

table, qui perd ses caractéristiques sitôt qu'il est privé de déterminant :

"Dame de mes pensées au cul de perle fine"  
(APOLLINAIRE)

C'est sans doute ainsi, en raison de la symétrie des deux groupes qu'il faut analyser cet exemple de Char :

"notre plaisir au seuil de dune, au toit d'acier".

De toute façon, la construction de la figure n'offre rien de spécifique, comme le montre cet exemple d'Apollinaire, qui fait voisiner emplois propre et figuré :

"flocons de neige et ceux d'argent".

Tout au plus peut-on dire que si la construction propre fait alterner de et en

une gourmette d'or  
une gourmette en or

seul de apparaît dans l'emploi figuré

"des gourmettes de courtoisie."

C'est alors la répartition des deux prépositions et plus particulièrement l'emploi de de qui fait problème. Je renvoie sur ce point à l'article de G. Gougenheim "Y a-t-il des prépositions vides en français ?" (30).

Comme dans l'emploi propre, cette construction prépositionnelle est parfois un moyen d'éviter une construction avec adjectif. Ainsi Béalu substitue-t-il à la figure usée rire métallique

"rire de métal"

qui la renouvelle en concrétisant la qualification.

C'est donc dans cette rubrique que je classerai les génitifs dits hébraïques où la qualité est donnée comme stable et permanente

jardin de délice  
de beauté, etc.

Tels sont dans le corpus

"la rose de violence"  
(CHAR)

"la cité de fange"  
(BAUDELAIRE)

On observe parfois superposition, confusion de ce tour avec l'emploi quantitatif, dans le cas où  $N_2$  étant un nom non comptable, la contrainte de nombre ne joue pas

"l'aurore est un lac de vin d'or"  
(MALLARME)

"un lac de sang"  
(BAUDELAIRE)

"une mer de brouillard"  
(BAUDELAIRE)

"la mer avec sa frange d'écume"  
(BEALU)

Lorsque  $N_1$  indique clairement une forme, on classera la figure dans les emplois quantitatifs. Lorsque ce n'est pas le cas, on pourra hésiter. Ainsi, dans cet exemple d'Apollinaire,

"Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes yeux"

faut-il faire de ciel un terme indiquant une forme, un contenu, oubli étant le terme essentiel, ou faut-il au contraire faire porter l'accent sur ciel dont le complément d'oubli ne serait qu'une qualification ? Il est souvent impossible de décider:

"Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne  
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau"  
(BAUDELAIRE)

"un mur de refus, d'indifférence"  
(BEALU)

Ce tour qu'est le complément de matière permet donc de formuler des conclusions identiques à celles des tours précédents : absence de traits spécifiques de la métaphore et existence de deux mécanismes, transfert de catégorie et simple incompatibilité sémantique.

#### 2.2.5 La possession

Je range dans cette rubrique les cas que Guillaume appelle "appartenance". Je préfère utiliser le terme de possession, appartenance étant trop marqué comme indiquant l'appartenance d'un terme à un ensemble.

Il faut naturellement donner à ce terme un sens large, comme le fait Guillaume (31), i.e. "possession de chose", "de forme", "de propriété", "de puissance", "de domination".

La caractéristique commune à tous ces emplois est qu'ils sont paraphrasables par

$N_2$ , son  $N_1$

"le flanc assombri de la rivière"  
(CHAR)  
la rivière, son flanc assombri

ou par

$N_1$  a  $N_2$

"le coeur d'eau noire du soleil"  
 (CHAR)  
 le soleil a un coeur d'eau noire

C'est en fait cette deuxième paraphrase qui est discriminante. Beaucoup d'emplois quantitatifs acceptent son

"l'essaim blanc des idées"  
 (HUGO)

les idées, leur essaim blanc

mais refusent a

\* les idées ont un essaim blanc.

De même lorsque  $N_1$  de  $N_2$  représente un complément de matière renversé

"La satisfaction de résoudre chante et gémit dans  
 l'or du mur"  
 (CHAR)

on aura

le mur, son or

mais non

\* le mur a de l'or.

Au contraire, les compléments de lieu ou de temps

l'Aigle de Meaux  
 "l'autobus de l'aventure"  
 (FERRE)

"La lune des faux départs"  
 (BEALU)

admettant les deux paraphrases ne nécessitent pas de rubrique distincte.

Ce n'est que dans le cas de ce que Guillaume appelle rapport de production qu'apparaîtra un autre verbe opérateur comme faire, produire, donner ...

"la brise des agneaux ramène la vie neuve"  
 (CHAR)  
 les agneaux, leur brise  
 les agneaux (font, produisent) une brise

"les étincelles de ton rire"  
 (APOLLINAIRE)  
 ton rire, ses étincelles  
 ton rire fait des étincelles

"le miel des tentations"  
 (BEALU)  
 les tentations, leur miel  
 les tentations donnent du miel.

Dans tous les exemples précédents  $N_2$  comprenait un déterminant. Il s'agissait d'une possession "réelle". A ceux-ci on peut opposer les cas de possession "virtuelle" selon la terminologie de Guillaume, où  $Dét_2 = g$  :

"Soit : le chien du berger; ce dont il s'agit ici, c'est d'un berger et d'un chien, le second appartenant en fait au premier, et tous deux réellement présents à l'esprit du sujet pensant. Mais si l'on dit : un chien de berger, il n'en est plus de même. Ce n'est pas d'un berger possesseur d'un chien qu'il est question, mais uniquement d'un chien qui, par sa race, sa nature, semble destiné à servir un berger. Ainsi berger, dans l'esprit, se réduit en hypothèse de destination". (32)

Comme le note Guillaume, ce groupe indiquant la possession "virtuelle" a une grande homogénéité. Aussi ne peut-on le scinder par la paraphrase avec avoir. Alors qu'une séquence comme

le visage de la source

est paraphrasable par

la source a un visage

cet exemple de Char

"un visage de source"

ne l'est pas.

Les paraphrasables possibles sont intuitives et non réglées

un visage comme en ont les sources  
digne d'une source, etc.

Ces configurations s'opposent également aux cas de possession réelle par les contraintes qui pèsent sur  $Dét_1$  et qui sont inverses. On a en effet d'un côté

un visage de source

et non, sauf détermination linguistique ou extralinguistique

\* le visage de source

et de l'autre

le visage de la source

et non

\* un visage de la source.

Ces contraintes apparaissent également dans les emplois non figurés :

un visage d'enfant

le visage de l'enfant

\* le visage d'enfant

\* un visage de l'enfant.

Elles ont été signalées par Guillaume et font aujourd'hui l'objet d'études détaillées, au L.A.D.L. en particulier. Je ne m'y étendrai donc pas.

Qu'il s'agisse de possession réelle

"la joue lisse de la plage"

(BEALU)

"le sang des gestes"

(CHAR)

"le sang des phrases"

(HUGO)

"les glaciers de la mémoire"

(APOLLINAIRE)

"les rivages de ton apparence"

(ELUARD)

ou de possession virtuelle :

"Chaque plaie met à la fenêtre ses yeux de phénix éveillé"

(CHAR)

"la renonciation à visage de lâche"

(CHAR)

"Les tramways ...

Musiquent au long des portées

De rails leur folie de machines"

(APOLLINAIRE)

la métaphore est dans tous les cas fondée sur une incompatibilité sémantique entre  $N_1$  et  $N_2$ .

#### 2.2.6 Le complément de définition

C'est dans cette catégorie que l'on peut ranger les seuls exemples décrits dans les études sur la métaphore, i.e. ceux qui, selon Ch. Brooke-Rose marquent l'identité :

"le feu de l'amour"

"l'immense papillon du baiser infini"

(HUGO)

"le gin flambant de l'électricité"

(APOLLINAIRE)

"le bourdon glacé des algues"

(CHAR)

De fait, pour la première fois apparaît la possibilité d'une

paraphrase avec être :  $N_2$ -est  $N_1$

ou avec apposition :  $N_2$ ,  $N_1$

le baiser infini, immense papillon.

Je distingue ce tour des emplois quantitatifs

Un groupe de garçons

Beaucoup de ces garçons

bien que M. Gross parle également pour eux de complément de définition. On peut en effet signaler deux différences entre ces emplois et ceux où le complément de définition marque "l'identité". Dans ce dernier cas seulement les paraphrases en être sont possibles

l'amour est un enfer

vs

? les garçons sont un groupe

mais

les garçons forment un groupe

et contrairement à ce qui se passe dans les "compléments de définition" quantitatifs,  $N_1$  n'exerce pas de contrainte sur le nombre de  $N_2$ , quelle que soit sa classe lexicale. On aura indifféremment

-  $N_1$ -sg,  $N_2$ -sg

"l'immense papillon du baiser infini"

(HUGO)

-  $N_1$ -sg,  $N_2$ -pl

"la géographie légendaire de tes regards, de tes caresses"

(ELUARD)

-  $N_2$ -pl,  $N_1$ -sg

"je dors sous la canicule des preuves"

(CHAR)

(34)

Je réserverai donc le terme de complément de définition aux exemples paraphrasables par être et où n'existe pas de contrainte sur le nombre de  $N_2$ .

Ce complément est néanmoins soumis à plusieurs contraintes, tant syntaxiques que sémantiques.

#### 2.2.6.1 Contraintes syntaxiques

Il existe des contraintes générales sur les groupes  $N_1$  de  $N_2$ , comme par exemple l'impossibilité d'avoir une relative en  $N_1$

\* le livre qui est intéressant de Jacques

Je ne les citerai pas et ne m'occuperai que de celles qui ont une incidence sur le complément de définition.

##### 2.2.6.1.1 Les déterminants

En  $N_2$  apparaît nécessairement un déterminant. On opposera

le feu d'amour

où  $N_2$  est un complément de matière à

le feu de l'amour

qui seul peut exprimer un rapport de définition.

Ce déterminant est dans le corpus son (mon, ton)

"dans le terrain avare et froid de ma cervelle"

(MALLARME)

ou plus généralement le

"l'amande de l'innocence"

(CHAR)

mais un que l'on ne rencontre pas dans le corpus semble possible :

le paradis terrestre d'un enclos à l'égard des regards malveillants

obtenu à partir de

"le paradis terrestre doit être un enclos à l'égard des regards malveillants"

et ce également

"Dans la luzerne de ta voix"  
(CHAR)

Dans la luzerne de cette voix.

Au contraire, le déterminant de  $N_1$  n'est pas indifférent.

Il ne peut être un

\* un immense papillon du baiser infini

mais seulement le, comme dans les exemples cités jusqu'ici, ou ce

"cette ortie folle de la sympathie"  
(MALLARME)

"Oh ! cette double mer du temps et de l'espace"  
(HUGO)

qui annoncent la détermination apportée par le complément de définition.

#### 2.2.6.1.2 Les groupes $N_1$ de $N_2$ de $N_3$

Le deuxième type de contraintes syntaxiques est dû aux règles qui décident du découpage des groupes  $N_1$  de  $N_2$  de  $N_3$  qui, selon les configurations de déterminants sont analysables en

ou  $(N_1 \text{ de } N_2) \text{ de } N_3$   
 $N_1 \text{ (de } [N_2 \text{ de } N_3])$ .

Il s'agit là d'une question qui déborde le cadre du complément de définition, mais que j'ai choisi de traiter ici vue son incidence particulière sur la configuration.

a.  $N_2$  ou  $N_3$  seulement présentent un déterminant :

1-  $N_2$  est privé de déterminant :

a) Si indépendamment de  $N_3$ ,  $N_1$  de  $N_2$  est à analyser comme emploi qualitatif, on aura le découpage suivant :

$N_1$  (de [ $N_1$  de  $N_3$ ])

comme dans cet exemple fabriqué :

ce grand niais (d'[alexandrin de la poésie classique]).

b) Si n'apparaît pas d'emploi qualitatif,  $N_1$  de  $N_2$  forme un seul groupe auquel est à rattacher de  $N_3$

"(le coeur d'eau noire) du soleil"  
(CHAR)

"(le tas d'ordures) de nos vers"  
(HUGO)

qui peut être complément de définition :

"(les sanglantes têtes d'épingles) de ses yeux"  
(CHAR)

2-  $N_3$  est privé de déterminant :

On associera  $N_2$  à  $N_3$  :  $N_1$  (de [ $N_2$  de  $N_3$ ]), et l'ensemble du groupe qui est donc précédé d'un déterminant pourra fonctionner comme complément de définition :

"le mystère (de [l'énorme bulle de plâtre])"  
(BEALU)

l'énorme bulle de plâtre est un mystère.

b.  $N_2$  et  $N_3$  sont privés de déterminant :

Il est évident qu'en l'absence de déterminant, quel que soit le découpage proposé, on ne pourra avoir de complément de définition, puisqu'il en comprend forcément un.

Je signale cependant les groupements : on a toujours  $N_1$  (de [ $N_2$  de  $N_3$ ]) :

"L'aurore est un lac (de [vin d'or])"  
(MALLARME)

"Des rafales (de [cris de neige])"  
(ELUARD).

c.  $N_2$  et  $N_3$  ont tous deux un déterminant

$N_2$  de  $N_3$  forme de même un groupe unique

"un passage (de [le poème inouï de la création])"  
(HUGO)

"à l'assaut (de [la pierre de l'éternité])"  
(CHAR)

si bien que le rapport de définition ne pourra jouer qu'entre  $N_1$  et le groupe constitué par  $N_2$  de  $N_3$ , et non entre  $N_1$  de  $N_2$  et  $N_3$ . Ainsi ne pourrait-on faire correspondre à cette métaphore en être déjà citée

l'ennui est l'enfer des médiocres  
\* l'enfer des médiocres de l'ennui

dont la seule analyse possible est

l'enfer (de [les médiocres de l'ennui]).

La possibilité d'avoir un complément de définition est donc soumise à des règles formelles qui décident de l'analyse à donner à

la séquence  $N_1$  de  $N_2$  de  $N_3$  lorsqu'apparaît un déterminant en  $N_2$  et/ou en  $N_3$ .

### 2.2.6.1.3 Les emplois non figurés

Ces contraintes ne sont d'ailleurs pas propres aux métaphores. On mettra ainsi en parallèle avec

"un passage (du poème inouï de la création)"  
(HUGO)

"à l'assaut (de la pierre de l'éternité)"  
(CHAR)

les séquences non figurées

un passage (du poème du fameux écrivain)

à l'assaut (de la forteresse de la colline).

Les faits sont moins nets en ce qui concerne le rapport des compléments de définition propre et figuré.

Le premier point à signaler est que les emplois métaphoriques de ce type sont innombrables, alors que les emplois propres sont rares et difficiles à trouver.

En effet, en dehors des emplois qualitatifs, les groupes  $N_1$  de  $N_2$  sont rarement paraphrasables par  $N_1$  est  $N_2$ . Il existe bien des séquences où dans la paraphrase apparaît est, mais en ce cas l'attribut est non pas  $N_1$ , mais un adjectif qui en est dérivé :

| le galbe de sa jambe  
| sa jambe est galbée

Si  $N_1$  subsiste, c'est alors avoir qui apparaît

sa jambe a du galbe.

Dans ces exemples  $N_1$  sert pourtant à décrire un aspect de  $N_2$ ; c'est que "la possession de propriété", ou "d'aspect", pour reprendre les termes de Guillaume, est du point de vue sémantique très proche d'une prédication, d'où la série de paraphrases possibles à cet exemple, emprunté au problème de l'article (35)

la majesté des volcans  
 les volcans, leur majesté  
 les volcans ont de la majesté  
 les volcans sont majestueux

Être comme avoir y figurent. Mais précisément à cause de cette double possibilité, il est difficile de rapprocher ces emplois des compléments de définition métaphoriques qui n'admettent pas avoir

cette ortie folle de la sympathie  
 la sympathie est une ortie folle  
 \* la sympathie a une ortie folle

Il existe pourtant quelques exemples non métaphoriques où seule la paraphrase avec être est possible. Il s'agit de ceux où apparaît ce que Guillaume appelle précisément un "rapport de définition", "permanente" ou "momentanée" (36), selon que  $N_2$  comporte ou non un déterminant.

Dans le rapport de définition permanente,  $N_1$  est, dit Guillaume, "un nom pour définir" (37), i.e. un classifieur.  $Dét_2$  est alors régulièrement absent (38) :

profession de médecin  
 médecin est une profession  
 sentiment de pitié  
 la pitié est un sentiment.

Dans la définition momentanée, au contraire,  $N_1$  n'est pas un classifieur, mais selon l'expression de Guillaume "possède un contenu" (39). Il oppose ainsi la carrière de diplomate - définition permanente - à l'art de la décoration - définition momentanée - en ces termes :

"Alors que carrière dans cette acception est un nom de sens extrinsèque, art, au contraire, est un nom qui possède un contenu. Ce dont il est facile de se rendre compte en essayant de généraliser les deux idées. On pensera aisément, par un mouvement illimité en extension, l'art; au contraire, la même impulsion transmise au mot carrière lui ôte toute valeur". (40)

On ne s'étonnera pas qu'à côté d'exemples non figurés de définition momentanée, le mystère de la vie, la question capitale de la vérité des dogmes chrétiens ..., il cite des métaphores :

Il souffrait, sous ce ciel bas et gris de l'existence humaine.

La caractéristique de ces définitions métaphoriques est bien en effet que  $N_1$  n'y est pas un classifieur de  $N_2$ , autrement on aurait nécessairement un effet de sens propre, et qu'elles n'ont d'existence que momentanée, dans l'acte d'énonciation qui leur a donné naissance.

On peut ne pas être d'accord avec cette opposition sémantique de définitions permanente et momentanée. Il reste que le complément de définition apparaît ailleurs que dans les emplois métaphoriques, et qu'il peut présenter un déterminant en  $N_2$ . Si tel est le cas, comme pour les métaphores,  $Dét_1$  est alors contraint : c'est forcément le ou ce, et un est exclu :

\* un art de la décoration.

Pas plus donc dans le cas du complément de définition que dans les autres, la métaphore ne présente de caractéristique syntaxique spécifique.

#### 2.2.6.1.4 Le problème de l'infinitif

On se souvient qu'aussi bien la configuration en être que l'apposition permettaient de gloser un infinitif par un autre infinitif :

Être poète, c'est avoir de l'appétit pour un malaise  
Être poète, avoir de l'appétit pour un malaise.

Il faut signaler que dans le complément de définition, si  $N_2$  peut être un infinitif, comme dans cet exemple de Guillaume :

L'art de peindre  
de ne saurait réunir 2 Inf. dont l'un définirait l'autre :

\* avoir de l'appétit pour un malaise d'être poète.

Le complément de définition comporte ainsi une restriction que ne présentaient pas être et l'apposition. C'est un fait intéressant à opposer à ceux qui supposent toute liberté de passer d'une forme métaphorique à une autre. Je reviendrai sur ce point ultérieurement.

Parallèlement à ces contraintes syntaxiques, pèsent sur ce complément des restrictions lexicales et sémantiques.

#### 2.2.6.2 Contraintes lexicales et sémantiques

##### 2.2.6.2.1 $N_2$ doit être [inanimé]

L'opposition [animé] vs [inanimé] tient une grande place dans la rhétorique classique au point que depuis Quintilien c'est un principe de classement des figures. On le voit chez Fontanier qui distingue la métaphore d'une chose inanimée à une chose inanimée, la métaphore d'une chose inanimée à une chose animée, la métaphore d'une chose animée à une chose inanimée, et la métaphore d'une chose animée à une chose animée (41).

C'est naturellement là qu'une figure comme la personnification trouve sa source.

Je ne me suis pas jusqu'ici intéressée à cet aspect des figures qui relève essentiellement du domaine des contraintes de sélection ou qui concerne l'effet de la figure. Dans toutes les métaphores citées jusqu'à présent l'opposition [animé] vs [inanimé] n'avait pas d'incidence sur la syntaxe. Force est d'en tenir compte pour le complément de définition qui n'apparaît que si  $N_2$  renvoie à un inanimé.

$N_1$ , lui, peut être [animé], bien qu'il s'agisse là des cas les plus rares :

"l'immense papillon du baiser infini"  
(HUGO)

"le paon bleu du ciel"  
(SAINT JOHN PERSE)

mais  $N_2$  ne peut l'être.

A la séquence

"l'idéal amer est un citron d'or"

on peut faire correspondre

"Le citron d'or de l'idéal amer"  
(MALLARME)

mais en face de

cette jeune fille est un fruit pulpeux  
ce jeune homme est un citron acide

on n'aura pas, avec le même sens

- \* le fruit pulpeux de cette jeune fille
- \* le citron acide de ce jeune homme

séquences qui ne peuvent être interprétées que comme des compléments de possession :

Cette jeune fille a un fruit pulpeux  
Ce jeune homme a un citron acide.

De fait, on ne rencontre pas non plus parmi les exemples de complément de définition non métaphoriques proposés par Guillaume, de  $N_2$  [animé]. Il est là aussi également impossible :

- ma voisine est une blonde aux yeux bleus
- \* la blonde aux yeux bleus de ma voisine (42)

Lorsque Maurice Gross inclut dans les compléments de définition la petite ville de Colmar, paraphrasable par "une phrase classificatoire comme Colmar est une petite ville", il respecte cette contrainte. Mais on ne peut le suivre lorsque, pour expliquer les relations de coréférence qui jouent dans les phrases

un étudiant est entré, ce garçon a demandé l'heure  
un garçon est entré, cet étudiant a demandé l'heure

entre les deux  $N$  sujets, il pose soit des phrases classificatoires comme

un étudiant est un garçon

soit des formes avec complément de définition comme

étudiant de garçon  
garçon d'étudiant

car ces formes-là ne sont possibles que dans la configuration qualitative, avec effet appréciatif — qui en l'occurrence est peu naturel — :

cet étudiant de garçon  
ce garçon d'étudiant

sur le modèle de

ce faquin de valet.

En somme, là où deux cadres paraphrasables par être sont possibles, lorsque  $N_2$  renvoie à un inanimé, l'emploi qualitatif, sans déterminant en  $N_2$

ce citron d'or d'idéal amer

et le complément de définition, avec déterminant

le citron d'or de l'idéal amer

une seule possibilité apparaît si  $N_2$  renvoie à un animé, l'emploi qualitatif :

ma blonde aux yeux bleus de voisine

et le complément de définition est exclu :

- \* la blonde aux yeux bleus de ma voisine.

Si cette dernière séquence doit être interprétée, elle le sera en effet nécessairement comme indiquant un rapport de possession. Si l'on donne évidemment à possession le sens large que donne Guillaume à appartenance, tout se passe comme si la gamme des objets — et même des êtres — susceptibles d'être possédés par un animé était si vaste que dans la configuration  $Dét_1 N_1 de Dét_2 N_2$  ce soit, en dehors des emplois quantitatifs, la seule interprétation possible.

Pour les inanimés <sup>(43)</sup> au contraire, la possession se réduit à une possession d'aspect ou à une relation de partie à tout, si bien que d'autres effets sémantiques comme la définition sont possibles. Dans ces conditions, il importe de préciser quels sont les éléments dont l'apparition en  $N_1$  bloque l'effet de définition.

#### 2.2.6.2.2 Les contraintes sur $N_1$

D'une façon générale, elles s'exercent lorsque  $N_1$  appartient à une classe lexicale caractérisable.

Ainsi, lorsque  $N_1$  désigne une partie du corps

"le visage ivre de la forêt"  
(BEALU)

"le flanc assombri de la rivière"  
(CHAR)

il s'agit forcément du cas où de indique un rapport de possession :

la forêt a un visage ivre  
la rivière a un flanc assombri.

Selon la tradition, la métaphore consiste ici dans — je dirai plutôt a pour conséquence — une personnification.

De même si  $N_1$  désigne un animal susceptible d'être possédé par un humain, c'est la paraphrase avec avoir qui paraît naturelle :

"j'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose"  
(HUGO)  
la prose a des chiens noirs.

"Les âpres chiens de la patrie"  
(HUGO)

La patrie a d'âpres chiens,

comme elle s'impose si  $N_1$  est un terme désignant une partie dont il est facile de reconstruire le tout, ou, pour se situer sur le plan de la syntaxe, dont il est facile de dresser la liste des arguments. Ainsi racine désigne-t-il une partie d'un végétal, si bien qu'il admet comme arguments plante, fleur, arbre, etc., c'est-à-dire des éléments dont la liste est close. Aussi dans :

"les racines du ciel"  
(R. GARY)

"les racines du coeur"  
(BEALU)

continue-t-il à être interprété comme partie d'un tout, que désignent alors ciel et coeur. Ainsi encore dans

"J'ai, torche en main, ouvert les deux battants  
du drame"  
(HUGO)

battants est compris comme une partie de la porte que constitue le drame.

Si  $N_1$  désigne une action ou le produit d'une action susceptible d'être faite par un humain, on verra apparaître une paraphrase avec un opérateur nécessairement autre que être :

"Les baisers du jour"  
(HUGO)

Le jour (fait, donne) des baisers.

C'est également ce qui se produit lorsque  $N_1$  indique une quantité, une forme, où la paraphrase, celle des emplois quantitatifs, offre forme, constitue :

"les deux petits ballons de ses yeux"  
 (BEALU)  
 ses yeux (forment, constituent) deux petits ballons.

Le complément de définition exclut également en  $N_1$  un terme dérivé dont la paraphrase est une séquence verbale :

"La ravissante querelle  
 Des baisers et des amours"  
 (HUGO)  
 Les baisers et les amours se querellent.

Il interdit aussi en cette position un terme de matière

"l'or du vent" (CHAR)

le groupe étant alors paraphrasable par un complément de matière  
 le vent d'or.

Enfin, si  $N_1$  désigne un terme susceptible d'orienter vers une relation spatiale ou temporelle, le complément de définition n'a guère de chances d'apparaître :

"l'autobus de l'aventure"  
 (FERRE)  
 "la lune des faux départs"  
 (BEALU)

En bref, le complément de définition dans l'emploi métaphorique exclut en  $N_1$  tout terme lexicalement clair, ou, en d'autres termes, la présence en  $N_1$  de tout nom qui implique une relation particulière avec  $N_2$  bloque l'apparition du complément de définition. Telles sont essentiellement les relations de possession, de partie à tout, de lieu, de temps.

Ce type de contraintes lexicales et sémantiques jouent également dans les emplois non figurés, mais des restrictions difficilement explicables viennent s'y adjoindre.

Qu'il s'agisse des cas de définition permanente où  $Dét_2 = \underline{g}$ , ou de ceux de définition momentanée où  $Dét_2$  est présent, on ne peut en effet faire figurer en  $N_1$  n'importe quel classifieur.

On peut expliquer par la contrainte sur  $N_2$  [animé] que l'on ne puisse avoir

un mammifère d'homme  
 un mammifère de cheval

mais comment expliquer que soient exclues avec  $N_2$  [inanimé] les séquences

\* un meuble de chaise  
 \* un instrument de tournevis ?

Jacqueline Giry dans "Syntaxe et lexique : blesseure, noeud, caresse ..." (44) définit ainsi les classifieurs :

"il s'agit, en général, de termes faisant partie d'une certaine classe avec une propriété supplémentaire, celle de se combiner aux autres termes de cette classe;"

et elle oppose

à  
 il y a des traces de marques  
 \* il y a des marques de traces

pour en conclure que "c'est bien trace qui a l'emploi le plus général". Selon ce test, bien peu de termes génériques seraient des classifieurs.

Il semble que les dérivés s'emploient plus facilement que les termes primitifs dans le cadre du complément de définition, puisque l'on a :

l'examen du baccalauréat  
la contribution de l'impôt  
le concours des IPES

mais c'est loin d'être la règle, puisque l'on a aussi

le danger du feu  
la carrière de diplomate

et surtout l'on comprend mal qu'avec des sens si proches et une relation morphologique à un même verbe on puisse opposer

à un jeu de construction  
\* un jouet de poupée.

A ces différences de comportement, il est difficile de trouver une explication.

Ainsi limité à quelques exemples, le complément de définition non métaphorique est donc très peu productif. Et par un phénomène de contraste qu'on a déjà signalé (emploi productif en langue, métaphores rares dans les textes) à cette absence de productivité dans l'emploi propre, correspond une très grande productivité dans les métaphores, comme en témoigne celle-ci, produite par une enfant de cinq ans

Julien, je vais dormir sur le lit de ton dos  
que l'on ne peut soupçonner d'avoir été influencée par trop de lectures.

Cette utilisation métaphorique du complément de définition est d'autant plus fréquente qu'elle permet dans les textes des effets plus intéressants que l'apposition ou être.

A plusieurs reprises, en particulier pour les emplois quantitatifs, j'ai signalé que N, était compatible avec V, et que la mé-

taphore n'apparaissait qu'avec N<sub>2</sub>. C'est vrai ici également. Soit en effet la phrase

Le triangulaire fermoir est impuissant à contenir  
l'orchidée.

Tous les termes y sont compatibles et imposent une lecture isotopique. Pour la défaire, il suffit d'insérer après chacun des noms un groupe prépositionnel en de

"Le triangulaire fermoir de crins noirs est impuissant à  
contenir l'orchidée de son sexe"

(BEALU)

qui ne rompt pas le discours, et, sans détruire l'architecture de la phrase, vient imposer la métaphore.

De même ces vers de Mallarmé

"... creuser par veillée une fosse nouvelle  
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle"

consistent-ils dans l'adjonction du groupe de ma cervelle à une phrase qui sans lui offrait un sens propre.

On évite ainsi le didactisme des métaphores en être, et l'effet de mise entre parenthèses, d'ajout secondaire, des appositions : la métaphore en de n'impose aucune rupture, aucune pause, dans la phrase où elle vient naturellement s'insérer.

C'est d'ailleurs d'une manière générale l'intérêt de presque toutes les métaphores en de, quel que soit leur sens :

"Les rois ...

Regardent bouillonner dans ce Vésuve d'hommes  
La lave des événements".

(HUGO)

### 3. CONCLUSION

A l'intérieur de ce regroupement factice des métaphores en de, telles sont donc les principales configurations, qui n'épuisent pas, naturellement, la totalité des emplois :

- emploi qualitatif, repérable à la fois par des critères syntaxiques (déterminants, accord de  $N_2$  à  $N_1$ ) et lexicaux (présence en  $N_1$  de nom de qualité)

ce grand niais d'alexandrin

- emploi quantitatif, caractérisé par la présence en  $N_1$  d'un terme désignant une quantité, une mesure, une forme, qui impose des contraintes sur le nombre de  $N_2$ , si celui-ci est un nom comptable :

une poignée de fripons.

Le choix pour Dét.<sub>1</sub>- $N_1$ -de-Dét.<sub>2</sub>- $N_2$  entre deux solutions concurrentes (groupes partitifs ou non) rejaillira forcément sur la description des métaphores.

- complément de matière où syntaxe et lexique sont encore plus liés que dans les groupes précédents, puisqu'il se caractérise par un  $N_2$  désignant des substances massières et donc forcément au singulier :

le coeur d'eau noire

- nominalisation où  $N_1$  est un dérivé et où le groupe a pour structure sous-jacente une phrase verbale

ce déferlement de rêves

- possession dont la source est une phrase avec l'opérateur avoir

le flanc assombri de la rivière

ou produire, donner

Les étincelles de ton rire

- définition qui repose au contraire sur l'opérateur être  
le citron d'or de l'idéal amer.

Plus encore que pour les métaphores en être ou apposées, éclate la multiplicité des formes de la figure. Aucun caractère spécifique ne permet de les opposer aux emplois propres, si bien que leur analyse dépend à chaque fois de celle qui doit être proposée pour les compléments en de non métaphoriques, essentiellement des nominalisations à partir de phrases verbales et de phrases à opérateurs. On ne s'étonnera donc pas que les mécanismes qui sous-tendent la figure soient souvent ceux qui ont été décrits pour les figures à pivot verbal :

- extension de propriétés et transfert de catégorie  
son colonel de mari

- apparition d'un complément obligatoire dans l'emploi figuré

un tissu

vs

"un tissu d'impostures atroces"

le poison

vs

"le poison de la calomnie"

(ROBESPIERRE).

Les figures en de constituent donc une classe intermédiaire entre les figures à pivot verbal et les figures exclusivement no-

minales avec être ou l'apposition. Comme les secondes, elles réunissent deux termes appartenant à la même partie de discours, mais elles impliquent souvent entre ces deux noms le type de relation qu'instituent les figures à pivot verbal.

#### 4. APPENDICE : UN EXEMPLE D'ANALYSE DE TYPE ESTHÉTIQUE A PROPOS DE L'INTERPRÉTATION DES MÉTAPHORES EN DE

De étant une préposition "vide", pour reprendre le terme de G. Gougenheim, i.e. qui n'acquiert son sens que par le contexte syntaxique et lexical où elle s'insère, elle ne peut à elle seule, à la différence de être ou du cadre de l'apposition, orienter l'interprétation générale de la figure, puisqu'elle ne permet pas de décider si la relation qu'elle instaure joue de  $N_1$  à  $N_2$  ou de  $N_2$  à  $N_1$ . C'est d'ailleurs en partie cette ambiguïté, ajoutée au fait qu'elle est un outil privilégié pour insérer, sans le rompre, une métaphore nominale dans un énoncé, qui explique sa fréquence dans les textes poétiques. C'est ainsi que chez Saint-John Perse c'est, dans les textes étudiés, pratiquement la seule configuration de métaphore in praesentia et elle est utilisée pour faire énigme, les indices lexicaux étant, comme à dessein, brouillés :

"Les violettes de l'orage"  
"Les mots hongres du bonheur"  
"Le bitume des portes"  
"Les banquises du sel".

Il est néanmoins le plus souvent possible de décrypter les métaphores grâce à ces indices syntaxiques et lexicaux qui concourent

à en définir les différentes configurations. J'en donnerai quelques exemples :

- "Destins, destins impénétrables  
Rois secoués par la folie  
Et ces grelottantes étoiles  
De fausses femmes dans vos lits  
Aux déserts que l'histoire accable"  
(APOLLINAIRE)

Il s'agit du groupe ces grelottantes étoiles de fausses femmes. La syntaxe, absence de déterminant devant  $N_2$ , présence de ces devant  $N_1$ , absence de dissymétrie sg/pl entre  $N_1$  et  $N_2$  qui laisse présumer un accord en nombre, oriente vers l'interprétation qualitative. C'est ce que confirme le lexique avec le terme de fausses qui implique un jugement péjoratif, et qui par contre-coup donne à grelottantes étoiles le sens d'une insulte. L'ensemble du contexte (folies, accable) conforte cette interprétation.

- "Ce rocher de braves gens est la citadelle de l'amitié"  
(CHAR)

Les configurations de déterminants sont identiques à celles de l'exemple précédent, mais la présence du singulier rocher, alors que  $N_2$ , braves gens, est au pluriel, oriente, en l'absence même de tout indice lexical, vers l'interprétation quantitative, ceci, naturellement, sans préjuger des éléments propres au sémantisme de rocher :

ces braves gens constituent un rocher.

L'interprétation serait différente avec

Ces rochers de braves gens

que le parallélisme du nombre des deux  $N$  conduirait à interpréter comme un emploi qualitatif.

- "Il faut brûler le sphinx qui nous ressemble  
Et ses mousses de solitude"  
(ELUARD)

On est ici en présence de la configuration Dét<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>. La dissymétrie sg/pl exclut l'interprétation qualitative, mais aussi quantitative car le pluriel se présente le premier. N<sub>2</sub> étant un nom non nombrable est alors assimilé à un terme de matière. On peut refuser d'interpréter la figure, la juger trop énigmatique, mais si on l'interprète, ce sera dans le sens que suggèrent la syntaxe et le lexique.

- "L'île verte du silence"  
(ELUARD)

On a affaire au cadre Dét<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de Dét<sub>2</sub> N<sub>2</sub>. La présence d'un déterminant devant N<sub>2</sub> exclut d'emblée le complément de matière comme l'emploi qualitatif. L'absence de dissymétrie sg/pl n'incite pas à l'interprétation quantitative. Restent donc les compléments de possession et de définition, ce dernier étant possible puisque N<sub>2</sub> renvoie à un inanimé. N<sub>1</sub> n'étant pas caractérisable comme objet susceptible d'être possédé, comme terme de matière etc., on retiendra le complément de définition dont l'interprétation apparaît ainsi comme résiduelle.

- "C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité"  
(APOLLINAIRE)

Dans ces deux vers qui présentent la même configuration de déterminants, on peut en fait, bien qu'il ne s'agisse que de nuances, distinguer deux types d'interprétations :

• dans le premier vers, le pluriel en N<sub>2</sub> aussi bien que la présence de touffu à ses côtés font de N<sub>1</sub> un collectif et il s'agit d'un emploi quantitatif.

• dans le second, au contraire, où N<sub>2</sub> est à chaque fois un singulier (la potence de l'honneur / la potence de l'éternité), et renvoie à un inanimé, en l'absence d'une forte orientation lexicale de N<sub>1</sub>, on est en présence d'un complément de définition.

L'interprétation de ces différentes métaphores n'est donc pas le fruit du hasard : elle résulte de guides lexicaux et syntaxiques qui la contraignent.

Subsiste évidemment un résidu — très faible par rapport à l'ensemble des métaphores en de relevées dans le corpus — d'exemples ambigus ou inclassables. Soit en effet :

- "L'oeil bleu des pervenches"  
(HUGO)

Le fait que N<sub>1</sub> désigne une partie du corps oriente vers un complément de possession, mais comme par ailleurs bleu renvoie à un aspect de la pervenche, il peut également s'agir d'un complément de définition :

les pervenches sont un oeil bleu.

- "hectares de Paris, entrailles de beauté, mon feu  
monte sous vos robes de fugue"  
(CHAR)

Dans la séquence robes de fugue, en l'absence de contexte explicite, il est difficile de savoir si l'on doit choisir le complément de matière — ce qu'autorise l'absence de déterminant en N<sub>2</sub> comme le fait qu'il soit au singulier — ou la possession virtuelle. L'une ou l'autre interprétation est également possible, et étrange.

- On peut également rappeler la confusion entre l'emploi quantitatif et le complément de matière lorsque  $N_1$  appartient à la classe lexicale des noms de quantité, et  $N_2$  à celle des noms de matière :

"le long fleuve de fiel"

(BAUDELAIRE)

Enfin dans quelques cas la syntaxe et le lexique entrent en conflit, si bien qu'aucune interprétation ne se dégage. Ainsi dans cet exemple de Char

"ta main de pollen qui fondait sur mon front aux  
moulinets d'une lampe d'anémone".

Avec lampe d'anémone, la syntaxe oriente soit vers la possession virtuelle qui s'accorde mal avec les données sémantiques, soit vers le complément de matière, difficilement compatible avec  $N_2$ , non comptable renvoyant à une notion que l'on conçoit malaisément sous l'aspect du continu (45). La métaphore est donc complètement opaque.

De même dans cette séquence de Mallarmé

"la faute idéale de roses"

l'absence de déterminant en  $N_2$  comme la dissymétrie sg/pl orienteraient vers l'interprétation quantitative si le lexique ne la rendait peu probable. Reste alors à associer la figure à

la faute idéale comme en commettent les roses  
qui est également une interprétation difficile.

On voit donc par ces exemples comment la linguistique peut aider à l'explication des textes. Chaque métaphore est interprétée différemment par contraste avec les autres dont elle se distingue selon des critères lexicaux et syntaxiques. Le nombre des

interprétations est limité et le choix de l'une parmi les diverses possibilités est contraint. C'est dire que ni la création littéraire ni la lecture et l'interprétation d'une oeuvre ne sont le fait d'une liberté sans entraves, puisqu'elles se plient aux lois de la grammaire.

\* \* \*

## NOTES DU CHAPITRE IV

- (1) Une première version de ce chapitre a paru sous le titre "L'interprétation des métaphores en de : le feu de l'amour", dans Langue française n° 30, mai 1976.
- (2) Sur ce point, cf. Ière partie, Chap. III.
- (3) P. GUIRAUD, Langage et versification d'après l'oeuvre de Paul Valéry, Klincksieck, Paris, 1953.
- (4) Ibid., p. 178.
- (5) Ibid.
- (6) G. GUILLAUME, Le problème de l'article et sa solution dans la langue française, Paris, Hachette 1919, p. 121.  
 "La préposition de entre deux noms se présente seule ou suivie de l'article. Ces deux constructions ne pouvant être employées l'une pour l'autre, il y a lieu d'en déterminer la répartition sémantique ... Ce qui distingue les groupes sans article intérieur des groupes avec article intérieur, c'est le degré de réalité de la préposition."
- (7) I. TAMBA, op. cit., Chap. XIII.
- (8) Ibid.
- (9) J. THOMAS, "Syntagmes du type 'ce fripon de valet', 'le filet de sa mémoire', 'l'ennui de la plainte'" in Le français Moderne, t. XXXVIII, 1970.

- (10) Il écrivait ainsi, à propos du rapport d'"appartenance réelle" :  
 "Le traitement auquel donne lieu l'appartenance réelle est le suivant. Les deux noms prennent un article."  
 et à propos de "l'appartenance virtuelle" :  
 "Le deuxième nom reste sans article, et cette suppression est définitive. Quant au premier, il tend : 1° vers l'article un lorsque le nom initial est un nom d'être multiple, unique ou abstrait ... vers l'article de le, lorsque le nom initial est un nom de matière ..."  
Le problème de l'article, op. cit., pp. 123 et 126.
- (11) Cf. en particulier M. GROSS, Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit.
- (12) Exemples empruntés à la thèse de J.-Cl. MILNER.
- (13) L'importance de ces indices lexicaux et sémantiques est si grande que J.-Cl. Milner écrit dans sa thèse que l'interprétation des groupes en de "varie essentiellement avec les unités lexicales conjointes".
- (14) Cf. en particulier, outre J. THOMAS, André ESKENAZI, "Quelques remarques sur le type ce fripon de Valet et sur certaines fonctions syntaxiques de la préposition de", in Le Français Moderne, t. XXXV, 1967; Alf LOMBARD, "Li fels d'anemis", "ce fripon de valet". Etude sur les expressions de ce type", in Studien i modern sprakvetenskap, t. II, 1931; P. IMBS, "Remarques sur la fonction épithète", op. cit.
- (15) Exemple emprunté à GREVISSE, Le Bon Usage, 10e édition, Duculot, Gembloux, 1975, § 303, p. 252.  
 On en trouve également un grand nombre chez DAMOURETTE et PICHON, t. II, § 472, § 588 et sqq.
- (16) C'est ce qui explique que J.-Cl. Milner mette ce tour en relation avec la dislocation qualitative.
- (17) G. GUILLAUME, op. cit., p. 138.

- (18) Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., p. 28.
- (19) GUILLAUME, op. cit., p. 142.
- (20) Anne-Marie DESSAUX, "Déterminants nominaux et paraphrases prépositionnelles : problèmes de description syntaxique et sémantique du lexique", in Langue Française, n° 30, mai 1976.
- (21) Ibid., p. 46.
- (22) Ibid., p. 46.
- (23) A.-M. DESSAUX, op. cit., p. 46. Elle-même reconnaît le flou de cette notion :
- "Les catégories métalinguistiques utilisées ne sont évidemment pas opératoires. Que signifie 'dénoter intrinsèquement la quantité ?' ... Quel est le statut linguistique de la notion de quantité ? de ses diverses modalités ? Dans nos listes de noms, elle s'accompagne presque toujours d'autres éléments de signification (ex. : série, abondance), aussi peu cernables. La description empirique peut-elle passer le cap de ces désignations empiriques du sens, dans les domaines tels que celui de ces noms, où la structuration formelle n'est pas évidente ?", p. 47.
- (24) Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., pp. 59-60.
- (25) A.-M. DESSAUX, op. cit., p. 48.
- (26) C'est ainsi qu'A.-M. Dessaux ne considère pas les noms collectifs comme désignant intrinsèquement la quantité, ce que je suis tentée de faire à la suite de Guillaume, en préférant la notion de forme à celle de quantité stricte.
- (27) GUILLAUME, op. cit., p. 99.
- (28) Ibid., pp. 129-130.

- (29) Sur ce point, cf. M. GROSS, "Sur une règle de cacophonie", in Langages n° 7, Paris, Larousse, 1967.
- (30) G. GOUGENHEIM, "Y a-t-il des prépositions vides en français ?", in Le Français Moderne, janvier 1959.
- (31) GUILLAUME, op. cit., pp. 123-124.
- (32) Ibid., p. 125.
- (33) In Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., p. 17.
- (34) Encore que précisément à cause de la succession sg, pl, on puisse songer à interpréter ce groupe comme quantitatif.
- (35) Op. cit., p. 123.
- (36) Ibid., pp. 146 et sqq.
- (37) Ibid., p. 148.
- (38) Si en effet apparaît un Dét., on aura deux tours très différents :
- la profession du médecin  
où apparaît un rapport de possession et  
le sentiment de la pitié  
équivalent à une tournure verbale :  
on éprouve de la pitié.
- (39) P. 148.
- (40) Ibid.
- (41) FONTANIER, op. cit., pp. 101-102.
- (42) Un exemple comme  
Le problème de mon voisin est insoluble

ne constitue pas un contre-exemple, car mon voisin est en fait une ellipse pour l'attitude de mon voisin, la conduite de mon voisin qui comporte bien un inanimé.

- (43) Il est intéressant de noter qu'ici les parties du corps se comportent comme n'importe quel nom renvoyant à un inanimé :

la prison de notre corps  
notre corps est une prison

ce qui n'est pas toujours le cas. Ainsi lorsque deux objets sont en relation de partie à tout, le second pourra renvoyer au premier sans qu'intervienne un possessif :

ma camera est tombée. L'objectif est cassé.

Ceci n'est pas vrai si  $N_2$  est une partie du corps :

Jean est tombé. \* Le pied est cassé

mais

Jean est tombé. Son pied est cassé.

- (44) Jacqueline GIRY, "Syntaxe et lexique : blessure, noeud, caresse ...", in Actes du Colloque Franco-Allemand de Grammaire transformationnelle, Christian Rohrer/Nicolas Ruwet éd., Max Niemeyer Verlag Tübingen 1974, tome II, p. 97.

- (45) Pour que  $N_2$ , comptable, puisse être interprété comme terme de matière comme dans

"notre plaisir au seuil de dune"  
(CHAR)

il faut en effet qu'il renvoie à un objet fait d'une certaine matière, et donc qu'il évoque une matière, comme dune évoque sable. Ce n'est pas le cas ici d'anémone.

## CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

Aux termes de cette description syntaxique, on peut souligner quelques points intéressants.

### 1. ECLATEMENT SYNTAXIQUE DE LA FIGURE

Le premier apport de cette description est de confirmer l'absence d'unité des métaphores qui se dégageait déjà de leur analyse sémantique. La diversité des configurations où elles se localisent comme les mécanismes mis en jeu montrent qu'il est impossible de leur trouver une caractéristique commune. Ces configurations et ces mécanismes sont pour l'essentiel les suivants :

#### 1.1 METAPHORES A PIVOT VERBAL

Je regroupe ici les métaphores où la relation figurée joue entre éléments appartenant à des parties du discours différentes, c'est-à-dire surtout de nom à verbe, le terme figuré pouvant être l'un ou l'autre. La caractéristique commune à ces figures est qu'elles impliquent un verbe et que par conséquent elles obligent à prendre en considération sa construction et ses propriétés. On assiste alors à la même diversité que celle qui apparaît dans les tables de verbes étudiés par M. Gross.

Les deux seuls processus tant soit peu généraux sont l'existence d'infractions aux contraintes de sélection et dans quelques cas l'extension des propriétés qui caractérisent une classe lexicale donnée à d'autres éléments du lexique. Ces processus, qui peuvent d'ailleurs intervenir ensemble, ne sont pas généralisables à l'ensemble des métaphores à pivot verbal. Ils ne leur sont pas non plus spécifiques puisqu'on les retrouve dans certaines métaphores nominales en de (emplois qualitatifs et quantitatifs, compléments de matière).

#### 1.2 LES METAPHORES EN ETRE

Ici encore se dégagent plusieurs catégories : identification des points de référence, qualification ou classification selon le déterminant de  $N_2$ . Un seul processus général et très productif est à l'oeuvre : la seule condition à l'apparition de la figure est l'absence d'une relation sémantique d'espace à genre précodée entre  $N_1$  et  $N_2$ .

#### 1.3 LES METAPHORES APPOSITIVES

Elles aussi sont très productives et peu contraintes. En effet, si des restrictions viennent peser sur les emplois non figurés pour interdire des déplacements ou des configurations de déterminants, elles ne jouent pas pour les métaphores qui pourront ainsi présenter toutes les interprétations liées aux appositions à sens propre.

#### 1.4 LES METAPHORES EN DE

Sous cette fallacieuse étiquette commune, il est en fait nécessaire de distinguer plusieurs configurations qui n'ont rien à voir les unes avec les autres. Elles ne font apparaître aucun processus nouveau, les unes ayant un fonctionnement verbal, comme lorsque  $N_1$  est un dérivé verbal, les autres, comme le complément de définition, manifestant — à l'intérieur de contraintes bien définies — la même productivité que les métaphores en être ou apposées.

#### 2. METAPHORES VERBALES ET METAPHORES NOMINALES

On voit ainsi se dégager deux rubriques principales, selon la plus ou moins grande productivité des mécanismes mis en oeuvre. Dans la première se rangent les figures à pivot verbal et les configurations en de dont la source est une séquence verbale. Leur productivité est limitée, soumise à des facteurs syntaxiques, les verbes, à la différence des noms, se caractérisant par des propriétés et des constructions bien définies.

Par ailleurs, les métaphores de ce type reposent sur la réunion de deux termes appartenant à des classes morphosyntaxiques différentes dont la relation sémantique peu explicite est descriptible uniquement par le recours à la notion de fonction :

relation de sujet à verbe  
relation de verbe à complément.

Ce type de relation ne peut guider à lui seul l'interprétation de la figure. Ainsi dans

"Les hortensias géants ourlant le vieux mur"  
(BEALU)

la relation d'hortensias à ourler et de ourler à vieux murs ne donne pas d'indication sur le sens de la figure qu'elle fonde, puisqu'elle n'est exprimable qu'en termes d'incompatibilité.

C'est pourquoi des associations hors contexte s'établissent nécessairement avec les termes attendus : la tradition parle en ce cas de figures in absentia conçues comme purement substitutives. Voici comment Fontanier explique cette figure à pivot verbal

le vin lui a lié la langue :

"Le vin, en offusquant la raison, et en rendant la parole pénible, embarrassée, ne fait-il pas comme s'il liait et enchaînait la langue ?"

La première partie de la phrase est une traduction de la métaphore.

C'est donc tout naturellement dans ce type de figures que l'on rencontre le plus de métaphores codées qui finissent par s'user et par n'être plus que des synonymes du terme auquel elles se sont substituées :

Jacques déraille complètement  
bat la campagne

Je suis crevée  
vidée, etc.

En réalité la syntaxe ici n'a pas plus d'importance dans la compréhension de la figure que dans n'importe quelle séquence non figurée.

Toute autre est la seconde catégorie de métaphores où sont reliés deux noms. Quelle que soit la configuration, être, apposition et certaines métaphores en de - aucune contrainte syntaxique ne pe-

sant sur l'insertion des noms, elle est toujours librement productive. De plus, la syntaxe contribue ici à l'interprétation puisqu'elle impose une liaison sémantique entre deux noms dont bien souvent rien ne justifie le rapprochement. Aucune association in absentia n'est nécessaire pour ces métaphores in praesentia, non codées, dont les deux éléments à relier sont toujours associés dans la séquence. C'est ici la syntaxe qui construit la relation.

### 3. ABSENCE DE CARACTERISTIQUE SPECIFIQUE DE LA FIGURE

Si la syntaxe contribue à la relation figurée, elle ne permet ni de repérer, ni d'expliquer la métaphore, puisqu'elle ne lui est jamais spécifique. Ou bien la métaphore emprunte directement la construction du sens propre, comme dans la plupart des configurations (être, apposition, compléments en de, majorité des figures à pivot verbal) ou bien, si elle s'en distingue, c'est par des traits qui ne lui sont pas particuliers, présence d'un complément obligatoire qui apparaît pour toute spécification

paver une rue de | pavés de grès  
                          | nids d'oiseaux

ou différence de construction comme il en apparaît souvent dans les changements de sens.

Si la syntaxe, pas plus que la sémantique, ne permet de repérer et de caractériser la métaphore, elle demeure au terme de cette description ce qu'elle était au début : le résidu des figures qui ne sont ni des métonymies, ni des synecdoques. Il est donc nécessaire de s'interroger sur la consistance de celles-ci à l'intérieur du système des tropes.

TROISIEME PARTIE

LE SENS FIGURE

\*

Chapitre ILES TROPESO. GENERALITES

Dans ce chapitre, je voudrais m'interroger sur la validité de la tropologie (réduite au trio métaphore, métonymie, synecdoque) que les contemporains utilisent encore. Car si la métaphore ne peut être caractérisée comme telle ni sémantiquement ni syntaxiquement, elle demeure au terme de la description linguistique ce qu'elle était au début de cette étude : le résidu des tropes que l'on ne peut classer comme métonymies ou synecdoques. Ceci suppose évidemment que la définition et le repérage de ces deux figures soient clairs. C'est ce que j'avais admis sans examen dans la première partie de ce travail, puisque je pensais pouvoir définir la métaphore positivement. Cet espoir ayant été déçu, il devient maintenant primordial de soumettre à un examen détaillé les deux tropes dont en définitive la métaphore tire différentiellement sa définition.

## 1. LA TRADITION : HISTORIQUE

Si la notion de métaphore subsiste tout au long de la tradition rhétorique, bien que son contenu puisse varier, il est intéressant de noter que le système des tropes subit d'importantes modifications — ce dont on peut tirer argument aujourd'hui pour le remodeler une fois de plus —.

On trouvera sur ce point de nombreux renseignements dans l'article de F. Soublin, "13, 30, 3" <sup>(1)</sup> dont je ne fais que résumer l'essentiel, en prenant quelques grands repères historiques.

Telle qu'elle est arrêtée par Quintilien, la liste des tropes en comprend 13 :

1. emphase : voilà qui est parler
2. catachrèse : une feuille de papier  
(aucune expression propre n'est reconstruc-  
tible)
3. métonymie : aimer la bouteille  
pour aimer le vin de la bouteille
4. métalepse : il a vécu  
pour il est mort
5. synecdoque : une tête si chère  
pour une personne si chère
6. antonomase : un Cicéron  
pour un bon orateur
7. hyperbole : des ruisseaux de larmes  
pour des larmes abondantes
8. métaphore : le feu de l'amour  
pour l'ardeur de l'amour
9. ironie : Quinault est un Virgile  
pour Quinault est un mauvais poète
10. litote : Va, je ne te hais point  
pour Va, je t'aime
11. antiphrase : une muette des Halles  
pour une marchande très bavarde des Halles
12. euphémisme : le maître des hautes oeuvres  
pour le bourreau
13. périphrase : l'astre du jour  
pour le soleil.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans son Traité des Tropes, Dumarsais en propose 30, i.e. ceux de Quintilien — à l'exception du premier, l'emphase, qui disparaît — auxquels s'ajoutent des éléments jusqu'alors répertoriés parmi les figures de pensée, de construction ou de diction, comme l'allégorie :

"L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paraît tout autre chose que ce qu'on a besoin de faire entendre, et qui cependant ne sert que de comparaison pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point" <sup>(2)</sup>.

l'hypallage :

"dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devraient être selon la destination des terminaisons et des constructions ordinaires. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle Hypallage" <sup>(3)</sup> :

"Ibant obscuri sola sub nocte"  
(VIRGILE)

Ils allaient obscurs dans la nuit solitaire

ou l'onomatopée :

"L'onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie" <sup>(4)</sup>,

et enfin dix tropes qui mettent en jeu des mécanismes moins sémantiques que syntaxiques. Ce sont par exemple l'emploi d'un substantif comme adjectif :

Louis XV est roi <sup>(5)</sup>

l'opposition entre verbe actif (i.e. à construction transitive) et neutre (à construction intransitive) :

il joue gros jeu vs il joue <sup>(6)</sup>.

Chez Beauzée au contraire, dans l'article Trope de l'Encyclopédie, soit 35 années à peine après le Traité des Tropes, n'ap-

paraissent que trois tropes, ceux que reprend Fontanier et que connaît seuls la modernité. Voici en effet le texte de Fontanier sur les "tropes en un seul mot, ou proprement dits" :

"Ou les Tropes ... offrent un sens figuré ou ils n'offrent qu'un sens purement extensif. Dans le premier cas, ce sont de véritables figures, et ces figures peuvent sans doute s'appeler figures de signification, puisque c'est par une nouvelle signification du mot qu'elles ont lieu, et que c'est à cette nouvelle signification qu'elles tiennent. Dans le second cas on peut les appeler catachrèses, mot qui exprime si bien et leur nature et leur usage, puisqu'il signifie abus, et que l'extension du sens est une sorte d'abus.

Mais, figures ou catachrèses, de combien de manières différentes les Tropes en un seul mot ont-ils lieu ? Ils ont lieu par un rapport entre la première idée attachée au mot, et l'idée nouvelle qu'on y attache ... Or, ces rapports se réduisent aux trois suivants : Rapport de corrélation, ou, si l'on aime mieux, de correspondance; rapport de connexion, et rapport de ressemblance" (7).

Le premier fonde les métonymies, le second les synecdoques, et le troisième les métaphores.

F. Soublin montre dans l'article auquel je me réfère que ces découpages différents du champ des tropes sont liés à l'histoire des idées et qu'en particulier la réduction draconienne qui fait passer des 30 tropes de Dumarsais aux 3 de Beauzée et Fontanier reproduit l'évolution d'une logique du sophisme à une logique des relations entre idées. Dans la première perspective, il importe par exemple de répertorier l'antiphrase, afin que le lecteur ou l'auditeur sache comment retrouver derrière elle la vérité. Dans la seconde, elle est écartée, puisqu'elle n'associe pas deux idées d'objets. Fontanier est très clair là-dessus :

"Par l'Antiphrase, on emploie un mot ou une façon de parler dans un sens contraire à celui qui lui est ou lui semble naturel. Si l'emploi du mot ou de la façon de parler dans un tel sens se fait librement et par choix, il se rapporte nécessairement à l'Ironie; s'il est forcé par l'usage, il se rapporte à la catachrèse, où il rentre dans la classe de ces locutions qu'on appelle des phrases faites. Ce n'est donc ni un trope ni une figure particulière" (8).

L'antiphrase se définissant dans le cadre d'une seule expression, et non par la relation qui unit deux idées d'objets, elle n'obéit pas au schéma des tropes.

Sur le plan linguistique, l'aboutissement de cette évolution est donc d'épurer et de systématiser les tropes en ne retenant que ceux qui reposent sur des mécanismes sémantiques. Tous ceux qui chez Dumarsais impliquaient des facteurs syntaxiques sont éliminés. Tel est le cas de l'hypallage que Fontanier commente en ces termes :

"On entend par ce mot le transport fait à quelqu'un des objets d'une phrase de ce qui ne semble réellement convenir qu'à un autre objet avec lequel il s'y trouve en rapport. Mais si ce transport est légitime et conforme au génie de la langue, il rentre dans le genre de quelque autre figure, telle, par exemple, que la métaphore, et on ne doit pas le considérer comme une figure particulière : s'il n'est pas légitime, il faut le regarder comme un vice de style, et non comme une figure" (9).

La spécificité de l'hypallage, qui est syntaxique, et consiste dans une permutation de termes

"Ibant obscuri sub sola nocte"

(VIRGILE)

Ils allaient obscurs, dans la nuit solitaire  
(Ils allaient solitaires dans la nuit obscure)

est donc effacée et seule est envisagée la relation sémantique qui en résulte.

Le classement des tropes n'est donc pas immuable. Dans ces conditions, il paraît raisonnable de supposer que les mentalités ayant évolué, il devrait de nos jours être remanié et adapté. Je tenterai dans les pages qui suivent de préciser ce que peut être de nos jours la tropologie.

Je prendrai comme point de départ le classement de Fontanier puisque c'est celui qu'utilisent les contemporains et dont je me suis servie pour repérer les métaphores du corpus. Il a par ailleurs le mérite de ne pas mêler des éléments disparates, tels que les mécanismes de production de la figure et son effet qui seul permet dans la tradition antérieure de parler d'ironie ou d'hyperbole. Enfin, il n'envisage que des unités définissables dans le cadre de la proposition, alors qu'avant lui, les tropes pouvaient s'étendre au-delà même de la phrase, comme c'est le cas pour l'allégorie.

J'examinerai la cohérence interne du système de Fontanier avant d'exposer ce qu'une analyse linguistique peut en conserver.

## 2. LE SYSTEME DE FONTANIER

En dépit de ses mérites que je viens de rappeler, l'édifice des tropes de Fontanier soulève plusieurs difficultés liées au maniement des critères sémantiques utilisés.

Ainsi, la synecdoque de l'espèce est définie de la façon suivante :

"C'est le nom de l'espèce pour celui du genre ... Segrais a dit la saison des roses, pour la saison des fleurs :  
O les charmans discours ! ô les divines choses  
Que me disait Philis en la saison des roses;  
Saint-Ange, les pins, pour tous les arbres qui entrent dans la construction des vaisseaux :

Et la mer vit les pins avec orgueil flottans,  
Insulter la tempête et braver les autans." (10)

Elle est donc définie sémantiquement, conformément aux principes de distinction des tropes explicitement posés par Fontanier. On s'attendrait alors à trouver dans cette catégorie les figures verbales qui reposent sur une relation d'hyponymie. Or, Fontanier n'en cite aucun exemple parmi les synecdoques et les répertoire parmi les métaphores. Il relève ainsi moissonner des lauriers où moissonner désigne pourtant une espèce du genre que représente le verbe attendu cueillir (11). C'est donc qu'intervient un autre principe de définition : seules les métaphores peuvent se recruter dans toutes les parties du discours :

"On ne distingue pas ordinairement la Métaphore en espèces, comme la Métonymie et la Synecdoque; mais il ne faut pourtant pas croire qu'elle n'ait qu'une seule forme, qu'un seul aspect, et qu'elle soit la même dans tous les cas. Elle est au contraire très-variée, et elle s'étend bien plus loin sans doute que la Métonymie et que la Synecdoque, car, non-seulement le nom, mais encore l'adjectif, le participe, le verbe, et enfin toutes les espèces de mots sont de son domaine". (12)

De fait, dans les Figures du Discours, en dehors de la métaphore, il n'y a de figure verbale que parmi les tropes improprements dits, i.e. ceux qui ne sont pas localisés sur un seul mot. Telle est par exemple la métalepse "qui n'est jamais un nom seul, mais toujours une proposition" et qui "consiste à substituer l'ex-

pression indirecte à l'expression directe, c'est-à-dire, à faire entendre une chose par une autre qui la précède, la suit ou l'accompagne, en est un adjectif, une circonstance quelconque, ou enfin s'y rattache ou s'y rapporte de manière à la rappeler aussitôt à l'esprit" (13). Le verbe apparaît bien dans les exemples, comme celui où Phèdre "emploie ce détour ingénieux, où Hippolyte peut se reconnaître sous le nom de Thésée :

"Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée,  
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers  
...  
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche ..." (14)

mais il n'y apparaît que comme un des éléments des propositions sur lesquelles s'étale la figure (15).

C'est donc un embryon de critère syntaxique qui joue ici pour faire automatiquement classer parmi les métaphores les figures en un seul mot portant sur une classe morpho-syntaxique autre que le nom. Il n'est pourtant pas explicitement décrit comme tel. Le passage de Fontanier cité plus haut où les "aspects" et les "formes" de la métaphore sont mis sur le même plan que les "espaces" de métonymie et de synecdoques en témoigne.

Ainsi se manifeste un conflit latent entre syntaxe et sémantique : on peut le mettre en évidence en reprenant l'exemple de moissonner des lauriers.

Deux critères d'ordre différent concourent chez Fontanier à en faire une métaphore : d'une part, c'est une figure verbale, d'autre part, elle repose sur un rapport de ressemblance. Or, je l'ai dit, entre moissonner et le terme propre cueillir, ce n'est pas une relation de ressemblance, mais d'hyponymie, que l'on observe, car s'il

y a ressemblance, c'est seulement entre cueillir des lauriers et moissonner du blé qu'elle peut exister, soit, selon le schéma de la proportion,

$$\frac{\text{cueillir}}{\text{lauriers}} = \frac{\text{moissonner}}{\text{blé}}$$

Mais dans ce cas, on ne se limite plus, pour rendre compte de la figure, au mot seul, puisque l'on est dans le cadre de la proposition, qui n'est normalement pas prise en compte dans les tropes "proprement dits" en un seul mot. Ou bien donc, il faut centrer l'attention sur le verbe, et dans ce cas, si métaphore il y a bien du point de vue morpho-syntaxique, sémantiquement on ne peut recourir à la notion de ressemblance. Ou bien il faut étayer cette notion en considérant l'ensemble de la proposition, mais on sort alors du cadre des tropes en un seul mot.

On rencontre le même type de difficultés avec cet exemple d'Apollinaire :

"nos baisers mordus, sanglants"

qui devrait être analysé comme métonymies, si l'appartenance des termes mordus et sanglants à la classe morpho-syntaxique du verbe, puisque ce sont des participes passés, n'obligeait à y voir des métaphores.

Les exemples de ce type soulèvent les problèmes les plus délicats puisqu'ils conduisent à faire intervenir la syntaxe, alors que la rhétorique n'en fait jamais explicitement un critère de classement. Mais il en est bien d'autres, moins intéressants, qui jettent néanmoins la suspicion sur la validité des principes de classement sémantiques.

A quel trope attribuer en effet toute la catégorie de figures caractérisées par l'alliance d'un terme abstrait et d'un terme concret comme

"Paris voit avec douleur qu'on lui présente partout  
le crime errant dans ses murs"

(SAINT-JUST)

où l'on peut également concevoir que crime est pris au sens propre et qu'errant est une métaphore, ou que crime est une synecdoque d'abstraction pour criminels, terme par rapport auquel errant est non figuré ? C'est cette seconde solution qu'incite à retenir Fontanier par sa définition de la synecdoque d'abstraction :

"Elle consiste à prendre l'abstrait pour le concret, ou, si l'on veut, à prendre une qualité considérée abstractivement et comme hors du sujet, pour le sujet considéré comme ayant cette qualité". (16)

et par l'analyse qu'il donne de cet exemple de Racine :

"On sait que sur le trône une brigue insolente  
Veut placer Aricie ..."

"Une brigue insolente, pour Des insolents qui briguent" (17)

Mais peut-on voir de même des synecdoques d'abstraction dans cet exemple de Saint-Just :

"La vertu épouse le crime dans les temps d'anarchie" ?

qui ne signifie vraisemblablement pas :

Les gens vertueux épousent les criminels dans les  
temps d'anarchie.

Or, quel argument, sinon un détour par le référent, peut en décider ? Les critères sémantiques ne suffisent donc plus, et pour choisir le rapport sémantico-logique qui unit les termes propre et figuré, il faut nécessairement sortir du linguistique. Un autre indice que la rhétorique classique travaille en fait sur les référents est l'analyse par Dumarsais des vers suivants :

"En vain au Lion Belgique  
Il voit l'Aigle germanique  
Uni sous les léopards"

Il y voit en effet des métonymies "du signe pour la chose signifiée". Mais on pourrait très bien considérer que l'on a affaire à des relations métaphoriques, celles-là même qui sont à la base du choix par chaque pays de son emblème.. Or, c'est précisément parce que ces relations sont matérialisées par un objet, enseigne, écu etc., qu'elles cessent chez Dumarsais d'être métaphoriques pour devenir métonymiques, ce qui est bien le signe que, contrairement à ce qu'elle dit explicitement, la rhétorique examine plus les rapports entre objets qu'entre idées.

Des paragraphes qui précèdent, on peut donc conclure au manque de netteté du classement sémantique des tropes (18) qui, par conséquent, nécessite un complément de critères, le plus souvent référentiels, mais parfois aussi syntaxiques. Si l'on convient donc qu'il existe un embryon d'analyse syntaxique dans l'organisation générale de la tropologie, on peut être tenté de voir quel rôle joue la syntaxe dans le détail de l'analyse des tropes. C'est à quoi seront consacrées les pages qui suivent.

### 3. ROLE DE LA SYNTAXE DANS LES METONYMIES ET LES SYNECDOQUES

#### 3.1 FONTANIER

Si l'on considère une à une les différentes espèces de métonymies et de synecdoques présentes chez Fontanier, on s'aperçoit que l'on peut opposer celles qui reposent exclusivement sur des

facteurs sémantiques à celles où, de surcroît, la syntaxe joue un rôle. Je reprendrai, pour le montrer, le classement de Fontanier.

### 3.1.1 Les métonymies

#### 3.1.1.1 Métonymies de la cause

Fontanier y distingue six groupes que l'on peut réorganiser en deux catégories selon l'importance de la syntaxe dans leur caractérisation.

Dans la première, la syntaxe n'intervient pas et la métonymie ne repose que sur des relations logico-sémantiques. Telles sont en effet les métonymies

- de la cause suprême et active

Neptune  
|  
la mer

- de la cause instrumentale et passive

Il a | une plume brillante  
| une manière d'écrire brillante

- de la cause physique

avoir | bon oeil  
| bonne vue

Les termes figurés, y compris les noms propres, conservent en effet la construction qu'ils présentent dans l'emploi non figuré, comme on peut le voir dans cet exemple de Voltaire cité par Fontanier :

"Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune  
Des bouts de l'univers appelle la fortune" (19)

où Neptune continue à ne pas être précédé d'un déterminant.

La deuxième catégorie met en oeuvre des traits syntaxiques et comprend les métonymies :

- de la cause active

un La Fontaine  
|  
un ouvrage de La Fontaine

- de la cause objective

le Jupiter de Phidias  
|  
la statue de Jupiter de Phidias

- de la cause abstraite

des bontés  
|  
des actes de bonté

Syntaxiquement, les deux premières sont identiques; le terme est chaque fois de la forme (le, un) N<sub>1</sub> de N<sub>pr</sub>, le trope reposant sur l'ellipse de N<sub>1</sub>, ce qui a pour conséquence que N<sub>pr</sub> apparaît précédé d'un déterminant.

La troisième, bien que ne présentant pas de N<sub>pr</sub>, repose également sur l'ellipse de N<sub>1</sub>, le résultat étant que N<sub>2</sub>, terme abstrait non comptable s'y trouve utilisé au pluriel.

Dans tous les cas, on note à la fois l'appartenance du terme figuré à une classe de noms particulière, et un changement de construction de ce nom entre son emploi dans le groupe non figuré et son utilisation comme trope.

L'appartenance du trope à une classe particulière du lexique ne suffit d'ailleurs pas à le caractériser. On opposera Neptune pour la mer à un La Fontaine pour un ouvrage de La Fontaine. C'est que dans la première métonymie, Neptune n'apparaît pas également, comme La Fontaine, dans le groupe non figuré : il n'en est pas issu par une réduction, fondamentale dans la deuxième métonymie, puisque c'est d'elle que dépend le changement de construction du terme figuré.

On oppose donc ainsi les métonymies purement sémantiques à celles où la syntaxe est fondamentale. Il est intéressant de signa-

ler que Fontanier lui-même avait entrevu cette différence lorsqu'il écrivait à la suite de la métonymie de la cause abstraite (des bon-tés) :

"Mais il faut observer que ces dernières sortes de métonymies, et même la plupart des autres, ne peuvent guère être considérées comme des catachrèses, parce qu'elles sont d'un usage à-peu-près forcé. Telles sont particulièrement, ce me semble, toutes celles de ces noms propres précédés d'un article, ou donnés pour titre d'ouvrages". (20)

c'est-à-dire exactement les métonymies qui reposent sur une ellipse. Ajoutons qu'aucune des métonymies de la cause n'est vraiment ressentie de nos jours comme une figure, et que celles qui le sont le moins sont certainement, comme Fontanier lui-même l'indiquait, celles qui se laissent caractériser syntaxiquement.

### 3.1.1.2 Métonymie de l'instrument

Tous les exemples sont du même type :

| une excellente plume  
| un auteur habile dans l'art d'écrire.

Aucun n'implique de syntaxe.

### 3.1.1.3 Métonymie de l'effet

Si quelques exemples paraissent reposer sur une ellipse

"Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère  
| La vengeance à la main"  
| l'arme de la vengeance

la plupart ne se laissent ramener qu'à des explications sémantiques, du type de celle-ci que donne Fontanier :

"Presque tous les auteurs latins désignent souvent les yeux par le nom de lumière; et pourquoi ? Parce que les yeux nous transmettant la lumière, ils sont censés la produire" (21)

### 3.1.1.4 Métonymie du contenant

Ici au contraire, la figure est toujours le produit d'une réduction :

| le vase  
| la liqueur du vase ↑  
  
| un verre  
| le vin du verre ↑

Fontanier propose pour le terme propre des groupes plus pleins sémantiquement :

la liqueur contenue dans le vase

qui viennent justifier l'étiquette de métonymie du contenant, mais il est toujours possible de leur substituer un groupe N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>, analogue à ceux qu'il proposait pour les métonymies de la cause active ou abstraite, ce qui permet d'unifier ces figures.

### 3.1.1.5 Métonymie du lieu

Celle-ci est également issue d'une ellipse à partir d'un groupe N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>, qui apparaît d'ailleurs chez Fontanier

| un madras  
| un tissu de Madras ↑

En N<sub>2</sub> apparaît toujours un Npr, qui dans le trope présente un déterminant, si bien que l'on a exactement affaire au même type de figure que un La Fontaine. Elle n'est d'ailleurs pas davantage ressentie. Ainsi apparaissent des regroupements de métonymies à partir de la prise en considération de la syntaxe.

### 3.1.1.6 Métonymie du physique

Pour cette espèce de métonymie, la reconstruction d'un groupe prépositionnel en de s'avère impossible

il a | la tête excellente  
| le jugement excellent

et aucun indice syntaxique de la figure n'apparaît.

### 3.1.1.7 Métonymie du maître ou du patron

Les exemples donnés par Fontanier sont du type de

| Saint-Roch  
| l'Eglise de Saint-Roch.

Ici encore, la figure — si on peut vraiment la considérer ainsi — repose sur une ellipse, comme le prouve l'accord

Saint-Roch est (grand, grande).

On ne sera pas étonné de la remarque de Fontanier :

"Au reste, observons que tous ces exemples ... ne sont pour nous que des catachrèses". (22)

que l'on peut ainsi interpréter : obéissant à des mécanismes syntaxiques plus que sémantiques, le trope cesse peu à peu d'être perçu comme figure.

### 3.1.1.8 Métonymie du signe

| Votre jeune barbe  
| Votre jeunesse

La figure n'est pas syntaxiquement descriptible, pas plus que la métonymie de la chose :

| Des coiffes  
| Des femmes,

dont elle est sémantiquement si proche que je ne les distinguerai plus.

On pourrait donc substituer aux rubriques des espèces de métonymies proposées par Fontanier (23) un classement en deux groupes opposant les métonymies reposant exclusivement sur une relation logico-sémantique (instrument, effet, physique, signe, une partie des métonymies de la cause) à celles qui impliquent une syntaxe (lieu, contenant, maître, le reste des métonymies de la cause). De même dégagera-t-on deux catégories de synecdoques.

## 3.1.2 Les synecdoques

### 3.1.2.1 Synecdoques de la partie

Comme l'exemple suivant :

"Depuis plus de six mois, éloigné de mon père  
J'ignore le destin d'une | tête si chère"  
| personne

elles n'impliquent aucun trait de syntaxe particulier et ne reposent que sur la relation sémantique qui lie le terme figuré et le terme propre reconstruit.

### 3.1.2.2 Synecdoques du tout

Selon Fontanier, cette figure est rarissime et il n'en cite qu'un exemple, castor pour poil de castor. Le trope repose comme pour les métonymies syntaxiques citées plus haut, sur une ellipse à partir d'un groupe en de. Elle a ici pour conséquence que castor, comme poil pourra se trouver précédé du déterminant partitif, comme dans l'ex-

pression c'est du castor (du vison, du lapin, etc.) que nul aujourd'hui ne ressent comme figurée.

### 3.1.2.3 Synecdoques de la matière

Elles sont très proches des précédentes, dont il est souvent difficile de les distinguer. Employer le terme désignant la matière pour celui qui renvoie à l'objet qui en est fait, c'est bien se servir du tout pour la partie. On n'est donc pas étonné qu'elles reposent également sur une réduction

L'or  
| le vase d'or ↑

Les termes de matière étant non nombrables, et par conséquent d'ordinaire employés au singulier avec l'article partitif, la suppression de N<sub>1</sub> a pour conséquence un changement dans leur syntaxe, puisqu'ils sont employés comme dans l'exemple cité avec un autre déterminant, et parfois même pluriel :

des fers  
| des chaînes de fer ↑

Si le terme désignant la matière est déjà le résultat d'une synecdoque du tout, comme cela se produit avec les noms d'animaux, la double ellipse a pour résultat de rétablir devant le terme figuré le déterminant usuel, qui s'applique en fait au N<sub>1</sub> supprimé. Les étapes de la figure sont en effet :

du poil de vison  
↓  
du vison  
↓  
un manteau de vison  
↓  
un vison.

Aucune de ces synecdoques ne produit un effet de figure, et Fontanier le notait déjà :

"Du reste, toutes ces synecdoques sont plutôt des catachrèses, à ce qu'il paraît, que de véritables figures" (24)

### 3.1.2.4 Synecdoque du nombre

Consistant "à prendre le singulier pour le pluriel ou le pluriel pour le singulier" (25)

L'homme  
| Les hommes

Il fut loin d'imiter la grandeur | des Colberts  
| de Colbert

elle est également repérable formellement : ainsi dans le deuxième exemple, le nom propre est-il au pluriel et précédé d'un déterminant.

### 3.1.2.5 Synecdoque du genre

C'est, dit Fontanier, "le nom du genre pour celui de l'espèce" (26). Il en cite comme exemple, entre autres, ces deux vers de La Fontaine dans Le chêne et le roseau :

"L'arbre tient bon, le roseau plie ...

Votre compassion, lui répondit l'arbuste ..."

où l'arbre remplace le chêne, et l'arbuste, le roseau.

On pourrait aussi rappeler le passage de Queneau cité par le groupe  $\mu$  :

"Des radis l'attendaient, et le chat qui miaula espérant des sardines, et Amélie qui craignait une combustion trop accentuée du fricot. Le maître de maison grignote les végétaux, caresse l'animal et répond à l'être humain qui lui demande comment sont les nouvelles aujourd'hui :  
- Pas fameuses !".

Il est frappant que dans l'exemple de La Fontaine comme dans celui de Queneau, le "remplacement" du terme désignant l'espèce par le terme générique ne se produit qu'après la mention du premier : le roseau précède l'arbuste, comme le chat, l'animal. Il s'agit donc d'un phénomène d'anaphore, le terme donné comme figuré reprenant le terme spécifique. Tous les exemples cités par Fontanier comportent d'ailleurs l'article le et jamais un. Il est clair que dans une séquence comme

j'ai croisé un animal sur la route

on ne saurait parler de figure, dans l'impossibilité où l'on est de savoir à quoi renvoie animal.

La synecdoque de l'espèce est donc un cas particulier du phénomène d'anaphore. Elle dépend de facteurs syntaxiques qui débordent la proposition et dans le cadre d'une analyse linguistique, elle ne peut être mise sur le même plan que les autres synecdoques, si l'on ne doit pas même tout simplement refuser d'en faire une figure, car somme toute un roseau est bien un arbuste, et un chat, un animal (27).

### 3.1.2.6 Synecdoque de l'espèce

Elle consiste, à l'inverse de la précédente, à prendre le nom de l'espèce pour celui du genre :

la saison | des roses  
          | des fleurs

Aucun élément syntaxique ou sémantique ne permet de la caractériser, et son repérage suppose un détour par le référent et les intentions du locuteur.

### 3.1.2.7 Synecdoque d'abstraction

Elle consiste "à prendre l'abstrait pour le concret, ou, si l'on veut, à prendre une qualité considérée abstractivement et comme hors du sujet, pour le sujet considéré comme ayant cette qualité" (28) :

| la jeunesse  
| les jeunes gens

Elle est souvent peu sensible et se caractérise formellement par le fait que le terme dit figuré est un dérivé singulier d'un élément du groupe propre pluriel. Dans l'exemple cité, la dérivation se fait à partir d'un adjectif, dans le suivant, à partir d'un nom :

| la magistrature  
| les magistrats.

### 3.1.2.8 Synecdoque d'individu, ou autonomase

Elle repose sur trois processus différents. Le premier consiste à prendre un nom commun pour un nom propre - le vieillard pour Entelle, le devin pour Hélénus - i.e. en fait à désigner un individu par le nom du genre dans lequel il se range. C'est donc un cas particulier de la synecdoque du genre où l'espèce se réduit à un membre. Il faut noter que c'était déjà le cas dans l'exemple de La Fontaine, l'arbuste pour le roseau. Ce n'est donc pas ce qui conduit à distinguer cette catégorie de la synecdoque d'individu. La raison en est que l'individu y est désigné par un nom propre, tandis qu'il l'est par un nom commun dans la synecdoque du genre. Fontanier utilise donc une fois encore implicitement un critère morpho-syntaxique qui ne suffit pas à donner une consistance à ce trope qu'il faudrait en fait ranger avec la synecdoque de l'espèce et par conséquent étudier avec l'anaphore.

Dans le deuxième type, on prend un nom propre pour un nom commun

un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

La figure consiste dans un changement de catégorie du terme figuré qui, de nom propre devant nom commun est précédé d'un déterminant et devient sujet à la flexion en nombre. Mais surtout, du point de vue sémantique, elle repose également sur une analogie — les bons poètes sont comme Virgile — qui la rapproche de la métaphore, comme avec le dernier groupe d'antonomases, où l'on prend "un nom commun, tant pour le nom propre de l'individu que pour le nom commun de l'espèce à laquelle il appartient véritablement". On appelle ainsi "Epicurien, un voluptueux, un homme qui ne songe qu'au plaisir" (29). En réalité le nom d'une espèce est ici attribué à une espèce voisine par une relation d'analogie et de proche en proche, on en arrive à une relation métaphorique : "On peut remarquer que l'Antonomase offre le plus souvent une métaphore", dit Fontanier, et il conclut en ces termes : "Du reste, il ne paraît pas qu'un seul des exemples que nous avons cités doive être rangé parmi les catachrèses" (30), observation intéressante qui prouve qu'à ses yeux, si bon nombre de métonymies et de synecdoques ne sont pas perçues comme figures, ce n'est pas le cas de l'antonomase — du moins des deux derniers types — parce qu'elle repose, elle, en définitive, sur une relation de type métaphorique. Il établit donc, au sein des tropes, un clivage entre les métaphores d'une part, et les synecdoques et métonymies d'autre part, les premières seules étant dans tous les cas ressenties comme figures.

### 3.2. Conclusion

Plusieurs points intéressants se dégagent du recensement qui précède.

Peu ressenties comme figures, les métonymies et les synecdoques sont le plus souvent, dans la terminologie de Fontanier, des catachrèses.

Dans tous les cas en effet, le rapport qui unit le terme propre et le terme figuré reproduit des relations entre référents contigus dans l'espace ou dans le temps, si bien qu'il est étroit et rigide. Le terme propre est toujours immédiatement reconstituable à partir du terme figuré et dans ces conditions, n'existent pas les deux moments qui accompagnent toute métaphore : énigme et résolution de l'énigme.

Les métonymies et les synecdoques sont dans leur ensemble des tropes non figurés, ce qui, dans la perspective de Fontanier, signifie qu'elles reposent sur le changement de sens d'un terme unique

vison → sens propre "animal"  
 ↘ sens figuré "manteau de poil de vison"

mais que ce changement est entré dans l'usage et n'est plus perçu comme un fait stylistique. A proprement parler, il ne s'agit pas de catachrèses, car celles-ci ne s'opposent à aucun terme propre reconstituable :

| feuille de papier  
 | ?

mais de figures lexicalisées. On comprend mal alors pourquoi continuer à en traiter dans la rhétorique, et non dans la lexicologie, à la rubrique polysémie ?

D'autant plus qu'à la différence des métaphores, les synecdoques et les métonymies ne sont pas productives. On ne fabriquera pas sur le modèle de un madras, un aubagne pour un santon d'Aubagne, ni un laine pour un manteau de laine. La rhétorique classique en était consciente, comme le prouve ce passage cité par le groupe  $\mu$  :

"quoi qu'on puisse dire cent voiles pour cent vaisseaux, on se rendrait ridicule si, dans le même sens, on osait dire cent mâts ou cent avirons". (31)

La seule figure qui soit productive est cette sorte d'antonomase qui confine à la métaphore, et dans un cadre qui est métaphorique,  $N_1$  est  $N_2$ , comme cela apparaît dans cet extrait de Fontanier destiné à l'illustrer :

"Une femme est-elle emportée, furieuse ? c'est une Bacchante, une Ménade; d'un courage mâle et guerrier ? c'est une Amazone; méchante, criarde et acariâtre ? c'est une Harpie; jeune, belle et bien faite ? c'est une Nymphé, une Déesse"(32)

En dehors de ces cas, les métonymies et les synecdoques sont codifiées par l'usage.

Par ailleurs, une partie de ces deux tropes, et plus particulièrement ceux que Fontanier écarte du champ des figures en y voyant des catachrèses sont caractérisables syntaxiquement par un phénomène d'anaphore (l'arbuste), par la présence d'un article devant un nom propre (un Midas, un madras), par un changement de déterminant (un vison vs du vison, du fer vs des fers), par l'emploi au pluriel d'un terme non comptable (des fers) et surtout par une ellipse; ce dernier processus pouvant s'associer à l'un ou l'autre des précédents. Qu'il s'agisse de synecdoques ou de métonymies, ces procédés sont identiques.

Demeure un certain nombre de figures qui, telles la métonymie de la cause divine ou la synecdoque de la partie ne se laissent décrire qu'en termes de sémantique.

On pourrait donc substituer à la longue énumération, souvent contestable dans ses principes, des espèces de métonymies et de synecdoques chez Fontanier, une organisation plus nette selon l'opposition des tropes syntaxiques, et de ceux qui sont exclusivement sémantiques : métonymies et synecdoques y seraient alors confondues. Dans cette perspective, les différentes propriétés syntaxiques qui fondent la première catégorie deviennent un principe de subdivision, mais font également éliminer de la rhétorique bon nombre des prétendues figures qu'elles entraînent.

Tel est le cas de celles qui manifestent une anaphore. Qu'est-ce en effet qui distingue :

a. "Le chêne un jour dit au roseau

...

Votre compassion, lui répondit l'arbuste ..."

de

b. Jean est venu me voir. L'imbécile m'a bien ennuyée, si ce n'est le fait qu'en (a) l'emploi d'arbuste manifeste un souci stylistique d'éviter une répétition qui n'existe pas en (b) ?

(a) devrait être reversé aux chapitres de la grammaire traitant de l'anaphore sous sa forme pronominale ou lexicale et évacué du domaine des tropes.

Peut-on davantage y laisser les "tropes" qui reposent sur un changement de déterminant ? Si l'on admet qu'il y a figure dans du vison pour du poil de vison, il faudra également en voir une dans du boeuf pour de la viande de boeuf et dans une soie pour une étoffe

de soie. C'est avoir une vue bien étroite sur l'emploi des déterminants, comme l'explique la critique qu'adressent sur ce point à Du-marsais Damourette et Pichon :

"Les struments expriment, à chaque instant de la vie d'une langue, les idées taxinomiques qui servent de cadre au fonctionnement mental des individus parlants; il n'est pas permis de voir des tropes dans certains de leurs emplois, comme le fait Du Marsais" (33)

car c'est bien sur eux, en définitive, et non sur le nom qui ne change pas de sens, que se localise le trope.

De même est-ce une conception très limitée de le, ignorant les emplois génériques, qui permet de voir une figure dans l'homme pour les hommes. Cette utilisation, comme les précédentes, doit en fait être prise en compte par la description des déterminants : elle n'a pas sa place dans la rhétorique.

Reste l'ellipse, pour laquelle bon nombre de contemporains continuent à parler de processus métonymique, ainsi Boons et alii lorsqu'ils citent

(1) Paul fonctionne normalement

et l'expliquent comme

(2) (le corps de Paul + l'esprit de Paul + le robot Paul + le plan baptisé "Paul") fonctionne normalement

en affirmant que "(1) est ressenti comme métonymie de (2)" (34). Or, il suffit de mettre (1) et (2) en parallèle avec

(3) une brume légère vagabondait sur le lac

(4) son imagination vagabondait librement

(5) Jean vagabondait dans la campagne

pour voir que la différence entre (1) et (2) n'est pas du tout de même type que celle qui joue entre (3) et (4) d'une part et (5) d'autre part.

Si (3) et (4) peuvent légitimement être considérés comme figures, c'est plus difficile pour (1) dont la liberté d'interprétation est nulle et qui est automatiquement associé à (2).

Pourquoi alors continuer à utiliser pour ce type d'exemples une terminologie rhétorique trompeuse puisqu'elle suscite l'illusion d'un processus sémantique, là où tout repose sur une réduction ?

Et pourquoi ne pas en traiter avec les phénomènes d'effacement, comme le fait M. Gross à propos de séquences comme

une (Kronenbourg + Heineken + Munich + Stella etc.)  
un (bordeaux + beaujolais + bourgogne)

où les ellipses une bière du nom de, un vin du pays de, "rendent compte du genre et parfois du nombre de nombreux noms propres utilisés comme noms communs",

ou Luc a lu tout (Marx + Mme de Sévigné)

où "l'accord en genre suggère l'effacement d'un nom déterminatif au masculin" (35).

En d'autres termes, lorsque le groupe  $\mu$ , dans son analyse des métonymies écrit :

"Analysons la phrase 'Prenez votre César' proposée par un magister qui propose à ses élèves de continuer l'étude du De Bello Gallico. Le terme intermédiaire sera la totalité spatio-temporelle comprenant la vie du célèbre consul, ses amours, ses oeuvres littéraires, ses guerres, son époque, sa ville" (36)

il va à l'encontre de la syntaxe, et de l'intuition, car nul ne songera à relier votre César à la "totalité spatio-temporelle", mais seulement à votre texte de César, votre livre de César.

Ce qui d'une certaine façon confirme qu'il n'y a pas là figure, c'est qu'aucun trope de ce type n'est "filé" et n'exploite les

traits propres à la définition du terme dit figuré. C'est bien la preuve qu'à la différence de ce qui se produit avec la métaphore, il n'a pas d'existence autonome, mais n'est là que pour évoquer le syntagme dont il est produit par ellipse.

Pour tous ces éléments qui reposent sur de stricts mécanismes syntaxiques, je propose de ne plus utiliser les termes de synecdoques et de métonymies qui perpétuent l'illusion d'un phénomène sémantique et rhétorique. Ils doivent être décrits non comme des figures, mais comme des faits de syntaxe à prendre en compte par le secteur de la linguistique dont ils relèvent : déterminants, anaphores ou ellipses.

Restent ainsi un petit nombre de figures qui reposent sur des mécanismes exclusivement sémantiques, comme la métonymie de la cause divine, de l'instrument, de l'effet, du signe du physique et de la chose, la synecdoque de la partie et de l'espèce et l'antonomase. Ceci ne signifie d'ailleurs pas qu'on ne puisse décrire les configurations où elles apparaissent. En effet, toutes sont nominales — ce qu'on savait déjà par Fontanier — et toujours associées à un verbe; elles offrent ainsi le même schéma que les métaphores à pivot verbal :

"Et la mer vit les pins avec orgueil flottans  
Insulter la tempête et braver les autans"

"Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune"

"Tu rendras à ma tombe

Ce que j'ai fait pour ton berceau" (HUGO) (37)

Quelques-unes apparaissent aussi dans un groupe N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>, mais de y est alors paraphrasable par un verbe autre que être :

"Depuis plus de six mois, éloigné de mon père  
J'ignore le destin d'une tête si chère".

Seule l'antonomase apparaît fréquemment comme une figure in praesentia, associée à être : il est frappant que Fontanier songe alors à en faire une métaphore. C'est également le cas dans deux exemples isolés :

"C'est une mâchoire, une lourde mâchoire, dit-on familièrement de quelqu'un, pour signifier qu'il a l'esprit pesant, et qu'il s'exprime lourdement et sans grâce.

On dit aussi dans le même sens, C'est une ganache, une lourde ganache, et alors il y a synecdoque et métaphore tout ensemble", (38)

comme si la présence de être faisait pencher la figure du côté de la métaphore.

Je me suis donc posé le problème suivant : cette limitation des synecdoques et métonymies à une configuration in absentia est-elle un fait de hasard, ou est-elle inscrite dans leur nature même ? En d'autres termes, peut-il exister des figures autres que les métaphores dans le cadre en être, l'apposition et les compléments en de où cette préposition est paraphrasable par être ? Or, il n'est évidemment pas possible de répondre à cette question par une étude de corpus, puisque, comme je l'ai dit, les seuls exemples proposés sont des figures à pivot verbal. Force m'a été de reproduire ici la démarche déjà adoptée pour les adjectifs et les adverbess métaphoriques, et de construire de toutes pièces à partir des séquences attestées des configurations de synecdoques et de métonymies in praesentia. L'étude qui suit n'est donc pas à vrai dire une analyse de corpus, mais une série de manipulations expérimentales.

#### 4. SYNECDOQUES ET METONYMIES DANS LES CONFIGURATIONS IN PRAESENTIA

Je n'examinerai naturellement ici que les figures où ne sont en jeu que des processus sémantiques, les autres ayant été éliminées du champ des tropes.

J'essaierai de préciser à quoi conduit, dans chacun des trois cadres, être, apposition et de, la mise en relation du terme figuré avec le terme propre, paradigmatique, reconstruit explicitement par la rhétorique.

Pour plus de commodité, et pour faire le lien avec les paragraphes qui précèdent, je continuerai provisoirement à utiliser la terminologie de Fontanier.

##### 4.1 LE CADRE N<sub>1</sub> est N<sub>2</sub>

##### 4.1.1 Le commentaire épilinguistique

Si l'on met en relation, à partir des exemples de Fontanier, le terme figuré avec le terme propre qu'il reconstruit dans ses commentaires explicatifs, et quel que soit le rapport (partie à tout, cause à effet etc.) qu'ils entretiennent, si leurs déterminants sont identiques, on obtient toujours une séquence acceptable dont l'effet est celui d'une glose.

Comme pour les métaphores verbales, adjectivales et adverbiales, ce est nécessaire, bien qu'il ne soit pas ici vraiment obligatoire. C'est naturellement le terme figuré qui apparaît le plus souvent le premier. On peut ainsi avoir pour les synecdoques

##### - de la partie

- . Laissez parler, Seigneur, des bouches si timides  
Des bouches si timides, ce sont des jeunes gens  
? Des bouches si timides sont des jeunes gens
- . Les poupes en pleine mer s'éloignent de la rive  
Les poupes, ce sont les bateaux  
? Les poupes sont les bateaux

##### - de l'espèce

- . Je l'ai vu refuser, poliment inhumain  
Une place à Racine, à Crébillon du pain  
Le pain, c'est la nourriture

##### - l'antonomase

- . Aux siècles des Midas, on ne voit point d'Orphées  
Les Midas, ce sont les mauvais critiques, les Orphées,  
ce sont les bons poètes,

et pour les métonymies

##### - de la cause

- . Leur flotte impériale, asservissant Neptune  
Neptune, c'est la mer

##### - de l'instrument

- . une fine lame pour un homme qui manie bien l'épée  
une fine lame, c'est un homme qui manie bien l'épée

##### - du physique

- . un rat de peu de cervelle  
La cervelle, c'est le jugement.

Les séquences obtenues se rapprochent de celles qui apparaissent pour les métaphores verbales à l'infinitif. A l'identité de la forme verbale de part et d'autre de c'est correspond ici l'iden-

tité des déterminants des deux noms : les deux notions désignées ont ainsi la même extension et peuvent correspondre au même segment de réalité. Mais l'effet sémantique est ici seulement, comme pour les adjectifs et les adverbes, celui d'un commentaire épilinguistique explicitant la relation paradigmatique qui existait entre le terme figuré et le terme propre auquel il s'est "substitué". Aucun effet de figure ne naît donc de cette configuration, qui n'est qu'une reconstruction possible. Comme pour les métaphores verbales, adjectivales et adverbiales, le terme propre peut être donné le premier

Le jugement, c'est la cervelle

le terme figuré apparaissant comme un équivalent plus expressif.

#### 4.1.2 Autres possibilités

D'autres possibilités que le commentaire épilinguistique existent. La présence de ce traduit alors une emphase et on peut opposer

Jacques est un ventre sur pattes

Jacques, c'est un ventre sur pattes.

Les déterminants des noms de part et d'autre de être peuvent différer. Si dans les séquences où ils étaient identiques, un seul effet sémantique, cas particulier de l'identification, pouvait se présenter, on pourra avoir ici aussi bien une classification, comme dans l'exemple précédent ou même, bien que plus rarement, une qualification :

Jacques est ventre sur pattes.

Dans tous les cas, on assiste, selon la relation sémantique qui lie  $N_1$  et  $N_2$ , soit à la disparition du trope, soit à la création d'une nouvelle figure.

En effet, lorsque l'on déploie dans ce cadre une synecdoque de l'espèce, si le terme figuré se présente le premier, on pourra avoir, pour reprendre l'exemple cité plus haut où pain vaut pour nourriture

Le pain est de la nourriture

C'est, par la définition de pain (39), l'explicitation même de la synecdoque de l'espèce, si bien que le trope disparaît.

Ailleurs, indépendamment du rapport paradigmatique qui lie le terme propre au terme figuré, une relation figurée peut naître du cadre syntaxique même. C'est ainsi, en dehors même des antonomases, qu'à partir d'une synecdoque de la partie on pourra avoir

Ces bateaux sont des poupes.

La séquence obtenue sera très naturelle pour peu que  $N_2$  soit accompagné d'un modifieur :

Ces bateaux sont des poupes errantes

ou qu'apparaisse une restriction jouant précisément sur la relation paradigmatique qui lie les deux termes :

Ces bateaux ne sont que des poupes.

Ce type d'exemples existe d'ailleurs dans les textes, comme le prouvent ces vers de Hugo :

"J'ai dit à la narine : Eh mais ! tu n'es qu'un nez !

...

J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire"

La synecdoque de la partie n'est pas seule à permettre ce type de figures. Ainsi pourrait-on avoir à partir d'une métonymie du signe :

L'armée est une épée (aveugle, émoussée, etc.)

L'armée n'est qu'une épée

La magistrature est une robe (vide, sinistre, etc.)

La magistrature n'est qu'une robe

et avec d'autres déterminants en  $N_2$  :

L'armée est épée, la magistrature robe (qualification)

L'armée est l'épée, la magistrature la robe (identification des points de référence).

Dans toutes ces phrases, il est frappant que s'efface la relation métonymique ou synecdochique définie hors contexte entre  $N_1$  et  $N_2$  au profit de celles qu'impose la syntaxe : classification, qualification ou identification. On comprend alors que Fontanier commente un exemple comme c'est une mâchoire dans les termes où il explique habituellement les métaphores, sans faire intervenir la relation de partie à tout : "c'est une mâchoire, une lourde mâchoire, dit-on familièrement de quelqu'un, pour signifier qu'il a l'esprit pesant, et qu'il s'exprime lourdement et sans grâce" (40).

Déployées dans un cadre métaphorique, les synecdoques et les métonymies sont moins perçues comme telles que comme des métaphores.

Sans doute Fontanier, à la suite de c'est une mâchoire, commente-t-il c'est une ganache en y voyant une "synecdoque et une métaphore tout ensemble" :

"On dit aussi dans le même sens, c'est une ganache, une lourde ganache, et alors il y a synecdoque et métaphore tout ensemble : synecdoque, puisque c'est la partie pour le tout; métaphore, puisque ganache, au propre, signifie la mâchoire inférieure du cheval".

Il ne voit pas que cette affirmation manifeste un conflit entre des critères d'ordre sémantique et syntaxique. Selon le premier, il définit dans les limites du mot, et avec une perspective strictement lexicale, les métonymies et les synecdoques comme des substitutions fondées sur des relations de "correspondance" ou de "connexion".

Selon le second, c'est en contexte qu'il explique les métaphores, selon leur domaine d'emprunt et leur domaine d'application et parle de "métaphore d'une chose animée à une chose animée : Cet homme est un renard ..., cet acteur mugit" (41), de "métaphore d'une chose inanimée à une chose animée : les Scipions, ces foudres de guerre; Ce ministre est la colonne de l'Etat" (42). C'est adopter implicitement la définition de Dumarsais selon laquelle la métaphore naît d'une "nouvelle union des termes".

Il faut résoudre cette contradiction, c'est-à-dire ou bien en rester à une vue lexicale des figures, substituées à un terme propre reconstruit, ou bien s'attacher au contexte et à la syntaxe. Si, devant les difficultés de la première hypothèse, on choisit, comme je l'ai fait, de privilégier la seconde, alors c'est une ganache sera une métaphore, et non pas également une synecdoque.

Les mêmes conclusions se dégagent de l'examen de l'apposition.

## 4.2 L'APPOSITION

### 4.2.1 Redite épilinguistique

Si les déterminants du terme recteur — le plus souvent le terme figuré — et du terme apposé — le plus souvent le terme propre, par ailleurs en relation paradigmatique codée avec le premier — sont identiques, le terme apposé sera interprété comme une redite, une équivalence épilinguistique du terme recteur. Pour reprendre systématiquement les exemples cités pour être, on pourra ainsi avoir pour les synecdoques :

## - de la partie :

Laissez parler, Seigneur, des bouches, des jeunes gens si timides

## - de l'espèce :

Je l'ai vu refuser, à Crébillon du pain, de la nourriture

## - antonomase :

Aux siècles des Midas, des mauvais critiques, on ne voit point d'Orphée, de bons poètes;

et pour les métonymies :

## - de la cause :

Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune, la mer

## - de l'instrument :

Une fine lame, un homme qui manie bien l'épée

## - du signe :

quitter l'épée, l'armée, pour la robe, la magistrature

## - du physique :

un rat de peu de cervelle, de peu de jugement.

L'effet didactique de traduction sera cependant moins net qu'avec être.

4.2.2 Autres possibilités

Elles apparaissent si les déterminants des termes recteur et apposé sont différents.

Comme avec être, il peut arriver qu'aucun effet de figure ne se produise, ainsi, à partir d'une synecdoque de l'espèce, le terme figuré apparaissant d'abord :

Le pain, une nourriture ...

Pour les tropes fondés sur d'autres relations, l'apposition peut susciter une nouvelle figure. C'est le cas pour les synecdoques de la partie

les bateaux,  $\left\{ \begin{array}{l} \emptyset \\ \text{ces} \\ \text{des} \end{array} \right.$  poupes errantes, s'éloignent de la rive

Les quinze dernières années,  $\left\{ \begin{array}{l} \emptyset \\ \text{ces} \\ \text{des} \end{array} \right.$  printemps ensoleil-

lés, auront passé comme un rêve.

"Calices balançant la future fiole

De grandes fleurs avec la balsamique Mort"

(MALLARME)

ou des métonymies du signe

quitter l'armée,  $\left\{ \begin{array}{l} \emptyset \\ \text{une} \\ \text{cette} \end{array} \right.$  épée émoussée, pour la

magistrature,  $\left\{ \begin{array}{l} \emptyset \\ \text{une} \\ \text{cette} \end{array} \right.$  robe austère.

Or ces appositions ne se distinguent pas des appositions métaphoriques

"les grêlons, furtifs diamants venus des lointains océaniques"

(BEALU)

où  $N_1$  et  $N_2$  ne sont liés par aucune relation antérieure à l'énonciation. Comme dans le cas des configurations à verbe être, c'est la relation qu'instaure le cadre syntaxique qui importe, et non celle que  $N_2$  entretient avec un quelconque terme propre reconstruit.

4.3 N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>

On connaît la complexité des configurations en de, qui mettent en jeu l'ordre des termes propre et figuré, les éventuelles contraintes syntaxiques et sémantiques qu'ils exercent l'un sur l'autre, leur classe lexicale, les déterminants ... Les observations qui suivent illustrent également cette complexité.

4.3.1 Dét.<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de Dét.<sub>2</sub> N<sub>2</sub>

Lorsque N<sub>2</sub> comporte un déterminant, on obtient toujours des séquences non figurées ou inacceptables. Ainsi une synecdoque de la partie fournira, si c'est le terme "figuré" qui apparaît le premier

les bouches des jeunes gens

les poupes des bateaux

où la figure disparaît au profit de l'explicitation de la relation qui lie les deux termes. Ceci se comprend aisément, étant donné l'accord entre la relation sémantique de partie à tout de N<sub>1</sub> à N<sub>2</sub> et l'effet de possession lié au cadre syntaxique.

L'ordre inverse est, lui, exclu :

\* les jeunes gens des bouches

\* les bateaux des poupes.

De même avec une métonymie de la cause divine, les seules séquences possibles seront celles où le trope apparaît le premier

La mer de Neptune

vs

? Neptune de la mer

mais toute figure disparaît. Tel est encore le cas de la métonymie de l'instrument :

la fine lame de l'escrimeur

\* l'escrimeur de la fine lame

du signe :

la robe de la magistrature, l'épée de l'armée

\* la magistrature de la robe, l'armée de l'épée

et du physique :

le jugement de la cervelle

\* la cervelle du jugement.

Enfin, à partir d'une synecdoque de l'espèce, aucune séquence n'apparaît possible :

\* le pain de la nourriture

?\* la nourriture du pain.

Tous les exemples cités s'expliquent de la même façon.

Dét.<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de Dét.<sub>2</sub> N<sub>2</sub> se distribue en effet dans les configurations suivantes :

- a) emploi quantitatif : il est partout exclu, puisque la relation qui lie N<sub>1</sub> à N<sub>2</sub> n'est pas de contenant à contenu, ou de forme à matière.
- b) complément de définition : il ne peut apparaître, puisqu'il suppose que n'existe pas entre N<sub>1</sub> et N<sub>2</sub> de relation sémantique antérieure à l'énoncé, ce qui est précisément le cas de toutes les séquences citées.
- c) complément de possession : il reste donc le seul possible, et de fait, en dehors de la synecdoque de l'espèce, il est compatible avec les relations qui jouent de N<sub>1</sub> à N<sub>2</sub>.

4.3.2 Dét.<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de  $\emptyset$  N<sub>2</sub>

Pour les mêmes raisons que précédemment, le tour quantitatif est exclu. Reste donc le complément de matière ou l'emploi quantitatif.

Le premier est à la rigueur possible lorsque le terme figuré, lié au propre par une relation d'espèce à genre, peut être envisagé comme un terme de matière, parce que renvoyant à une "substance massière". Il doit alors nécessairement apparaître en  $N_2$  :

mais            une nourriture de pain  
                  \* du pain de nourriture  
                  \* une fleur de rose

La figure disparaît.

Quant à l'emploi qualitatif, il est représenté par des séquences comme

ce ventre de Jacques

surtout si le terme figuré qui apparaît en  $N_1$  (l'ordre inverse est en effet impossible) comporte des modificateurs :

ce ventre sur pattes de Jacques  
 ma longue langue de voisine.

$N_1$  n'étant pas "intrinsèquement" un nom de qualité, on assiste au même déplacement de catégorie que dans

son colonel de mari

qui crée une figure, favorisée par la présence éventuelle de modificateurs et par la relation de partie à tout qui lie paradigmatiquement  $N_1$  à  $N_2$  :  $N_2$  est ainsi réduit, le plus souvent péjorativement, à un seul de ses éléments.

Le même type de réduction opérera à partir d'une métonymie de l'instrument :

Ce savant pinceau de Rembrandt.

Enfin, l'antonomase fournira tout naturellement des figures de ce type :

Ces Midas de critiques littéraires

Mon Crésus de voisin.

Il semble que cette interprétation soit plus aisée lorsque des noms [animés] sont en jeu. Dans le cas contraire, la configuration sera plus volontiers interprétée comme indiquant la possession

Ces poupes de bateaux

et ce, même avec un modifieur qualitatif

ces poupes grandioses de bateaux (43)

ou sera inacceptable, ainsi à partir d'une métonymie du signe, pourtant sémantiquement proche d'une métonymie de l'instrument :

?\* la robe de magistrature

?\* cette robe vide de magistrature.

On constate donc que  $N_1$  de  $N_2$  est soumis à de nombreuses restrictions sémantiques et que la relation entre  $N_1$  et  $N_2$  n'est pas sans importance. Mais c'était déjà le cas pour les métaphores en de analysées dans la deuxième partie. De plus, si la séquence est possible, et figurée, c'est moins la relation paradigmatique qui lie les deux noms qui compte que celle qu'instaure la syntaxe, et qui était à l'oeuvre dans les métaphores.

#### 4.4 CONCLUSION

Insérées dans les cadres où se localisent les métaphores in praesentia, les métonymies et les synecdoques ne sont plus ressenties comme telles et ce sont les effets sémantiques nés de la relation syntaxique entre  $N_1$  et  $N_2$  déjà analysés pour les métaphores qui s'imposent.

Par ailleurs, pas plus que pour ces dernières, le passage d'un cadre à l'autre n'est automatique. S'il existe un parallélisme entre être et l'apposition, il n'en va pas de même avec de. Le complément de définition paraît en effet exclu dans tous les cas, et les emplois qualitatifs, que l'on peut également paraphraser par être ou l'apposition, ne sont pas toujours possibles. Lorsque  $N_1$  et  $N_2$  sont en relation de partie à tout, et surtout de partie du corps au corps, on pourra avoir la série complète

Jacques est un ventre sur pattes  
 Jacques, un ventre sur pattes  
 Ce ventre sur pattes de Jacques

mais seules les deux premières formes apparaîtront par exemple pour une métonymie du signe :

la magistrature est une robe vide  
 la magistrature, cette robe vide  
 \* cette robe vide de magistrature.

Que signifient donc en dernière analyse les notions de synecdoque, de métonymie et de métaphore, si elles se confondent dans certains de leurs emplois ? C'est ce que j'examinerai maintenant, dans une série de paragraphes qui souligneront les conséquences des observations précédentes sur la tropologie.

## 5. LA TROPOLOGIE

### 5.1 REDUCTION DU CHAMP DES TROPES

Par rapport à la tropologie déjà réduite de Fontanier, le champ des tropes se réduit encore, puisqu'il faut en éliminer tous

ceux qui reposent sur des mécanismes syntaxiques comme l'ellipse et qui d'ailleurs ont depuis longtemps cessé d'être ressentis comme des figures.

Il est intéressant de noter que soumis aux manipulations précédentes, ces pseudo-tropes ne permettent jamais la création d'une nouvelle figure, ce qui est une justification supplémentaire à leur mise à l'écart. Dans tous les cas, les séquences obtenues seront inacceptables :

- \* l'arbuste du roseau
- \* le roseau de l'arbuste
- \* l'arbuste de roseau
- \* le roseau d'arbuste

ou présenteront l'explicitation de la relation qui lie les deux termes, sur le mode de la glose

le vison, c'est le manteau de vison  
 Saint-Roch, l'Eglise de Saint-Roch

ou de la définition

le roseau est un arbuste  
 le roseau, un arbuste.

Or, parmi les tropes que j'ai conservés, il en est un à partir duquel on ne peut jamais non plus former de figure nouvelle : c'est la synecdoque de l'espèce. Les exemples de Fontanier ne permettaient pas d'en donner une caractérisation syntaxique, si bien que je ne l'avais pas éliminée. Or, si l'on considère les exemples cités, ainsi

la saison des roses  
 pour  
 la saison des fleurs

il est très difficile d'y voir un quelconque sens figuré et rien n'autorise la reconstruction de Fontanier. Car de deux choses l'une : ou

bien aucun élément du contexte n'indique la relation de roses à fleurs, et le terme sera pris au sens propre, ou bien une occurrence de fleurs aura précédé, si bien que roses sera considéré comme apportant une précision, ou renvoyant à une partie des fleurs. De toutes façons, il n'y aura pas de figure.

Autant donc évacuer la synecdoque de l'espèce des tropes, ce qui régulariserait les observations faites dans les paragraphes précédents : les non-tropes ne donnent pas naissance à une figure dans les cadres métaphoriques.

En dehors donc de la métaphore, les figures comprennent en définitive la synecdoque de la partie, certaines des métonymies de la cause (cause divine, instrumentale, physique), les métonymies de l'instrument, de l'effet, du signe et du physique.

Mais peut-on continuer à utiliser cette terminologie sémantique, qui avait un sens pour l'ensemble de l'édifice, lorsqu'il n'en reste plus que les pans qu'a préservés l'étude syntaxique ?

## 5.2 METAPHORES, METONYMIES, SYNECDOQUES

Au terme de ces réflexions, j'ai donc été amenée à confronter la description des synecdoques et des métonymies à celle de la métaphore. Si l'on récapitule les observations précédentes, il est clair que pour les deux premières, il faut nettement opposer les fonctionnements in absentia et in praesentia puisque celui-ci a pour conséquence la mise à l'écart des relations sémantiques sur lesquelles se fondent les notions de synecdoque et métonymie au profit de la relation syntaxique qui lie les deux termes de la figure. Or n'est-ce pas également ce qui se passe pour la métaphore ?

Soient en effet les métaphores nominales suivantes, empruntées à Victor Hugo :

"Quiconque un jour plongeait son honneur dans la boue"  
et, dans une exhortation adressée à la mer

"Parle aux vieux rochers, tes conquêtes  
Et laisse en repos mes tempêtes".

Comme les synecdoques et les métonymies, elles ne sont reliées à aucun autre nom du contexte, mais à un verbe, et comme elles — c'est ce qu'ont montré les chapitres consacrés à la syntaxe de la métaphore — elles acceptent d'entrer dans les cadres en être, apposition et de, avec des effets sémantiques divers, tels que par exemple

- un commentaire épilinguistique

mes tempêtes, (ce sont) mes tourments  
la boue, (c'est) l'infamie

- une classification

mes tourments sont des tempêtes (tumultueuses)  
L'infamie est une boue (fangeuse)

selon l'ordre des deux termes, leurs déterminants, leur classe lexicale etc.

Le second exemple de Hugo se poursuit par une métonymie de l'effet

"Quiconque un jour plongeait son honneur dans la boue,  
Noya son âme dans le sang".

Ni dans le fonctionnement du texte, ni lors des manipulations, on ne constate de différence.

On peut donc regrouper les résultats des observations faites sur les synecdoques et les métonymies et celles auxquelles ont donné lieu dans les chapitres précédents la description des métaphores. On aboutit aux conclusions suivantes :

- 1) Le commentaire, la traduction par être précédé de ce ou par l'apposition est toujours possible, quelle que soit la classe syntaxique du terme figuré, quelle que soit également la catégorie de trope à laquelle il appartient

la boue, (c'est) l'infamie  
 le sang, (c'est) le crime  
 être poète, (c'est) avoir de l'appétit pour un malaise épineux, (c'est) subtil  
 religieusement, (c'est) scrupuleusement.

C'est le seul emploi de être et de l'apposition possible pour les métaphores adjectivales, adverbiales et verbales.

- 2) Seuls les noms admettent d'entrer dans le cadre de la classification ou de la qualification, qu'il s'agisse de l'apposition ou d'une configuration en être, et ce, quel que soit le trope de départ

mes tourments (sont) (des) tempêtes tumultueuses  
 Jacques (est) (un) ventre sur pattes  
 L'armée (est) (une) épée aveugle.

- 3) Les plus lourdes contraintes pèsent sur l'emploi de de. Impossible pour les métaphores verbales, adjectivales et adverbiales, il peut apparaître avec certaines métaphores nominales et certaines synecdoques et métonymies, selon la relation lexicale et sémantique qui lie  $N_1$  et  $N_2$ , et selon le jeu de l'opposition [+ animé] / [- animé] :

la boue noire de l'infamie  
 ce ventre sur pattes de Jacques

vs

\* la boue noire de ce garçon  
 ?\* cette poupe grandiose de vieux bateau

(ces deux dernières séquences sont naturellement possibles dans l'emploi non figuré où de indique la possession).

On peut regrouper ces résultats dans le tableau suivant :

	Commentaire épilinguistique		Discours		
	c'être	apposition	être	apposition	de
verbales	-	-	-	-	-
Inf.	+	+	-	-	-
métaphores adjectivales	-	-	-	-	-
adverbiales	-	-	-	-	-
nominales	+	+	+	+	+
					(quelques restrictions)
synecdoques	+	+	+	+	+
					(quelques restrictions)
métonymies	+	+	+	+	+
					(quelques restrictions)

On y lit clairement que ce n'est pas l'appartenance de la figure à tel ou tel trope mais à une classe morpho-syntaxique particulière qui importe. Toutes les figures nominales offrent le même profil de [+], qu'elles soient métaphores, synecdoques ou métonymies, tandis que les métaphores verbales, adjectivales et adverbiales se séparent des métaphores nominales par leurs propriétés entièrement négatives, l'infinitif constituant un cas intermédiaire. Sur critères syntaxiques, il est donc impossible de conserver le classement traditionnel des troques qui n'est fondé en définitive que sur des principes logico-sémantiques et peu opératoires.

Non que l'aspect syntaxique des figures soit le seul à devoir être pris en compte puisque les relations lexicales et sémantiques

interviennent parfois, pour favoriser ou interdire une configuration, telle celle de partie à tout qui est propice à un effet de réduction à l'intérieur du cadre en être :

cette voiture n'est qu'un châssis roulant

mais bloque le complément de définition en orientant l'interprétation de Dét.<sub>1</sub> N<sub>1</sub> de Dét.<sub>2</sub> N<sub>2</sub> vers un complément de possession. Mais ces relations qui ne jouent que dans des cas particuliers, ne peuvent assurer la définition des tropes. Or, si l'intérêt se déplace sur les cadres syntaxiques, qui sont, eux, très généraux, les catégories distinguées par la rhétorique traditionnelle n'ont plus de raison d'être.

Au terme de ces analyses, ma position est donc la suivante : je propose de ne plus tenir compte du classement en métaphores, synecdoques, métonymies qui ne correspond à rien du point de vue syntaxique, et qui du point de vue sémantique même, sur lequel il s'appuie, est très souvent contestable. Pour reprendre un exemple discuté par Ruwet dans "Synecdoques et métonymies"

Ce soir, j'ai rendez-vous avec une fesse

est-il de quelque intérêt de savoir si une fesse est une synecdoque de la partie ou une métaphore comme le croit en définitive Ruwet :

"une fesse ... fonctionne comme une métaphore. L'effet spécial réside en effet dans l'identification de la femme à la fesse, dans la projection, sur la femme, de toute une série d'idées qui sont associées aux fesses". (44)

De fait, on pourrait très bien avoir

Elle n'est qu'une fesse.

L'étiquette collée à la figure ne change rien à son sens, qui naît bien souvent du cadre syntaxique. N. Ruwet l'admet d'ailleurs implicitement, lorsqu'il ajoute :

"Fondamentalement, le mécanisme qui est en jeu n'est pas différent de celui qui opérerait si, à la place de 'une fesse' on avait eu :

Ce soir, j'ai rendez-vous avec une putain (une oie)".

Or, précisément, ce qui ne varie pas dans les trois cas, c'est la construction.

Il me paraît donc essentiel d'étudier les figures selon leur classe morpho-syntaxique, qui les cantonne parfois, comme pour les verbes, les adjectifs et les adverbes, dans une seule construction, et selon le cadre syntaxique où elles apparaissent, c'est-à-dire essentiellement, si on néglige provisoirement les adjectifs et les adverbes, rares dans les textes

1) No V (N<sub>1</sub>)

No V (prép N<sub>1</sub>)

No V (N<sub>1</sub>) (prép N<sub>2</sub>) etc.

où la figure repose sur la relation d'un verbe avec un ou plusieurs noms, son sujet et/ou ses compléments. C'était le cas de l'exemple de Ruwet. Citons encore :

"La poupe en pleine mer s'éloigne de la rive"

"Une haleine humide ... se jette sur nous"

(BEALU)

Le terme figuré peut être un nom, ou le verbe, comme dans l'exemple de Béalu, ou les deux, comme dans celui-ci :

"Mais à l'instant de l'agonie

Un trait d'ambre scellait ses yeux". (CHAR)

La localisation est quelquefois difficile.

C'est dans ces cadres que l'on rencontre le plus de figures codées, dont la perception s'use graduellement. N'étant pas mis en

relation directe comme dans les figures in praesentia, avec un terme présent dans le contexte et donné comme propre, le terme figuré est associé à un terme propre paradigmatique qui se profile derrière lui — ce qui explique, d'ailleurs, que les théories substitutives de la figure s'appuient essentiellement sur ce type d'exemples —. L'énigme que représente la figure trouve difficilement sa solution dans le contexte, si bien que les associations paradigmatiques sont au moins aussi importantes que les relations syntaxiques. C'est pourquoi les figures de ce type reposent souvent sur des relations codifiées, comme précisément les synecdoques et métonymies de la tradition. Si ce codage est secondaire dans les figures in praesentia où la syntaxe joue le rôle principal, il est important dans les figures à pivot verbal qu'il permet souvent seul d'interpréter. En contrepartie, lorsqu'il est trop précis, la figure tend à s'user, comme avec les "synecdoques" et les "métonymies" qui s'appuient sur des relations reproduisant l'ordre et la disposition des référents. C'est pourquoi nous ne voyons plus de figure dans cet exemple cité par N. Ruwet

Dans l'obscurité, j'ai vu une main allumer une cigarette

là où un classique en aurait vu une.

Mais c'est également le cas des métaphores derrière lesquelles le terme propre est immédiatement reconstructible, si bien qu'elles n'en sont plus qu'un synonyme

Je suis | claquée, vannée ...  
          | fatiguée

2)  $N_1$  est  $N_2$

"L'être vivant est un signe"  
(BEALU)

"Je suis la plaie et le couteau"  
(BAUDELAIRE)

Jacques est un ventre sur pattes.

3)  $N_1, N_2$

Jeanne, cette langue acérée

"Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivantes opales"  
(BAUDELAIRE)

4)  $N_1$  de  $N_2$

"Cette femme de neige et de feu"  
(BEALU)

Cette langue acérée de Jeanne.

La description que j'ai proposée de ces cadres dans la deuxième partie reste valable. Elle s'étend simplement à plus d'exemples, pour lesquels je parlerai indistinctement de figure sur deux termes ou de métaphore : le second terme que je conserve en raison de sa notoriété n'est qu'un synonyme commode du premier.

## 6. INTERET ET LIMITES DE LA DESCRIPTION SYNTAXIQUE DES FIGURES

Bien que limitée, une telle description présente à mes yeux un triple intérêt : faire apparaître qu'il n'existe pas de figure sans syntaxe, localiser les métaphores dans quelques configurations

privilegiées et mettre fin aux affirmations généralement avancées sur l'équivalence de chacune d'elles.

#### 6.1 FIGURE ET SYNTAXE

Quelle que soit la configuration qui l'autorise, toute figure implique une syntaxe : il n'y a pas de figure hors contexte sur le mode des relations lexicales d'hyponymie ou d'antonymie. Cette constatation est importante, car elle devrait mettre fin au règne de l'assimilation jakobsonnienne entre la métaphore et le paradigme, la métonymie et le syntagme.

On peut ainsi résumer la démarche qui la sous-tend :

- a) Jakobson distingue deux pôles dans l'activité de langage que lui confirme l'étude des aphasies : le pôle de "la sélection et de la substitution" et le pôle de "la combinaison et de la texture" (45), — qui correspondent aux deux axes paradigmatique et syntagmatique de Saussure.
- b) Il fait siennes par ailleurs les définitions de la rhétorique : la métaphore se fonde sur une relation de ressemblance, rebaptisée "similarité", tandis que la métonymie — qui englobe également les synecdoques — repose sur la contiguïté entre objets.
- c) La contiguïté est une forme de combinaison. Ainsi peut-il faire un parallèle entre la contiguïté des objets et la contiguïté des mots dans le syntagme, et voir à l'oeuvre dans les deux cas un même principe très général. De là à supposer que dans son fonctionnement linguistique même la métonymie s'inscrit dans le pôle

syntagmatique il n'y a qu'un pas que Jakobson franchit (dans une démarche qu'il appellerait métaphorique).

- d) la métonymie une fois rangée dans l'un des pôles du langage, reste à classer la métaphore. Or, il n'y a plus qu'un pôle de disponible : celui de la sélection qui opère dans la construction des paradigmes. Ils s'établissent selon des principes très différents : ressemblance, mais aussi antonymie, et pourquoi pas contiguïté ? Il suffit alors de gommer ces derniers et de mettre l'accent sur la ressemblance, pour que le pôle de la sélection soit prêt à accueillir la métaphore.
- e) Les deux pôles deviennent donc pôles de la contiguïté et de la similarité et finalement même "pôles métonymique et métaphorique" (46).

Mais qui ne voit de quels glissements et réductions s'accompagne cette assimilation qui implique fâcheusement que la métaphore est un phénomène asyntaxique ? C'est d'ailleurs un paradoxe que Jakobson, dont la référence est ici la rhétorique classique, ait placé la métonymie, dont tous les exemples sont in absentia dans les traités de rhétorique, avec le syntagme et la métaphore, qui y est souvent au contraire in praesentia, avec le paradigme. On voit à quelles généralisations indues peut conduire le mépris des analyses de détail. Ceci n'a pas empêché le couple métaphore/métonymie d'avoir la postérité qu'on lui connaît en psychanalyse, et dans la sémiologie à laquelle Jakobson ouvrait la voie dans ce même chapitre :

"La prévalence respective de l'un ou l'autre de ces procédés n'est en aucune manière le fait exclusif de l'art littéraire. La même oscillation apparaît dans des systèmes de signes autres que le langage".

et de noter les "métaphores" des films de Charlie Chaplin "véritables comparaisons filmiques" et des peintures surréalistes.

Or la reconnaissance de l'importance de la syntaxe de la métaphore vient infirmer cette généralisation. Si la figure implique une syntaxe, cela signifie qu'elle ne peut être perçue dans une même unité de temps, mais qu'elle est nécessairement située dans la successivité de l'oral ou de l'écrit. Ceci suffit à l'opposer à la peinture. Les éléments de la métaphore linguistique ne sont pas simultanés, et leur ordre d'apparition n'est pas indifférent. De plus, il existe entre eux des relations précises, autres que de juxtaposition, à l'intérieur de cette unité tout aussi précise qu'est la proposition. Ni ces relations, ni ces unités englobantes ne caractérisent les tableaux ou les films. Que veut-on dire alors lorsqu'on pense, comme J.-F. Lyotard, que la métaphore en langue y introduit le figural (48) ?

Y a-t-il même des métaphores visuelles ? Dans la sculpture de Picasso Le babouin et son petit, entre la voiture d'enfants qui apparaît à la place du visage du singe et l'animal, en l'absence d'un décrochage entre les deux éléments qui ont le même degré de réalité, il ne saurait y avoir de métaphore. Lorsque Groucho Marx rugit pour remplacer le lion de la Metro Goldwin Mayer, s'il y a une figure, c'est tout au plus une allusion. Comme le fait remarquer Rudolf Arnheim (49), on ne peut donner une représentation visuelle à une métaphore linguistique, comme cette jeune fille est une gazelle, car on aura forcément affaire à une représentation fantastique. Chimères, métamorphoses, allusions, juxtapositions, telles sont les prétendues métaphores visuelles.

S'il faut donner à métaphore un contenu précis, la notion n'est pas généralisable : il s'agit d'un fait de langage, enraciné dans des constructions syntaxiques.

## 6.2 LA LOCALISATION DES FIGURES

Le recensement de ces constructions qui permet une localisation des figures comporte plusieurs avantages.

En premier lieu, comme l'a montré plus particulièrement l'étude des métaphores en de, elle est de nature à éclairer l'interprétation de la figure.

En second lieu, parce qu'elle a été minutieusement établie, elle permet de préciser où greffer sur la description syntaxique les paramètres méthodologiquement écartés au début de ce travail, tels que la sémantique. C'est ainsi que pour la syntaxe de l'apposition, il m'a fallu, selon la position du terme apposé, prendre en considération sa classe lexicale et la relation sémantique qu'il entretient avec le terme recteur. C'est ainsi encore que des facteurs de cet ordre viennent bloquer l'apparition d'un complément de définition, puisqu'il ne peut se produire qu'en l'absence de toute relation sémantique antérieure à l'énoncé entre  $N_1$  et  $N_2$ .

Mais surtout, en s'appuyant sur cette localisation, on peut dresser une typologie des figures assez précise. Toutes celles que j'ai recensées et décrites sont en effet restreintes dans le cadre de la proposition à la rencontre de deux termes syntaxiquement reliés et le plus souvent incompatibles sémantiquement. C'est cette incompatibilité qui permet seule de repérer la figure. Pour rendre plus homogène le champ de ces figures, je propose donc d'en élimi-

ner celles qui ne se laissent déceler que grâce à un détour par le référent :

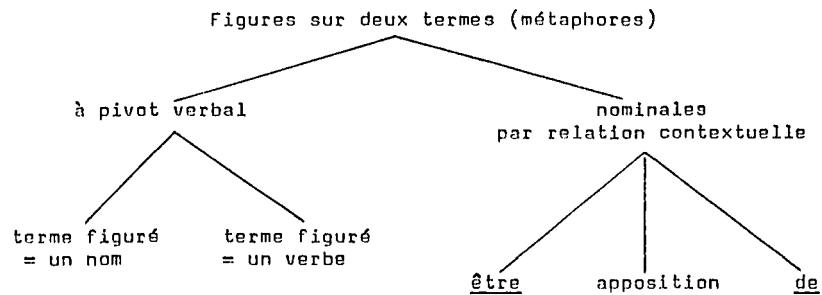
Le percepteur les a égorgés

Quel vilain singe !

et de ne conserver que celles où la considération de l'énoncé suffit à le faire marquer comme figuré :

"Le poète solitaire, grande brouette des marécages"  
(CHAR)

Des figures qui subsistent on peut donner le tableau suivant :



Les figures à pivot verbal sont données comme le prototype des figures jouant sur deux éléments hétérogènes. Il faut donc se souvenir que l'on peut également rencontrer des métaphores où le rôle du verbe est joué par l'adjectif.

On voit bien ainsi ce qui différencie ces métaphores de figures pourtant proches comme la métaphore filée, l'allégorie ou le parallèle.

Si la première porte sur plus de deux termes, elle n'a pas de limite supérieure définie, et bien qu'elle puisse souvent être

analysée comme une addition de figures en deux termes, elle n'est pas localisable dans une unité linguistique précise.

C'est également le cas pour l'allégorie. Dumarsais faisait précéder de ces lignes la définition qu'il en proposait :

"L'allégorie a beaucoup de rapport avec la métaphore : l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée" (50)

Pourtant l'exemple qu'il en donne, Mme des Houlières représentant la famille sous l'image d'un troupeau :

"Dans ces prés fleuris  
Qu'arose la Seine,  
Cherchez qui vous mène,  
Mes chères brebis :  
J'ai fait pour vous rendre  
Le destin plus doux,  
Ce qu'on peut attendre  
D'une amitié tendre ;  
Mais son long courroux  
Détruit, empoisonne  
Tous mes soins pour vous,  
Et vous abandonne  
Aux fureurs des loups ..." (51)

montre bien les différences qui les séparent.

Aucune limite n'est fixée à l'extension de l'allégorie qui peut même se prolonger sur l'ensemble d'une oeuvre. Et surtout, coexistent deux interprétations, l'une propre, indispensable, l'autre figurée, pour qui comprend qu'il s'agit d'une allégorie. C'est qu'aucune rupture sémantique ne vient signaler la figure.

Quant au parallèle, c'est la juxtaposition de deux descriptions "par lesquelles on rapproche l'un de l'autre, sous leurs rapports physiques ou moraux, deux objets dont on veut montrer la ressemblance ou la différence" (52).

"Le peuple a sa colère et le volcan sa lave"

(HUGO)

Il s'étend donc au-delà de la proposition et chacun de ces membres se caractérise par une isotopie.

On voit ainsi que des critères comme l'étendue de la figure sont au moins aussi importants que la notion de ressemblance qui fait parfois indûment confondre des figures différentes.

La définition que je propose de la métaphore, notion unique destinée à recouvrir l'ancien trio métaphore, métonymie, synecdoque, est donc la suivante : figure localisée sur deux termes incompatibles. Elle a le mérite de la distinguer des figures qui sémantiquement lui sont apparentées, mais qui n'ayant pas la même dimension syntaxique, n'apparaissent pas dans des cadres précis et limités. Aux définitions sémantiques et floues des tropes, appuyées sur une théorie lexicale de la figure, s'oppose ainsi une définition précise et plus syntaxique.

### 6.3 LES PROPRIETES SPECIFIQUES DE CHAQUE CADRE

C'est le second intérêt de cette description syntaxique des figures localisées sur deux termes que de les avoir distribuées en différentes configurations caractérisées par des propriétés et des contraintes spécifiques, car elle permet de mettre fin aux affirmations courantes sur l'équivalence de chacune des formes de la métaphore. Rares sont les rhétoriciens qui les recensent, et ceux qui prennent en considération plus d'un cadre ne voient jamais leur spécificité. Ainsi G. Genette présente-t-il comme non contraint le choix entre

Mon amour brûle comme une flamme  
 Mon amour (est) une flamme ardente  
 Mon amour (est) une flamme  
 Mon ardente flamme  
 Ma flamme (53).

De même le groupe" écrivait-il :

"La comparaison canonique est introduite par un 'comme'. La métaphore in absentia est une substitution pure et simple. Entre ces deux extrêmes, les auteurs ont employé un large éventail de structures grammaticales intermédiaires, destinées généralement à atténuer le caractère rationnel du comme" (54)

Il cite :

- le "est d'équivalence" : Si l'âme est un oiseau, le corps est l'oiseleur
- l'apposition : L'ennui ... cet aigle aux yeux crevés
- le "Génitif" : Le voilier d'un beau jour largue ses voiles blanches
- le "substantif et verbe" : Le coeur me piaffe de génie (55)

Or, le passage d'une forme à l'autre dans ce "large éventail" est loin d'être automatique. Je soulignerai deux difficultés. La première concerne le passage de la métaphore à pivot verbal à la métaphore associant deux noms. Si l'on reprend l'exemple de G. Genette, il est aisé d'associer

à Mon amour brûle  
 Mon amour est une flamme

C'est que la liste des sujets de brûler est courte, et la reconstruction de

Une flamme brûle

relativement sûre. Mais à partir de cette métaphore de Char

"Lune qui nous franchis"

quels sont les sujets et les compléments qui s'imposent pour permettre de construire la série ? A l'inverse, quelle figure à pivot verbal faire correspondre à cette métaphore nominale :

"Le ciel est un dé à coudre"  
(ELUARD) ?

La deuxième difficulté concerne les métaphores où deux noms sont rapprochés. Si, en dépit des effets de sens souvent différents associés aux déterminants de  $N_2$  (surtout le et ce) on peut souvent mettre en parallèle cadre en être et apposition, les contraintes de déterminants du complément de définition — sans entrer même dans les restrictions sémantiques — font qu'il ne saurait être associé aux deux configurations précédentes :

Mon amour est une flamme  
Mon amour, une flamme  
mais \* une flamme de mon amour.

Par ailleurs, si être et l'apposition partagent la plupart de leurs propriétés sémantiques :

qualification	mon amour est flamme mon amour, flamme
classification	mon amour est une flamme mon amour, une flamme
identification	mon amour est la flamme mon amour, la flamme
redite ou commentaire épilinguistique	mon amour, c'est ma flamme mon amour, ma flamme

il n'en va pas de même du complément de définition où Dét.<sub>1</sub> est formellement défini. Ne pouvant varier librement, il ne sera pas susceptible d'entraîner pour la figure différentes interprétations.

Signalons enfin que les modalisateurs ne s'emploient pas indifféremment avec toutes les formes de figures :

mon amour est une sorte de flamme  
mon amour est comme une flamme  
mon amour, une sorte de flamme  
mais  
\* mon amour, comme une flamme  
?\* la sorte de flamme de mon amour  
?\* comme la flamme de mon amour

et que la restriction en ne ... que n'est possible qu'avec être

Jacques n'est qu'un ventre sur pattes  
\* Jacques, qu'un ventre sur pattes.

On ne voit même pas quelle forme imaginer pour les compléments en de.

Il n'est donc pas possible de gommer les particularités de chaque cadre. On comprend mieux alors le défaut inhérent à toutes les analyses des métaphores qui se fondent sur un petit nombre d'exemples relevant d'un cadre unique.

Max Black qui se contente d'un seul exemple

Man is a wolf

aurait-il également développé la notion d'interaction à partir d'une figure à pivot verbal ? S'il est possible de concevoir entre deux noms définis indépendamment un échange de traits, cela n'a pas de sens dans une figure verbale où le verbe n'est pas défini de façon autonome, mais comporte la mention de son sujet et/ou de ses compléments, si bien qu'il y a tout au plus transfert sur les éléments nominaux de la métaphore des traits sélectionnels du verbe. Et c'est au contraire dans ces figures à pivot verbal que pourront le mieux s'appliquer les théories substitutives. En l'absence de terme propre auquel associer et même assimiler le terme figuré comme dans les figures nominales par relation contextuelle, il est tentant de reconstruire un hypothétique terme auquel le terme métaphorique se serait substitué.

On peut enfin signaler, bien que je me sois peu intéressée à ce type de figures, que ce sont les métaphores adjectivales N Adj qui fournissent le plus d'exemples dans les analyses synesthésiques en vogue à la fin du XIXe s. et dans la première moitié du XXe s. : une couleur chaude, une note sombre, un bruit aigu, une voix moelleuse etc. (56).

Toute théorie générale de la métaphore ne peut donc vivre que du mépris de la syntaxe et il est toujours possible de relier une analyse totalitaire à un domaine partiel du phénomène qu'elle prétend saisir dans son ensemble.

#### 6.4 LIMITES DE LA DESCRIPTION SYNTAXIQUE DES METAPHORES

Cette description syntaxique de la figure était donc indispensable, mais elle ne peut constituer qu'une étape dans l'analyse des métaphores, car elle laisse dans l'ombre bien des éléments qui sont pourtant de nature à l'éclairer (57). J'en citerai deux exemples. Le premier est celui de l'apposition. J'ai décrit dans la deuxième partie (chap. III) sa mobilité à l'intérieur de la proposition. Il aurait fallu ajouter qu'en poésie elle est liée à certaines places privilégiées, comme l'hémistiche ou la fin de vers :

"La censure, serpent, l'ayant mordue au pied"  
(HUGO)

"... la Mort dans nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes"  
(BAUDELAIRE)

"Un clair croissant perdu par une blanche nue  
Trempe sa corne calme en la glace des eaux,  
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux"  
(MALLARME)

"Juin ton soleil ardente lyre  
Brûle mes doigts endoloris"  
(APOLLINAIRE)

Le second exemple est celui des déterminants de N<sub>2</sub> dans le cadre en être. Si on les étudie chez Hugo, on obtient deux configurations

$$\begin{cases} \text{Dét}_1 n_1 \text{ est } \neq n_2 \\ \text{Dét}_1 n_1 \text{ est } \text{Dét}_2 n_2 \end{cases}$$

dont la répartition, si l'on s'en tient à la proposition, est aléatoire. En réalité, pour peu que l'on en sorte, on a pratiquement affaire à une distribution complémentaire. Généralement en effet, si la métaphore est située dans une proposition isolée, la règle, en dehors des cas d'énumération, est la présence d'un déterminant :

La nature est un drame.

Si au contraire on est en présence de l'enchaînement de deux propositions identiques, la règle est l'absence de déterminant :

Le mal peut être joie, et le poison parfum.

Il faudra donc, tôt ou tard, sortir des limites de la proposition, ou du syntagme où sont associés les deux termes du couple métaphorique (58). Comment aborder autrement l'enchaînement des figures dans la métaphore filée (59) et leur imbrication dans certaines configurations complexes

"L'enfer des médiocres est l'ennui"  
(BEALU)

N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>  
métaphore I

N'<sub>1</sub> est N'<sub>2</sub>  
métaphore II

"Le tombeau, confident de mon rêve infini"

(BAUDELAIRE)

$\underbrace{N_1 \text{ de } N_2}_{\text{métaphore I}}$

$\underbrace{N'_1 \text{ , } N'_2}_{\text{métaphore II}}$

Ici, l'un des termes de la figure finale est déjà composé d'une métaphore, et il est peu satisfaisant de s'en tenir, comme je l'ai fait, à une étude qui atomise l'ensemble. Il serait intéressant de voir quelles configurations privilégient ces figures complexes, comment se combinent les variables lexicales, d'où naît l'interprétation résultante etc.

D'une façon plus générale, je n'ai fait qu'effleurer le problème du prolongement, de la queue de la métaphore, dont l'importance est pourtant évidente :

"Les souvenirs sont cor de chasse dont meurt le bruit  
parmi le vent"

(APOLLINAIRE)

"Mais ta chevelure est une rivière tiède  
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède"

(MALLARME)

puisque c'est souvent elle qui justifie le terme métaphorique.

Quoi qu'il en soit de ces lacunes, elles ne sont pas irrémédiables et elles pourraient sans doute être comblées à partir de la méthodologie qui a guidé le présent travail.

Plus grave est l'incapacité de la description syntaxique à caractériser spécifiquement les figures par opposition aux emplois propres. Aucun critère formel n'ayant pu être avancé pour les dé-

finir, j'ai été amenée à recourir à la notion d'incompatibilité sémantique. Est-ce vraiment autre chose que donner une apparence linguistique à l'intuition de sens figuré ?

C'est donc à éclairer la nature du sens figuré que sera consacré le dernier chapitre de ce travail.

\* \* \*

## NOTES DU CHAPITRE I

- (1) F. SOUBLIN, "13, 30, 3", in Langages, à paraître.
- (2) DUMARSAIS, Les Tropes, op. cit., t. I, pp. 178-179.
- (3) Ibid., pp. 230-231.
- (4) Ibid., p. 242.
- (5) Ibid., p. 265.
- (6) Ibid., p. 276.
- (7) FONTANIER, op. cit., p. 77. Les termes soulignés sont en italiques chez Fontanier.
- (8) Ibid., pp. 265-266.
- (9) Ibid., p. 266.
- (10) Ibid., p. 93.
- (11) Et ce n'est pas parce qu'il s'attache plus particulièrement au terme lauriers que Fontanier fait de l'expression une métaphore, car selon ses propres critères, c'est une métonymie du signe.
- (12) FONTANIER, op. cit., p. 99.
- (13) Ibid., pp. 127-128.

- (14) Ibid., p. 128.
- (15) Chez Dumarsais ce critère de l'appartenance des tropes à différentes classes morpho-syntaxiques apparaissait également, puisqu'en dehors des métaphores, le verbe n'apparaît précisément que dans les métalepses définies par la relation d'antécédent à conséquent : parler ou dire pour croire, par exemple. Ceci est confirmé par l'article catachrèse. Il y est dit en effet que les catachrèses de verbes sont de deux espèces :
- "I Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée ... c'est ainsi que succurrere signifie aider, secourir; petere, attaquer; animadvertere, punir : ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse ...
- II La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore; c'est lorsqu'il y a imitation et comparaison, comme quand on dit ferrier d'argent".  
Les Tropes, op. cit., t. I, p. 76.
- (16) FONTANIER, op. cit., p. 93.
- (17) Ibid., p. 113.
- (18) Les choses ne sont pas plus nettes chez les contemporains. Il suffit pour se convaincre qu'aucun progrès n'a été fait dans la définition des tropes de lire ce que le groupe u leur consacre. On peut s'en faire une idée précise à partir du résumé qu'en donne Todorov dans "Synecdoques", in Communications 16, pp. 25 à 35 :
- "La synecdoque consiste à employer le mot dans un sens qui est une partie d'un autre sens du même mot ... La métaphore, alors n'est qu'une double synecdoque. Tout se passe, dans la métaphore, comme si un sens intermédiaire, la partie identique des deux sens mis en jeu, avait fonctionné comme synecdoque de l'un et de l'autre. Pour que les deux sens puissent être subsumés par le même signifiant, ... on procède 'd'abord' à une représentation synecdochique de chacun. Par exemple, /flexible/ est une synecdoque pour /bouleau/ et pour /jeune fille/, ce qui permet de donner à 'bouleau' un sens métaphorique proche de celui du mot 'jeune fille'.
- La métonymie est également une double synecdoque mais en sens contraire : elle est symétrique et inverse à la métaphore. Ici chacun des deux sens fonctionne comme la

synecdoque d'un troisième sens qui les englobe. Lorsqu'on nomme l'auteur pour parler de ses oeuvres, l'un comme l'autre agissent à la manière de synecdoques, par rapport à un ensemble plus vaste qui inclut la vie, les oeuvres etc. La mise en équivalence des deux sens devient possible car tous deux appartiennent au même ensemble".

- (19) FONTANIER, op. cit., p. 79.
- (20) Ibid., p. 80.
- (21) Ibid., p. 81.
- (22) Ibid., p. 86.
- (23) Il ne fait d'ailleurs que reproduire la tradition.
- (24) FONTANIER, op. cit., p. 91.
- (25) Ibid., p. 91.
- (26) Ibid., p. 92.
- (27) Chez Dumarsais, mais non chez Fontanier, apparaissent des conditions particulières qui viennent distinguer la synecdoque du genre de l'anaphore :
- "on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excelle sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun".
- Ce n'est donc pas le fait que l'on puisse dire les mortels pour les hommes qui constitue le trope, mais la restriction qui interdit de dire également les mortels pour les animaux, car "les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes" et se prennent pour "éléments distingués".
- Comme le dit F. Soublin, "cette clause restrictive - l'existence préalable d'un élément distingué - est le seul point qui permette d'opposer le trope classe-élément, tel qu'il apparaît dans les textes de Dumarsais, et l'anaphore, qui a le même fonctionnement syntaxique" (fragments inédits).
- On voit à quelles difficultés conduit l'insertion de ce critère culturel dans la délimitation du trope. De surcroît,

il n'est évidemment pas à l'oeuvre dans les exemples cités par Fontanier et le groupe u.

- (28) FONTANIER, op. cit., p. 93.
- (29) Ibid., p. 97.
- (30) Ibid.,
- (31) Rhétorique Générale, op. cit., p. 104.
- (32) FONTANIER, op. cit., p. 97.
- (33) DAMOURETTE et PICHON, op. cit., t. I, p. 484.
- (34) BOONS et alii, op. cit.
- (35) M. GROSS, Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., p. 102.
- (36) Rhétorique Générale, op. cit., p. 118.
- (37) Les deux premiers exemples sont empruntés à Fontanier, le troisième, de Hugo, à la Rhétorique Générale.
- (38) FONTANIER, op. cit., p. 88.
- (39) Ce cas se distingue donc de Le pain, c'est de la nourriture où l'on identifie le contenu des deux signes.
- (40) Cf. note 38.
- (41) FONTANIER, op. cit., p. 101.
- (42) Ibid., p. 102.
- (43) L'interprétation qualitative n'est pas totalement exclue, mais elle est très difficile.

- (44) N. RUWET, "Synecdoques et métonymies", op. cit.
- (45) R. JAKOBSON, Essais de Linguistique Générale, Editions de Minuit, Paris, 1963, p. 61.
- (46) Ibid.
- (47) Ibid., p. 63.
- (48) J.-F. LYOTARD, Discours, Figure, Klincksieck, Paris, 1971.
- (49) Rudolf ARNHEIM, Toward a psychology of art, Berkeley et Los Angeles, Univ. of California Press, 1966.
- (50) DUMARSAIS, op. cit., t. I, p. 178.
- (51) Ibid., p. 180.
- (52) FONTANIER, op. cit., p. 429.
- (53) G. GENETTE, "La rhétorique restreinte", op. cit., p. 165.
- (54) Rhétorique Générale, op. cit., p. 114.
- (55) Ibid., pp. 115-116.
- (56) Sur ce type d'analyse, voir en particulier S. ULLMANN, The Principles of Semantics, Blackwell, Oxford, 1967 (1st ed. 1951).
- (57) Sur ce point, cf. F. SOUBLIN et J. TAMINE, "Limites de la caractérisation syntaxique des métaphores", in Analyse et Validation dans l'étude des données textuelles, Mario Borillo et J. Virbel éds., Editions du C.N.R.S., Paris, 1977.
- (58) Ce qui ne va pas sans problème. Quelles limites supérieures à la proposition fixer de façon sûre, quand il semble qu'elles sont particulières à chaque texte et donc impossibles à prévoir,

comme le montre cette strophe du début de Zone d'Apollinaire :

"Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant  
 Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc  
 Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades  
 René Dalize  
 Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Eglise  
 Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous  
 sortez du dortoir en cachette  
 Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège  
 Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste  
 Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ  
 C'est le beau lys que tous nous cultivons  
 C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le  
 vent  
 C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère  
 C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
 C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité  
 C'est l'étoile à six branches  
 C'est Dieu qui meurt le Vendredi et ressuscite le  
 Dimanche  
 C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs  
 Il détient le record du monde pour la hauteur"

D'emblée, et en particulier parce qu'il n'y a aucune ponctuation, il semble que la strophe constitue une unité bien délimitée. Pourtant, elle ne forme un tout ni du point de vue thématique (souvenir d'enfance et célébration du Christ s'y succèdent), ni du point de vue syntaxique (un bloc homogène avec répétition de c'est ... s'oppose au reste de la strophe). Parce qu'elles coïncident avec une succession de métaphores, on serait tenté d'isoler ces propositions en c'est. Pourtant, les métaphores les débordent, et la dernière est reliée thématiquement à la strophe suivante. Aucun découpage ne s'impose donc et les unités retenues varieront avec les objectifs même de l'analyse.

(59) Cf. Ière partie, chap. II.

## Chapitre II

### LE SENS FIGURE

Si rien ne vient distinguer les métaphores — au sens où je les ai définies dans le chapitre précédent —, que le sens figuré qu'elles offrent, c'est sur cette notion que se déplace l'intérêt. Ce n'est qu'en le caractérisant qu'on peut espérer du même coup caractériser les figures.

#### 1. LES ANALYSES PROPOSEES GENERALEMENT DU SENS FIGURE

La plupart des conceptions du sens figuré, quels que soient l'époque ou le cadre théorique où elles se situent, sont peu éclairantes. Je me référerai successivement dans ce paragraphe à Fontanier, Ch. Brooke-Rose, au groupe de Liège et, pour citer un philosophe, à J.-F. Lyotard.

##### 1.1 FONTANIER

Pour lui, par une définition morphologique peu claire, il y a sens figuré lorsqu'il y a figure <sup>(1)</sup>. Or, comme Dumarsais l'avait déjà noté, non sans malice :

"Qu'est-ce donc que les Figures ? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré ..." (2)

Aussi les analyses de Fontanier sont-elles embarrassées :

"Le discours qui ne s'adresse qu'à l'intelligence de l'âme n'est pas, même considéré quant aux mots qui le transmettent à l'âme par les sens, un corps proprement dit. Il n'a donc pas de figure, à proprement parler. Mais il a pourtant, dans ses différentes manières de signifier et d'exprimer, quelque chose d'analogue aux différences de forme et de traits qui se trouvent dans les vrais corps. C'est sans doute d'après cette analogie qu'on a dit par métaphore, les figures du discours" (3)

et prudentes

"De tant de définitions différentes qui en ont été données jusqu'ici, il n'en est pas une seule qui satisfasse pleinement, ni qui ait obtenu l'assentiment général. C'est assez dire qu'il n'y en a pas encore une bonne" (4)

C'est une raison pour lui de proposer la sienne :

"Les figures du discours sont les traits, les formes ou les tours plus ou moins remarquables et d'un effet plus ou moins heureux, par lesquels le discours, dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune".

"Les figures, par conséquent, quelques communes qu'elles soient et quelques familières que les ait rendues l'habitude, ne peuvent mériter et conserver leur titre de figures, qu'autant qu'elles sont d'un usage libre, et qu'elles ne sont pas en quelque sorte imposées par la langue" (5)

Ainsi la figure suppose-t-elle nécessairement une expression simple qui lui sert de référence : elle n'existe que par le choix, ce qui en exclut la catachrèse. Mais sur le principe même de cette opposition aucun critère net et opératoire n'est avancé :

elle n'est garantie que par son effet, dont l'appréciation est entièrement subjective.

## 1.2 CH. BROOKE-ROSE

On chercherait vainement plus de précisions dans A Grammar of metaphor : Ch. Brooke-Rose n'y manifeste même pas le souci de définir le sens figuré et sans s'interroger sur la nature de leur contenu, elle emploie indifféremment les termes de métaphore et de "figurative use of a word".

Or, cette utilisation de l'expression peut impliquer un autre point de référence à la figure que celui que lui donnait Fontanier, pour lequel la figure A s'opposait, par un libre choix à un autre terme B. L'expression de Ch. Brooke-Rose pourrait orienter vers une tout autre conception selon laquelle le sens figuré d'un terme A s'oppose à un emploi non figuré du même terme, polysémique. Il semble en fait que Ch. Brooke-Rose, dans l'ensemble de ses analyses, ait les mêmes vues que Fontanier : elle parle de "the ordinary word (or proper term) and the metaphor which replaces it" (6) en distinguant donc bien les termes A et B. C'est d'ailleurs le principe de son classement des métaphores qui repose sur la façon dont ils sont reliés.

Mais que l'on puisse ainsi concevoir théoriquement deux analyses à la notion de figure — deux signes, ou deux sens d'un signe polysémique étant opposés — aurait dû conduire les rhétoriciens à préciser leur position.

### 1.3 LE GROUPE 11

Ce n'est pas non plus ce que fait le groupe de Liège. Que propose-t-il en effet ?

"Une métaphore ... n'est perçue comme métaphore que si elle renvoie en même temps au sens propre et au sens figuré. C'est donc bien le rapport norme - écart qui constitue le fait de style" (7)

Il laisse ainsi entrevoir, sans se prononcer, la possibilité des deux interprétations : l'opposition sens propre vs sens figuré peut suggérer la problématique de la polysémie d'un terme unique, tandis que le "fait de style" rappelle le choix entre deux expressions cher à Fontanier.

La plupart des affirmations avancées sur la norme ne sont pas plus explicites :

"Tout ce qui fait partie du code linguistique constitue une norme, c'est-à-dire un degré zéro : orthographe, grammaire, sens des mots" (8)

si même elles ne sont pas contradictoires, comme celles qui font de la métaphore "une modification du contenu sémantique d'un terme" (9) en même temps qu'une substitution, conception qui est nette dans le passage suivant :

"Seul le contexte, en effet, permet de comprendre que, dans cet exemple :

Rossignol de muraille, étincelle emmurée,  
Ce bec, ce doux déclic prisonnier de la chaux

et malgré quatre métaphores, il s'agit d'un commutateur électrique ...

A la limite, la marque d'identité la plus péremptoire est la substitution pure et simple". (10)

### 1.4 LES PHILOSOPHES : J.-F. LYOTARD

Si on abandonne les grammairiens et les rhétoriciens pour s'enquérir auprès des philosophes de la définition du sens figuré, on ne sera pas plus éclairé. Je citerai J.-F. Lyotard, puisqu'il a consacré un ouvrage à Discours, figure (11), et deux de ses affirmations :

"La figure-forme est la présence du non-langage dans le langage. Elle est quelque chose d'un autre ordre qui est logé dans le discours et lui confère son expressivité" (12)

"Si j'appelle l'énoncé je te musique une figure, il faut dire que cette figure ... est chargée linguistiquement, i.e. fait événement linguistique, parce qu'elle est un effet de décharge provenant d'un autre ordre". (13)

Notre curiosité reste en éveil, faute de précision sur cet "autre ordre" mystérieux.

### 1.5 CONCLUSION

Situées à des époques et dans des approches différentes, ces façons d'aborder le sens figuré sont pourtant très proches et partagent plusieurs présupposés :

- a. Le sens figuré ne peut pas être défini positivement, intrinsèquement, il n'est appréhendé que différentiellement à l'intérieur d'un couple, appelé selon les cas usuel/figuré, propre/figuré, degré zéro/métaphore, langage/non langage, etc.
- b. En revanche, l'autre terme du couple n'est même pas défini, ce qui semble signifier que sa définition va de soi et qu'en tout cas elle ne s'établit pas par rapport au sens figuré. Le sens propre et

le sens figuré n'ont donc pas le même statut : seul le second est défini oppositivement.

c. Le sens figuré apparaît ainsi comme second <sup>(14)</sup>, le sens propre comme fondamental, "basique".

d. Non seulement le sens figuré est postérieur au sens propre, mais il en est un avatar : transformation (dans la perspective du groupe  $\mu$ ), écart (cf. encore le groupe  $\mu$ ; J. Cohen), infraction (cf., avec la terminologie chomskyenne, Bickerton et Matthews).

e. Une fois ainsi dérivé du sens propre, le sens figuré n'en acquiert pas pour autant d'autonomie : il est le plus souvent présenté comme ininterprétable si on ne le réfère pas analogiquement au sens propre, si on ne "réduit" pas l'écart qui l'en sépare. On se souvient de l'opinion de Matthews citant Chomsky : les phrases déviantes que sont les phrases métaphoriques sont interprétées "by direct analogy to well-formed sentences" <sup>(15)</sup>. C'est également une idée admise chez les théoriciens de la poétique, ainsi Mitsou Ronat, donnant à l'écart le nom de règle de mutation, la commente en ces termes :

"Si l'on insère un élément lexical dans un contexte qui n'est pas celui prévu dans la description lexicale, il se produit un effet de 'sens' : la structure syntaxique impose en quelque sorte son sens à l'élément" (16)

Citons encore Jean Cohen :

"Toute figure, en fait, comporte un processus de décodage en deux temps, dont la première est la perception de l'anomalie, et le second sa correction". (17)

et un philosophe, Ricoeur :

"Le sens métaphorique, on l'a vu, n'est pas l'énigme elle-même, la simple collision sémantique, mais la solution de l'énigme, l'instauration de la nouvelle pertinence sémantique" <sup>(18)</sup>

Dans ces conditions, on ne peut plus s'étonner que toutes les analyses de la métaphore que j'ai présentées dans la première partie aient achoppé sur les mêmes difficultés : c'est que, bien que dans des cadres théoriques et avec des outils différents, elles sont toutes situées dans la même problématique de la figure conçue comme ce qui pervertit l'ordre normal du langage et qui ne prend de sens que rapporté à cet ordre.

Puisque les définitions du sens figuré nous renvoient toutes au sens propre et à l'écart, je voudrais m'arrêter sur ces deux notions. Bien qu'il soit paradoxal de parler d'abord de l'écart, c'est cet ordre d'exposition que je choisirai. La raison en est que le concept de sens propre, comme je l'ai signalé, n'est jamais analysé clairement dans les textes, si bien qu'en définitive, l'étude de l'écart est une première approche.

## 2. L'ECART

Autre paradoxe, on ne se fait jamais le champion avoué de cette notion qui apparaît partout, mais qui est toujours introduite subrepticement, avec mauvaise conscience. Un exemple entre autres, celui du groupe  $\mu$  qui commence par dénoncer l'écart :

"Ces considérations peuvent nous ramener à la fameuse définition du style comme 'écart par rapport à une norme', tarte à la crème de toute une stylistique. Nous avons déjà souligné le caractère équivoque et en définitive malheureux d'une telle formule"

avant d'y recourir sous prétexte de "fécondité opératoire" :

"Il reste que la théorie de l'écart se justifierait toujours d'un point de vue pragmatique : elle constitue, à tout le moins, un modèle explicatif". (19)

Malheureusement le provisoire devient définitif et l'explication théorique ne vient pas aux termes de l'analyse supplanter le modèle pragmatique.

Quel est donc "ce modèle explicatif" dont on ne peut se passer ?

## 2.1 LES CONTRAINTES DE SÉLECTION

Si, comme le dit Todorov, toutes les figures de la rhétorique supposent des "anomalies linguistiques" (20) réparties dans les différents niveaux d'analyse, phonétique, morphologie, etc., les seuls qui intéressent nos métaphores sont la syntaxe et la sémantique. Les ruptures sont ici définies comme détruisant l'isotopie de la séquence ou violant les compatibilités entre termes. Pour localiser le degré zéro qui représente le sens propre, il convient de s'interroger sur la nature exacte de ces ruptures.

On définit généralement ces ruptures par rapport à deux types de traits hiérarchisés : classèmes et sèmes dans la sémantique structurale, markers and distinguishers en sémantique générative, traits de sous-catégorisation et de sélection dans la théorie standard. Les premiers sont présentés comme ayant une incidence sur la syntaxe et offrant plus de généralité que les seconds, exclusivement sémantiques et particuliers aux unités lexicales considérées.

Je citerai Mitsou Ronat qui illustre clairement ce point. A la suite de Chomsky, elle oppose grammaticalité et acceptabilité : l'agrammatical repose sur une violation des traits de sous-catégorisation, et l'inacceptable sur une entorse aux traits de sélection. De ces traits de sous-catégorisation syntaxiques, elle donne des exemples empruntés au groupe nominal :

"Pour passer rapidement au syntagme nominal, je dirai qu'il comporte au moins six catégories, qui ont d'ailleurs été repérées par les grammairiens. Les  $N_1$  correspondent aux noms propres, qui ont les propriétés d'apparaître sans article, et qui ne peuvent pas être suivis de complément ... Les  $N_2$ , les  $N_3$  et les  $N_4$  correspondent à ce que l'on appelle traditionnellement les humains, les animés et les concrets ... Les catégories  $N_5$  et  $N_6$  correspondent aux abstraits et aux 'noms-verbaux'" (21)

De fait le comportement morphosyntaxique des  $N_{pr}$  et des noms dérivés est bien établi. Pour ces derniers, on opposera avec Mitsou Ronat :

- a. la construction de la ville dans un tel site par l'architecte le plus consciencieux
  - b. \* le livre par Flaubert
  - c. \* la peur par Julie
- b) et c) manifestent donc des écarts par rapport à la construction normale présente en a), mais il est remarquable que ces deux séquences ne constituent pas des figures. Les phrases comme

He danced his did  
(Il dansa son fit)

chères à Cummings (22) sont très mal représentées aussi bien dans les textes que dans la conversation, si bien que la figure semble réfractaire aux anomalies exclusivement syntaxiques. Au contraire, les au-

tres catégories dont parle M. Ronat lui sont favorables. Les traits [humain] et [animé], présents dans  $N_5$  et  $N_6$  fondent par exemple les personnifications. Or la délimitation de ces catégories, dont la violation entraîne des figures, semble moins nette que celle des  $N_{pr}$  et des noms verbaux. En ce domaine, l'intuition est peu sûre.

M. Ronat oppose

à Je ne pense qu'à lui (l'homme)  
\* Je ne vois que lui (le toit)

qu'elle rejette. Mais n'est-ce pas seulement le souvenir d'une règle scolaire normative ? Si nul n'a d'hésitation pour qualifier d'anormale la phrase

He danced his did

qui ne s'est surpris à employer lui pour reprendre un  $N$  [-hum] ou y pour un  $N$  [+hum] ? Si les premières catégories citées,  $N_{pr}$  et noms dérivés, ont une distribution nette, il n'en va pas de même pour les  $N$  [hum] ou [-hum] qui ne sont opposés que dans les reprises, anaphores et questions, i.e. dans des domaines où les règles sont très difficiles à manier.

De plus, des notions comme animé, humain, concret, abstrait etc., à supposer même qu'elles correspondent à des fonctionnements syntaxiques, ont une définition au moins autant sémantique. Si l'on y voit des traits essentiellement syntaxiques, et si on les oppose aux traits de sélection comme le fait Mitsou Ronat, c'est qu'on admet que les classes sémantiques sont le résultat d'un découpage opéré par la syntaxe. Or, l'exemple de lui et de y montre que l'intuition sémantique est stable, et le découpage syntaxique flou, si même ils ne sont pas en contradiction. C'est ce qui se produit dans les exemples que cite Mitsou Ronat pour opposer les noms abstraits

et concrets. Il semblerait, dit-elle, que les abstraits puissent apparaître en compagnie de syntagmes prépositionnels de temps et de lieu, contrairement aux concrets :

la sincérité de Théophile dans cette affaire  
le voyage en France de Théophile  
les seuls départs à cinq heures que ...  
et non \* les livres à Paris sont mieux (sans pause)  
\* les seuls chats à cinq heures ... (23)

Or, il n'est pas évident que voyage et départ soient des abstraits à classer avec sincérité. C'est donc bien ici la syntaxe qui découpe la classe. Mais il est clair que ce qui fait réellement l'unité des trois premiers exemples et les oppose aux deux suivants, c'est que les noms y sont des dérivés verbaux ou adjectivaux. Le test proposé confirme le fonctionnement particulier des dérivés, mais ne révèle rien sur l'opposition abstrait / concret, qui apparaît alors exclusivement sémantique. La frontière entre traits de sous-catégorisation et de sélection apparaît bien fragile. En définitive, comme l'écrivait Bolinger à propos des analyses de Katz et Fodor, le défaut principal de ce "dualism is that it does not appear to correspond to any clear division in natural language" (24).

La situation est ainsi la suivante : d'un côté des catégories effectivement syntaxiques ou morphosyntaxiques dont le bouleversement ne donne pas lieu à des figures, de l'autre, là où elles se manifestent, des catégories essentiellement sémantiques.

Serait-ce qu'on doive localiser exclusivement dans la sémantique le sens figuré ? Il est pourtant souvent apparu dans les chapitres précédents, en particulier à propos des métaphores à pivot verbal et en de que la figure pouvait impliquer des mécanismes

syntaxiques d'extension de propriétés. Pour pouvoir répondre à la question que je viens de poser, il faut donc définir de plus près la nature de ces processus.

## 2.2 EXTENSION DE PROPRIÉTÉS ET CLASSES LEXICALES

En réalité, toutes les figures que j'ai décrites reposent sur des processus syntaxiques qui autorisent leur interprétation (25).

Ainsi le N, un ours, sera compris comme un classifieur dans

1. Jacques est un ours

et comme renvoyant à un individu particulier dans

2. Je me suis fait rabrouer par un ours.

Mais on opposera à ces deux phrases les métaphores suivantes

3. son colonel de mari

4. Jeanne nous caquète les nouvelles

parce qu'elles supposent dans l'emploi propre la présence d'une classe lexicale particulière, qui n'est pas requise par exemple dans le cadre de la définition. Dans quelle classe commune réunir les N<sub>2</sub> de ces définitions ou classifications

La rose est une fleur  
 Une vache est un mammifère  
 Jacques est un arriviste  
 Le travail est un mal ?

Celle des classifieurs ? Mais ce terme désigne plus un mode de fonctionnement qu'une classe lexicale dont ou demeurant on voit mal l'unité.

C'est donc moins un mécanisme syntaxique qui distingue (1) et (2) de (3) et (4) que l'affinité de la construction dans ces deux dernières pour des classes lexicales définies.

Dans ces conditions, c'est la notion de classe lexicale qu'il faut interroger, car son statut est peu clair, bien que les linguistes qui l'utilisent la définissent selon des critères explicites, en intension, ou en extension. J.-Cl. Milner me fournira un exemple du premier type de définition, et A.M. Dessaux du second.

Pour Jean-Claude Milner, les classes lexicales sont définies en intension, par un "principe de construction" et le recours aux listes d'items est exclue :

"Il nous semble que le recours exclusif aux listes repose sur une illusion. Une liste comme telle n'a de valeur qu'exhaustive, sinon elle n'a en elle-même aucun contenu de connaissance : tout au plus peut-elle indiquer le principe qui a permis de la commencer et permettrait éventuellement de l'achever, mais c'est alors ce principe de construction lui-même, en tant que distinct de la liste, qui a valeur. Or une liste n'est jamais exhaustive dans une langue vivante, en sorte que leur usage dissimule ce qui est véritablement en cause : le recours à un principe de construction, distinct des membres particuliers de la liste". (26)

Mais sa pratique s'inscrit en faux contre cette déclaration de principe, comme le montrent ces raisonnements destinés à établir dans sa thèse la classe des noms de qualité :

"Appelons A les noms qui peuvent, sans "calembour syntaxique", apparaître en première position dans le tour N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>, et B tous les autres. Il est facile d'établir que leurs propriétés séparent nettement les deux types :

1. Les noms A sont susceptibles d'être employés exclamativement sans ambiguïté d'affect. Cela n'est pas possible pour les noms B".

Et il oppose quel imbécile, nécessairement péjoratif, à quel colonel qui sera une louange ou un blâme selon le contexte.

" 2. Les noms A peuvent être employés sous forme vocative sans déterminants. Les noms B ne le peuvent pas :

venez, imbécile  
vs  
\* venez, étudiant".

Or, une note précise aussitôt que "cette propriété ... n'est vraie que pour les noms introduisant des animés; s'ils introduisent des inanimés (par ex. merveille, horreur), il n'en est pas ainsi, ce qui est aisément compréhensible, puisque les inanimés en principe ne sont pas admissibles au vocatif. De plus, certains noms introduisant des animés font exception : venez, diable ! venez, amour ! ne sont pas très naturels".

Ajoutons qu'au contraire, Venez, colonel ! l'est. Les noms délimités par la propriété 2 ne coïncident donc pas exactement avec ceux qu'isole la propriété 1 et un recours, au moins partiel, aux listes, sous le nom d'exceptions, est réintroduit.

3. Les noms A ont des contextes propres : espèce de et traiter de"

ce qui distingue

espèce d'imbécile  
traiter d'imbécile  
de  
\* espèce de médecin  
\* traiter de médecin.

Mais ici encore apparaissent des exceptions, car on ne peut avoir

\* espèce de merveille  
\* espèce d'amour.

4. "Les noms A peuvent être détachés par dislocation du nom auquel ils se rapportent et qu'ils précèdent dans un groupe N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub>" :

ce crétin de Jacques  
Jacques, ce crétin

vs

\* ce professeur de Jacques  
\* Jacques, ce professeur.

Mais Milner lui-même admet que l'on trouve en N<sub>1</sub> de N<sub>2</sub> les jurons, comme dans cet exemple de Maupassant cité par Grévisse (27) :

Ces sacré nom de Prussiens !

qui sont pourtant impossibles dans les autres configurations :

\* Quels sacré nom !  
\* Venez, sacré nom !  
\* espèce de sacré nom  
\* les Prussiens, ces sacré nom.

Ainsi, chaque propriété regroupe un certain nombre d'éléments qui ne coïncident pas toujours. Idiot, crétin, imbécile, sa-laud, seront retenus à chaque fois, mais pas amour, ni nom de dieu. Pour être cohérent avec le maniement de ces propriétés, il faudrait constituer exclusivement la classe des noms de qualité des termes qui les acceptent toutes. Mais cela implique de dresser des listes, ce que refuse Milner : dans ces conditions, le principe de construction, syntaxique, qu'il met en avant n'est pas essentiel. Comment en effet parler d'exceptions, de termes qui tout en étant des noms de qualité n'en ont pas le fonctionnement dans un cadre particulier, si l'on ne sait pas déjà ce qu'est un nom de qualité ? Et si ce n'est pas la syntaxe qui les définit, ne serait-ce pas leur sens ?

Les mêmes difficultés se retrouvent chez A.M. Dessaux, bien qu'elle travaille en extension sur les noms de quantité. Elle en fournit la liste dans l'article "Déterminants nominaux et paraphrases prépositionnelles : problème de description syntaxique et sémantique du lexique" auquel je me réfère. Les noms de quantité sont définis de la façon suivante : "N<sub>q</sub>, nom de quantité, est pris ici

pour un résultat : est  $N_q$  tout  $N$  entrant dans la construction Dét.<sub>1</sub> $N_q$  de  $N_2$  (28).

Ce qui était principe de construction de la classe chez Milner est ici le cadre syntaxique où s'inscriront les éléments de la liste. Mais n'est-ce pas la même chose ? Aussi bien les difficultés non résolues chez J.-Cl. Milner surgissent-elles ici également, puisque les propriétés syntaxiques qui permettent de dresser la liste des  $N_q$  opèrent à chaque fois des découpages différents. Seuls par exemple les noms de mesure, de nombre, les collectifs, les noms en -ée acceptent la paraphrase en par  $N_q$ pl :

Paul a (acheté du tissu par mètres +  
mangé des glaces par dizaines)

à l'exclusion de ceux qui désignent la totalité de l'ensemble des  $N_2$  :

\* Paul a mangé des pommes par (totalités + ensembles)

ou des quantités importantes mais indéterminées :

\* Paul a mangé des pommes par (nombres + quantités  
+ kyrielles + multitudes)

alors que tous ces noms entrent dans le cadre Dét.<sub>1</sub> $N_q$  de  $N_2$ . Ce n'est donc pas la syntaxe qui permet de définir les  $N_q$ . C'est ce qu'affirme nettement M. Gross dans un passage de sa Syntaxe du nom que j'ai déjà cité à propos de ces noms qu'il appelle déterminatifs (Nd) :

"Il est clair que la distinction des Nd" (...) "comme classe syntaxique n'offre aucun intérêt".

Ce qui assure la cohérence des  $N_q$ , c'est en définitive une intuition sémantique.

C'est encore cette intuition qui permet d'opposer les véritables noms de quantité à ceux qui ne le sont que par métaphores, car en vertu des définitions initiales, on s'attendrait à ce que des

noms comme masse, quantité, brouette, tombereau, qui apparaissent dans les premiers exemples d'A.-M. Dessaux :

Une (masse + quantité) d'électeurs ont voté le  
18 juillet

Jean a récolté un(e) (brouette + tombereau) de  
(betteraves + félicitations)

soient considérés indistinctement comme noms de quantité. Tel n'est pas le cas, puisque masse et quantité sont décrits comme "dénotant intrinsèquement la quantité", cependant que "brouette et tombereau" prennent un sens de quantité par un processus de métaphorisation". Or, comme le reconnaît A.-M. Dessaux, "les catégories métalinguistiques utilisées ne sont évidemment pas opératoires" (30). La métaphorisation, analogue du calembour syntaxique chez Milner, n'est pas, comme chez lui, éliminée d'emblée. Elle introduit une distinction dans les listes constituées par la syntaxe. Mais chez l'une comme chez l'autre, l'élimination n'est garantie que par l'intuition sémantique.

Les positions d'A.-M. Dessaux et de J.-Cl. Milner, théoriquement opposées, se rejoignent ainsi dans la pratique : le principe de construction de la liste, pour la première, de la classe pour le second, présenté comme essentiellement syntaxique, est en définitive flou et sémantique (31).

Quelles en sont les conséquences pour la définition du sens figuré ? Avant tout que dans le domaine des extensions de propriété, ce n'est pas par un écart syntaxique que se manifeste la figure, puisque ce n'est pas un faisceau de propriétés convergentes qui délimite les noms de qualité ou de quantité. En réalité avant — chez Milner — ou pendant — chez A.-M. Dessaux — les tests destinés en

apparence à constituer les classes intervient un principe d'un autre ordre.

La syntaxe, indifférente, autorise également

- a. son imbécile de mari
- b. son colonel de mari
- a'. un groupe de nuages
- b'. un suaire de nuages

et si b) et b') sont des métaphores ou des calembours, c'est que ni colonel, ni suaire ne sont les termes sémantiquement appropriés au cadre. En d'autres termes, parler de métaphores ou de calembours, c'est juger que les noms de qualité, ou de quantité selon le cas, délimités sémantiquement en dehors même du cadre, lui sont mieux adaptés. L'extension de propriétés n'est alors que la manifestation secondaire d'un écart sémantique, fondamental. En somme, que l'on ait

Jacques est un ours  
ou  
cet ours de Jacques

les processus mis en jeu sont identiques. Ce sont le transfert d'un terme dans un emploi sémantiquement insolite, et le soutien apporté à ce déplacement par la syntaxe qui en a. permet un effet de classification et en b. une appréciation.

### 2.3 CONCLUSION

L'enquête sur la nature de l'écart a permis de le localiser dans la sémantique. Ceci confirme et élargit les conclusions partielles sur l'absence de spécificité syntaxique de la figure aux-

quelles avait abouti l'étude des différentes configurations métaphoriques. La syntaxe de la métaphore n'est ni particulière, ni anormale et si les figures sont "déviantes", elles ne sont en tout cas pas agrammaticales. Les libertés que les poètes prennent avec le langage sont ainsi singulièrement réduites. Comme l'écrit A. Cu-lioli, "l'une des propriétés du langage humain — et non la moindre — est de se prêter à l'axiomatique euclidienne ET à l'image poétique" (32).

Cette approche indirecte du sens figuré a donc permis d'en tracer les contours. Reste à en préciser le contenu.

### 3. LE SENS PROPRE

Cette notion de sens propre, au travers des écrits qui le concernent, apparaît conçue de deux façons différentes, soit au niveau du mot isolé, c'est la conception lexicale, soit au niveau de la phrase, c'est la conception discursive. J'examinerai chacune d'elles successivement.

#### 3.1 LA CONCEPTION LEXICALE

C'est dans cette optique que se situent des expressions comme "usage figuré d'un terme" qui renvoie à son usage propre. Dumasais qui, contrairement à la plupart des rhétoriciens (et à Fontanier en particulier), a vu que si l'on définissait le sens figuré par rapport au sens propre, il fallait d'abord définir le sens propre, me fournira le meilleur exemple de cette conception. Je me référerai dans les paragraphes suivants aux travaux de F. Soublin où sont

clairement présentés les critères d'établissement du sens propre à travers le Traité des Tropes (33).

### 3.1.1 Sens du mot isolé vs sens du mot en locution

Le problème qui se pose à Dumarsais est donc de repérer le sens fondamental d'un terme dont est dérivé le sens figuré. La première façon d'y arriver est, selon lui, de mettre en lumière les "différents sens" d'un mot français par le nombre de ses traductions en latin :

"Porter se rend en latin dans le sens propre par ferre : mais quand nous disons porter envie, porter la parole, se porter bien ou mal etc., on ne se sert plus de ferre pour rendre ces façons de parler en latin".

Le sens propre de porter, c'est celui qui se traduit par ferre et toute expression française supérieure au mot comme porter envie, traduisible par un unique mot latin, comme invidere, comporte un trope. Le mot isolé présente un sens propre, en locution, sous l'action du contexte, il offre un sens figuré.

Plusieurs difficultés s'opposent à ce que nous retenions cette définition du propre.

Peut-on vraiment définir le sens d'un mot pris isolément, indépendamment de son contexte ? C'est un des enseignements de la lexicologie moderne que d'avoir mis en relation les différents sens des mots avec leur entourage, si bien que s'en tenir au mot isolé est une position difficilement tenable.

En fait, on voit bien ce qui est réellement à l'oeuvre dans le critère de Dumarsais, c'est que lorsque porter est traduisible

par ferre, il est compatible avec un grand nombre de compléments, tandis que dans se porter bien, il est suivi d'éléments choisis dans un paradigme très restreint : bien ou mal et qui sont indispensables : \* se porter. Dans certains cas on est ainsi en présence de locutions. Or se porter bien ne requiert pas la même analyse que porter envie où porter est un verbe opérateur et où le verbe et son complément peuvent commuter avec un verbe morphologiquement apparenté au complément

porter envie / envier.

On est donc renvoyé au délicat problème de définition de la locution.

Ce premier critère qui suscite autant de difficultés qu'il en résout et qui, en associant sens figuré et locution, s'accorde mal avec l'intuition, ne peut être retenu.

### 3.1.2 La diachronie :

opposition d'un sens étymologique ou ancien  
et d'un sens dérivé

Selon ce deuxième principe, le sens premier est établi historiquement par référence à l'étymon et/ou à l'histoire externe, et tout changement de sens par évolution ou sous l'influence du contexte est appelé trope.

Outre qu'elle introduit l'histoire dans la détermination du couple propre / figuré qui fonctionne en synchronie, cette perspective est critiquable en ce qu'elle restreint exagérément le propre et élargit au contraire à l'extrême la notion de trope. Or, les dictionnaires de l'époque qui distinguent sens propre, sens par extension et sens figuré montrent qu'en pratique le sens figuré est contenu dans des limites plus étroites. Enfin, appeler figure tout

changement de sens par rapport au premier sens attesté historiquement, c'est mettre sur le même plan les mutations de sens réglées, codifiées dans la langue — et comme telles enregistrées par les dictionnaires — et celles qui relèvent d'actes de parole individuels, comme la plupart des métaphores de mon corpus. Ce second critère ne nous aide donc pas davantage que le premier.

### 3.1.3 Critères synchroniques : la distribution et la dérivation

Ces deux critères, qui sont surtout allusifs, convergent vers la thèse suivante : un mot pris dans le sens propre n'est l'équivalent d'aucun autre et tous les mots du lexique devraient être utilisés avec une distribution spécifique. S'il n'en est pas ainsi, si en pratique deux mots fonctionnent comme équivalents, c'est que l'un d'entre eux est pris dans le sens figuré, qui signifie ici très exactement impropre. Mais alors on ne peut pas distinguer l'emploi de meurtre pour assassinat (c'est l'exemple que propose F. Soublin) de celui de voile pour vaisseau, à moins d'introduire de nouveaux critères pour classer ces impropriétés, i.e. le type de relation entre les objets auxquels renvoient les deux mots en cause, dont les chapitres précédents ont souligné les limites.

Ces trois critères linguistiques ne correspondent donc pas à notre intuition, car s'ils définissent bien à chaque fois un propre — qui n'est d'ailleurs pas forcément le même — ils ne distinguent pas les impropriétés et les extensions de sens de ce qui est pour nous une figure. Ce point de vue est parfaitement cohérent dans la visée générale de Dumarsais et permet de comprendre pourquoi jouer gros jeu en face de jouer apparaît chez lui parmi les tropes aux côtés de voile pour vaisseau et de flamme pour amour. Il

ne rend pas compte de l'intuition qui nous ferait retenir comme figures voile et flamme seulement <sup>(34)</sup>. Les critères de Dumarsais ne sont pas utilisables, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont sans intérêt. Ils ont le mérite de mettre en évidence les difficultés d'une définition linguistique du sens propre qui pour être cerné de façon précise doit être restreint à l'extrême. La pratique des dictionnaires, qui n'ont pas cette rigueur, montre combien autrement le propre est fluctuant. On oscille alors entre deux positions opposées : ou bien le propre est défini de façon lâche et la frontière avec le figuré est imprécise, ou bien il l'est de façon drastique, et il ne nous permet pas davantage de saisir le sens figuré. Ce sont peut-être moins les critères proposés par Dumarsais qui sont criticables que toute tentative pour asseoir le propre sur des bases linguistiques.

Aussi bien le dernier critère du Traité des Tropes, celui qui est le plus souvent utilisé, et en particulier dans les paragraphes sur la métaphore, est-il d'ordre philosophique.

### 3.1.4 Critère philosophique :

l'opposition entre l'ordre physique (concret) et l'ordre métaphysique (abstrait)

C'est ce critère qui rend compte de l'opposition entre s'enivrer de vin et s'enivrer de plaisir. Un même sens général est dit propre lorsqu'il est utilisé pour des "choses matérielles" et figuré lorsqu'il l'est pour des "choses spirituelles". F. Soublin montre que c'est de ce seul critère que relèvent les couples d'exemples qui opposent le sens propre et le sens figuré d'un même mot : la lu-

mière du soleil et la lumière de l'esprit, semer du blé et semer la division, etc.

Je reviendrai plus loin sur l'imprécision des termes concret et abstrait — qui sont également utilisés par les contemporains—. Je me contenterai de signaler que par ce quatrième critère, on glisse d'une définition lexicale du propre vers une définition discursive. Opposer meurtre à assassinat ou voile à vaisseau, c'est en effet rester au niveau du mot, mais pour opposer s'enivrer de plaisir à s'enivrer de vin il faut nécessairement prendre en considération le contexte et ce n'est que par "une union des termes" différents que s'enivrer sera tantôt propre, tantôt figuré. On n'est donc plus tout à fait dans la conception lexicale du propre et on se rapproche de la conception contextuelle.

### 3.2 LA CONCEPTION DISCURSIVE

Si, comme l'ont montré les chapitres précédents, il n'y a pas de figure sans syntaxe, il paraît normal d'attribuer à la phrase le rôle principal dans l'apparition des sens propre et figuré. En effet, si l'on reprend l'exemple de s'enivrer, il n'est pas vrai que son sens change selon les deux expressions, pas plus qu'il n'est vrai qu'entre

1 Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis

2 Ce petit bassin est la citerne où boivent mes chevaux

le sens de citerne ait varié et soit plus ou moins propre. A moins que l'on n'entende par propre l'appropriation du contexte : (2) et non (1) sera alors dit propre. Reste à préciser ce que recouvre

cette intuition différentielle et ce que signifie l'adaptation d'un terme à la phrase.

Je commencerai ici encore par les définitions linguistiques.

#### 3.2.1 Les phrases analytiques

S'appuyant sur des suggestions de Harris, M. Gross <sup>(35)</sup> propose de dériver les phrases figurées des phrases analytiques qui constitueraient le propre. Le point de référence d'une métaphore comme

La rivière chante le printemps

apparaît sous la forme de

Un chanteur chante des chants

dont la figure s'écarte sur deux points : son sujet et son complément. Mais que représentent exactement les phrases analytiques ? On sait qu'une phrase est dite analytique si l'interprétation sémantique du prédicat est entièrement contenue dans celle du sujet, au contraire de celles qui reproduisent des jugements synthétiques où le prédicat ajoute au sujet une précision non contenue dans sa définition.

En ce sens, une définition morphologique est bien une phrase analytique et, qui plus est, facile à établir. Malheureusement, le recours à la morphologie est d'une extension faible et avec rugir, elle ne serait déjà plus possible, puisque le sujet n'est pas \* rugisseur, mais lion. Lorsqu'on est contraint d'abandonner le terrain sûr de la définition morphologique, s'ouvre l'abîme de la définition sémantique.

Dans le cas où la métaphore comme dans

Achille rugit

porte sur un verbe, la phrase analytique de référence sera relativement aisée à reconstruire, puisque les verbes se définissent généralement par un nombre restreint d'arguments, en l'occurrence seulement lion. Dans bien des cas pourtant, on devra se contenter de catégories générales comme animé, humain etc., faute de pouvoir donner un sujet et/ou un complément précis au verbe. On rejoint alors l'approche sélective de la figure dont je parlerai plus loin.

Les faits sont encore plus délicats pour les noms. S'il est aisé dans le cas des objets construits pour répondre à une définition préalable, et par exemple fonctionnelle, de délimiter les phrases analytiques qui s'y appliquent, il n'en va pas de même pour les "rudes objets du monde naturel" dont parle Bolinger (36). Par définition, faudra-t-il entendre définition linguistique, ou définition encyclopédique, quel critère aura-t-on pour déterminer les propriétés essentielles de tel ou tel objet ? Les problèmes d'ordre philosophique ne sont pas loin.

De plus, de quelle aide sera la notion de phrases analytiques dans des séquences figurées comme

"L'homme seul est un escalier"  
(ARAGON)

"Le ciel est un dé à coudre"  
(ELUARD)

Quelles phrases analytiques poser en effet ici ?

Le recours aux phrases analytiques ne saurait donc être une solution générale au problème de la délimitation du sens propre.

### 3.2.2 La compatibilité entre termes d'une même phrase

C'est ici l'autre face de la conception de la figure comme anomalie sémantique, rupture des contraintes de sélection : le sens propre, c'est celui qu'offre une phrase où tous les termes sont compatibles. On ne suppose donc pas nécessairement des couples de phrases propres et figurées où une métaphore puisse être mise en regard avec son degré zéro. On pose seulement deux usages dans le langage. Il s'agit donc là d'une vue qui va de pair avec les conceptions contemporaines de la figure comme interaction et non plus comme substitution.

Comme on le voit chez Matthews le sens propre, l'absence d'infraction aux contraintes de sélection, c'est l'acceptable, et ce sont les critères de l'acceptabilité qu'il faut maintenant définir.

On l'appuie généralement sur la compétence : "tout le monde fait une différence entre les phrases du type : d'incolores idées vertes dorment furieusement et celles du type : de petites abeilles jaunes voltigeaient légèrement", dit Mitsou Ronat (37) et à un interlocuteur qui lui demande des précisions sur l'impossibilité de dire l'homme de ce chat, alors que le chat de cet homme est possible, elle répond :

"On n'a pas la même réaction, c'est tout" (38).

C'est tout, mais c'est peu dire, car un rien peut modifier la réaction. Pour reprendre un exemple de Lakoff, si

his toothbrush was pregnant  
(sa brosse à dent était enceinte)

est inacceptable,

Max (hoped, wished) that his toothbrush was pregnant  
 Max (espérait, souhaitait) que sa brosse à dents soit  
 enceinte

l'est beaucoup moins.

C'est que, comme le dit Austin, "il n'y a pas une espèce  
 de phrases qui soient comme telles surprenantes ou douteuses, ou  
 certaines ... ou vraies" (40).

Si l'on peut, dans l'absolu, distinguer le grammatical et  
 l'agrammatical, il n'en va pas de même pour l'acceptable et l'inac-  
 ceptable et il est nécessaire d'introduire avec Harris une échelle  
 d'acceptabilité :

"Dans l'ensemble de toutes les séquences finies de mots, le  
 sous-ensemble des séquences constituant des phrases de la  
 langue n'est pas bien défini du tout. En plus de celles qui,  
 sans aucun doute possible, appartiennent ou n'appartiennent  
 pas à l'ensemble des phrases, il existe un grand nombre de  
 cas marginaux, de séquences de mots qui, à des degrés diffé-  
 rents, et à titre divers, sont partiellement acceptés comme  
 phrases.

Au lieu de parler de divers degrés d'acceptabilité des  
 phrases, on peut parler de différents environnements de phra-  
 se : en effet, chacune des phrases marginales est acceptable  
 (séparément ou sous l'action d'un opérateur portant sur les  
 phrases), dans un certain contexte; ...

On voit que le statut d'une séquence de mots ... par rap-  
 port à son appartenance, à l'ensemble des phrases s'exprime  
 non pas par deux valeurs oui/non, mais par un spectre de va-  
 leurs exprimant le degré et la nature de l'acceptabilité d'une  
 phrase ou bien ... du type de discours d'environnement dans  
 lequel la séquence serait acceptée comme phrase". (41)

Sur ce point, la plupart des linguistes qui se sont attachés  
 au problème de la métaphore sont d'accord, ce qui ne les empêche pas

de concevoir ces discours du rêve, de la poésie, et des mathémati-  
 ques, comme des discours marginaux, opposés au discours "normal".  
 On trouverait un exemple de cette attitude dans le récent article  
 de Ina Loewenberg, "Identifying metaphors" (42). Il débute par  
 une critique de la conception de la métaphore comme déviance :

"If the interpretation of a sentence thus depends on its  
 context of utterance, and nothing depends on its 'anoma-  
 ly' or 'deviance', what function do these concepts serve?",  
 mais c'est pour retrouver l'écart dans l'acte de langage où s'ins-  
 crit la figure, et qui se caractérise en ce qu'il n'est pas une as-  
 sertion, et n'a pas valeur de vérité. C'est donc cette fois non par  
 rapport à une norme, mais par rapport à un type de discours qu'est  
 définie la métaphore.

### 3.2.3 Le discours du vrai

Le sens propre nous échappe une fois de plus : impossible  
 à définir dans le cadre de la phrase, le voici maintenant garanti  
 par un discours standard qui dit le vrai. Comment ce discours se  
 définit-il ?

Dans la rhétorique classique, comme l'a montré Pierre Kuentz,  
 c'est un discours idéal, transparent et univoque, alors que la figu-  
 re "est ce qui — inexplicablement — diffère le face à face de l'hom-  
 me et du 'vrai' ... C'est sur ce face à face à venir que se découpe  
 la notion même de l'équivoque. L'écart est pensé à partir d'une  
 évidence et d'une transparence originelle. La transparence est de  
 droit, l'opacité, l'obliquité ne sont que circonstanciées ...; la  
 rhétorique n'existe que dans cet entre-deux qui se dessine entre le  
 mythe d'un langage innocent et univoque (cri de la passion ou ins-  
 titution divine) et celui d'un langage entièrement construit et à

nouveau innocent (caractéristique universelle ou langage scientifique)" (43).

Dans notre univers laïcisé, la référence à la vérité de Dieu n'est plus de mise et c'est la science (44) qui vient garantir la véracité du discours. C'est ainsi que le degré zéro chez Jean Cohen (45) est identifié avec le langage scientifique par un tour de passe-passe qui conduit à prêter au langage scientifique l'objectivité de la science en tant que telle. C'est ainsi encore, pour m'en tenir à un exemple d'analyse que les classifications métaphoriques sont toujours opposées aux définitions dites essentielles par le genre prochain et la différence spécifique qui reproduisent généralement les taxinomies des sciences naturelles. On peut voir cette attitude à l'oeuvre dans une récente thèse de 3e cycle sur la hiérarchie - être, i.e. les phrases x est y, où l'auteur oppose une liane est un serpent - sens figuré "dérivé" - à un python est un serpent - sens propre "basique" - (46). Or dans le second cas on trouve reproduite une classification zoologique. En somme on se réfère aux définitions des lexicographes qui, précisément, alignent leur pratique sur les progrès de la science, ce que montre bien l'évolution d'un mot comme grenouille :

Dictionnaire de Trévoux, 1740 : Petit insecte qui naît dans les marais, les ruisseaux, les fosses et autres eaux bourbeuses et croupissantes.

Dictionnaire de l'Académie Française, 4e éd., 1762 : Petit animal qui vit ordinairement dans les marais.

Dictionnaire de l'Académie Française, 6e éd., 1835 : Petit animal quadrupède et ovipare qui vit ordinairement dans les marais.

Littre, Dictionnaire de la langue française, 1875 : Petit ani-

mal qui appartient aux reptiles batraciens de la famille des anoures; il a quatre pattes; l'espèce la plus commune vit dans les marais.

Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, 1959 : Batracien (ou amphibien) anoure (sous-ordre des Phanéroglosses) aux pattes postérieures longues et palmées.

Les définitions humoristiques, affectives etc. apparaissent elles aussi comme autant de types marginaux.

Or, bien que le discours de la science soit celui de la transparence, les métaphores y foisonnent comme un mal inévitable (47).

Aussi bien la science est-elle un idéal trop éloigné de la vie courante pour qu'on y voie le seul garant de la vérité et du sens propre. En pratique, c'est le plus souvent l'adéquation du discours aux référents qui en tient lieu. La thèse d'I. Tamba représente le mieux cette position : le sens propre est explicitement donné comme référentiel et le sens figuré comme fictif, mais elle était déjà présente chez Aristote aux origines de la rhétorique.

### 3.3 LE REEL

Le sens propre, dans cette perspective, c'est l'adéquation au réel, tandis que le sens figuré représente le monde imaginaire des chimères. On est loin de la linguistique et on pénètre peu à peu dans la philosophie. Je ne m'aventurerai pas sur ce terrain, sinon pour jeter la suspicion sur la dichotomie propre et réel vs figuré et imaginaire en signalant l'ambiguïté du mot réel.

Dans son emploi adjectival, réel a un grand nombre d'acceptions. Comme le note Austin : "réel ... est un terme de cotation ... J'entends par là qu'il est le mot le plus général et le plus englobant au sein de tout un groupe de termes remplissant la même fonction. On peut citer, comme autres membres de ce groupe, parmi les termes affirmatifs, par exemple, 'digne de ce nom', 'd'origine', 'vivant', 'vrai', 'authentique', 'naturel', et du côté négatif, 'artificiel', 'truqué', 'faux', 'feint', 'de fortune', 'postiche', 'synthétique', 'jouet', et des noms comme 'rêve', 'illusion', 'mirage', 'hallucination'" — ajoutons 'métaphore', 'figure' — "ont également leur place dans ce groupe" (48).

Tous ces sens de réel sont présents avec plus ou moins de netteté dans l'usage qu'on fait de l'expression le réel.

Ainsi, lorsque l'on dit

Jacques est un ours

il est clair que Jacques n'est pas un ours réel, i.e. n'est pas un vrai ours, tandis que lorsqu'on associe la métaphore à l'imaginaire, on oppose plutôt ce qui existe à ce qui est fictif. Pourtant les phantasmes ont bien une existence, au même titre que tous les phénomènes de l'esprit. C'est qu'on assimile indûment ce qui existe avec ce qui est perçu, ou mieux encore avec ce qui est tangible. Le couple réel / figuré recouvre donc le plus souvent le couple concret / abstrait, celui-là même dont parlait Dumarsais pour expliquer le sens figuré. De nos jours, on retrouve cette conception clairement affirmée chez Jean Cohen :

"Il est un principe qu'aucun rhétoricien ne met en doute, c'est le parallélisme des oppositions figuré / propre et concret / abstrait".

(49)

Malheureusement, cette opposition n'est pas plus claire que les précédentes. Peut-on vraiment associer concret à ce qui est perçu ? Les ultra-sons que nous ne percevons pas sont-ils plus abstraits que les bruits de la rue que nous percevons ? La musique sérielle qui implique un principe de construction, est-elle plus abstraite que ces mêmes bruits, bien que plus concrète qu'un raisonnement philosophique ? Comme l'écrit R. Arnheim, il est aussi abusif d'identifier concret et perceptible, abstrait et imperceptible que de qualifier de concret ce qui est matériel et d'abstrait ce qui est mental :

"Une table est concrète, cependant que la liberté est abstraite. Mon ami est concret, mais l'amitié ne l'est pas. Cette distinction apparemment simple implique en tout premier lieu une confusion ontologique, table pouvant être aussi bien un objet matériel qu'un objet perçu, mémorisé, pensé ... Le fait de voir une table ou d'avoir mal quelque part n'est plus ni moins concret que celui d'avoir une image ou une idée de quelque chose. Ces expériences peuvent être précises ou imprécises, violentes ou diffuses; mais toutes sont invariablement concrètes".

(50)

Par ailleurs, la perception n'est pas un enregistrement passif des objets, mais elle est déjà une généralisation organisatrice qui ne retient que certaines propriétés, et elle est donc également abstraite :

"Voir un objet équivaut toujours à opérer une abstraction, le phénomène consistant à appréhender des traits structuraux plutôt qu'à enregistrer des détails sans discrimination aucune. La nature des traits structuraux ainsi appréhendés dépend, bien entendu, de l'observateur, mais aussi de la situation — stimulus globale. Une figure perçue par comparaison avec une autre, par exemple, peut paraître différente de ce qu'elle paraîtrait si elle était perçue isolément".

(51)

Il n'y a donc pas solution de continuité entre perception et pensée :

"Les éléments de la pensée qui sont du ressort de la perception sont complémentaires. Ils font de la cognition humaine un processus unitaire qui mène ... de l'acquisition élémentaire d'informations sensorielles aux idées théoriques les plus génériques. La caractéristique essentielle de ce processus cognitif unitaire est d'impliquer l'abstraction à tous les niveaux". (52)

Or c'est également ainsi que procède la figure. Est-ce autre chose qui est à l'oeuvre dans cette activité du voir comme dont parlait Ricoeur, dans les classifications, les redistributions de catégories, sinon une abstraction de propriétés ?

Qu'il existe des niveaux d'abstraction différents, selon que les propriétés retenues sont plus ou moins évidentes, ne suffit pas à rendre différents les processus de la perception, de la pensée propre et métaphorique.

Ainsi, la définition du sens propre, et par conséquent du sens figuré, apparaît toujours aussi obscure, puisque quel que soit le contenu qu'on lui attribue, il ne résiste pas à l'analyse.

Peut-être est-ce en définitive, indirectement, par le biais des fonctions du langage qu'on arrivera à le cerner.

#### 3.4 LES FONCTIONS DU LANGAGE

C'est ce que le sens propre est souvent donné comme ce qui assure la communication minimale, "l'information essentielle", pour reprendre une expression du groupe U. Dans cette perspective, c'est parce que la fonction fondamentale du langage, et peut-être même la

seule est de communiquer que le sens propre est premier. Aussi les figures ont-elles souvent été décrites comme des ornements, comme le superflu dont somme toute pourrait bien se passer la langue.

C'est ce qui apparaît dans ce passage de Fontanier :

"Les tropes donnent au langage, outre cette richesse et cette abondance si merveilleuse, plus de noblesse et plus de dignité, plus de concision et plus d'énergie, plus de clarté et plus de force, et enfin plus d'intérêt et plus d'agrément". (53)

Ce n'est pas que le rôle des tropes soit négligeable, mais ils sont conçus comme décoratifs, comme des ajouts – sur ce point, en dépit du foisonnement de proclamations sur la fonction essentielle de la poésie, de l'image, les opinions n'ont pas forcément varié. Autrement, comment le groupe de Liège reconstruirait-il derrière la figure

Mettez un tigre dans votre moteur

ce degré zéro

Mettez l'essence X dans votre moteur ?

C'est admettre que la figure dit en définitive ce que dit le degré zéro, avec quelques fioritures. Et ainsi en va-t-il dans toutes les théories substitutives : il y a un message premier à communiquer.

On se réfère souvent aux analyses de Jakobson pour élargir cette perspective étroite d'un langage ayant pour seule fin la communication. En réalité, elles s'inscrivent elles aussi dans ce schéma réducteur. Distinguer fonctions émotive, conative, phatique, métalinguistique, référentielle et poétique, n'est-ce pas s'enfermer dans les "différents facteurs inaliénables de la communication verbale", destinataire, destinataire, contact, code, contexte

et message, comme le dit Jakobson lui-même (54) ? Avec quelques raffinements, on est toujours dans le cadre étroit de la communication, et Jakobson se réfère d'ailleurs explicitement à la théorie de l'information.

Voilà donc quelle est la fonction fondamentale du langage : informer, et informer sur quoi, sinon sur l'univers ? C'est ce rôle exclusif attribué au langage qui garantit, en dernière analyse, que le sens des mots doit être l'enregistrement des caractéristiques du référent, qu'il est précis, défini, et pourquoi pas, décomposable. C'est encore lui qui conduit à affirmer que les mots doivent être compatibles dans la phrase, qu'il existe une norme sémantique, et des écarts.

On pourrait dresser la liste des oppositions manichéennes que recouvre celle des sens propre et figuré

<u>Sens propre</u>	<u>Sens figuré</u>
communication essentielle	superflu
vrai	faux
réel	fictif
transparent	opaque
rationnel	irrationnel, passionnel
scientifique	poétique
normal	anormal
etc.	

Le pôle positif varie selon que l'on fait ou non l'éloge de la folie et de la révolution.

Pourra-t-on s'en tenir encore longtemps à cette vision réductrice et dangereuse (55) du langage qui culmine dans le locuteur-auditeur idéal de Chomsky ? Je laisse ici la parole à Guillaume :

"Le lieu commun que la langue et le langage sont des faits sociaux est l'une des vues simplistes, insuffisamment scrutées, qui ont le plus nui au progrès de la linguistique ... en concentrant l'attention des chercheurs sur le rapport Homme / Homme, auquel la structure de la langue doit peu" (56)

Il est pour le moins paradoxal qu'au moment même où l'on généralise à tous les systèmes symboliques la notion de métaphore — qu'on pense à Jakobson, au groupe  $\mu$ , à Roland Barthes ou à Christian Metz pour ne citer qu'eux (57) — on continue à refuser au langage la fonction que l'on attribue presque en priorité aux arts, la fonction symbolique.

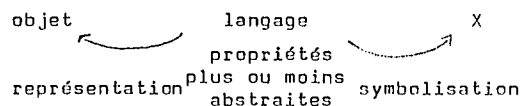
Prenons l'exemple de la peinture. Tout tableau consiste en une image, copie ou forme non mimétique, de l'objet dont il est la représentation plus ou moins abstraite, selon les propriétés évoquées. Mais en même temps, il peut renvoyer à un autre objet, à une expérience, la clef de ce renvoi n'étant pas toujours explicite, sur le mode du symbole.

Or, la seule fonction que l'on attribue au langage est de représentation fidèle du réel. Mais qu'est-ce qui interdit de concevoir d'une part que cette représentation puisse être "infidèle", comme un tableau peut être une forme non mimétique, et d'autre part qu'elle puisse fonctionner comme symbole d'éléments de l'expérience (58) ?

Soit la métaphore de Baudelaire

"Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis"

pourquoi ne pas la décrire comme proposant une représentation abstraite, parce que révélant des propriétés non évidentes, de l'objet tes yeux tout en renvoyant symboliquement à une expérience dont le contenu ne nous est pas livré, selon le schéma



Mais alors, pour reprendre l'expression de Guillaume, on n'est plus dans le cadre des rapports Homme / Homme, et on se situe au contraire dans celui des rapports Homme / Univers où la symbolisation comme la représentation sont également importantes.

Mais qu'on prenne garde de ne pas attribuer à symbolique la charge négative dont on dotait le figuré, comme le fait Dan Sperber lorsqu'il écrit dans Le Symbolisme en général : "Je note ... comme symbolique ... toute activité dont la raison d'être m'échappe. Bref le critère que j'utilise sur le terrain est bien un critère d'irrationalité" (59). Le symbolique est une activité fondamentale, positive, et non l'envers du rationnel.

Par ailleurs, il ne s'identifie pas avec le figuré qui représente seulement un niveau d'abstraction plus poussé que dans les séquences propres, qui peuvent également être symboliques. L'intérêt d'introduire la fonction symbolique n'est pas d'offrir un lieu où déverser les figures mais de détruire le dernier rempart du sens propre en détruisant la primauté de la fonction de communication.

Rien en définitive ne permet de définir précisément le sens propre, sinon l'univers étriqué du bon sens et de la banalité, l'univers de Bouvard et Pécuchet.

### 3.5 CONCLUSION

Force est donc de conclure que la définition du propre, qui assure celle du figuré, n'est pas linguistique, puisque derrière tous

les pseudo-critères linguistiques avancés se cachent en fait des considérations philosophiques douteuses.

Que le langage soit indifférent à la distinction du propre et du figuré n'est d'ailleurs pas une vue originale bien qu'elle aille à contre-courant de la plupart des théories de la métaphore, puisqu'on la trouve chez des linguistes aussi différents que Guillaume et Harris.

Pour le premier en effet, si le choix des noms est restreint en langue, il n'en va pas de même pour l'adjectif et le verbe qui ont une incidence externe, i.e. qui trouvent leur point d'application hors d'eux-mêmes, dans les noms :

"Le verbe, comme l'adjectif, a en français une incidence externe qui n'est pas annoncée et restreinte dès l'apport de signification. Ceci ressort avec évidence de ce qu'un adjectif, beau par exemple, peut se dire de toute sorte de supports, et de même un verbe. Le verbe marcher se dira de toute sorte d'êtres : l'homme marche, l'animal marche, les choses marchent mal ou bien, le temps marche, etc., etc." (60)

Jean Stefanini dans "Quelques remarques sur la notion d'incidence" (61) donne un autre exemple du même type :

"L'adjectif, ... tout en comportant en langue, une notion lexicale propre peut recevoir en discours n'importe quel support ... De même, le verbe a également une incidence externe et courir pourra prendre en discours, pour support, un cheval, un enfant, un ruisseau, des intérêts, etc."

La figure n'est donc ni un fait de langue, car l'"incidence est en langue indéterminée", ni un fait de discours, puisqu'un

adjectif ou un verbe peut y recevoir n'importe quel support. Toutes les combinaisons sont donc également autorisées et opposer le temps marche à l'homme marche, ce serait projeter sur le langage des principes de distinction qui lui sont étrangers.

Dans un autre cadre théorique, on trouve une position semblable chez Harris lorsqu'il définit les règles de grammaire, i.e. les restrictions qui pèsent sur les combinaisons de morphèmes et de mots :

"Il existe des restrictions : elles sont communément appelées règles; une règle exprime qu'une variante particulière n'apparaît qu'avec les mots d'un sous-domaine particulier. Les mots ou les séquences variantes qui violent ces contraintes ne sont pas dans la langue. Ainsi la phrase

La table sait qu'il pleut

peut être dite par une personne ayant une vue animiste du monde, même sans aucun caractère de métaphore ou de plaisanterie, il n'est donc pas possible de dire que cette phrase n'est pas dans la langue. Au contraire :

Il a malade

ne peut pas être dit, mais à la place nous avons :

Il a été malade."

(62)

Harris ne considère donc pas comme faisant partie de la grammaire les contraintes de sélection, même lorsqu'elles impliquent, comme dans l'exemple proposé, des traits généralement appelés syntaxiques, ainsi le trait [animé] vs [inanimé]. "L'anomalie sémantique" n'existe pas en soi, elle n'est telle qu'au regard de certaines conditions d'énonciation. Sur ce point le passage suivant est encore plus net :

"La plupart des opérateurs  $O_n$ " — i.e. les verbes qui se construisent avec un sujet nominal et une complétive — "ont une assez forte préférence pour les sujets (premiers arguments) humains ou animés — animaux supérieurs —. Cependant il n'est pas possible d'exclure un argument élémentaire quelconque de la position sujet de ces opérateurs, au moins dans des utilisations recherchées, de contes de fées, ou de non-sens :

The balloon hoped the little boy would buy it  
Le ballon espérait que le petit garçon l'achèterait;"

Harris conclut en ces termes :

"Donc le premier argument humain est une sélection forte de ces opérateurs plutôt qu'une sous-classe spécifique à laquelle ils sont astreints". (63)

Cette sélection forte n'est pas une règle : elle ne peut se formuler qu'en termes de vraisemblance de cooccurrence de termes "appropriés". Sans doute cette vraisemblance peut-elle se traduire par des comportements syntaxiques, tels les effacements :

"Certains mots sont effaçables sans un opérateur donné s'ils sont les mots appropriés (i.e. préférés) qui apparaissent dans la position donnée sans l'opérateur donné". (64)

C'est ce qui se produit dans paver une rue, assaisonner la salade où l'argument (de pavés, d'un assaisonnement) évident est effacé au contraire de

paver une rue (de pavés gris, de nids d'oiseaux)  
assaisonner la salade d'une vinaigrette relevée  
assaisonner un discours de plaisanteries.

Mira Rothemborg offre une liste de tous les types sémantiques de compléments d'objet effaçables pour leur sélection forte.

Mais ces phénomènes ne sont pas généralisables : en particulier, ils ne concernent pas les sujets. Aussi n'est-ce pas en termes de grammaire que se formule la sélection. Elle dépend du type de

discours, de la vision du monde du locuteur, de ses intentions ..., bref, comme le dit Harris, c'est un phénomène "graduel et individuellement décidable" (65), tout comme par conséquent l'opposition des sens propre et figuré.

#### 4. PROPRE ET FIGURE SE DETERMINENT ENSEMBLE

Refuser au propre une définition linguistique stable et toute antériorité par rapport au figuré n'équivaut pas à voir une illusion dans la distinction des deux sens. C'est seulement affirmer que les deux éléments du couple se définissent simultanément et n'ont d'existence que l'un par rapport à l'autre. Sans figure, il ne peut y avoir de propre, et inversement.

A l'appui de cette affirmation, on peut prendre l'exemple de la "mentalité primitive". Lorsque Lévy-Brühl (66) oppose la mentalité logique qui connaît le propre à la mentalité inférieure irrationnelle qui prend le figuré au propre, il commet l'erreur de projeter ses propres catégories sur une pensée totalement différente. Lorsque les Bororos disent qu'ils sont des Araras, la figure n'existe que pour nous : eux sont en-deçà de la distinction du propre et du figuré. En d'autres termes cette distinction n'est pas donnée en soi, elle n'a de sens que pour ceux qui la construisent et l'admettent selon un système de références culturelles identiques. Autrement, ce qui est figure pour l'un pourra bien être propre ou non-sens pour l'autre. Ainsi s'expliquent les querelles sans fin sur l'acceptabilité, sur le repérage et le classement des figures entre individus dont les présupposés sont différents.

De la construction simultanée du propre et du figuré, on trouve des indices dans l'évolution psychologique de l'enfant. Les psychologues semblent s'accorder pour considérer qu'il s'agit d'une acquisition tardive (67) qui ne s'achève que vers dix ou douze ans. Jusque là, l'enfant interprète littéralement des séquences qui ne sont figurées que pour l'adulte. Si on lui dit que le soleil se couche, il pense qu'il a un lit, et si on le détrompe en lui expliquant qu'il s'agit d'une expression, il y voit seulement un synonyme de Le soleil disparaît et n'établit pas de différence de nature entre les deux. A l'inverse, ce que nous prenons chez lui pour une métaphore n'est bien souvent qu'une catachrèse produite en l'absence d'un terme, non pas propre, mais adéquat. L'enfant qui s'écrie La po't babar kaké (68) ne compare pas la couverture déchirée de son livre à une porte : en l'absence du mot couverture dans son vocabulaire, il utilise le mot qui lui paraît le mieux convenir. Il s'agit tout au plus d'une impropriété.

L'enfant, jusqu'à un âge tardif, ignore les métaphores. Dans son activité de langage, ce sont les jeux de mots qui s'en rapprochent le plus — et les devinettes —. Ainsi Julien, quatre ans et demie, répond à sa mère qui lui demande de ne pas se traîner sur le sol pour ne pas râper son pantalon : "s'il est râpé, on le mangera", parce qu'il pense aux carottes râpées. C'est sur une identité de signifiants, et non sur une analogie de signifiés qu'il s'appuie dans cette plaisanterie. Et c'est en dehors du langage, dans le faire-semblant des jeux que l'on rencontre les seules activités qui s'apparentent à la métaphore : "toi, tu es (serais) le roi, moi, je suis (serais) ton cheval", et même, "moi, je serais un enfant" ! Mais si le cadre syntaxique utilisé est bien un de ceux qui appa-

raissent pour les métaphores, il ne s'agit pourtant pas d'une figure car l'enfant opère, performativement, une métamorphose, sur le mode du coup de baguette magique.

La métaphore de langage n'émerge qu'avec le développement des facultés d'abstraction et de symbolisation. Inversement, sa disparition, chez certains malades mentaux, s'accompagne de la perte d'activités linguistiques fondamentales, comme l'aptitude à formuler des jugements métalinguistiques, et de facultés essentielles, comme l'abstraction et la généralisation (69).

L'activité métaphorique a une genèse et une histoire, et elle apparaît liée à des comportements fondamentaux. Même si l'on n'est pas psychiatre, il n'est plus possible d'y voir la caractéristique des fous et des poètes. Aussi bien est-ce un point que certains linguistes, comme A. Culioli, ne cessent de souligner.

En tant que système de règles, le langage est indifférent à la distinction du propre et du figuré, mais il l'autorise et la métaphore est aussi profondément inscrite en lui que l'usage dit normal : "le langage n'est ni propre ni figuré : en revanche l'existence des deux registres est une de ses propriétés fondamentales" (70).

Quelles en sont les conséquences pour la linguistique ? Si le figuré n'est pas second par rapport à un propre fondamental, alors toutes les tentatives pour dériver la métaphore de séquences non figurées par une série de règles, comme celle de Senta Plötz, sont inadéquates : le figuré doit être généré par les mêmes règles que le propre.

Par ailleurs, si l'opposition des deux sens s'établit selon des conditions hétérogènes, culturelles, situationnelles etc.,

il appartient du moins à la linguistique de dégager et d'analyser celles qui sont contextuelles. Ainsi une analyse sémantique à l'intérieur des textes est-elle nécessaire, et on ne saurait décrire l'emploi qui y est fait d'un mot par rapport au sens le plus fréquent que codifient les dictionnaires. J'en citerai un exemple précis, celui de régner dans les discours de Saint-Just. Pour le dictionnaire de Trévoux, régner est défini comme "régir, gouverner ... avoir du pouvoir, de l'autorité, dominer, commander". Aucun rapprochement n'est établi avec roi et royauté, si bien que régner n'est pas associé à un type de gouvernement particulier. Selon une telle définition, ne seraient figurées que des séquences comme

La liberté fait la guerre à la morale, pour ainsi dire, et veut régner en dépit d'elle.

La justice doit régner à son tour après l'impunité où régner a pour sujet un inanimé, et

Le peuple règne

serait considéré comme propre, régner n'étant qu'un synonyme d'avoir le pouvoir. Or, dans l'ensemble des discours et rapports, régner a en fait une définition particulière qui ne correspond pas à celle des dictionnaires. Le verbe s'applique en effet le plus souvent aux rois

Cet homme (Louis XVI) doit régner ou mourir

On ne peut point régner innocemment : la folie en est trop évidente

et en tout cas a toujours des associations péjoratives avec la violence, l'usurpation :

Ceux qui prétendaient régner par la force ont péri sous nos yeux, ou sont vos prisonniers.

Vous ne voulez point régner sans doute, vous n'avez point une existence politique ou de force ...

Le mot, chez Saint-Just, a donc un sens plus restreint que ne le laissait entendre le dictionnaire, si bien qu'il me paraît permis de voir une figure dans une expression comme

"il serait juste que le peuple régnât à son tour sur ses oppresseurs".

Régner ne doit pas y être compris comme un synonyme de gouverner, mais comme opprimer, écraser, "scandale sémantique" que souligne à son tour qui implique un renversement des rôles. La figure, i.e. l'emploi de régner avec peuple, est d'ailleurs toujours soulignée par des antithèses, des développements ou des procédés syntaxiques comme l'extraction :

"Point d'armes pour les tyrans. Armez la vertu de la dextérité du crime contre le crime; armez le peuple; c'est lui qui doit régner".

"C'est le peuple aujourd'hui qui règne, c'est lui que l'aristocratie veut détrôner".

Ce n'est donc pas par rapport à un usage général que se détermine la figure, mais seulement par rapport au contexte (71).

C'est donc le postulat d'un locuteur-auditeur idéal qui doit être remis en cause. Sans doute Chomsky y voyait-il une étape provisoire, méthodologiquement nécessaire. Mais comme dans les bricolages de la vie quotidienne, le provisoire dans les sciences humaines a la vie longue. La métaphore vient fort heureusement rappeler la théorie à sa relativité. Elle interdit enfin que le langage, sans cesse en mouvement, puisse être considéré comme un code rigide : elle rappelle l'importance du something like principle cher à Bolinger (72), qui produit également les classifications

scientifiques et figurées, et par lequel les mots échappent à aux définitions qu'on leur prête. La métaphore, ou la remise en cause de la linguistique.

\*\*\*  
\*

## NOTES DU CHAPITRE II

- (1) FONTANIER, op. cit., p. 77.
- (2) DUMARSAIS-FONTANIER, op. cit., t. I, p. 7.
- (3) FONTANIER, op. cit., p. 63.
- (4) Ibid., pp. 63-64.
- (5) Ibid., p. 64.
- (6) Ch. BROOKE-ROSE, op. cit., p. 11.
- (7) Rhétorique générale, op. cit., p. 22.
- (8) Ibid., p. 38.
- (9) Ibid., p. 106.
- (10) Ibid., p. 112.
- (11) J.-F. LYOTARD, Discours, figure, op. cit.
- (12) Ibid., p. 51.
- (13) Ibid., p. 146.
- (14) C'est ce qui apparaît avec évidence dans ce passage emprunté aux "Rhétoriques particulières" du groupe  $\mu$  (in Communications 16, op. cit., p. 70) : "Par sa nature de langue seconde, l'argot s'offre comme un matériel privilégié d'analyse : degré zéro et degré figuré sont ici indubitables".

- (15) Cf. première partie, chap. I.
- (16) Mitsou RONAT, "Changement de classe et syntaxe de la rhétorique" in Biologies et prosodies, Colloque de Cerisy, t. I, coll. 10/18, Paris, 1975, p. 300.
- (17) Jean COHEN, "Théorie de la figure", in Communications 16, op. cit., p. 22.
- (18) La métaphore vive, op. cit., p. 271.
- (19) Rhétorique générale, op. cit., pp. 20 et 22.
- (20) TODOROV, "Les anomalies sémantiques", op. cit., pp. 122-123.
- (21) Mitsou RONAT, op. cit., pp. 298-299.
- (22) Sur ce point, cf. THORNE, "Stylistique et grammaire génératives", in La critique générative, Collectif Change 16-17, Seghers/Lafont, Paris, septembre 1973.
- (23) Mitsou RONAT, op. cit., p. 299.
- (24) D. BOLINGER, "The atomization of meaning", in Language, vol. 41, n° 4, oct.-déc. 1965, p. 561.
- (25) Comme ils autorisent celle des séquences non figurées.
- (26) J.-Cl. MILNER, thèse de doctorat d'Etat, op. cit.
- (27) § 303.
- (28) A.-M. DESSAUX, op. cit., p. 44.
- (29) M. GROSS, Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom, op. cit., p. 60.
- (30) A.-M. DESSAUX, op. cit., p. 47.

- (31) Sur ce point, cf. Simone DELESSALLE et Marie-Noëlle GARY-PRIEUR, "Le lexique, entre la lexicologie et l'hypothèse lexicaliste", in Langue française n° 30, mai 1976.
- (32) A. CULIOLI, "Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage", in Documents de linguistique quantitative n° 7, 1970, p. 3.
- (33) F. SOUBLIN, fragments inédits de sa thèse de doctorat d'Etat.
- (34) C'est que pour Dumarsais, contrairement à ce qui sera le cas chez Fontanier, le figuré ne s'oppose pas au littéral, et l'opposition des sens propre et figuré, également littéraux, est située par rapport à une autre opposition, celle du sens littéral — celui qui s'impose immédiatement — et du sens spirituel — celui que l'interprétation, l'exégèse, tire du texte.
- (35) Communication personnelle.
- (36) Sur ce point, cf. BOLINGER, "The atomization of meaning", op. cit., p. 568.
- (37) Mitsou RONAT, op. cit., p. 294.
- (38) Ibid., p. 314.
- (39) Cf. LAKOFF, "Presupposition and relative well-formedness", in Danny D. Steinberg and Leon A. Jakobovits eds., Semantics — an interdisciplinary reader in philosophy, linguistics and psychology, London, Cambridge University Press, 1971.
- Je ne soulève même pas ici, puisque je m'intéresse uniquement au contenu de la notion de sens propre, les difficultés liées à la détermination des contraintes de sélection, que l'on conçoit toujours jouant dans le cadre de la proposition à partir du verbe. Sur ce point, cf. M. GROSS, "Sur quelques groupes nominaux complexes", in Méthodes en grammaire française, op. cit., p. 97. De tels exemples de contraintes sont toujours

- explicités dans les grammaires formalisées, et ces dernières simultanément sont construites de façon telle qu'implicitement, elles excluent la possibilité d'avoir ... des contraintes entre des niveaux de constituants réputés indépendants".
- (40) J.-L. AUSTIN, Le langage de la perception, Armand Colin, Paris, 1971, p. 136.
- (41) Structures mathématiques du langage, Dunod, Paris, 1971.
- (42) Ina LOEWENBERG, "Identifying metaphors", in Foundations of Language, vol. 2, n° 3, janv. 1975.
- (43) P. KUENTZ, "Le 'rhétorique' ou la mise à l'écart", in Communications 16, op. cit., p. 154.
- (44) Cf. également toutes les analyses de texte, qui empruntent leurs méthodes à la science pour garantir leurs résultats. Sur ce point on consultera Jean-Claude GARDIN, Les analyses de discours, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1974.
- (45) Jean COHEN, Structure du langage poétique, Flammarion, Paris, 1966.
- (46) Jacques MARTIN, Syntaxe et relations lexicales : le nom dans le cadre de la phrase à verbe être, thèse de 3e cycle, Université de Lille, 1977, inédit.
- (47) Sur ce point, cf. J. MOLINO, "Les métaphores en sciences humaines", à paraître dans Langages, numéro consacré à la métaphore. On y trouvera une bibliographie sur ce point.
- (48) AUSTIN, Le langage de la perception, op. cit., p. 94.
- (49) J. COHEN, "Théorie de la figure", op. cit., p. 24.

- (50) ARNHEIM, La pensée visuelle, Flammarion, Paris, 1976, p. 163.
- (51) Ibid., p. 75.
- (52) Ibid., p. 160.
- (53) FONTANIER, op. cit., p. 167.
- (54) JAKOBSON, Essais de linguistique générale, op. cit., p. 214.
- (55) Cf. A. CULIOLI, "Toute analyse qui se fonde sur une théorie du langage qui ramène d'un côté à un sujet psychologique universel et d'un autre côté à une fonction du langage qui serait la communication 'normale' dans une société 'normale', est une analyse qui, tôt ou tard, glissera vers une conception strictement outillière du langage, conçu comme extérieur et forcera à ne pas poser certains problèmes", in Structuralisme et marxisme, Paris, 1970, p. 115.
- (56) GUILLAUME, Principes de linguistique théorique, Recueil de textes inédits préparés en collaboration sous la direction de Roch Valin, Presses de l'Université Laval, Québec / Klincksieck, Paris, 1973, p. 267.
- (57) Pour Roland Barthes, on se référera par exemple à "Rhétorique de l'image", in Communications 4, et pour Christian Metz, dans le même numéro à "Le cinéma : Langue ou langage ?".
- (58) Cf. Jean PAULUS, La fonction symbolique et le langage, Dessart, Bruxelles, 1969.
- (59) Dan SPERBER, Le symbolisme en général, Coll. Savoir, Hermann, Paris, 1974.
- (60) GUILLAUME, Leçons de linguistique, série B, 1948-1949, Psychosystématique du langage, Principes, méthodes et applications I, Les Presses de l'Université Laval, Québec / Klincksieck, Paris, 1971, p. 144. Cf. aussi p. 149.

- (61) J. STEFANINI, "Quelques remarques sur la notion d'incidence", in Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage, Encyclopédie universitaire, éditions universitaires, Paris, 1978, p. 93.
- (62) HARRIS, Notes du cours de syntaxe, op. cit., p. 62.
- (63) Ibid., p. 75.
- (64) Ibid., p. 105.
- (65) Ibid., p. 79.
- (66) LEVY-BRÜHL, Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Alcan, Paris, 1910.
- (67) Cf. John HELMER, "Metaphor" in Linguistics n° 88, 1972, où l'on trouvera d'autres indications bibliographiques.
- (68) Exemple emprunté à F. SOUBLIN et J. TAMINE, "Limites de la caractérisation syntaxique des métaphores", op. cit., où l'on pourra en trouver d'autres.
- (69) Sur ce point on consultera Carl-Erik BRATTEMO, Studies in metaphorical verbal behavior in patients with a psychiatric diagnosis of schizophrenia, thèse, Upsala, 1968.
- (70) J. MOLINO, F. SOUBLIN et J. TAMINE, introduction au n° de Langages sur la métaphore, à paraître.
- (71) Pour plus de détails, cf. J. TAMINE, Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just, op. cit.
- (72) Cf. BOLINGER, "The atomization of meaning", op. cit., p. 567.

CONCLUSION

\*

## 1. RESUME DE LA THESE

Dans la première partie de ce travail, j'ai mis en évidence la multiplicité des fonctionnements sémantiques des métaphores, dont certaines seulement reposent sur ces rapports de ressemblance ou d'analogie objective auxquels les réduisait la rhétorique classique. Selon l'époque, le genre, l'auteur, la figure s'appuie sur des relations diverses, y compris, comme chez les surréalistes, l'arbitraire le plus total.

Parallèlement, j'ai soulevé les difficultés liées à la définition du terme propre qui constitue le point de référence de la figure. A cet égard, les écrits sur la métaphore ont manifesté peu de cohérence, puisque l'expression renvoie tantôt à un terme absent du contexte et reconstruit paradigmatiquement, tantôt à un terme qui y figure, et qui est associé syntaxiquement au terme métaphorique. Il m'est apparu en définitive que la détermination de ces termes propres — sur l'axe paradigmatique ou syntagmatique était lié à la forme de la métaphore. Ainsi s'est fait jour la nécessité de prendre en considération cet aspect de la figure qu'ont de tout temps négligé ses analystes.

Je me suis donc attachée dans la deuxième partie aux principaux cadres dans lesquels se localisent les métaphores. Leur description m'a permis d'opposer les figures *in absentia* à pivot

verbal, que le verbe soit ou non lui-même le terme métaphorique,

"Une pourpre se caille au sein reconnaissant"  
(MALLARME)

"... un tombeau  
Où les quatre vents s'agenouillent"  
(APOLLINAIRE)

à celles qui unissent deux noms dans des configurations d'in praesentia :

être : "Ta vie ...  
C'est un tableau pendu dans un sombre musée"  
(APOLLINAIRE)

apposition : "De ses cheveux élastiques et lourds  
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,  
Une senteur montait"  
(BAUDELAIRE)

De : "sur les arêtes de notre amertume, l'aurore de la  
conscience s'avance et dépose son limon"  
(CHAR)

J'ai donc constaté, d'une part, que les cadres où apparaît la métaphore ne lui sont pas particuliers, et, d'autre part, qu'à l'intérieur de ces cadres, aucun trait spécifique ne permet de l'opposer aux emplois propres. Au contraire, comme cela se voit surtout dans l'apposition, elle exploite toutes les ressources de la syntaxe de ces configurations, dont certaines sont interdites dans l'usage non figuré par des contraintes lexicales et sémantiques.

Il est apparu clairement, au terme des deux premières parties, qu'il ne fallait pas rechercher une unité et une spécificité sémantique aussi bien que syntaxique à la métaphore, et que la seule définition qu'on pouvait en donner est oppositionnelle : à l'in-

térieur de la tropologie restreinte au trio métaphore / métonymie / synecdoque, elle est la figure qui ne se laisse pas caractériser par les rapports de contiguïté ou d'inclusion sur lesquels reposent les deux dernières.

C'est vers ces deux tropes que s'est donc déplacé l'intérêt dans la troisième partie : si eux seuls assuraient la définition de la métaphore, il devenait fondamental d'en apprécier la consistance. Or, leur caractérisation sémantique a soulevé presque autant de difficultés que celle de la métaphore, et leur description syntaxique n'a mis en évidence aucun trait nouveau par rapport aux configurations de métaphores. J'ai ainsi été conduite à regrouper dans une même catégorie les métaphores, les métonymies et les synecdoques : je les ai appelées indifféremment figures en deux mots ou métaphores pour ne pas forger une nouvelle terminologie.

Toutes consistent dans la réunion de deux termes incompatibles qui déclenche une intuition de sens figuré. C'est cette intuition qui, en l'absence de tout indice formel, permet de les repérer.

Ma quête d'une définition des métaphores est ainsi devenue une interrogation sur le sens figuré, et par conséquent sur le sens propre dont toutes les analyses le font dériver. Or, j'ai été amenée à conclure, ce qui constitue en définitive la thèse de ce travail, que si le langage autorise l'opposition des sens propre et figuré, le principe n'en est pas linguistique et que la distinction n'implique pas que l'un des deux termes du couple soit plus fondamental que l'autre. Sens propre et sens figuré n'ont d'existence que l'un par rapport à l'autre, et se construisent ensemble selon

des conditions hétéroclites, situation, contexte, type de discours, individus, culture ...

Si j'ai échoué à caractériser linguistiquement la métaphore, c'est qu'inscrite dans le fonctionnement du langage, elle se détermine selon des facteurs qui lui sont extérieurs.

## 2. REFLEXIONS D'ENSEMBLE

Mais au-delà de cette conclusion limitée, ce travail permet de poser quelques problèmes généraux.

En premier lieu, s'il est vrai que l'activité métaphorique est profondément enracinée dans le langage dont elle ne saurait constituer un fonctionnement marginal, on comprend l'échec de toute sémantique d'inspiration structurale. Le something like principe interdit d'assigner aux mots un sens stable et décomposable, car si tout mot renvoie à un référent, il peut également s'associer dans une chaîne de rappels infinie, à n'importe quel autre mot :

tes yeux sont ta plus grande beauté  
une citerne  
deux petits ballons  
des têtes d'épingles sanglantes, etc.

Dans ces conditions, on ne peut enfermer le signifié dans les limites étroites d'une correspondance avec un référent, dont, par ailleurs, il importerait de préciser à quel niveau d'abstraction on le définit.

Non que la constitution d'une sémantique ne s'accompagne pas nécessairement d'importantes réductions, mais il importe de mesurer leurs conséquences et de ne pas attribuer trop de valeur à ce

qui n'est qu'une limitation provisoire. C'est dire qu'il existe des domaines d'utilisation des sémantiques existantes, mais que la métaphore ne peut y avoir place.

Et de même l'existence des figures conduit-elle à remettre en question les théories linguistiques. Car de deux choses l'une. Ou bien on appuie la linguistique sur ce locuteur-auditeur idéal cher à Chomsky qui parle le langage du bon sens et refuse que d'incolores idées vertes puissent dormir furieusement : les décisions initiales qui ont réduit le champ de la linguistique ont du même coup exclu la métaphore et il est aussi vain de l'y intégrer par le biais de la déviance que de faire entrer les singes dans les taxinomies des botanistes en les décrivant comme des fleurs anormales. Ou bien on conçoit que l'activité métaphorique est aussi inhérente au langage que le propre : il devient alors nécessaire de prendre en considération l'ensemble du discours et d'élaborer des outils adaptés. Dans le premier cas, les traitements proposés sont totalement inadéquats, et dans le second encore insuffisants.

Enfin, si les analyses dites linguistiques de la métaphore ont toutes échoué, c'est bien en raison des impasses auxquels les conduit leur cadre théorique, mais aussi de la faiblesse de leur méthodologie. Si, ailleurs en linguistique, le recours à l'intuition est souvent une base suffisante de l'analyse, il ne l'est pas pour les figures où le travail sur corpus est une nécessité. Faute d'y avoir recouru, la plupart des critiques échafaudent leurs théories sur des exemples isolés qu'ils croient à tort représentatifs de l'ensemble : la conception substitutive se relie aux métaphores à pivot verbal, la conception interactionnelle s'appuie exclusivement sur le cadre en être, et les exemples de poésie classique étaient

la notion de ressemblance. Les diverses analyses de la métaphore ne se contredisent pas : elles n'ont pas le même objet. L'ignorance des multiples formes de la figure leur permet d'ériger des théories monumentales et totalitaires, qui sont en réalité lacunaires et relatives.

Aussi la plupart des théories de la métaphore, alors même qu'elles prétendent s'inscrire dans la "science des textes", connaîtraient-elles l'échec, si on les soumettait à l'épreuve de validation nécessaire dans toute analyse scientifique (1). S'il est vrai que l'on peut appliquer deux sortes de tests aux modèles issus de l'analyse "a) des tests de diagnostic, où l'on mesure la faculté que donne le modèle de re-connaître" ce qu'"il est censé caractériser; b) des tests de simulation, où l'on mesure le pouvoir que donne le modèle de reproduire de bonnes contrefaçons" du phénomène en question (2), elles échoueraient sur les deux points, faute d'avoir pris en considération un nombre suffisant de données.

A l'inverse, bien qu'à partir d'un corpus étendu, je n'ai pas cherché à "rendre compte" de la figure. Tel n'était pas mon objectif, à supposer même que le but ultime d'une analyse soit de rendre compte des faits qu'elle étudie. Il m'a paru suffisant de proposer une typologie - lacunaire, puisque les métaphores adjectivales par exemple en ont été exclues - et je pense qu'avec les limites mêmes que je me suis imposées, cette classification, de portée consciemment restreinte, permet plus de généralisations que les analyses aux visées si amples ordinairement proposées.

Pourtant, on pourra trouver frustrants ces résultats si l'on espérait avoir enfin la clef de LA MÉTAPHORE. La modestie

des conclusions est pourtant la nécessaire rançon de la rigueur et loin de la déplorer, je me sentirais justifiée si on attribuait à ce travail tant soit peu de valeur méthodologique.

\*\*\*  
\*

NOTES DE LA CONCLUSION

- (1) J.-Cl. GARDIN, Les analyses du discours, op. cit., pp. 24-25.
- (2) Cf. M. BORILLO et J. VIRBEL, présentation du recueil collectif sur Analyse et validation dans l'étude des données textuelles, op. cit.

\*

BIBLIOGRAPHIE

\*

L'ouvrage de W.A. SHIBBLES, Metaphor : an annotated bibliography and history, présentant une bibliographie exhaustive sur la métaphore jusqu'en 1971, je me contente de citer ici les ouvrages qui ont paru depuis cette date ou qui, consacrés ou non à la métaphore, m'ont directement aidé dans ce travail.

\*

ARISTOTE, Poétique, Paris, Les Belles-Lettres, 1961.

Rhétorique, Paris, Les Belles-Lettres, 1960, 1973.

ARNHEIM, R., Toward a psychology of art, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1966.

La pensée visuelle, Flammarion, Paris, 1976.

AUSTIN, J.L., Le langage de la perception, Armand Colin, Paris, 1971.

BARBAUD, Ph., Constructions superlatives et structures apparentées, thèse de 3e Cycle, Université de Paris VIII, inédit.

BARTHES, R., "Rhétorique de l'image", in Communications 4.

BEARDSLEY, M.C., "The metaphorical twist", in Philosophy and Phenomenological Research, 22, mars 1962.

"Metaphor", in Encyclopaedia of Philosophy, Paul Edwards, New York, Mac Millan, vol. 5, 1967.

- BICKERTON, D., "Prolegomena to a linguistic theory of metaphor", in Foundations of Language, February 1969, vol. V, n° 1.
- BLACK, M., Models and Metaphors, Cornell University Press, Ithaca, New York, 1962.
- BLANCHE, C., et CHERVEL, A., "Recherches sur le syntagme substantif", in Cahiers de lexicologie, 1966 II n° 9.
- BLINKENBERG, A., Le problème de l'accord en français moderne, Munksgaard, København, 1950.
- BOLINGER, D., "The atomization of meaning", in Language, vol. 41, n° 4, octobre-décembre 1965.
- BOONS, J.P., "Métaphore et baisse de la redondance", in Langue Française, n° 11, septembre 1971.
- BOONS, J.P., GUILLET, A., LECLERE, C., La structure des phrases simples en français, Droz, Genève, 1976.
- BORILLO, A., SOUBLIN, F., TAMINE, J., Exercices de syntaxe transformationnelle du français, Armand Colin, Paris, 1974.
- BRATTEMO, C.E., Studies in metaphorical verbal behavior in patients with a psychiatric diagnosis of schizophrenia, thèse, Upsala, 1968.
- BROOKE-ROSE, Ch., A grammar of metaphor, Secker and Warburg, London, 1958.
- BRUNDT, F., La pensée et la langue, Masson, Paris, 1936.
- CHEVALIER, J.Cl., "Apollinaire et le calembour", in Revue Europe, novembre-décembre 1966.
- CHOMSKY, Aspects of the theory of syntax, M.I.T. Press, Cambridge, Massachusetts, 1965.

- CHOMSKY, N., "Questions of form and interpretation", in Recherches Linguistiques à Montréal, Mac Gill University, Université de Montréal, Université du Québec à Montréal, vol. 3, décembre 1974.
- COHEN, J., Structure du langage poétique, Flammarion, Paris, 1966.  
"Théorie de la figure", in Communications 16.
- CULIOLI, A., "Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage", in Documents de linguistique quantitative, n° 7, 1970.
- DAMOURETTE ET PICHON, Des mots à la pensée, Essai de grammaire de la langue française, Editions d'Artrey, Paris, 1911.
- DELESSALLE, S., et GARY-PRIEUR, M.N., "Le lexique, entre la lexicologie et l'hypothèse lexicaliste", in Langue Française, n° 30, mai 1976.
- DESSAINTE, M., "L'apposition, une fonction ou un mode de construction asyndétique", in Mélanges de grammaire française offerts à Maurice Grévisse, Duculot, Gembloux, 1966.
- DESSAUX, A.M., "Déterminants nominaux et paraphrases prépositionnelles, problèmes de description syntaxique et sémantique du lexique", in Langue Française, n° 30, mai 1976.
- DI MEGLIO, J.L., et SERRETTA, Cl., Les métaphores dans La Vie Immédiate d'Eluard, mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, Juin 1973, inédit.
- DUBOIS, J., EDELIN, F., KLINKENBERG, J.M., MINGUET, P., PIRE, F., TRINON, H., Rhétorique générale, Larousse, Paris, 1970.
- DUBOIS, J., et alii, "Rhétoriques particulières", in Communications 16.
- DUMARSAIS, FONTANIER, Traité des tropes, Slatkine Reprints, Genève, 1967, 1ère édition, 1729.

- ESKENAZI, A., "Quelques remarques sur le type ce fripon de valet et sur certaines fonctions syntaxiques de la préposition de", in Le Français Moderne, t. 35, 1967.
- ESNAULT, G., L'imagination populaire, métaphores occidentales, P.U.F., Paris, 1925.
- FONTANIER, Les figures du discours, Flammarion, Paris, 1968, 1ère édition 1827.
- Le Français Moderne, numéros de juillet 1957, octobre 1961, mars 1962, juillet 1962, janvier 1963, octobre 1963, avril 1964, juillet 1964.
- GALLICE, E., GRILLOT, H., LACAN, T., MORATI, D., Essai de recherche systématique en syntaxe, l'apposition, mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, 1971, inédit.
- GARDIES, J.L., Esquisse d'une grammaire pure, Vrin, Paris, 1975.
- GARDIN, J.Cl., Les analyses de discours, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1974.
- GARNER, R.T., "Meaning", in Syntax and Semantics, vol. 3, Peter Cole/Jersey L. Morgan eds., Academic Press, New York, 1975.
- GARY-PRIEUR, M.N., "Sémantique et créativité du langage", in Méthodes en grammaire française, Klincksieck, Paris, 1976.
- GENETTE, G., "La rhétorique restreinte", in Communications, 16.
- GIRY, J., Analyse syntaxique des constructions du verbe faire, thèse de 3e Cycle L.A.D.L., Paris, 1972, à paraître chez Droz.
- "Syntaxe et lexique : blessure, noeud, carresse ...", in Actes du colloque franco-allemand de grammaire transformationnelle, Christian Rohrer/Nicolas Ruwet eds., Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1974.

- GOODMAN, N., Languages of Art, an Approach to a Theory of Symbols, Indianapolis, The Bobbs Merrill Co., 1968.
- GOUGENHEIM, G., "Y a-t-il des prépositions vides en français ?", in Le Français Moderne, janvier 1959.
- GREVISSE, M., Le bon usage (10e édition), Duculot, Gembloux, 1975.
- GROSS, M., "Sur une règle de cacophonie", in Langages, n° 7, Larousse, Paris, 1967.
- "Remarques sur la notion d'objet direct en français", in Langue Française, n° 1, février 1969.
- Méthodes en syntaxe, Hermann, Paris, 1975.
- Grammaire transformationnelle du français : le nom, Larousse, Paris, 1977.
- GUENTHNER, F., "On the Semantics of Metaphor", in Poetica, 4, August 1975.
- GUILLAUME, G., Le problème de l'article et sa solution dans la langue française, Hachette, Paris, 1919.
- Leçons de linguistique, Presses de l'Université Laval, Québec / Klincksieck, Paris, 1971.
- Principes de linguistique théorique, Presses de l'Université Laval, Québec / Klincksieck, Paris, 1973.
- GUILLET, A., "Morphologies et syntaxe, quelques exemples d'interaction", in Recherches Linguistiques, n° 3.
- GUIRAUD, P., Langage et versification d'après l'oeuvre de Paul Valéry, Klincksieck, Paris, 1953.
- HARRIS, Z.S., Structures mathématiques du langage, Dunod, Paris, 1971.
- Notes du cours de syntaxe, Le Seuil, Paris, 1976.
- HELMER, J., "Metaphor", in Linguistics, n° 88, 1972.

- HENRY, A., Métonymie et métaphore, Klincksieck, Paris, 1971.
- HESSE, M.B., The explanatory function of Metaphor in Logic, Methodology and Philosophy of Science, édité par Bar. Hillel, Amsterdam, North-Holland, 1965.
- HIGGINS, F.R., The pseudo-cleft construction in English, Indiana University, reproduced by the Indiana University Linguistics Club, November 1976.
- HUGHET, E., Les métaphores et les comparaisons dans l'oeuvre de Victor Hugo, Paris, Hachette, 1904-1905.
- IMBS, P., "Remarques sur la fonction épithète en français", in Mélanges Dauzat, éditions d'Artrey, Paris, 1951.
- JACKENDOFF, R.S., Semantic Interpretation in Generative Grammar, M.I.T. Press, Cambridge, Mass., 1972.
- JAKOBSON, R., Essais de Linguistique Générale, Editions de Minuit, Paris, 1963.
- JOUVENCY, J., Candidatus Rhetoricae, J. Barbon, Paris, 1714.
- KLINKENBERG, J.M., "Le concept d'isotopie en sémantique et en sémiotique littéraire", in Le Français Moderne, t. XLI, 1973.
- KONRAD, H., Etude sur la métaphore, Lavergne, Paris, 1939.
- MILNER, J.Cl., "Réflexions sur la référence", in Langue Française, n° 30, mai 1976.
- KUENTZ, P., "Le 'rhétorique' ou la mise à l'écart", in Communications 16.
- LAKOFF, G., "Presupposition and relative well-formedness", in Danny D. Steinberg and Leo A. Jakobovits eds., Semantics - an interdisciplinary reader in philosophy, linguistics and psychology, London, Cambridge University Press, 1971.

- LEECH, G.N., "Linguistics and the figures of Rhetoric", in Essays on style and Language, Roger Fowler ed., New York, Humanities, 1966.
- B. LEONAR, "Metaphor and infant cognition", in Poetics 4, August 1975.
- LEVY-BRÜHL, Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Alcan, Paris, 1910.
- LOEWENBERG, J., "Identifying metaphors", in Foundations of Language, vol. 12, n° 3, January 1975.
- LOMBARD, A., "Li fels d'anemis", "ce fripon de valet", Etude sur les expressions de ce type, in Studier i modern sprakvetenskap, t. II, 1931.
- LUCCHETTI, L., Les images dans les oeuvres de Victor Hugo, Véroli, 1909.
- LYONS, J., Linguistique Générale, Larousse, Paris, 1970.
- LYOTARD, J.K., Discours, Figure, Klincksieck, Paris, 1971.
- MACK, D., "Metaphoring as speech act: some happiness conditions for implicit similes and simile metaphors", in Poetics 4, August 1975.
- MARTIN, J., Syntaxe et relations lexicales: le nom dans le cadre de la phrase à verbe être, thèse de 3e Cycle, Université de Lille, 1977, inédit.
- MATTHEWS, R.J., "Concerning a 'Linguistic Theory of Metaphor'", in Foundations of Language, vol. 7, n° 3, August 1971.
- MESCHONNIC, H., "Prosodie et langage du couple dans La Vie Immédiate d'Eluard", in Langue Française, n° 7, septembre 1970.
- METZ, Ch., "Le Cinéma: langue ou langage?", in Communications 4.

- MILNER, J.-Cl., Arguments linguistiques, Mame, Paris, 1973.
- Quelques opérations de détermination en français : syntaxe et interprétation, thèse de doctorat d'Etat, 1975.
- "Raisonnements linguistiques, quelques remarques", in Méthodes en grammaire française, Klincksieck, Paris, 1976.
- MOLINO, J., "Sur les titres des romans de Jean Bruce", in Langages, n° 35.
- "Fait musical et sémiologie de la musique", in Musique en Jeu, n° 17.
- Les maximes de la Rochefoucauld, rapport D.G.R.S.T.
- "Sur un sonnet de Baudelaire", in Cahiers de Linguistique, d'Orientalisme et de Slavistique, n° 5-6, janvier-juillet 1975.
- "Les métaphores en sciences humaines", à paraître dans Langages.
- MOUJ, J.J.A., "Tenor, vehicle and reference", in Poetics 4, August 1975.
- MOREAU, M.L., Trois aspects de la syntaxe de "c'est", thèse de doctorat inédite, Université de Liège.
- NATTIEZ, J.J., Fondements d'une sémiologie de la musique, collection 10/18, Paris, 1975.
- PAULUS, J., La fonction symbolique et le langage, Dessart, Bruxelles, 1969.
- PLÖTZ, S., Simple copula structures in English, Athenäum Verlag, Frankfurt, 1972.
- POSTAL, P., "On the surface verb remind", in Studies in linguistic semantics, C.J. Fillmore / D.T. Langendoem eds., Holt, Rinehart and Winston, New York, 1975.
- REY-DEDOVE, J., Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains, Mouton, La Haye-Paris, 1971.

- RICHARDS, I.A., The philosophy of Rhetoric, New York, 1965, 1ère édition, 1936.
- RICOEUR, P., La métaphore vive, "L'ordre philosophique", Le Seuil, Paris, 1975.
- RIFFATERRE, "La métaphore filée dans la poésie surréaliste", in Langue Française, n° 3, septembre 1969.
- RONAT, M., "Changement de classe et syntaxe de la rhétorique", in Biologies et prosodies, colloque de Córisy, t. 1, collection 10/18, Paris, 1975.
- ROTHERBERG, M., Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain, Mouton, La Haye-Paris, 1974.
- RUWET, N., "A propos d'une classe de verbes psychologiques", in Théorie et syntaxe syntaxique du français, Le Seuil, Paris, 1972.
- "Les phrases copulatives en français", in Recherches linguistiques 3.
- "Synecdoques et métonymies", in Poétique 23.
- SERBAT, G., "Les temps du verbe en latin", in Revue des études latines, 53e année, 1975, tome LIII.
- SHIBBLES, W.A., "Metaphor", in L'Encyclopaedia of Poetry and Poetics, Alex Preminger ed., Princeton University Press, 1965.
- Metaphor : an annotated bibliography and history, The Language Press, Whitewater, Wisconsin, 1971.
- SOUBLIN, F., "Sur une règle rhétorique d'effacement", in Langue Française, n° 11, septembre 1971.
- SOUBLIN, F., TAMINE, J., "Métaphores et cadres syntaxiques : la juxtaposition", in Le Français Moderne, juillet 1973.
- "Le paramètre syntaxique dans l'analyse des métaphores", in Poetics 4, August 1975.

- SOUBLIN, F., TAMINE, J., "Limites de la caractérisation syntaxique des métaphores", in Analyse et validation dans l'étude des données textuelles, M. Borillo et J. Virbel eds., Editions du C.N.R.S., Paris, 1977.
- SOUBLIN, F., "13, 30, 3", à paraître dans Langages.
- SPERBER, Le symbolisme en général, Collection Savoir, Hermann, Paris, 1974.
- STEFANINI, J., "Quelques remarques sur la notion d'incidence", in Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage, Editions universitaires, Paris, 1973.
- TAMBA, I., "Système de l'identification métaphorique dans la construction appositive", in Le Français Moderne, juillet 1975.
- Le sens figuré dans les oeuvres en prose du XXe siècle, thèse de doctorat d'Etat, 1977.
- TAMINE, J., Les métaphores chez Robespierre et Saint-Just, thèse de 3e Cycle, Université de Paris VIII, 1972, inédit.
- "Une discussion de méthode à propos de l'apposition", in Méthodes en grammaire française, Klincksieck, Paris, 1976.
- "L'interprétation des métaphores en de : le feu de l'amour", in Langue Française, n° 30, mai 1976.
- TATO, J.L., ESPADA, G., Semántica de la metáfora, Instituto de estudios alicantinos, Diputación provincial de Alicante, 1975.
- THOMAS, J., "Syntagmes du type 'ce fripon de valet', 'le filet de la mémoire', 'l'ennui de la plainte'", in Le Français Moderne, t. 38, 1970.
- THORNE, J.P., "Stylistique et grammaire génératives", in La critique générative, Collectif Change 16-17, Seghers / LaFont, Paris, septembre 1973.

- TIMONE, C., Les métaphores filées dans Alcools d'Apollinaire, mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, 1975, inédit.
- TODOROV, T., "Les anomalies sémantiques", in Langages, n° 1, mars 1966.
- "Problèmes actuels de la recherche rhétorique", in Le Français Moderne, avril 1975.
- ULMANN, S., The principles of semantics, Blackwell, Oxford, 1967 (1st edition, 1951).
- WEINREICH, U., "Exploration in semantic Theory", in Current Trends in Linguistics, T.A. Sebeok ed., Mouton, La Haye, 1966.
- YOUNG, R.E., BECKER, A.L., PIKE, K.L., Rhetoric : Discovery and change, Harcourt, Brace and World, Inc., New York, 1970.

\*

INDEX DES NOMS CITES

- APOLLINAIRE, 101, 111, 114, 116-123, 141, 145, 171, 180, 183, 180,  
191, 202, 206, 210, 233, 242, 270, 316, 318-319, 351, 387,  
398-400, 406-407, 411-412, 415, 417-418, 421, 423, 445,  
446, 471, 525-526, 533, 592.
- ARAGON, 98, 147, 274, 560.
- ARISTOTE, 90-91.
- ARNHEIM, 516, 567-568.
- AUSTIN, 562-563, 566.
- BACHELARD, 39.
- BARBAUD, 243.
- BARTHES, 571.
- BAUD (père), 23.
- BAUDELAIRE, 111, 180, 185, 188-189, 233-235, 237-238, 240, 242, 247,  
255-257, 259, 265, 267, 270-271, 279, 285, 292, 308, 313,  
317, 319, 359, 366, 368, 387, 399, 408-412, 418-419, 448,  
513, 524, 571, 592.
- BEALU, 164, 170-172, 180, 183-184, 187, 189, 192-193, 200, 204,  
233, 235, 237, 240-241, 244, 255-256, 260, 266, 270-271,  
274, 285, 309, 316, 363, 365, 368, 389, 395, 399, 407, 410,  
412, 414-422, 427, 436-438, 458, 499, 511, 513, 525.
- BEARDSLEY, 53.

BEAUZEE, 465-466.

BICKERTON, 41, 53-58.

BLACK, 52, 88-89, 96, 104, 523.

BLINKENBERG, 312-313.

BOLINGER, 545.

BOONS, 203-204, 218-220.

BOONS et alii, 6, 488.

BROOKE-ROSE, 37, 76, 94, 108, 112, 150-169, 170, 184, 186-187, 190,  
388-389, 535, 537.

BRUNOT, 162.

CELINE, 79, 227, 286, 310, 315, 396.

CHAR, 5, 98, 110, 147, 154, 180, 185, 187, 234, 236, 244, 255, 258,  
285-286, 292, 308, 312, 317-319, 365, 376, 394-395, 399-400,  
407, 414-415, 417-423, 425-429, 436-437, 445, 447-448, 511,  
518, 521, 592.

CHOMSKY, 60, 351, 540, 570, 580, 595.

COHEN, 540, 564, 566-567.

CULIOLI, 553, 578

DAMOURETTE et PICHON, 272, 353-354, 361, 488.

DESSAINES, 306, 347.

DESSAUX, 400, 402-404, 407-409, 549-552.

DUBOIS et alii, 41-52, 76, 86, 95, 102, 105, 143, 481, 486, 489,  
521, 533, 540-541, 568.

DUMARSAIS, 9, 12, 22-23, 26, 33, 37, 86, 92, 103, 465-466, 472-473,  
488, 497, 519, 535, 553-558.

ELUARD, 81, 92, 99, 103, 111, 123, 141-142, 145, 154, 186, 189-192,  
201, 234, 242-243, 246, 264, 270, 276, 279, 282, 370, 376,  
385, 387, 389, 393-394, 399, 407, 416, 422-424, 446, 521,  
560.

ESPADA (Tato G.), 53.

FONTANIER, 10-11, 21-22, 24, 28, 30, 33, 38, 86-87, 93, 112, 136,  
433, 458, 466-491, 496-497, 504, 535-537, 568.

FREGE, 228-230.

GARDIES, 228-230.

GARDIN, 596.

GARNER, 283-284, 294.

GARY-PRIEUR, 194.

GENETTE, 11, 76, 79, 83, 183-184, 389, 520-521.

GIRY, 439.

GOODMAN, 53.

GREVISSE, 5.

GROSS, 5-7, 147-148, 169, 207-209, 214, 216-217, 221, 239, 248, 262,  
273, 392, 400, 403, 407-408, 412, 422, 424, 433-434, 455,  
489, 550, 559-560.

GOUGENHEIM, 417, 444.

GUENTHNER, 75.

GUILLAUME, 372, 389, 392, 399, 402, 413, 419-422, 430-431, 433-434,  
570-573.

GUILLET, 216.

GUIRAUD, 389-390.

HARRIS, 148-149, 193, 559, 574-576.

HENRY, 74.

HESSE, 53.

HUGO, 119, 141, 145, 156-157, 164, 180, 188, 201, 233-235, 241,  
248, 255-257, 259, 265-271, 279, 282, 292-293, 308-309, 311,  
313-320, 362, 388, 394, 396, 399-401, 404, 407, 409-411, 413-  
416, 420, 422-429, 433, 436-438, 441-442, 447, 495, 507-520,  
524-525.

IMBS, 347.

JACKENDOFF, 193.

JAKOBSON, 40, 140, 514-516, 569-571.

KLINKENBERG, 45.

KUENTZ, 563.

LAKOFF, 561.

LEONDAR, 39, 74-75.

LEVY-BRÜHL, 576.

LOEWENBERG, 563.

LYOTARD, 516, 535, 539.

MACK, 28-29.

MALLARME, 85, 96, 110, 141, 143-144, 157, 188-189, 255, 257, 309, 315,  
317, 320, 359, 387, 395, 399-400, 404, 405-407, 409, 411, 413,  
416, 425-426, 433, 441, 499, 524, 526, 592.

MARTIN, 564.

MATTHEWS, 29, 41, 53, 58, 74, 88, 540, 561.

METZ, 571.

MILNER, 169, 260-264, 305, 307, 312-313, 322, 324, 336-350, 390-398,  
402, 405-406, 412, 547-549, 551.

MOLINO, 19, 137-139.

MOREAU, 245.

NATTIEZ, 8, 138-139.

PICHON, voir DAMOURETTE.

PLÖTZ, 228, 231-232, 237-238, 247, 254, 265, 272, 274, 280-283.

QUINTILIEN, 37, 464-465.

QUENEAU, 481-482.

REY-DEBORE, 50, 52, 290.

RICHARD, 39.

RICHARDS, 36, 53, 96.

RICOEUR, 29, 39, 53, 73, 89, 134-135, 568.

RIFFATERRE, 113.

ROBESPIERRE, 2, 80, 104, 109, 114-116, 124, 143, 152, 195-197, 199,  
200-204, 206, 212-213, 268, 285, 291, 365, 374, 385, 392,  
400, 410, 443.

RONAT, 540, 543-545, 561.

ROTHERBERG, 205.

RUWET, 35-36, 198-199, 216-218, 243, 510-512.

SAINT-JOHN PERSE, 84, 113, 185, 188, 189-190, 201, 203, 309-310,  
316, 318, 363, 387, 391, 401, 433, 444.

SAINT-JUST, 2, 31-32, 80, 99, 104, 108, 114-116, 137, 143, 191,  
196-197, 202, 204, 212-213, 242, 246, 255, 257, 260, 264,  
268, 270, 275, 285, 291, 472, 579-580.

SAUSSURE, 514.

SHIBLES, 53.

SOUUBLIN, 130, 464, 466, 553-558.

SPERBER, 572.

STEFANINI, 573.

TAMBA, 79, 227-228, 258, 276, 565.

THOMAS, 391-392.

TODOROV, 48, 193, 195, 389-390, 529, 542.

WEINREICH, 194-195.

YOUNG et alii, 53.

\*

INDEX DES PRINCIPALES NOTIONS CITEES

L'ensemble de ce travail étant consacré aux figures et tout particulièrement aux métaphores, on ne trouvera pas le premier de ces termes dans l'index, et pour le second, il n'apparaîtra que précisé; il aurait fallu autrement citer toutes les pages.

acceptabilité, 60, 146-149, 314, 335, 345, 492, 500, 505, 543, 561-563, 576. Voir aussi sélection.

allégorie, 117, 293, 465, 468, 518-519.

allégorisme : voir métaphore filée.

allitération, 141, 144-146.

analogie : voir proportion ou ressemblance.

analytique (phrase), 559-560.

anaphore, 482-483, 486-487, 490, 544. Voir aussi coréférence.

anaphorique, 257, 261-263.

anomalie : voir sélection:

antiphrase, 464, 466-467.

antithèse, 22, 115, 143-144, 265, 267, 580.

antonomase, 4, 23, 464, 483-484, 486, 495, 498, 502-503.

antonymie, 11, 62, 121, 142, 514.

apposition, 77, 79, 81-82, 84-85, 101, 118, 145, 156, 160-161, 180,  
184, 227, 305-374, 424, 441, 444, 456-459, 492, 497-499, 504,  
507-509, 513, 517, 521-525, 592.

autonymie, 287-289.

cadre syntaxique, 42, 111, 114-115, 145, 168, 170, 200, 341, 366, 371, 392, 510-511, 520-524, 577-578.

catachrèse, 33, 136-137, 464, 466, 476, 478, 481, 485-486, 536, 577.

champ sémantique (notionnel), 48, 120, 142, 145.

classe lexicale, 50, 197, 199, 203, 207-212, 221, 267, 297, 340, 356, 358, 399, 475, 500, 507, 517, 546-552.  
morphosyntaxique, 26, 110, 153-154, 161, 166, 170, 285, 295, 307, 365, 375-376, 385-386, 457, 470, 508-509, 511, 545.

classifieur, 274-275, 277-278, 290, 292, 294, 296, 353, 357, 494, 496, 507-508, 546.

classification, 274-275, 277-278, 290, 292, 294, 296, 353, 357, 494, 496, 507-508, 546, 552, 564, 568, 581.

codage, 30, 103-104, 115, 274, 278, 363, 366, 370, 458-459, 486, 499, 511-512.

comme, 237-238, 247-250, 252, 276, 280-282, 521.

comparaison, 28, 37, 42, 76-79, 95, 106, 521.

compétence (/performance), 44, 59-60, 561-563.

complément, 154-155, 160, 163, 186-189, 320-321, 331-332, 559-560.  
objet direct, 5-8, 205, 207-208, 308-309, 320, 331-332, 414.  
objet interne, 218-219.  
prépositionnel, 171, 190-191, 200-205, 320, 331, 385-386.  
obligatoire/facultatif, 191, 200-207, 411, 443, 459, 575.  
de définition, 423-441, 443, 446, 447, 457, 501, 510, 521-522.  
de possession, 419-423, 430, 434-436, 438, 443, 446-447, 501, 503, 509-510.

contiguïté, 25, 30, 149, 265, 514-515.

copule : voir être.

coréférence, 260-264, 268, 273-274, 284, 390, 434-435.

corpus, 146-151, 169, 209, 236, 247, 249, 253, 269, 312-313, 315, 317, 319, 338, 426, 491, 595-596.

définition, 49-50, 274, 277, 286-290, 505, 546, 559-560, 564, 579, 581.

dérivation (dérivé), 121, 142, 215-217, 219-220, 281-282, 429, 438-440, 442, 456, 482, 543-545.

déterminant, 170, 231, 233-236, 239-240, 247-249, 252-285, 287, 292, 296, 308-322, 324-335, 337-338, 340-341, 344, 346, 351-360, 363, 366-367, 373, 376, 385, 391-392, 396-399, 401, 411-412, 415, 421-422, 425-431, 435, 439, 442, 445-448, 456, 474, 476-477, 479-481, 484, 486-488, 490, 492, 494-495, 497, 500-503, 507, 510, 522, 525.  
défini, 240-241, 249, 252-266, 273, 276-278, 283-285, 293, 308-322, 324-335, 340-341, 346, 349, 353-357, 363, 386, 396, 425-426.  
indéfini, 241-244, 248-250, 252-253, 259, 266-278, 280-282, 284, 308-322, 324-335, 340, 346, 353, 386, 396, 426.  
ø, 241, 247, 252-253, 259, 266-269, 278, 308-322, 324-335, 340, 346-347, 352, 358, 386, 399-411, 421, 525.  
générique, 255, 258, 266, 269.  
nominal, 402-404, 407.

déviance (déviation), voir sélection.

discours, 30-31, 48, 54-55, 58, 80-81, 104-105, 111-112, 123-124, 135-137, 148-150, 268, 270, 317, 398, 340, 359, 363, 370-371, 441, 532-533, 536, 563-565, 573, 591, 594.

dislocation qualitative, 305, 336-350, 355-357, 360, 363, 548-549.

disposition, 18-20.

écart, 538, 540-553.

élocution, 21-27.

ellipse, 79, 95, 280-281, 367, 475-480, 486, 488-490, 505.

emphase, 464-465.

espèce (/genre), voir hyponymie, classifieur et définition.

esthétique, 134-140, 252, 266, 388, 444-449, 468.

être, 77-80, 84, 94, 101, 111, 146, 156, 158, 161, 172, 180, 184, 200, 227-297, 305, 353, 372-373, 376-377, 385, 389-390, 394-395, 397, 424-425, 428-430, 435, 444, 456-459, 486, 490-499, 504, 507-510, 513, 521-523, 525, 564, 592, 595.  
 c'est, 237, 239-240, 285-292, 294, 492-494, 505, 507-509.

euphémisme, 464.

extension de propriétés, 206-211, 219, 341, 398, 407-409, 411-412, 416, 419, 443, 456, 502, 546-552.

extraction, 245-246, 264.

figuré (sens, terme), voir propre.

fonctions (du langage), 45-46, 51, 568-572.

homonymie, 213-218.

hypallage, 465, 467-468.

hyperbole, 464, 468.

hyponymie (/hyperonymie), 11, 107, 109, 142, 277, 326-327, 340, 456, 470, 481-483, 514.

identification, 79-81, 260-266, 271, 273, 275-277, 292, 294, 296, 357, 390-391, 456, 494, 496.

incompatibilité, voir sélection.

inclusion, 24, 30, 52, 107, 149, 220, 231-232, 271-273, 277, 296, 306, 401, 408.

infinitif, 285-294, 365, 372-374, 432, 493, 509.

interaction, 29, 48, 80, 90, 100-103, 106-108, 523, 595.

interprétation, 55, 60-62, 83, 92, 209-212, 228, 265-266, 296, 349, 365, 368-369, 371-372, 374-376, 386, 388, 456-458, 489, 503, 512, 517, 519, 526, 540, 546.

intuition, 32, 135, 149, 172, 196, 489, 551, 555-556, 559, 595.

invention, 18-19.

lexicalisation, 199, 212, 485.

litote, 464.

littéral, voir propre.

métalangue, 105-106, 287-289.

métalepse, 33, 464, 469.

métaphore

- adjectivale, 154, 288-295, 365, 374-375, 414, 492, 494, 508-509, 518, 525, 596.
- adverbiale, 288, 296, 365, 374-375, 386, 455-457, 459, 492, 494, 508-509, 518.
- nominal, 51-52, 74, 76, 80, 98-105, 107-109, 153-168, 183, 186, 207-454, 508-509, 518, 521-522.
- verbale, 105-110, 153-154, 163-164, 172, 180, 183-221, 279-281, 285-287, 341, 367-374, 409-411, 414, 443, 490, 492-494, 508-509, 511-512, 518, 521-523, 545, 595.
- in absentia, 76-78, 83, 99, 102-103, 155, 185-186, 450-459, 491, 506, 515, 591-592.
- in praesentia, 78, 102-103, 118, 185-186, 414, 459, 491-503, 506, 512, 515, 592.
- filée, 112-124, 141, 153, 170-171, 518-519, 525.

métonymie, 4, 23-26, 30, 35-36, 93, 140, 459, 463-464, 466, 469-471, 473-479, 492-504, 506-515, 520, 593.

modifieur, 202, 256-259, 262-263, 267-268, 270-271, 311-322, 324-335, 356, 359, 495, 502.

niveaux de l'analyse, 133-149.

nom

- animé/inanimé, 83, 93-94, 152, 160, 193, 206, 433-436, 439, 446-447, 497, 503, 508, 544, 548, 560.

humain/non humain, 193, 207, 560.  
 abstrait/concret, 152, 193, 416, 472, 475, 483, 544-545, 557-558, 566-568.  
 nombrable, 255, 266, 270, 392, 401-402, 416-417, 442.  
 non nombrable, 256, 266, 270, 272, 402, 416, 442, 448, 475, 480, 486, 502.  
 propre, 233, 235, 253, 281, 474-475, 477, 483-484, 486, 489, 543-544.  
 de matière, 385, 393, 415, 456, 501-502.  
 de métier, 267, 324, 326, 364.  
 de nationalité, 267, 364.  
 de qualité, 210-211, 336-341, 393, 396-398, 501-502, 547-549, 551-552.  
 de quantité, 393, 398-412, 418-420, 501, 550-552.  
 relationnel, 326, 329, 333.

nominalisation, 385, 395, 413-414, 442-443.

onomatopée, 465.

opérateur nom, 282.  
     verbe, 201, 203, 207, 437, 443.

parallèle, 156, 518-520.

partie du discours, voir classe morphosyntaxique.

périphrase, 464.

personnification, 433, 436, 544.

permutation, 230-231, 236-237, 240-247, 258, 264, 276-278, 327, 367, 373, 467.

poïétique, 134, 140, 468.

polysémie, 121, 124, 213-218, 485, 537.

prédication, voir qualification.

préposition,  
     à, 196-199, 213.  
     dans, 197.  
     de, 78, 80, 83-84, 94, 101, 145, 158, 161-168, 170, 172, 180, 200-204, 206, 210, 227, 385-449, 456-459, 475-479, 490, 492, 500-504, 507-509, 513, 517, 521-523, 545, 592.  
     en, 417.  
     vers, 197, 213.  
     changement de -, 191, 196-199.

prévisibilité, 198, 200, 221.

productivité, 120, 192, 198, 212, 296, 376, 386, 398, 407-409, 440, 456-457, 459, 486.

propre (/figuré),  
     sens -, 9-12, 22-23, 84, 92, 117, 120, 136, 195, 199, 200-206, 213, 216-217, 220-221, 227, 275-281, 285, 295, 305, 323, 335, 344, 363-364, 377, 387, 402, 404-405, 410, 412, 417, 422, 429-431, 439-441, 443, 458-459, 474, 485, 506, 511-512, 519, 535-581, 593-595.  
     terme -, 4-5, 12, 35, 92-105, 110, 155, 166-167, 472, 479, 485, 492, 494-495, 497, 499, 500, 523, 591.

proportion, 27, 90-91, 107, 109.

qualification, 268, 275, 278, 456, 494, 496, 508.

question (quel est N), 237, 243-247, 260, 264, 276

reconnaissance (grammaire de), 59, 212-213, 322.

réduction, voir ellipse.

référence, 230-232, 260-262, 268, 271, 273, 275, 277, 294, 456.

réfèrent, 25, 35, 45-46, 50, 52, 55, 96, 101, 195, 257, 472-473, 482, 485, 512, 565, 594.

remplacement, voir substitution.

ressemblance, 27-28, 30-33, 37, 39, 42, 86-91, 95-96, 101, 103, 110, 120, 265, 470-471, 514-515, 591, 596.

sélection,	29-30, 43, 45, 55, 60, 62, 75-76, 103-104, 186, 191-196, 203, 206, 208, 211, 404-405, 408-409, 411, 419, 423, 440-441, 455, 457, 517-518, 523, 525, 542, 561-563, 574-576.
sème,	47, 52, 54, 57-58, 60-62, 87, 106-107, 111.
sémiologie,	42, 135, 515.
substitution,	56, 62-63, 77-78, 92-94, 97, 101, 105, 155, 158, 167, 184, 186, 388, 458, 468-469, 482, 494, 496-497, 512-514, 523, 530, 595.
symbole,	571-572, 578.
symbolique,	53, 571-572.
synecdoque,	4, 23-26, 30-31, 35-36, 47, 90, 93, 459, 463-464, 466, 468-470, 472-473, 479-484, 492-504, 506-513, 520, 593.
synesthésie,	524.
synonymie,	11, 62, 121, 142, 326, 330, 369-370, 458, 512.
tenor,	36, 96.
traits lexicaux,	voir sèmes.
transfert de propriétés,	voir extension de propriétés.
tropes,	22, 26, 38, 44, 47, 136, 149, 459, 463-520, 555-556, 569.
vehicule,	36, 96.
verbes,	
de communication,	207-210, 341.
de cris d'animaux,	208, 341.
de mouvement,	196-199, 209, 211.
psychologiques,	198-199, 218.
versification,	85, 123, 143-144, 359, 524-525.

\*

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION .....	2
PREMIERE PARTIE : CRITIQUE DE L'APPROCHE SEMANTIQUE DES METAPHORES .....	16
Chapitre I : Les définitions traditionnelles de la métaphore .....	18
1. L'inventio et la dispositio	18
2. L'elocutio	21
2.1 Les figures	21
2.2 Les tropes	22
3. Les définitions traditionnelles de la métaphore	27
4. Les définitions linguistiques de la métaphore	40
4.1 La Rhétorique générale	41
4.2 Les écrits anglo-saxons	52
4.2.1 Prolegomena to a linguistic theory of metaphor	54
4.2.2 Concerning a "linguistic theory of metaphor"	58
5. Conclusion	62
Notes	64
Chapitre II : L'éclatement sémantique de la métaphore .....	73
1. Les caractéristiques communes des définitions linguistiques de la métaphore	73
2. L'éclatement sémantique de la métaphore	86
2.1 Les différents modèles sémantiques	86
2.1.1 La conception statique de la métaphore	86
2.1.2 La conception dynamique de la métaphore	88
2.1.3 L'explication par la proportion	90

2.2	Les difficultés d'un modèle unique	91
2.2.1	Les différents termes impliqués dans une métaphore	91
2.2.2	Noms et verbes	101
2.2.3	Conclusions	110
3.	La métaphore filée	112
3.1	Les définitions	112
3.2	Syntaxe de la métaphore filée	114
3.3	Sémantique de la métaphore filée	116
4.	Conclusion	125
	Notes	127

Chapitre III : Pour une étude de la syntaxe de la métaphore :  
quelques justifications ..... 133

1.	Le cadre théorique	133
1.1	Les trois niveaux de l'analyse : poïétique, esthésique, neutre	133
1.2	La métaphore	139
2.	La méthode	146
2.1	Les corpus	146
2.2	A grammar of metaphor	150
2.2.1	L'organisation d'ensemble de l'ouvrage	181
2.2.2	Les métaphores par Genitive Link	161
2.2.3	Conclusion	168
2.3	La démarche utilisée dans ce travail	169
	Notes	174

DEUXIEME PARTIE : DESCRIPTION SYNTAXIQUE DES METAPHORES ..... 179

Chapitre I : Les métaphores à pivot verbal ..... 183

1.	Définition	183
2.	Le classement de Ch. Brooke-Rose	186
3.	Les mécanismes syntaxiques des métaphores à pivot verbal	191
3.1	Les contraintes de sélection	192
3.2	Les changements de construction	196
3.2.1	L'alternance des constructions	196
3.2.2	Présence d'un complément obligatoire	200

3.3	L'extension de propriétés	206
4.	Problèmes généraux	211
4.1	Comparaison des trois types de figures à pivot verbal	211
4.2	Figure et invention	212
4.3	Une ébauche de grammaire de reconnaissance des figures	212
4.4	Les changements de construction dans le lexique : polysémie ou homonymie	213
5.	Conclusion	221
	Notes	222

Chapitre II : Le cadre en être ..... 227

1.	Les différents sens du verbe être en logique	228
2.	Description des métaphores en être	233
2.1	Classement provisoire des métaphores en être du corpus	233
2.2	Les manipulations utilisées	236
2.2.1	Liste	236
2.2.2	Résultats	239
2.3	Régularisation des résultats	252
3.	Caractérisation des différentes configurations en être	254
3.1	$N_1$ est (le, ce, son) $n_2$	254
3.2	$N_1$ est $\phi$ $n_2$	266
3.3	$N_1$ est un $n_2$	269
3.4	Un $n_1$ est un $n_2$	275
4.	Les traitements susceptibles d'être proposés pour les figures en être	278
5.	Être reliant deux termes autres que le nom appartenant à la même partie du discours	285
5.1	Les définitions	286
5.2	Les métaphores	290
5.3	Conclusion	295
6.	Conclusion d'ensemble	295
	Notes	298

Chapitre III : Les métaphores appositives .....	305
1. Description des métaphores appositives	308
1.1 Les déterminants	308
1.2 La place du terme apposé $N_2$	311
1.2.1 $N_1$ est sujet	311
1.2.1.1 Apposition sans modifieur	314
1.2.1.2 Apposition avec modifieur	316
1.2.2 $N_1$ est complément	320
1.2.3 Résultats	321
2. Description des appositions non métaphoriques	323
2.1 $N_1$ est sujet	324
2.1.1 Apposition sans modifieur	324
2.1.2 Apposition avec modifieur	329
2.2 $N_1$ est complément	331
2.3 Résultats	332
3. La dislocation qualitative	336
3.1 Conditions d'emploi des déterminants	338
3.2 Mobilité du groupe disloqué dans la phrase	338
3.3 Impossibilité d'insérer un adverbe de phrase dans le groupe disloqué	340
3.4 Impossibilité de modifier la D.Q. par une incise modalisante	341
3.5 Difficultés d'emploi d'une D.Q. dans les subordinées	342
3.6 Emploi obligatoire de la D.Q. avec le sujet de surface	343
3.7 Conclusion	348
4. Hypothèse d'une configuration générale d'apposition soumise à des restrictions sémantiques	350
4.1 Unité ou multiplicité sémantique de l'apposition	351
4.2 Les diverses interprétations de l'apposition	352
5. La juxtaposition de deux verbes (adjectifs, adverbes)	365
5.1 $V_1, V_2$	366
5.2 $Inf_1, Inf_2$	372
5.3 $Adj_1, Adj_2$	
$Adv_1, Adv_2$	374

6. Conclusion générale	375
6.1 Dissymétrie des métaphores exclusivement nominales et des autres	376
6.2 Absence de spécificité syntaxique des métaphores appositives	377
Notes	378
Chapitre IV : Les métaphores en de .....	385
1. Les analyses existantes	388
2. Description	391
2.1 Les critères utilisés	391
2.2 Les différentes configurations	396
2.2.1 Emploi qualitatif	396
2.2.2 Emploi quantitatif	398
2.2.3 Les nominalisations	413
2.2.4 Les compléments de matière	415
2.2.5 La possession	419
2.2.6 Le complément de définition	423
3. Conclusion	443
4. Appendice : un exemple d'analyse de type esthétique : à propos de l'interprétation des métaphores en de	444
Notes	450
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE .....	455
TROISIEME PARTIE .....	461
Chapitre I : Les Tropes .....	463
1. La tradition historique	464
2. Le système de Fontanier	468
3. Rôle de la syntaxe dans les métonymies et les synecdoques	473
3.1 Fontanier	473
3.1.1 Les métonymies	474
3.1.2 Les synecdoques	479
3.2 Conclusion	485

4.	Synecdoques et métonymies dans les configurations in praesentia	492
4.1	Le cadre $N_1$ est $N_2$	492
4.1.1	Le commentaire épilinguistique	492
4.1.2	Autres possibilités	494
4.2	L'apposition	497
4.2.1	Redite épilinguistique	497
4.2.2	Autres possibilités	498
4.3	$N_1$ de $N_2$	500
4.3.1	Dét <sub>1</sub> $N_1$ de Dét <sub>2</sub> $N_2$	500
4.3.2	Dét <sub>1</sub> $N_1$ de $\phi$ $N_2$	501
4.4	Conclusion	503
5.	La tropologie	504
5.1	Réduction du champs des tropes	504
5.2	Métaphores, métonymies, synecdoques	506
6.	Intérêt et limites de la description syntaxique des figures	513
6.1	Figure et syntaxe	514
6.2	La localisation des figures	517
6.3	Les propriétés spécifiques de chaque cadre	520
6.4	Limites de la description syntaxique	524
	Notes	528

Chapitre II : Le sens figuré ..... 535

1.	Les analyses proposées généralement	535
1.1	Fontanier	535
1.2	Ch. Brooke-Rose	537
1.3	Le groupe " "	538
1.4	Les philosophes : J.-F. Lyotard	539
1.5	Conclusion	539
2.	L'écart	541
2.1	Les contraintes de sélection	542
2.2	Extension de propriété et classes lexicales	546
2.3	Conclusion	552

3.	Le sens propre	553
3.1	La conception lexicale	553
3.2	La conception discursive	558
3.3	Le réel	565
3.4	Les fonctions du langage	568
3.5	Conclusion	572
4.	Propre et figuré se déterminent ensemble	576
	Notes	582

CONCLUSION	.....	589
BIBLIOGRAPHIE	.....	599
Index des noms cités	.....	613
Index des principales notions	.....	619

\*\*\*